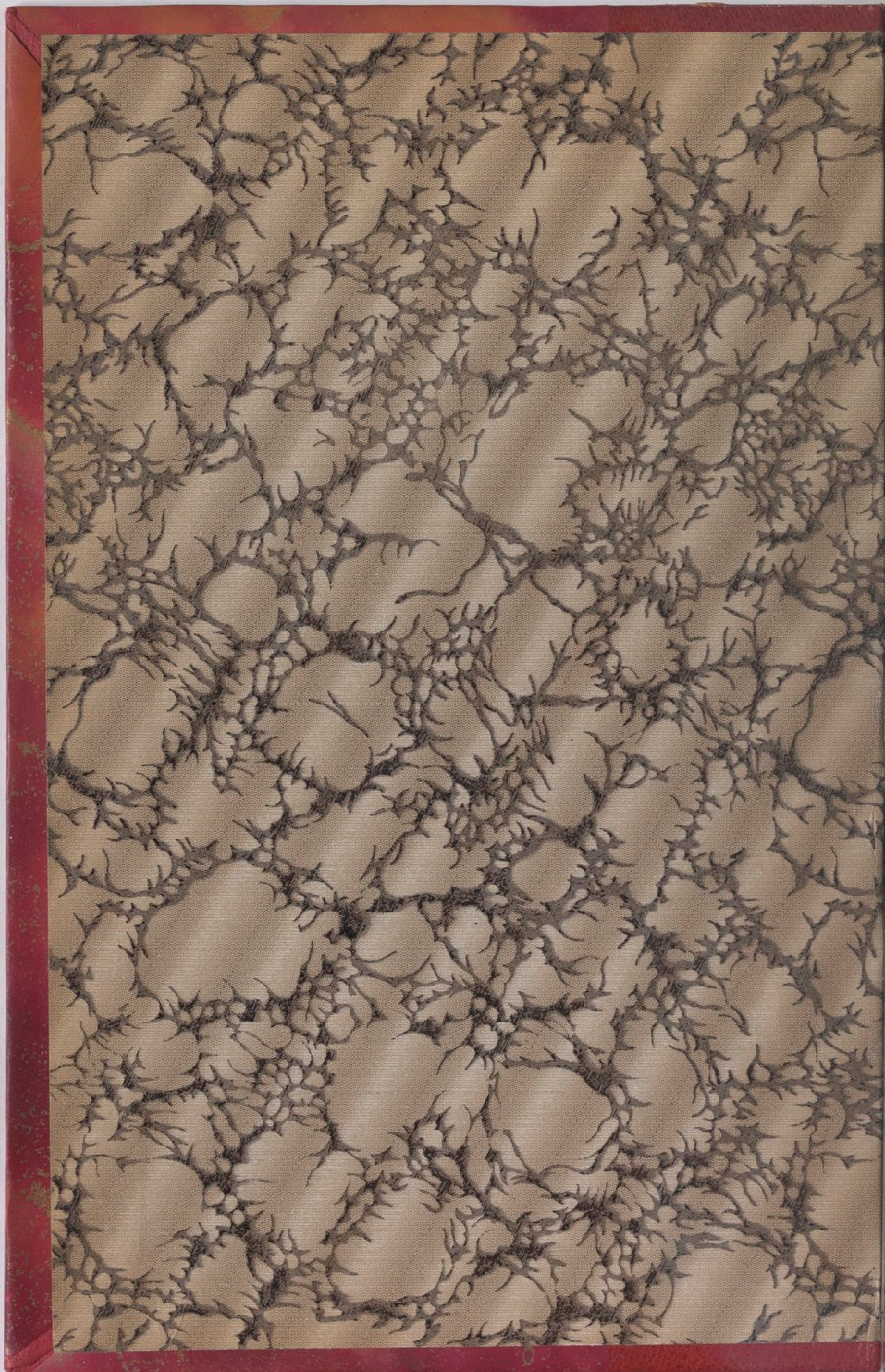
Mme C. Colomb. Les Conquêtes d'Hermine,...







A Jubelin

LES

CONQUÊTES D'HERMINE



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA COLLECTION IN-8 A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Le Violoneux de la Sapinière. 1 volume illustré de 85 gravures d'après A. Marie.

La Fille de Carilès. 1 volume illustré de 96 gravures d'après A. Marie.

Deux Mères. 1 volume illustré de 133 gravures d'après A. Marie.

Le Bonheur de Françoise. 1 volume illustré de 112 gravures d'après A. Marie.

Chloris et Jeanneton. 1 volume illustré de 105 gravures d'après Sahib.

L'Héritière de Vauclain. 1 volume illustré de 104 gravures d'après C. Delort

Franchise. 1 volume illustré de 113 gravures d'après C. Delort.

Feu de paille. 1 volume illustré de 98 gravures d'après Tofani.

Les Étapes de Madeleine. 1 volume illustré de 104 gravures d'après Tofani.

Denis Le Tyran. 1 volume illustré de 115 gravures d'après Tofani.

Pour la Muse. 1 volume illustré de 105 gravures d'après Tofani.

Pour la Patrie! 1 volume illustré de 105 gravures d'après E. Zier.

Hervé Plémeur. 1 volume illustré de 112 gravures d'après E. Zier.

Jean l'Innocent. 1 volume illustré de 110 gravures d'après E. Zier.

Danielle. 1 volume illustré de 112 gravures d'après Tofani.

Les Révoltes de Sylvie. 1 volume illustré de 112 gravures d'après Tofani.

Mon Oncle d'Amérique. 1 volume illustré de 112 gravures d'après Tofani.

La Fille des Bohémiens. 1 volume illustré de 96 gravures d'après Reichan.

Chaque volume, broché, **4** francs. Cartonné, tranches dorées, **6** francs.

23314. — Paris. Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9.

MME C. COLOMB

LES

CONQUÊTES D'HERMINE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 112 VIGNETTES DESSINÉES

Par H. VOGEL



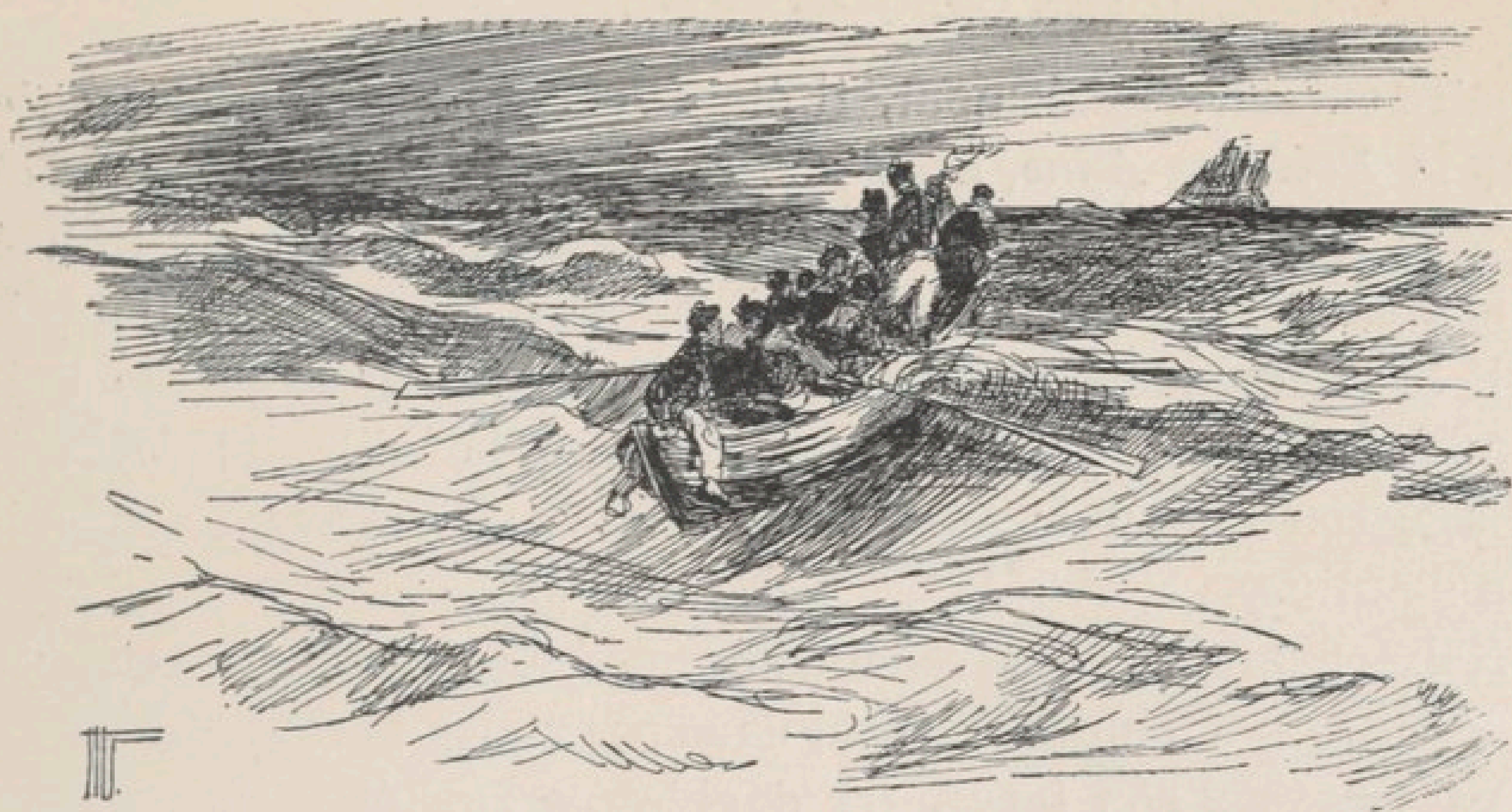
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1892



N° 137

Ex. 1



« Une voile ! capitaine ! une voile ! »

LES CONQUÊTES D'HERMINE



CHAPITRE I

Où le capitaine Baudoin est en route pour revenir chez lui.
La passagère du capitaine. — Abordage.

Il faisait nuit, et le *Saint-François* naviguait silencieusement dans les parages de Madagascar. Quoiqu'il y eût peu de brise, le *Saint-François* ne portait de toile que juste ce qu'il lui en fallait pour ne pas rester immobile : le capitaine Baudoin, qui le commandait, était un homme prudent, et il aimait mieux mettre deux ou trois jours de plus à son voyage que de s'exposer à de fâcheuses rencontres. Il avait chargé à Pondichéry une cargaison de riz pour la Réunion, où il devait remplacer ses couffes de riz par des sacs de café, à destination de Marseille. Le *Saint-François* appartenait à un armateur de la Cannebière.

Le capitaine Baudoin n'était pourtant pas Marseillais ; il était Breton, et c'est à Nantes qu'il avait laissé sa femme et ses

quatre enfants. Seulement, il était venu de Nantes à Marseille sur la *Duchesse Anne*, avec une cargaison de bimbeloterie, et ayant chargé en place des barils d'huile d'olive, il avait trouvé une bonne occasion qu'il s'était empressé de saisir. Il avait pris le commandement du *Saint-François*, dont le capitaine était tombé malade à la veille de mettre à la voile, et il avait chargé son second de rapatrier la *Duchesse Anne* avec sa cargaison d'huile.



Maintenant il s'en revenait, heureux de penser que chaque bouffée de vent dans ses voiles le rapprochait de son foyer. Ce double voyage était une bonne affaire, et il en rapportait de jolis bénéfices, sans compter des cadeaux pour sa famille. Quelle joie de voir les yeux brillants de ses quatre enfants devant les figurines de bois peint et doré, les joujoux hindous, les fruits et les sucreries du pays! Et leur mère, qui aimait tant à parer son intérieur, comme elle serait contente des nattes, des écrans, des légers meubles de bambou, des coffrets incrustés d'ivoire et d'argent, des tissus mélangés de fils d'or! Le capitaine Baudoin riait en lui-même, en se représentant leurs chères figures : il les aimait tant tous les cinq! Son métier le tenait bien souvent loin de sa maison; la pensée de ceux qu'il y laissait lui gardait le cœur en joie au milieu de ses fatigues, et quand il y revenait, il faisait en quelques semaines provision de bonheur pour ses longues absences.

Assis dans sa cabine, le capitaine songeait. « Tant de jours à la Réunion, où j'arriverai après-demain, j'espère, et où la cargaison doit être prête.... Nous aurons bon vent pour descendre au sud et aller doubler le Cap, on peut y compter dans cette saison... ; il n'y aura guère de tempête à craindre, et puis le *Saint-François* est un bon bateau. Une petite escale à Ténériffe, si j'ai besoin d'eau : pas d'autre arrêt dans mon voyage! Une fois dans la Méditerranée, c'est comme si j'étais à Marseille; et à Marseille, je ne m'arrêterai que le temps de régler avec l'ar-

mateur.... ah! et de rendre l'enfant à sa famille, aussi.... Pauvre petite! j'espère bien que l'oncle Croquemitaine ne va pas la refuser.... Je me suis mis là dans un bel embarras! S'il me faut faire des discours à ce vieux corsaire, je ne saurai pas comment m'y prendre; moi, l'éloquence n'est pas mon fait. Ce pauvre diable aurait mieux fait de s'adresser à un curé, ou à un avoca;... il est vrai qu'il n'en avait pas sous la main: on fait comme on peut. Si j'avais su, je ne l'aurais pas pris à mon bord : mais qui pouvait se douter qu'il allait mourir? Il avait chétive mine, c'est vrai; mais j'ai cru que c'était le chagrin. Un homme qui vous dit : « Capitaine, je viens de perdre ma femme », et qui pleure en vous disant cela! Il avait besoin de retourner tout de suite à Marseille, et il n'y avait pas d'autre bateau en partance que le mien; il me suppliait : j'ai eu pitié de lui, tout le monde en aurait fait autant à ma place. Pourvu que son oncle lui pardonne, à présent qu'il est mort, et qu'il reçoive bien sa pauvre petite!... Elle ne se doute pas de tout cela, l'innocente : elle m'appelle *papa capitaine*, et constate, sans s'étonner, que *l'autre papa* est parti. Elle ajoute quelquefois : *pour aller chercher maman*.... Cela vous serre le cœur de l'entendre.... Est-elle jolie! presque aussi jolie que ma petite Denise.... Denise me plaît mieux, parce qu'elle est blonde, c'est plus joli pour les petits enfants; mais celle-ci est une vraie beauté quand elle est réveillée, avec ses yeux noirs qui n'en finissent plus.... »

Ce disant, le capitaine Baudoin s'était levé pour aller se pencher sur un petit hamac suspendu à côté du sien. Dans ce hamac, une petite fille était couchée et dormait profondément; et, comme disait le capitaine, cette petite fille pouvait passer pour une vraie beauté.

Ses yeux noirs, « qui n'en finissaient plus », étaient fermés pour le moment; mais une épaisse frange de longs cils, bordant les paupières abaissées, faisait ressortir la blancheur mate de son visage, et de petites dents blanches comme du lait brillaient dans sa bouche entr'ouverte. Ses cheveux noirs, déjà longs pour son âge (deux ans et demi environ), pendaient sur le bord du hamac, couvrant à moitié le petit bras potelé replié

sous sa tête. Le bon capitaine sourit en la regardant; puis sa physionomie s'assombrit et il reprit en soupirant :

« Pauvre petite! cela fera demain huit jours qu'elle est orpheline.... Je n'ai pas encore eu le temps de réunir ses papiers et de les enfermer dans une enveloppe de toile cirée : il faut que je le fasse pendant que j'y pense. On ne sait pas ce qui peut arriver : papiers mouillés, papiers perdus, et quand on est sur l'eau.... Là! les voilà tous. Acte de mariage civil et religieux de Georges Samarsolles et d'Aïa Soberyani; acte de naissance et extrait de baptême d'Hermine Samarsolles, leur fille; acte de décès d'Aïa Soberyani, épouse de Georges Samarsolles, et enfin, acte de décès de Georges Samarsolles, mort à bord du *Saint-François* le 18 avril 1850. C'est moi qui l'ai dressé, celui-là, assisté de mon second, avec deux de mes hommes pour témoins : les deux seuls qui savaient signer leur nom.... Pauvre garçon! il a fallu le jeter à la mer.... La mer, c'est une belle tombe pour un marin; mais un civil, c'est autre chose, cela fait toujours de la peine.... Ah! voilà encore sa lettre à son oncle, pour lui demander pardon et lui recommander sa petite fille. A-t-il eu de la peine à l'écrire, cette pauvre lettre! Je lui disais de me la dicter; mais non, il voulait qu'elle fût de son écriture, pour mieux attendrir son oncle; il n'a pas pu la finir, quoiqu'il y ait dépensé le reste de ses forces, et encore c'est bien mal écrit.... Là! voilà qui est fait! »



Les papiers de feu Georges Samarsolles, dûment enfermés dans une enveloppe imperméable, s'en allèrent rejoindre une autre enveloppe pareille qui contenait les papiers importants du capitaine, ainsi que l'argent qu'il rapportait.

Puis, allégé comme on l'est quand on vient de prendre une bonne précaution, le capitaine Baudoin monta sur le pont pour observer la mer et le ciel.

« J'allais vous envoyer chercher, capitaine, lui dit son second en reconnaissant son pas. Il vient de tomber un brouillard comme je n'en ai pas encore vu : il fait noir comme dans un

four. On pourrait joliment s'aborder, par des nuits pareilles! J'ai fait hisser le fanal au grand mât.

— C'est bien; mais je ne sais pas s'il servirait à grand'chose : c'est à peine si nous le voyons de l'arrière. Ouvrons l'œil et l'oreille... et encore, ces maudits brouillards-là étouffent tous les bruits.... Je ne serais pas fâché d'être à demain ! »

En effet, les ténèbres étaient effrayantes. Calme plat, quant au vent; ce qui n'empêchait pas le *Saint-François* de rouler très fort, la brume soulevant la mer, ainsi qu'il arrive souvent. Le capitaine Baudoin fit mettre plus de toile pour appuyer un peu la marche du bateau, et il garda tous ses hommes sur le pont. Ces calmes-là sont traîtres, et il se défiait d'un grain subit; d'autant plus que si le vent n'augmentait pas, les vagues grandissaient sans cesse. Le capitaine interrogeait l'horizon de tous les côtés; mais ses yeux de marin, habitués à percer l'obscurité, ne pouvaient rien distinguer dans la profondeur de celle-ci. Il avait fait hisser aux mâts ses fanaux les plus brillants; mais du navire lui-même on ne les apercevait pas plus que des bouts de chandelle dans des lanternes de papier huilé, et le cercle de lumière roussâtre et terne qui les entourait devait être complètement invisible à cinquante mètres. Si d'autres bâtiments naviguaient dans ces parages, il n'y avait pas de raison pour qu'on pût les éviter.

Tout à coup une forme vague, énorme, à peine visible, apparut par le travers du *Saint-François*; et avant que le capitaine Baudoin eût ouvert la bouche pour donner un ordre, un choc épouvantable ébranla le bâtiment de la quille aux enfléchures et le fit tourner sur lui-même comme s'il n'eût été qu'une coquille de noix.

Cela n'eut que la durée d'un éclair; l'apparition fantastique poursuivit sa route sans s'arrêter, et se perdit de nouveau dans le brouillard, saluée par tout l'équipage du *Saint-François*, d'une bordée des jurons les plus énergiques.

« L'animal! s'écria le capitaine Baudoin, il ne s'inquiète seulement pas de savoir s'il nous a fait des avaries! Kerzoncuff, prenez un homme et une lanterne, et allez-vous-en visiter la cale



je vais rester ici à veiller au grain, et à examiner le bordage, qui doit avoir un fameux trou....

— Capitaine! capitaine! nous coulons : une voie d'eau énorme à l'avant! crièrent des voix épouvantées.

— Courage, les enfants! Aux pompes, le premier quart, sous le commandement de Kerzoncuff; le reste des hommes en bas avec moi pour tâcher d'aveugler la voie d'eau. Vite, et en bon ordre! »

Le capitaine achevait à peine de parler, qu'une lame énorme s'abattit sur le pont du *Saint-François*; le grain prévu se déchaînait sur le malheureux brick. La vague en se retirant emporta un lourd fragment du bordage fracassé; une autre s'en servit comme d'un bélier pour battre la coque déjà trouée : un flot se précipita dans la cale, et les malheureux marins sentirent le bateau s'enfoncer sous eux.

« Nous sommes perdus! grommela un vieux matelot : que le bon Dieu le rende à l'Anglais! car ce ne peut être qu'un Anglais, pour sûr.

— Kerzoncuff, dit le capitaine à son second, faites éventrer les barils d'huile et jetez-les à la mer, cela nous fournira un moment de calme pour nous embarquer. Parez les chaloupes : du biscuit, de l'eau, des agrès: je descends chercher mes livres de bord. »

Pendant qu'on exécutait ses ordres à la hâte, le capitaine descendait dans sa cabine. Quand il eut pris ses papiers et ceux de l'enfant, et qu'il les eut enfermés dans une ceinture qu'il roula autour de son corps, il s'approcha du petit hamac.

« Pauvre mignonne! murmura-t-il, peut-être vaudrait-il mieux la laisser noyer là, dans son sommeil : j'ai si peu de chances de la sauver! »

Pourtant il la prit doucement dans ses bras et l'enveloppa dans sa couverture. Hermine ouvrit ses grands yeux noirs, et, reconnaissant *papa capitaine*, elle lui sourit et avança ses lèvres comme pour quêter un baiser. Puis elle appuya sa tête contre la poitrine du marin, et se rendormit dans ses bras comme dans un berceau.

Une vision, à la fois délicieuse et navrante, passa devant la pensée du capitaine pendant qu'il remontait sur le pont du *Saint-François* agonisant: la vision de quatre enfants agenouillés autour de leur mère, murmurant de leurs voix innocentes la prière du soir « pour les malades, pour les prisonniers, pour les voyageurs, surtout pour papa, qui est bien loin sur la mer... », et il invoqua, lui aussi, la main puissante qui seule pouvait le sauver de la mort, lui et tous les hommes qu'il avait sous sa garde.

La lune venait de se lever, et sa clarté blafarde, sans dissiper le brouillard, atténuait un peu les ténèbres. Le *Saint-François* s'enfonçait de plus en plus; mais les ordres du capitaine s'exécutaient; la chaloupe était à flot, et l'huile répandue sur la mer avait créé une accalmie dont il fallait se hâter de profiter pour ne pas se laisser entraîner par le remous dans le gouffre qu'allait creuser le navire condamné, quand il coulerait à fond. Kerzoncuff, debout sur le plat-bord, dirigeait les mouvements et faisait passer à deux matelots déjà descendus dans la chaloupe les provisions qu'ils y rangeaient dans le meilleur ordre possible.

« Tout est paré, capitaine! dit-il en voyant son chef près de lui.

— Bien! Nous avons du biscuit?

— Oui, capitaine; et de l'eau-de-vie, des jambons, ce qu'il y avait de pain à bord, une caisse d'eau et des couvertures.

— Embarque, alors! il est temps. Faites l'appel des hommes. »

Le second obéit. A chaque nom crié dans ces ténèbres, un homme se détachait du groupe serré que formait l'équipage, et descendait dans la chaloupe. Quand ils y furent tous :

« A vous, capitaine! dit Kerzoncuff en se rangeant pour laisser passer son chef.

— Non, à vous; le capitaine doit rester le dernier à son bord. Rappelez-vous cela, quand vous commanderez à votre tour. »

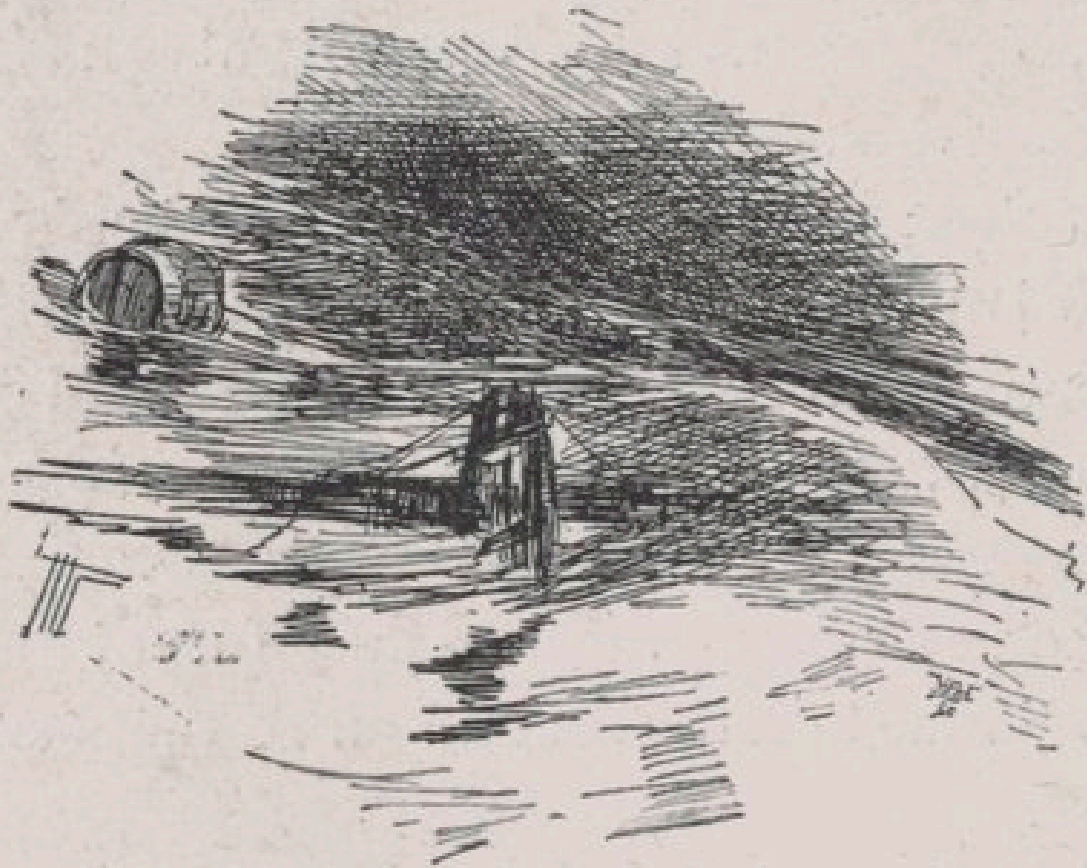
Kerzoncuff sauta dans l'embarcation et se retourna aussitôt, tendant les bras et criant : « Donnez-moi l'enfant, capitaine! » Mais à ce moment une vague souleva la chaloupe et l'éloigna du brick; une seconde, qui lui succéda immédiatement, augmenta encore la distance.

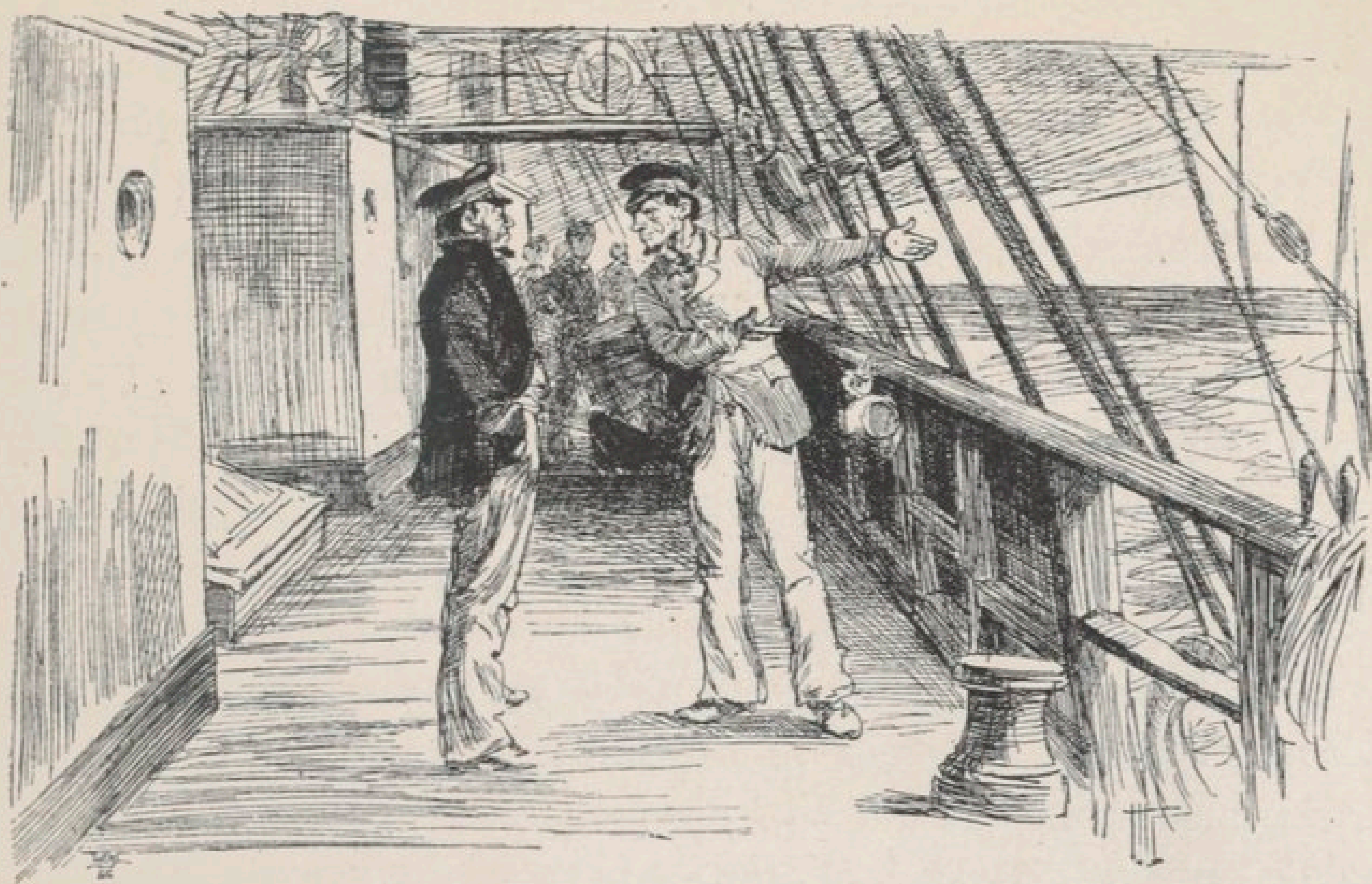
« Aux avirons! cria Kerzoncuff; sauvez le capitaine! » Et, prenant la barre, il gouverna vers le bateau qui s'enfonçait de plus en plus.

Arriveraient-ils avant qu'il eût disparu? et s'ils arrivaient, ne serait-ce pas la mort pour tous? Le capitaine Baudoin mesura de l'œil la distance et se vit perdu.

« Au moins, que je périsse seul! pensa-t-il; pour cette pauvre petite, personne ne la pleurera. » Et d'une voix de tonnerre qui domina le bruit des vagues, il cria : « Au large! »

Tous entendirent le suprême commandement de leur chef. Kerzoncuff hésita : il lui semblait lâche d'abandonner ainsi le capitaine. Mais à ce moment le *Saint-François* craqua avec un bruit sinistre : il fallait fuir ou périr. Le second, avec un cri de rage, donna un violent coup de barre, et les matelots, faisant force de rames, s'éloignèrent du gouffre où allait descendre leur navire.





Kerzoncuff parlait avec animation.

CHAPITRE II

Aide-toi, le ciel t'aidera. — Le *Passe-Partout*. — Cou-cou ! papa capitaine !

Le capitaine Baudoin était un homme énergique ; il avait une femme et quatre enfants, sans compter l'orpheline condamnée à périr avec lui : on peut penser s'il tenait à la vie ! Il avait fait simplement son devoir, et essayé de sauver son équipage en sacrifiant sa propre existence : maintenant il avait le droit de s'occuper de lui et de la petite Hermine. Il regarda autour de lui, cherchant s'il ne trouverait point quelque moyen de sauvetage qui lui permît de lutter encore. Il savait nager : une épave quelconque l'aiderait à se soutenir sur l'eau, et peut-être la chaloupe reviendrait-elle explorer le lieu de la catastrophe.... Il avisa un couvercle de caisse, long et peu profond ; l'enfant y serait couchée comme dans un berceau, et lui, s'accrochant au rebord, le dirigerait et s'y appuierait en même temps.... Il s'en saisit et le poussa vivement vers le côté du *Saint-François* qui

ne plongeait pas encore. C'était par là seulement qu'on pouvait espérer s'éloigner de quelques brasses avant que l'eau bouillonnante creusât un malstroëm où toutes les épaves seraient englouties.

Le capitaine Baudoin plaça l'enfant dans ce berceau improvisé, et il se tournait pour prendre un bout de filin destiné à l'y attacher, lorsqu'il fut renversé par un choc inattendu. Tout endolori, il se releva d'un bond et reconnut l'objet qui l'avait heurté. C'était le petit canot du bord, le *youyou*, arraché à ses amarres par un coup de tangage, qui venait de rouler sur le pont.

« Qu'on dise que le bon Dieu ne se mêle pas des affaires des honnêtes gens ! » pensa le capitaine. Et se hâtant d'aider la Providence qui venait à son secours, il mit Hermine dans le canot, qu'il fit glisser à la mer en le retenant par un cordage, le long duquel il descendit ensuite.... Il était dans le canot. Vivement, il largua son amarre qui s'en alla battre les flancs du *Saint-François* avec un bruit sec ; puis, saisissant un de ses avirons couchés au fond du youyou, il l'appuya avec force contre le navire agonisant, donnant ainsi au canot un élan qui l'envoya à plusieurs mètres. Sans perdre un instant, le capitaine se servit de son aviron pour godiller et tâcher de s'éloigner davantage, jusqu'au moment où un remous violent, qui faillit faire chavirer la pauvre petite embarcation, vint lui apprendre que le *Saint-François* ne reverrait plus jamais la lumière du jour. Alors il se retourna et regarda. En ce moment la lune, apparaissant entre deux nuages, traça sur la mer son pâle sillon, sur lequel se détacha, noir et mince, le haut du grand mât du navire coulé : on eût dit une petite croix sur une tombe. Puis cette croix s'enfonça à son tour : plus rien !

Le capitaine Baudoin, machinalement, se signa comme il eût fait devant un mort ; et il murmura le cœur serré : « Pauvre *Saint-François* ! c'était un bon bateau.... Heureusement qu'il n'y a pas de ma faute ! »

La lune s'était cachée de nouveau. Le capitaine eut beau regarder dans la direction qu'avait prise la chaloupe, il ne vit rien que le brouillard. Il cria, se faisant un porte-voix de ses deux mains :

peut-être son équipage n'était-il pas loin et pourrait l'entendre. Mais la brume étouffe les bruits : rien ne répondit à son appel. Heureusement le grain était passé ; s'il n'en survenait pas un autre, le canot flotterait toute la nuit, et peut-être au lever du soleil le brouillard se dissiperait-il et permettrait-il à quelque navire de voir les naufragés et de les recueillir. Pour le moment, il n'y avait qu'à attendre : inutile de se diriger d'un côté plutôt que d'un autre.

Le capitaine, à tâtons, chercha à se rendre compte de ce que pouvait contenir le canot. Il mit d'abord la main sur une vareuse de toile huilée, précieuse pour envelopper Hermine et l'empêcher d'être mouillée. Il trouva ensuite une écope et s'en servit pour vider l'eau qui était entrée dans le canot ; puis il arrangea une sorte de couchette pour la petite fille qui pleurait, et il l'y établit en la consolant de son mieux. Il était mouillé, lui, mais l'enfant ne l'était pas ; quand elle fut couchée dans sa couverture, avec la vareuse par dessus, elle s'y trouva aussi bien que dans son hamac.

« Conte-moi Denise, papa capitaine ! » dit-elle de ce ton impérieusement câlin des petits enfants. Hermine aimait les contes, et le capitaine, qui n'en savait pas, les remplaçait par le récit des hauts faits de sa plus jeune fille.

« Oui, ma mignonne.... Denise a un beau petit chat blanc, avec des yeux bleus et de grandes moustaches ; elle attache une boule de papier au bout d'un fil, et elle la traîne en courant tout autour de la chambre. Le petit chat court après, pour l'attraper avec sa petite patte, et Denise se sauve aussi vite qu'elle peut.....

— D'autres ! » dit Hermine en rouvrant les yeux, avec l'accent du commandement.

Le capitaine, qui s'était arrêté, la croyant endormie, reprit avec résignation :

« Denise a une poupée négresse que je lui ai rapportée de la Nouvelle-Orléans, et qui est la bonne de sa poupée blanche. Elle la coiffe avec un petit madras jaune et rouge, et elle lui met un joli collier de cauris, pour l'emmener à la promenade, tout le long du quai de la Fosse, où l'on voit des bateaux de toutes les

façons, des bricks, des goélettes, des gabares, des chaloupes, des baleinières, des côtres, des canots.... »

Le capitaine s'interrompit dans son énumération; Hermine dormait tout à fait. La mer s'était calmée ; le petit bateau, ballotté par les vagues, flottait au hasard, car le capitaine se contentait, pour toute manœuvre, de maintenir la barre afin qu'il ne se mît pas à pivoter sur lui-même. Il s'était assis à l'arrière auprès de l'enfant et cherchait à calculer, d'après la hauteur de la lune, où l'on pouvait en être de la nuit. Comme les heures lui semblaient longues! Il pensait à sa chère femme, si aimante, si courageuse et si douce; il évoquait le souvenir des jeux charmants de ses derniers-nés, Frédéric et Denise, il se représentait leurs jolies têtes frisées, leurs joues roses, leurs yeux naïfs, leurs gestes gracieux, le son de leurs voix, leurs vifs éclats de rire; il revoyait ses deux aînés, Philippe et Catherine, déjà grands et raisonnables, l'écolier studieux et la petite ménagère tendre et sérieuse, faite à l'image de sa mère,... et il lui prenait un serrement de cœur à la pensée qu'il ne les reverrait peut-être plus.

Vers le milieu de la nuit, le brouillard se dissipa et laissa voir l'armée étincelante des étoiles. A la clarté de la lune au zénith, brillante comme un pur diamant, le capitaine se vit seul au centre de l'horizon immense. Pas une terre, pas une voile en vue. Qu'était devenue la chaloupe? Reposait-elle au fond de la mer, comme le pauvre *Saint-François* ? ou le vent l'avait-il chassée bien loin d'un côté, pendant que le canot s'en allait d'un autre, emporté par les vagues? Peut-être Kerzoncuff essayerait-il de revenir, de chercher.... Au moins, cette clarté avait cela de bon, qu'elle préviendrait un nouvel abordage : on y voyait au loin sur la mer comme en plein jour.

Le capitaine Baudoin avait raison de compter sur son second; malheureusement celui-ci n'était pas le maître. Lorsque, pour sauver l'équipage que portait la chaloupe, il s'était décidé avec désespoir à fuir le brick qui sombrait, il avait obéi à la fois à sa conscience et à l'ordre de son capitaine. Mais au bout de quelques instants, jugeant le péril diminué, il voulut revenir vers le

point où le *Saint-François* s'était englouti : le capitaine pouvait avoir surnagé, s'être aidé d'une épave, on ne pouvait le laisser périr ainsi. Malgré les murmures de l'équipage, il fit hisser la voile : le vent s'y engouffra et faillit faire chavirer la chaloupe. « Amenez la voile !... à l'aviron ! » commanda-t-il. Mais l'avant plongeait dans chaque lame, la chaloupe embarquait des paquets de mer et n'avançait pas. « Beau plaisir, d'aller se faire noyer au même endroit que le capitaine ! » grommela un vieux matelot qu'une vague avait failli emporter. « Il est bien perdu, allez ! et il va nous en arriver autant ! » dit un autre à Kerzoncuff. Celui-ci lutta encore quelques instants ; mais le danger grandissait ; le vent, la mer et les hommes étaient contre lui ; il se décida, l'âme navrée, à virer de bord et à céder au vent. La chaloupe alors, redressée, fila sur la mer comme une flèche. Lorsque le capitaine poussa son suprême cri d'appel, Kerzoncuff et les matelots étaient déjà trop loin pour l'entendre ; et quand le brouillard dissipé laissa voir au loin la mer inondée de lumière, Kerzoncuff eut beau interroger l'horizon, il n'aperçut nulle part le frêle canot échappé au désastre du *Saint-François*.

. . . .

« Une voile ! capitaine ! une voile ! »

Capitaine, c'était maintenant le titre du second. La longue nuit des naufragés touchait à sa fin ; l'orient blanchissait et les étoiles commençaient à pâlir.

« Capitaine, une voile à tribord ! » répéta le matelot.

Kerzoncuff attacha son regard sur un point presque imperceptible qui dépassait l'horizon, comme si ses yeux eussent pu agir sur lui à la façon d'un aimant.

« Oui,... c'est une voile ! Enfants, nous sommes sauvés ! Gouvernons droit dessus. Hissez la voile : la brise se lève et nous l'avons pour nous.... Ils approchent : nous devrons un fier cierge à Notre-Dame de Bonne-Garde ! »

De ce que la fourmi voit l'éléphant, il ne faut pas toujours conclure que l'éléphant voie la fourmi. Les naufragés de la chaloupe avaient aperçu, de leurs seuls yeux, la haute voilure d'un grand trois-mâts, quand du trois-mâts personne, même avec le

secours d'une lunette, ne pouvait encore voir la chaloupe. Kerzoncuff et ses hommes passèrent par de dures alternatives de joie et de découragement, selon que l'objet de leur espérance venait vers eux ou semblait changer de route! Enfin ils furent aperçus, leurs signaux furent compris : aux bordées que courait le trois-mâts, il était visible qu'il se dirigeait vers eux. Cependant le ciel s'éclairait d'une lumière qui n'était plus celle de la lune; un grand frisson courut sur la mer, c'était la brise qui fraîchissait à l'aube. Elle emplit la voile, et la chaloupe, légèrement inclinée, fendit les flots et s'élança vers le navire sauveur. Chaque minute maintenant diminuait la distance qui les séparait.... Le soleil s'élevait à peine au-dessus de l'horizon, quand les naufragés foulèrent le pont du trois-mâts, qui leur semblait la terre de la patrie.

Le capitaine, un vieux marin bronzé à la physionomie bienveillante sous ses rides, commença par leur faire distribuer des vivres et une ration d'eau-de-vie; puis il leur nomma son bâtiment et lui-même : le *Passe-Partout*, capitaine Rospinneuc, du port de Saint-Nazaire. Ensuite il se fit raconter le naufrage du *Saint-François*, et en dressa procès-verbal. C'était un homme tranquille, qui faisait tout par compas et par mesure, sans s'inquiéter des interruptions de Kerzoncuff, qui bouillonnait d'impatience. Il finit pourtant, à un « Mais, capitaine! » plus accentué que les autres, par s'arrêter dans ses opérations.

« Eh bien, quoi? demanda-t-il brusquement au second du *Saint-François*.

— Eh bien, capitaine, il serait peut-être encore temps de sauver le capitaine Baudoin. Qui sait s'il ne s'est pas accroché à quelque épave? Du caractère que je lui connais, il ne lâchera qu'à bout de forces. Je sais où nous étions hier quand nous avons fait le point, et nous n'avons guère marché depuis, à cause du calme d'abord et du brouillard ensuite. S'il n'a pas péri pendant le grain, il nous attend, il compte sur nous. Allez à son secours, capitaine! »

Kerzoncuff parlait avec animation : le capitaine Rospinneuc le regardait avec l'air d'attention étonnée qu'ont les gens placides

devant ceux qui s'agitent et se répandent en paroles. Mais il réfléchissait à part lui, car il reprit, dès que Kerzoncuff s'arrêta :

« Hum ! hum ! Vous dites que vous étiez hier à midi ?.... hum ! hum !.... Dans quelle direction avez-vous navigué depuis ?

— Sud-quart-sud-ouest, capitaine, avec calme plat. Au coucher du soleil la brise s'est élevée : mais le brouillard est venu, et nous avons amené toutes nos voiles de peur d'accident. Ça nous a bien réussi !

— Hum ! hum ! ça me fera un retard, et mes armateurs ne seront pas contents.... D'autre part, s'il y a une chance de sauver un brave marin.... le vent serait bon justement.... Bah ! nous tâcherons de rattraper cette journée-là.... Timonnier ! la barre au vent ! »

A cet ordre, donné d'une voix tonnante, Kerzoncuff jeta un cri de joie et de triomphe, et le *Passe-Partout*, obéissant au gouvernail, tourna son avant dans la direction indiquée.

Quelles heures d'attente anxieuse, pendant que le trois-mâts, toutes voiles dehors, courait à la recherche d'une chimère, sans doute, car il y avait si peu de chances que le capitaine Baudoin eût survécu à son navire ! S'il n'avait pas été englouti dans le remous du *Saint-François*, s'il avait pu saisir une épave, une autre épave ne pouvait-elle l'avoir heurté, blessé, tué peut-être ? Même avec un appui, avait-il pu surnager si longtemps ? l'enfant qu'il n'avait pas voulu abandonner, avait dû embarrasser ses mouvements.... Kerzoncuff allait, venait, comme un fauve en cage, cherchant à tromper son impatience ; il aidait à la manœuvre, et revenait à chaque instant à l'habitacle pour interroger les instruments, recommencer de nouveaux calculs, constater le chemin qu'on avait fait.... Le *Passe-Partout* était bon marcheur, et le capitaine Rospinneuc, une fois décidé, ne ménageait pas sa toile : c'était un plaisir de voler ainsi sur l'Océan.

« Hein ! qu'en dites-vous ? c'est un fameux bateau que le *Passe-Partout* ! dit le capitaine en frappant sur l'épaule de Kerzoncuff.

— Oui, capitaine, un fameux bateau.... Passez-moi donc un peu votre longue-vue, s'il vous plaît.

— Oh! nous n'y sommes pas encore,... nous avons beau aller vite....

— Qui sait? il aurait pu venir à notre rencontre.... un bon hasard;... quand on ne sait pas où l'on est, on a autant de raisons pour aller d'un côté que d'un autre....

— Capitaine, une voile à bâbord! cria le matelot de vigie.

— Bon! gouvernez dessus! » dit le capitaine en saisissant son porte-voix. Et dès qu'il fut à portée de se faire entendre, il héla le navire pour lui demander s'il n'avait point recueilli de naufragé dans ces parages. C'était bien la dixième fois depuis le matin qu'il renouvelait inutilement cette question.

Le lever du soleil avait trouvé le capitaine Baudoin assis à l'arrière du canot, où Hermine dormait la tête appuyée sur son genou. Il n'osait faire un mouvement de peur de la réveiller : elle se réveillerait bien assez tôt, la pauvre petite! Elle aurait faim, et il n'avait rien à lui donner; et ce n'est pas à un enfant de deux ans et demi qu'on peut expliquer les raisons qu'on a de ne pas le satisfaire. Elle pleurerait certainement, et le capitaine, en bon père de famille qu'il était, n'aimait pas à voir pleurer les enfants; il résolut donc de retarder son chagrin le plus possible. Il commençait à espérer : ces mers servent de route à tant de navires! il était impossible qu'il n'en passât pas un à portée de les voir, avant le retour de la nuit. Pourvu que le brouillard ne revînt pas! mais non, le ciel clair mirait dans les eaux sa pourpre et son azur, l'air limpide portait la vue bien loin;... quelques heures encore, et ils seraient sauvés....

La chaleur du soleil réveilla Hermine; elle se frotta les yeux, les ouvrit tout grands.... « Bonjour, papa capitaine! » dit-elle en souriant. Et puis elle regarda autour d'elle, et ce furent des questions, des questions, auxquelles le pauvre homme ne savait que répondre. Pour le moment, tout allait bien : Hermine était contente d'être dans un petit bateau avec papa capitaine; un petit bateau, c'était bien plus joli qu'un grand bateau, on était plus près de l'eau, on pouvait voir les jolis poissons. Pendant qu'elle exprimait sa satisfaction, le capitaine put achever l'inventaire du youyou : il y trouva une gourde remplie d'eau



Le capitaine fixa la couverture

potable, une autre gourde dans laquelle il y avait encore un peu d'eau-de-vie et une boîte contenant des biscuits de mer. Il s'y trouvait aussi une pipe et un *quart*[1] oubliés par quelque matelot. Hermine déjeuna de biscuit émietté dans de l'eau additionnée de quelques gouttes d'eau-de-vie. Cela ne lui semblait pas bien bon ; mais le capitaine lui assura que c'était de la soupe de marin, et qu'on n'en mangeait pas d'autre dans le petit canot.

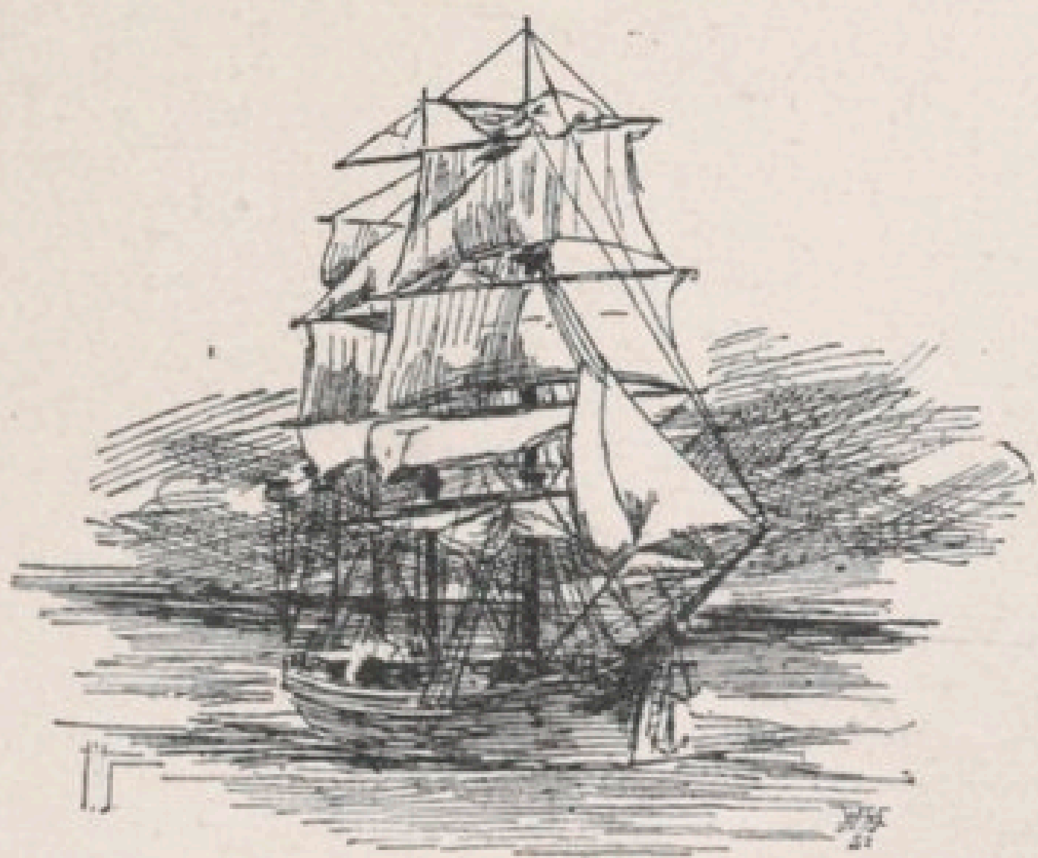
Le temps passait; plusieurs voiles avaient paru et disparu à l'horizon : le capitaine commençait à s'inquiéter, Hermine souffrait de la chaleur, gémissait. Le capitaine fixa la couverture qui l'avait enveloppée au haut de trois avirons qu'il mit debout en faisceau : cela faisait une espèce de tente. Hermine, abritée et rafraîchie, retrouva sa gaieté et inventa un nouveau jeu.

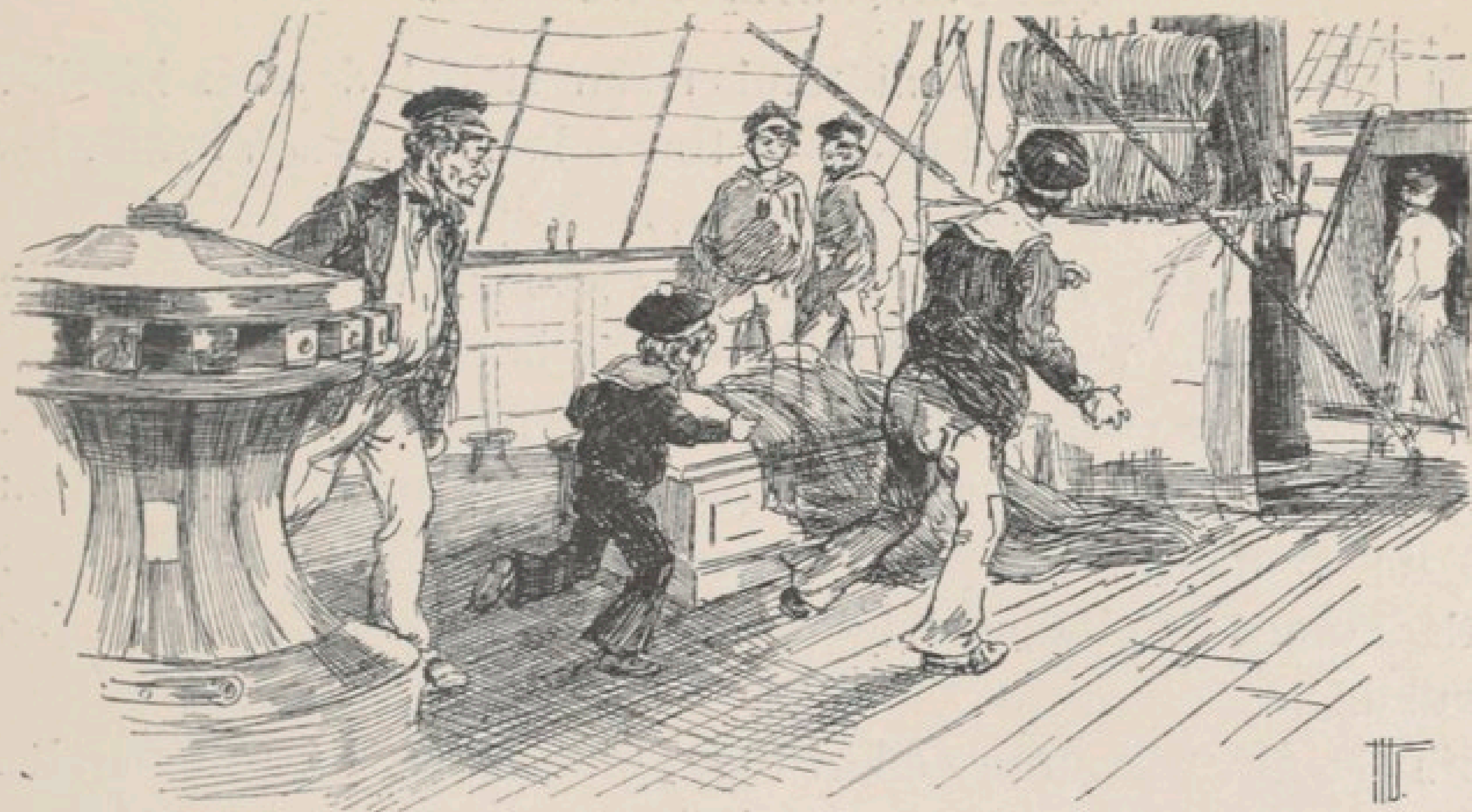
« Cou-cou ! papa capitaine ! dit-elle en se rejetant en dehors de la tente improvisée. Cou-cou !.... Ah ! la voilà !.... Fais cou-cou toi aussi, papa capitaine ! »

Que pouvait faire papa capitaine, sinon de jouer à cache-cache? Il y joua; et depuis un instant, il cessait d'observer l'horizon, lorsque l'enfant interrompit tout à coup ses éclats de rire et dit d'un ton triomphant :

« Papa capitaine, un gros bateau ! »

1. Petite tasse en fer-blanc dont la contenance équivaut au quart du litre.





Elle trottinait toute la journée sur le pont.

CHAPITRE III

Sauvés! — Hermine mousse. — Voyage du *Passe-Partout*. — Histoire de Numa Giragne et de sa famille. — Arrivée à Saint-Nazaire.

Le capitaine Baudoin écarta vivement la couverture et regarda du côté que lui indiquait le petit doigt tendu d'Hermine. C'était bien un grand, un très grand bateau qui s'avançait avec ses voiles blanches toutes gonflées : il était déjà haut sur l'horizon, et se détachait tout entier sur le ciel clair. Il marchait vite, car il grandissait de minute en minute ; on distinguait nettement sa voilure, ses trois mâts avec leurs vergues, et son beaupré garni de ses focs. « S'il allait passer sans nous voir! » pensa le capitaine. Il saisit un aviron, attacha la couverture au bout, et l'éleva aussi haut qu'il put en l'agitant. Le soleil donnait sur l'étoffe blanche : pour peu qu'on regardât de ce côté-là, on devait l'apercevoir du trois-mâts.... « Ils approchent... c'est un bateau français..., on s'agite à bord..., ils mettent une embarcation à la mer..., elle vient vers nous! ils nous ont vus, ils viennent nous chercher! »

Et le capitaine, laissant tomber son signal devenu inutile, prit Hermine dans ses bras et se tint debout dans son canot, les yeux fixés sur la chaloupe qui s'approchait.

La petite fille riait et battait des mains. Tout à coup elle étendit les bras vers les sauveteurs et cria : « Kerzoncuff! »

Le capitaine crut qu'elle était trompée par une ressemblance. A bord du *Saint-François*, Kerzoncuff était son favori. Mais au cri de l'enfant, d'autres voix répondirent de la chaloupe : « Capitaine! capitaine Baudoin! Hourrah! Vive le capitaine Baudoin! »

Un dernier vigoureux effort des rameurs, et la barque arriva dans les eaux du canot. Le capitaine avait repris ses avirons, pour s'en servir cette fois selon leur destination première : il accosta la chaloupe, sauta à bord et tomba dans les bras de Kerzoncuff qui riait, qui pleurait, qui l'embrassait, qui balbutiait : « Capitaine... oh! mon capitaine.... Seigneur Dieu! quel bonheur! Ah! oui, elle l'aura son cierge, Notre-Dame de Bonne-Garde!... Quand je le disais qu'un homme comme vous tient bon tant qu'il est en vie! »

A bord du *Passe-Partout*, ce fut une autre fête. L'équipage du *Saint-François* acclama son capitaine, et les hommes des deux navires reçurent la ration des grands jours. Le capitaine Rospinneuc les casa tous : il y avait de la place à bord du trois-mâts. Il put aussi fournir des vêtements de rechange à son confrère; mais personne ne pouvait en prêter à Hermine, vêtue seulement de sa petite chemise, et qui pourtant ne s'arrangeait pas de rester toujours enveloppée dans une couverture. Heureusement, les marins sont ingénieux; l'un d'eux, qui avait jadis fait son apprentissage pour être tailleur, lui confectionna un petit costume de mousse. A l'âge qu'elle avait, cela ne tirait pas à conséquence; et il n'avait pas étudié le métier de couturière.

Comme il n'était pas cordonnier non plus, il ne lui fit point de souliers; mais le pont du bateau était un beau plancher bien uni, qui ne blessait pas ses petits pieds roses. Elle y trottinait toute la journée, suivie et surveillée par Kerzoncuff, qui s'était institué bonne d'enfant et qui se prêtait à ses fantaisies avec

une complaisance inépuisable. Il fallait voir ce mousse en miniature essayer de grimper aux cordages et faire l'exercice avec un bâton! Les matelots faisaient cercle pour la regarder; le capitaine Baudoin, qui l'adorait depuis qu'il l'avait sauvée, poussait de gros soupirs à l'idée qu'il serait obligé de la rendre à sa famille; et le capitaine Rospinneuc, qui était resté vieux garçon, déclarait qu'il se serait certainement marié s'il avait su que c'était si gentil que ça, un petit enfant.

Le *Passe-Partout* continua donc son voyage avec des passagers de plus. Il en avait encore pour quelque temps : il devait toucher au Cap, au Gabon et aux Açores, avant de rentrer à Saint-Nazaire. Là, le capitaine Baudoin serait tout près de chez lui; il pourrait embrasser sa femme et ses enfants avant d'aller à Marseille rendre ses comptes aux armateurs du *Saint-François*. Le brick était assuré; mais il tenait quand même à ce qu'il fût établi que le malheur n'était pas arrivé par sa faute. Il avait aussi à remettre Hermine aux mains de son grand-oncle : il y a de dures nécessités dans la vie.... Après tout, pourtant, quand on n'est pas riche et qu'on a quatre enfants à soi, on serait bien fou de songer à s'embarrasser des enfants des autres.

Ainsi raisonnait le capitaine Baudoin, tout en occupant ses loisirs à mettre ses papiers en ordre. Il avait pu sauver son livre de bord; il rapportait de l'argent à ses armateurs, ayant eu la précaution de se faire payer en valeurs de banque qu'il avait pu loger dans sa ceinture; il avait le procès-verbal du sauvetage de ses hommes et du sien : il était en règle. Restaient les affaires de la petite Hermine. De l'argent, elle n'en avait guère; mais il faudrait que son grand-oncle eût un cœur de rocher pour la repousser. Et, pour ne rien oublier, le capitaine se mit à écrire tout ce que son passager, le père d'Hermine, lui avait confié avant de mourir.

A mesure qu'il écrivait cette triste histoire, il sentait la compassion le gagner, lui qui n'était qu'un étranger pour ces gens-là : comment le grand-oncle n'aurait-il pas pitié! Il n'était pas méchant, ce grand-oncle; son neveu se souvenait de ses tendresses d'autrefois; s'il l'avait maudit dans sa colère, il avait

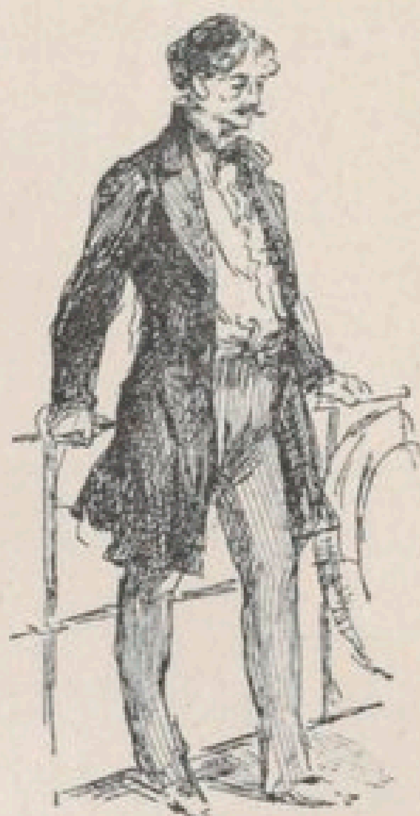
eu le temps de se calmer, depuis bientôt quatre ans... du moins le capitaine Baudoin jugeait impossible de tenir rigueur pendant quatre ans à quelqu'un qu'on avait aimé.

Mais il n'était pas tout à fait aussi débonnaire que le capitaine Baudoin, le grand-oncle de la petite Hermine, le riche armateur marseillais, Numa Girague : et de plus, il faut convenir qu'il avait quelque raison d'être en colère contre son neveu. Numa Girague, tout jeune, s'était trouvé le seul appui de sa mère et d'une sœur au berceau. Il n'avait reculé devant aucune fatigue, il avait accepté tous les métiers ; on l'avait vu tour à tour portefaix, déchargeant les cargaisons sur le quai de Rive-Neuve, puis homme de peine au service d'un négociant, garçon de bureau chez un armateur, travaillant le jour et la nuit, toujours prêt, honnête, zélé pour l'intérêt de son patron comme si c'eût été le sien propre, et vivant de croûtes et d'eau claire pour nourrir sa mère et sa sœur. Son patron l'avait distingué et placé dans ses bureaux, où il lui avait bien vite rendu des services, grâce à d'anciennes études, trop tôt interrompues, mais qui lui avaient pourtant laissé l'esprit ouvert et une certaine facilité à apprendre. Un intérêt dans la maison avait été sa récompense : Numa, devenu M. Girague, avait pu louer pour sa mère un joli appartement, et donner à sa petite sœur une maîtresse de piano, signe caractéristique d'une éducation supérieure. Il fallait le voir, le dimanche, donnant le bras à sa mère parée d'une belle robe de soie, promener aux allées de Meilhan la petite Marguerite surmontée d'un chapeau à plumes. Comme il disait, le roi n'était pas son cousin ; et de fait, il s'était donné plus de mal pour gagner son bien-être que les rois ne s'en donnent généralement pour gagner leur couronne. A cette époque-là, Numa Girague était parfaitement heureux.

C'était même le temps le plus heureux de sa vie, quoique sa fortune dût grandir longtemps encore. Il venait de fonder une maison pour son compte, lorsque sa mère mourut. S'il n'eût pas eu Marguerite à consoler, il eût été bien capable, dans le premier moment de son chagrin, de monter sur un de ses bateaux et d'aller se faire noyer en pleine mer. Cette pauvre chère femme

qui venait de le quitter, c'était pour elle qu'il avait travaillé, c'était à elle qu'il avait, depuis qu'il se connaissait, rapporté toutes ses pensées, tous ses efforts, toutes ses espérances : elle partie, que faisait-il au monde?

Sa petite sœur lui fit comprendre qu'il avait encore une tâche à y remplir. Elle pleurait tant! Il fallait essuyer ses larmes; elle était si seule! il fallait rester avec elle.... Il s'attacha à elle de tout ce qui lui restait de cœur; il l'éleva, il la maria; et quand elle eut un fils, il se crut père de famille, grand-père, plutôt, car son affection pour sa sœur avait déjà quelque chose de paternel. Il ne songea point à se marier lui-même : la famille qu'il avait lui suffisait. Numa Girague était encore un homme heureux.



Mais décidément il y avait toujours une paille dans son bonheur. Une épidémie lui enleva sa sœur et son beau-frère : il se trouva de nouveau seul et chargé d'un orphelin. Cet orphelin, le petit Georges Samarsolles, fut élevé comme un prince; car si du côté des affections Numa Girague était cruellement éprouvé, il n'avait pas à se plaindre du côté de la fortune. Tout lui réussissait. Au moment où son neveu atteignit sa vingt-cinquième année, il était un des premiers armateurs de Marseille, et il venait de fonder aux Indes une maison de commerce qui rapportait déjà de beaux bénéfices. « Ce sera la dot de Georges, en attendant mon héritage »; et pour voir si Georges était capable de voler de ses propres ailes, il l'envoya diriger la maison de Pondichéry. Il comptait l'y laisser seulement un an ou deux, et le rappeler ensuite pour le marier. En attendant, il s'occupait de lui chercher une femme : quand il aurait trouvé la perfection qu'il rêvait, il ferait revenir son neveu.



Georges n'attendit pas si longtemps. Il n'était pas à Pondichéry depuis six mois, qu'il écrivit à son oncle pour lui demander de consentir à son mariage avec Mlle Aïa Soberyani, une jeune orpheline du pays, très bien élevée à la française. Elle n'avait aucune fortune, mais le cher oncle ne devait pas tenir à cela; et il serait certainement très heureux, quand il la connaîtrait, d'avoir une aussi charmante nièce. Numa Giragué répondit par un refus et par l'ordre à son neveu de remettre ses pouvoirs au remplaçant qu'il lui envoyait et de revenir immédiatement en France. Au lieu d'obéir, le jeune homme s'emporta. Après tout, son oncle n'était pas son maître; c'était par déférence, par reconnaissance, par affection qu'il avait sollicité son consentement, mais il pouvait s'en passer. Il le lui fit bien voir.

A l'annonce du mariage de son neveu, Numa Giragué répondit par sa malédiction ou quelque chose d'approchant. « Je vous envoie, lui dit-il, la petite dot que j'avais donnée à votre mère; c'est peu de chose, car je n'étais pas encore bien riche lorsque je l'ai mariée, mais c'est tout ce que vous recevrez jamais de moi. Je vous renie et vous défends de jamais reparaître devant mes yeux. Et comme je ne veux pas vieillir dans la solitude, j'ai résolu de me marier moi aussi : de cette façon, je saurai à qui léguer ma fortune. »

Quatre ans s'étaient passés; Georges Samarsolles, chassé de la maison de commerce de son oncle, essaya d'en fonder une avec son petit capital. Il y perdit son argent et ce fut à grand'-peine qu'il trouva une maigre place de commis. L'apprentissage de la pauvreté lui sembla rude, après l'existence dorée qu'il avait due aux bontés de son oncle. Il ne perdait pourtant pas courage; mais sa jeune femme, faible et délicate, languit quelque temps et mourut, lui laissant la petite Hermine, âgée de deux ans et demi.

Georges Samarsolles, désespéré, prit l'Inde en aversion et résolut de revenir en France. Son oncle ne serait pas impitoyable; non, il ne pourrait trouver le courage de chasser un neveu, presque un fils, qu'il avait tant aimé et qui lui revenait si repentant et si malheureux. Mesurant son espérance à l'ardeur de son désir,

Georges réalisa à la hâte son petit avoir, et courut au port pour s'informer d'un bateau en partance pour Marseille. Il n'en trouva qu'un, le *Saint-François*, qui chargeait en ce moment même : il alla trouver le capitaine Baudoin qui consentit à le recevoir, et s'embarqua avec la petite Hermine.

Il était plein d'espoir.

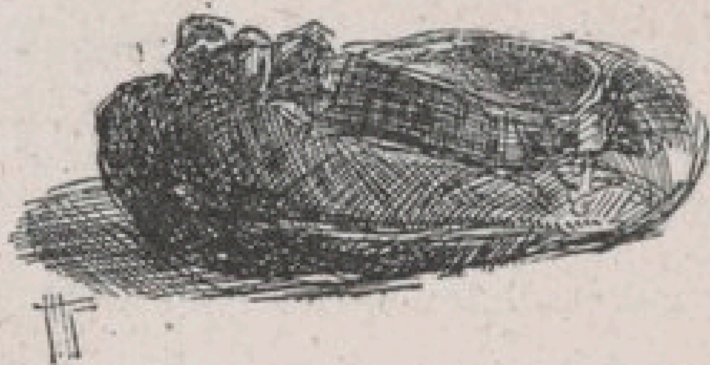
« Mon oncle pardonnera, disait-il au capitaine; s'il refuse d'abord de me voir, je lui enverrai ma fille. Elle ressemble à sa mère, mais plus encore à la mienne; elle a son regard, et un je ne sais quoi dans le sourire, dans le tour du visage.... Il en sera attendri; il croira la revoir, sa petite sœur qu'il aimait tant! il lui ouvrira ses bras, et nous serons tous heureux!... Dans combien de temps pourrons-nous être à Marseille, capitaine? »

Il ne devait jamais y arriver. Il emportait avec lui le germe d'une de ces terribles maladies qui sévissent dans les pays chauds; et peu de jours après son arrivée à bord, le mal se déclara et fit bientôt de tels progrès que le malheureux se sentit perdu. Il voulut alors écrire à son oncle, et il fit promettre au capitaine de remettre lui-même Hermine entre ses mains. « Jurez-le-moi, capitaine, répétait-il; priez-le, suppliez-le, qu'il adopte cette innocente : elle ne lui a rien fait, elle! ne l'abandonnez pas... ne la laissez pas mettre aux Enfants-Trouvés.... Ma pauvre petite Hermine! »

Il était mort en répétant le nom de sa fille et de sa femme; et le capitaine se demandait s'il n'eût pas été heureux pour la petite de quitter ce monde avec lui. Car il n'était pas du tout sûr que l'oncle voulût la prendre. Peut-être bien qu'il la ferait élever, par charité ou par respect humain; mais qui l'aimerait? qui la caresserait? qui la consolerait dans ses petits chagrins? qui l'amuserait, qui jouerait avec elle, qui la ferait rire? car il faut tout cela aux enfants : le capitaine le savait bien, lui qui en avait quatre.

Cependant le *Passe-Partout* continuait son voyage sans encombre, avec belle mer et bon vent. A sa première escale, le capitaine Baudoin acheta à Hermine une paire de petits souliers qui complétèrent son équipement. L'air de la mer lui convenait,

elle devenait fraîche, vive et forte, agile comme un singe et gaie comme un pinson; le capitaine raffolait d'elle, et l'idée qu'on pourrait l'envoyer aux Enfants-Trouvés lui semblait quelque chose de monstrueux. Il faisait et refaisait sans cesse le discours qu'il aurait à adresser au grand-oncle Girague; il n'en avait pas encore trouvé un dont il fût content, lorsque le *Passe-Partout* fit son entrée dans la Loire aux eaux jaunâtres et vint s'amarrer au quai de Saint-Nazaire.





Le quai de la Fosse.

CHAPITRE IV

Un vieux quartier de Nantes. — Le jeudi des petits Baudoin. — Arrivée inattendue.

En ce temps-là, Nantes était encore une vieille ville. Ce n'est pas qu'elle ait rajeuni depuis: mais elle a fait passer de larges voies au milieu de ses vieilles rues, remplacé par de superbes maisons de pierre les antiques bâtisses en pisé de la rue de la Poissonnerie, démoli par-ci, rebâti par-là : elle est devenue une superbe cité moderne que les touristes admirent, mais qu'un vieux Nantais d'il y a quarante ans ne reconnaîtrait plus.

En ce temps-là donc, le quai de la Fosse était un des quartiers les plus originaux et les plus intéressants. Le chemin de fer n'y passait point encore, et pour le parcourir il n'existait d'autre moyen de locomotion que l'omnibus des Dames Blanches, vénérable voiture qui pour quinze centimes vous prenait au pied de l'escalier de la Bourse, et vous conduisait jusqu'au delà

de l'Entrepôt général des Salorges et du Sanitat, ancien asile des aliénés, de lugubre mémoire. Les vieillards se souvenaient encore d'avoir vu, dans leur enfance, les malheureux fous cramponnés aux barreaux de leurs fenêtres grillées, tendant la main et implorant de la pitié des passants le morceau de pain dont on les laissait souvent manquer.

Prenons l'omnibus, si vous voulez bien. La lourde voiture s'ébranle, ses roues font résonner le pavé; les chevaux ne vont pas très vite, et s'arrêtent souvent pour prendre ou laisser des voyageurs : nous aurons tout le temps de bien voir le quai de la Fosse. A droite, une rangée de hautes maisons dont presque toutes les fenêtres ont leur balcon de fer ouvragé; à gauche, une muraille de verdure ; ce sont des ormeaux centenaires plantés tout le long du quai. On dirait des piliers soutenant les arcades d'une galerie sans fin : leur feuillage taillé à la mode du grand siècle ne commence qu'assez haut pour laisser au premier étage des maisons la vue du fleuve. Sur l'eau, c'est une forêt de mâts ; bricks et goélettes, gabares et trois-mâts attendent leur tour pour embarquer ou débarquer une cargaison. Dans ceux qui sont au premier rang, amarrés au quai, il règne une grande activité; sur la double planche qui les relie à la terre, les hommes vont et viennent, pesamment chargés. Ceux-ci plient sous les sacs de sucre brut qu'attendent les camions qui vont les transporter à la raffinerie; ceux-là se passent les uns aux autres les caisses de savon que les matelots de cette gabare vont arrimer à fond de cale; on se hâte pour profiter du vent, du flot qui se fait sentir jusque-là. Les capitaines, les pouces dans les poches de leur pantalon, se promènent d'un pas régulier, comme s'ils faisaient le quart : ils surveillent l'embarquement de leurs marchandises. Les mousses circulent et attrapent une taloche par-ci, par-là; et des gamins pieds nus, vêtus de plus de trous que d'étoffe, rôdent autour des sacs de cassonade empilés sur le quai pour tâcher d'en éventrer un avec leur couteau. Gare qu'un matelot ou un douanier ne les voie!

L'omnibus avance, et l'aspect du quai se modifie. Les brillants magasins du commencement ont disparu ; maintenant les caba-

rets alternent avec les boutiques d'effets maritimes, ou les chapeaux cirés reluisent au-dessus des gilets rayés en travers, où les *suroîts* huilés pendent à côté des vareuses de grosse laine et des grands cols de toile bleue. Puis ce sont les ateliers des voiliers, grandes salles de rez-de-chaussée aux larges portes toujours ouvertes, où des femmes cousent péniblement l'énorme toile; les maisons sont moins hautes et l'on ne voit plus guère de balcons. Voici la masse noire des Salorges, vaste construction qui contient l'Entrepôt : là encore, grand va-et-vient de travailleurs affairés; puis le bruit et le mouvement s'arrêtent : la ville finit là.

La course de l'omnibus y finit aussi ; mais nous avons encore quelques pas à faire. Prenons la dernière cale, où sont amarrés bon nombre de canots petits et grands, attendant le bon plaisir des gens qui voudraient se rendre à bord de tel ou tel navire, ou traverser la Loire pour se rendre dans quelqu'une de ses jolies îles. Après la cale, plus de quai : toute la rive n'est plus qu'un chantier de construction. Partout se dressent, semblables à des squelettes d'animaux antédiluviens, des ébauches d'embarcations de toute taille, à tous les degrés d'achèvement. Ce sont des canots de plaisance, frêles et élégants comme des joujoux; des côtres qui s'en iront pêcher la sardine et le hareng, des gabares plates, aux larges flancs, qui ne seront pas pressées d'arriver, mais qui seront solides sur l'eau; des bricks et des trois-mâts pour le long cours, qui verront des hommes de toutes les couleurs. Les uns n'ont encore que leur étrave posée sur le chantier, d'autres sont déjà une carcasse à jour qui laisse deviner leur forme et leur grandeur; en voici dont la charpente est complète; on les a couchés sur le flanc : les calfats avec leur marteau travaillent tout près de la quille, et semblent des mirmidons sous cette énorme masse. En voilà un qu'on goudronne : le goudron bout et fume dans la chaudière, et son âcre senteur réjouit les vieux marins. Un peintre, entouré de ses pots de couleur, trace sur la coque d'une chaloupe de belles raies vertes et blanches; un autre habille ce canot de noir avec des filets rouges; là, on s'empresse de terminer la toilette de cette goé-

lette qui sera lancée à l'eau demain. C'est partout une activité de ruche en mouvement; coups rythmés de marteaux, grincement de grandes scies, chants d'ouvriers qui veulent se donner du cœur à l'ouvrage, enfin tout le bruit sain et gai que fait le travail humain quand il s'accomplit à ciel découvert. Et partout des enfants; les grands, curieux, en extase devant le rabot qui enlève de grands copeaux ou la scie qui mord le bois de ses dents brillantes; les petits, heureux de jouer à cache-cache, de faire des tas de sciure de bois ou de jeter des pierres dans l'eau. Les enfants du quartier de la Cathédrale vont en grande toilette se promener au Jardin des Plantes; ceux du quartier des Salorges ont pour royaume le rivage de la Loire, et ils ne changeraient pas avec les premiers.

Il faisait un joli temps de septembre, clair et doux, avec juste assez de vent pour rider la surface du fleuve et pour tempérer la chaleur du soleil, lorsqu'une femme, qui pouvait avoir de trente à trente-cinq ans, descendit des rues qui entourent l'église Notre-Dame de Bon-Port et s'achemina vers les chantiers de construction. Elle donnait la main à deux enfants, une petite fille d'environ quatre ans et un petit garçon un peu plus âgé; et près d'elle marchaient un garçon de dix ans, solidement bâti, et une fillette longue et mince, à qui on ne savait guère quel âge donner, car sa figure enfantine ne concordait point avec sa taille élevée. Elle portait un sac à ouvrage, élégant mais sérieux, et de capacité à contenir tout autre chose qu'une bande de feston ou une dentelle au crochet. Le jeune garçon était chargé lui aussi d'un panier, dont le couvercle à demi soulevé laissait passer le goulot d'une bouteille. Il n'était pas bien difficile de deviner que la mère et les enfants venaient passer leur jeudi au bord de la rivière.

« Laissez-moi vous conduire, dit le jeune garçon; j'ai remarqué un endroit où maman sera très bien. Par ici, s'il vous plaît: c'est le chemin le plus court.

— J'en aimerais mieux un plus long, dit en souriant la mère; celui-ci n'est pas commode pour les petites jambes. »

En effet, le sol était jonché de débris de bois, et il fallait à

chaque instant enjamber des poutres, ou des ficelles tendues pour marquer quelque mesure.

« Les petites jambes s'en tireront très bien, tu verras! reprit le jeune garçon en s'arrêtant pour prendre la petite fille, qu'il assit sur son bras. Là! es-tu bien, ma Denise? Parrain est fort, n'est-ce pas? A présent, Frédéric, donne-moi la main: nous sommes des hommes, nous autres! nous n'avons pas peur de tomber!

— Alors donne-moi le panier, mon bon Philippe, puisque tu te charges des enfants, » et la mère étendit la main pour le prendre. Mais le panier était déjà passé dans les mains de sa fille.

« Catherine! rends-le-moi; je n'aime pas que tu portes des fardeaux à ton âge: ta taille n'aurait qu'à tourner!

— Il n'y a pas de risque, maman; au contraire, les deux font contrepoids, c'est comme les deux paniers de l'âne. Je te le donnerai en revenant, si tu y tiens.

— Oui, quand il sera vide!

— Bien sûr! Quand nous sommes avec toi, tu dois toujours faire comme le quatrième de la chanson :

« L'autre ne portait rien.....
L'autre ne portait rien..... »

Philippe se mit à rire, et répéta le refrain de la chanson de Marlborough, auquel les deux petits mêlèrent leurs voix aiguës. « Bons enfants! » murmura la mère attendrie. Les ouvriers du chantier, les vieux matelots en congé qui venaient flâner dans le chantier et examiner l'ouvrage avec des airs de connaisseurs, la saluaient au passage et souriaient à sa jeune famille: et Philippe redressait sa tête blonde avec fierté, en saisissant des lambeaux de phrases qui lui faisaient battre le cœur : « Le capitaine Baudoin... un bon, celui-là.... C'est un plaisir de naviguer avec lui.... Un plus honnête, il n'y en a pas sous la calotte des cieux.... Les enfants lui ressembleront: tous braves et bons, les Baudoin!

— Là! est-on bien ici? » demanda Philippe en s'arrêtant, du ton de quelqu'un qui serait bien étonné si on lui répondait non.

L'endroit qu'il avait choisi était tout près de la grève, si plate que les enfants n'y couraient aucun danger. Une belle poutre formait un banc commode, qu'abritait contre l'ardeur du soleil la coque d'un grand côtre à peu près terminé. La Loire coulait avec un bruit rafraîchissant; ses îles verdoyantes se détachaient sur le ciel bleu, et plus loin, sur la rive opposée du fleuve élargi, apparaissaient les maisons basses du village de Trentemoult. De temps en temps quelque bateau descendait ou remontait la Loire, spectacle toujours nouveau pour les enfants, qui accouraient pour le regarder, cherchant à lire son nom, à reconnaître sa nationalité, son chargement, et échangeant leurs observations critiques sur son gréement, ses formes et son allure. Ils s'y connaissaient en bateaux, les enfants du capitaine Baudoin!

Mme Baudoin s'était assise et cousait activement, non sans donner souvent un coup d'œil à sa petite famille. Catherine et Philippe avaient commencé par faire des ricochets sur l'eau avec des pierres plates, à la grande joie des deux petits; puis le jeune garçon avait tiré son couteau de sa poche, et il avait commencé à façonner un débris de charpente en manière de canot. Frédéric et Denise cherchaient une baguette capable de lui servir de mât, et Catherine, après avoir un peu erré aux environs, vint s'asseoir auprès de sa mère en soupirant comme quelqu'un qui vient de prendre une résolution pénible.

« Donne-moi de l'ouvrage, maman, dit-elle en soufflant dans son dé pour le faire tenir à son doigt. Je peux bien travailler aux chemises de papa, je n'ai pas besoin de m'amuser toute la journée.

— Voilà qui est bien beau de ta part! répondit la mère d'un ton de douce raillerie. Je n'abuserai pas de ta bonne volonté, mais je vais en user un peu. Tiens, couds-moi cette manche, cela m'avancera. Je voudrais avoir fini les six chemises neuves quand ton père reviendra. On blanchit si mal aux colonies! il me rapporte toujours du linge en triste état.

— Maman, quand reviendra-t-il? »

Mme Baudoin soupira.

« Je ne sais pas : il devait me l'écrire en arrivant à la Réunion,

et j'ai peur qu'il n'en ait pas eu le temps, puisque je ne reçois rien. Il ne manque jamais de me donner de ses nouvelles, toutes les fois qu'il peut; il sait combien je m'inquiète.... »

Catherine lâcha son ouvrage et passa son bras autour de la taille de sa mère.

« Chère maman, il ne faut pas te tourmenter. Papa est un si bon marin! si prudent, si habile! tout le monde le dit. Et il ne lui est jamais rien arrivé!...

— Maman! Catherine! un beau bateau! regardez! crièrent les petits. C'est un Hollandais.... De combien de tonneaux, Philippe? »

En temps ordinaire, Philippe n'aurait pas hésité, pour faire montre de ses connaissances maritimes, à attribuer au Hollandais un tonnage de fantaisie. Mais cette fois, dès qu'il eut levé les yeux vers le bateau pour faire son évaluation, il demeura comme frappé de stupeur. Cela ne dura que le temps d'un éclair; il laissa tomber son couteau et son ébauche de bâtiment, et s'élança vers le plus petit des canots amarrés à des pieux plantés sur le rivage. Dénouer le câble, sauter dans le canot, s'emparer d'un aviron fut l'affaire d'un instant; et godillant à force de bras, il navigua vers le Hollandais qui remontait lourdement et lentement le courant avec l'aide du flot.

« C'est défendu, Philippe! » lui crièrent les deux petits, consternés de voir leur grand frère leur donner l'exemple de la désobéissance. A leur voix, Mme Baudoin se leva pour venir voir de quoi il s'agissait, et Catherine la suivit.

Elles virent alors à bord du Hollandais un homme debout contre le bordage, faisant des signaux au petit canot qui s'approchait avec vélocité. Le canot aborda le bateau, où Philippe grimpa avec l'agilité d'un singe.

« Papa! c'est papa! » balbutia Catherine qui n'en croyait pas ses yeux, en voyant son frère dans les bras de l'homme qui lui faisait des signaux tout à l'heure. Et les petits répétèrent en riant, en sautant, en battant des mains: « Papa! Papa! Viens, papa! » Mme Baudoin pleurait de joie, tout en se sentant le cœur serré. Il revenait, il était sauvé, grâce à Dieu; mais par quels dangers, par quelles souffrances avait-il passé?

Il y eut un court colloque entre les deux capitaines; puis Philippe redescendit dans son canot, et son père donna une poignée de main au Hollandais et se prépara à quitter son bord.

« Oh ! vois, maman ! cria la petite Denise en joignant les mains d'admiration, papa qui m'apporte une grande poupée ! »

La poupée, c'était Hermine que le capitaine passait à Philippe. Celui-ci la reçut avec précaution, comme un objet délicat et fragile, et la déposa sur le banc du canot, où elle s'assit comme une véritable personne.

« C'est un petit garçon ! » dirent en même temps Mme Baudoin et Catherine, aussi étonnées l'une que l'autre. Mais le canot approchait rapidement. Bientôt il toucha le bord ; et le capitaine Baudoin sauta à terre et tomba dans les bras de sa famille.

Il y eut là un de ces moments bienheureux que connaissent tous ceux qui ont souffert de l'absence d'un être aimé ! Au milieu de ces tendresses, au doux bruit de ces baisers qui pleuvaient comme grêle sur tous les visages, la petite Hermine, un peu oubliée, se sentit toute triste. Sans qu'elle s'en rendît compte, il lui sembla qu'on lui faisait tort de sa part de caresses. Son petit cœur se gonfla peu à peu, pendant que debout, à quelques pas, elle regardait ces heureux qui ne faisaient pas attention à elle. Elle se mit à pleurer, d'abord tout doucement, puis plus fort, en murmurant au milieu de ses sanglots : « Papa capitaine ! oh ! papa capitaine ! »

Philippe fut le premier à l'entendre. Il ne fit qu'un bond jusqu'à la petite fille, qu'il enleva dans ses bras en la caressant, en lui parlant comme il eût fait à Frédéric ou à Denise. « Non, mon bijou, non, mon trésor, il ne faut pas pleurer, il est là, papa capitaine. Viens voir maman, viens jouer avec les petits enfants. » Hermine le regarda et lui sourit, lui trouvant une bonne figure ; puis, pour le remercier de son intervention, elle lui saisit la tête à deux mains et lui posa sur la joue un baiser doux et léger comme la caresse d'une fleur.

Philippe lui rendit son baiser. « Est-il gentil, ce petit ! dit il à son père.



Le capitaine Baudoin tomba dans les bras de sa famille.

— C'est un autre petit frère pour moi, n'est-ce pas, papa ? demanda Denise.

— C'est une petite sœur, pour quelques jours, ma chérie : le temps de l'habiller en fille, et j'irai la conduire à ses parents. Je vous raconterai son histoire.

— Tout de suite, papa, tout de suite ! »

L'histoire entière eût été un peu longue à raconter ; le capitaine se borna à dire que le père de l'enfant était mort en mer et l'avait chargé de la remettre à son oncle qui habitait Marseille. Mme Baudoin s'attendrit sur l'orpheline, et Catherine déclara qu'elle se chargeait d'elle pour tout le temps qu'on la garderait. Mais Hermine, qui n'avait point été consultée sur cette adoption, fit bien voir qu'il fallait compter avec sa petite volonté ; elle refusa absolument de se séparer de Philippe, et ce fut à sa main qu'elle foula pour la première fois le pavé nantais. Une fois entrée dans l'appartement de la famille Baudoin, elle se laissa pourtant apprivoiser par les joujoux de Frédéric et de Denise, et elle riait de tout son cœur, passant des soldats de plomb à la poupée négresse, pendant que Mme Baudoin, Philippe et Catherine écoutaient le récit de la dernière campagne du capitaine, depuis son départ de Pondichéry jusqu'à son arrivée à Saint-Nazaire, où il avait quitté le *Passe-Partout* pour le *Jacobus*, qui remontait la Loire jusqu'à Nantes.





Philippe la regarda et lui sourit.

CHAPITRE V

Confection d'une petite robe noire. — Simple intérieur. — Un enfant de plus.
Demain!

Sautons, s'il vous plaît, par-dessus trois jours. Le capitaine Baudoin les a employés à se chercher un embarquement avantageux, car lorsqu'on n'a que son travail pour nourrir une femme et quatre enfants, on ne s'accorde guère de vacances. Par bonheur, le capitaine Baudoin a bonne réputation, et quoiqu'il ne puisse pas, faute de capitaux, prendre un intérêt sur les navires qu'il commande, aucun armateur ne refuserait de l'employer : on sait qu'on peut compter sur lui. En ce moment, sa femme l'attend; il est en pourparlers avec les riches armateurs de la rue Lafayette, MM. Vescovit et fils; s'il s'arrange avec eux, il faudra qu'il parte au plus tôt pour terminer ses affaires de Marseille... et après, combien de temps aura-t-il à rester à Nantes? des semaines, ou des jours? Mme Baudoin, tout en tirant activement son aiguille, calcule en son esprit le nombre d'années que pourraient bien faire, en les ajoutant les uns aux autres, les jours, les semaines

et les mois que son mari a pu passer auprès d'elle. Cela n'en ferait pas beaucoup ! Cette fois-ci encore, à peine arrivé d'un voyage où il a failli périr, le voilà qui songe à repartir.... Et il le faut! car les voyages du père, c'est le gagne-pain de la famille. Le vieux proverbe a bien raison : Femme de marin, femme de chagrin !

Tout en travaillant, Mme Baudoin rêve et bâtit pour l'avenir ses châteaux en Espagne. Ce n'est pas défendu, n'est-ce pas ? à ceux qui n'en auront jamais d'autres. Ceux de Mme Baudoin sont bien simples, et n'accusent pas grande ambition. Elle voit, bien loin dans le brouillard des ans, les quatre enfants bien placés, les filles bien mariées, continuant sa vie humble et laborieuse chacune aux côtés d'un honnête homme qui les aimera, et les fils gagnant honorablement leur vie ; dans ce temps-là, le capitaine sera trop vieux pour naviguer ; il ne la quittera plus, et ils vivront ensemble de leurs petites économies. S'il n'y en a pas assez, les enfants seront heureux de leur venir en aide : ils ont tous les quatre si bon cœur ! Et Mme Baudoin se voit déjà, sous la forme d'une petite vieille dame avec les cheveux tout blancs, se promenant à petits pas sur le quai de la Fosse avec son vieux mari, s'arrêtant pour voir débarquer une cargaison, causant avec le capitaine d'un navire en partance, et jouissant d'un repos si bien gagné, tout en se plaisant aux souvenirs des pays autrefois parcourus ...

Comme il est encore loin, ce temps-là ! En attendant, que Dieu garde le marin et mesure le vent à ses voiles !

Sur la mer sa femme ne peut rien pour lui ; mais ici, toutes ses actions sont dirigées vers le même but : lui préparer une douce vieillesse. Elle connaît à Nantes beaucoup de femmes de capitaines qui passent leur vie à faire des visites dans de beaux atours, qui trônent dans leur salon au milieu d'un riche mobilier, qui ne font œuvre de leurs dix doigts, et qui lui jettent des regards dédaigneux quand elles la rencontrent dans la rue, vêtue d'une robe modeste faite par elle-même, et chargée parfois d'un panier, car elle ne se fie pas toujours à sa femme de ménage pour faire le marché.... Oui, mais elle place de l'argent à la

caisse d'épargne ; les petits ruisseaux font les grandes rivières, et chaque franc économisé rapproche le temps béni du repos. Elle travaille et elle épargne donc, la courageuse femme du capitaine ! elle travaille pour l'avenir, elle travaille aussi pour le présent. Elle sait rendre ses enfants heureux ; le nécessaire ne leur a jamais manqué, et elle leur a appris à ne pas envier le superflu. Il y a dans la vie tant de petits bonheurs à la portée de tous !

En ce moment elle met la dernière main à de petits vêtements noirs, destinés à Hermine : il faut bien que l'orpheline soit remise en deuil à la famille qui lui reste. Catherine l'aide courageusement ; elle n'aime guère à coudre, Catherine, mais elle a fait un effort pour la petite étrangère, et elle en est payée par les éloges de Mme Baudoin et par sa propre satisfaction. Elle s'arrête de temps en temps pour regarder ce qu'elle a fait, et elle n'est pas éloignée de se considérer comme une grande couturière.

La mère et la fille sont assises près d'une fenêtre, avec une petite table à ouvrage entre elles deux. Les deux fenêtres de la *salle* — on ne dit pas le salon, on trouverait ce nom trop pompeux pour ce simple parloir où se passe toute la vie de la famille Baudoin — les deux fenêtres de la salle donnent sur la petite place du Sanitat, où Notre-Dame de Bon-Port dresse sa masse blanche surmontée d'un dôme aux clairs vitraux. Des fragments de filets tendus, où grimpent et s'enroulent des capucines, du lierre, des cobéas, des pois roses et violets, des liserons de toutes les couleurs, stores verdoyants et fleuris, tamisent la lumière et égayent les yeux.

Les meubles sont vieux ; ils viennent tous de chez des parents qui ne sont plus, et on les soigne en souvenir d'eux. Cette petite table vient de la grand'tante Justine, morte à vingt ans ; ce secrétaire a appartenu au bisaïeul de Mme Baudoin ; c'est dans cette vieille petite bergère à coussin de plume que s'asseyait sa grand'mère, qui avait les jambes paralysées et tricotait toute la journée : on garde dans la famille, comme une relique, son dernier ouvrage, un merveilleux tricot fin comme une dentelle.

Jamais le capitaine n'a eu assez d'argent à la fois pour payer à sa femme le luxe d'un mobilier neuf ; mais à chaque voyage il a enrichi la *salle* de quelque objet étrange ou curieux, choisi par lui en pays lointain : à ces objets-là aussi se rattachent des souvenirs. Il s'en rattache encore à ce grand fauteuil si bien rembourré, garni d'oreillettes où la tête s'appuie avec délices. Le capitaine arrivait de la Guyane, souffrant, fatigué, dévoré de fièvre. Comme il a trouvé doux de s'y reposer, et comme son cœur a été ému, en entendant les petites voix qui lui disaient : « Est-il bon, papa, ton fauteuil ? C'est maman qui l'a acheté pour toi... et nous avons donné toutes nos tirelires, et l'argent de nos gâteaux, même Denise ! »



L'aspect de la salle, où tout parle au cœur de ceux qui y vivent, est donc curieux, original et gai même pour un indifférent. Les rideaux bizarrement brodés viennent de l'Inde, et Frédéric, Denise et Hermine jouent avec des joujoux chinois qui peuvent se croire dans leur pays, car les enfants les étalent sur une grande natte qui couvre une partie du plancher. Hermine non plus ne s'y trouve pas dépaysée, car dès son entrée elle a fait fête à certaines figurines de bois peint et doré, toutes pareilles à celles qu'elle voyait tous les jours à Pondichéry.

Elle ne porte plus son costume de mousse, Hermine ; Mme Baudoin a trouvé de quoi l'habiller dans les vêtements devenus trop petits pour Denise. Et Denise, qui n'a pas souvent l'occasion de faire des générosités, a été enchantée de donner à la voyageuse « ma robe bleue à festons, mes bas tricotés par maman, mes souliers vernis à bouffettes et mon petit pantalon brodé ». Cela lui donne de l'importance.

Les trois enfants jouent, rient, se poursuivent à quatre pattes, et en cas de litige entre Hermine et Frédéric, Denise intervient bientôt et dit à son frère : « Il faut lui céder, elle est si petite ! » avec un air protecteur à faire pouffer de rire. Les quatre ans de Denise peuvent bien regarder de haut les trois ans d'Her-

mine : la petite Indienne, pâle et brune, n'est pas grande pour son âge, et Denise la blonde, fraîche et forte, a la tête de plus qu'elle.

Tout à coup la petite fille se lève, repousse la poupée négresse qui s'en va culbuter une rangée de poules chinoises, et se dirige à petits pas vers Philippe qui écrit sur une table. Arrivée près de lui, elle lui touche le coude doucement.

« Hermine fatiguée ! » dit-elle. Et elle ajoute en lui tendant les bras : « Prends-moi ! »

Philippe la regarde et lui sourit.

« Va jouer, ma mignonne ; je n'ai pas fini de travailler, vois-tu ! »

Travailler, ce mot-là n'a pas de sens pour Hermine ; elle insiste, d'un ton plus résolu : « Prends-moi tout de suite ! » Et comme Philippe ne lui répond pas, les coins de sa bouche s'abaissent et ses grands yeux noirs deviennent brillants : les larmes ne sont pas loin.

« Viens sur mes genoux, chérie ! » dit Catherine qui se lève et va vers elle. Mais Hermine se serre contre Philippe.

« Non, pas toi ! Philippe ! c'est Philippe que je veux.... » Et comme elle se rappelle tout à coup que les petites filles ne doivent pas dire « je veux » — c'est un principe de tous les pays — elle adoucit sa voix pour attendrir Philippe, en levant vers lui des yeux suppliants :

« Tu ne m'aimes donc plus ? »

Philippe pousse un grand soupir : il tenait presque la solution d'un problème compliqué, et cette petite peste vient de la lui faire perdre. Mais il l'enlève de terre et l'assied sur son genou ; et Hermine s'y installe, non sans l'avoir pris par la tête pour l'embrasser à bouche que veux-tu. Puis elle se blottit contre lui, murmure à demi-voix : « Hermine est très sage, Hermine va dormir », et reste immobile comme un oiseau dans son nid.

« Tu la gâtes, Philippe ! dit Mme Baudoin d'un ton de doux reproche ; je ne vous ai jamais cédé comme cela.

— Que veux-tu, maman ! je n'ai pas eu le courage de la faire pleurer si près de son départ. Je n'aurai guère le temps de la gâter, pauvre petite !

— Quand est-ce qu'elle va partir, maman ? demande Catherine.

— Peut-être demain, si ton père est libre.

— Déjà ! je m'habituais bien à l'avoir avec nous,

— Pourvu qu'elle soit bien reçue par son grand-oncle ! Il était fâché contre son père....

— Mais elle n'en est pas cause, maman ! reprend Philippe avec impétuosité. Il faudrait n'avoir pas de cœur pour s'en prendre à une pareille innocente de ce que son père a pu faire de mal. »

Mme Baudoin ne répondit pas. Elle connaissait les hommes un peu mieux que son fils, et elle savait que sans être foncièrement méchants, ils se conduisent souvent comme s'ils l'étaient.

« Je pense, maman, reprit Philippe après une pause, que papa a eu bien raison de ne pas écrire à M. Girague pour lui annoncer sa petite-nièce. Il serait peut-être buté d'avance contre elle ; au lieu que quand il la verra, il ne pourra pas s'empêcher de l'aimer.

— Oh ! bien sûr ! ajouta Catherine : elle est si gentille ! N'est-ce pas que tu l'aimes, maman ?

— Certainement ; c'est tout naturel, d'ailleurs, de s'attacher à une pauvre petite orpheline, jolie et caressante comme celle-ci.

— Je pense une chose, maman.... Si son oncle ne voulait pas d'elle, où la mettrait-on ?

— Je ne connais pas bien les lois, mon enfant; peut-être, comme il est son plus proche parent, serait-il obligé de la faire élever.... Dans tous les cas, on ne la laisserait pas mourir de faim : il y a des maisons où l'on recueille les orphelines. »

La figure ronde de Catherine prit une expression de tristesse : on eût dit qu'elle s'était allongée tout d'un coup.

« Oh ! maman ! dit-elle, elle serait comme ces petites filles qu'on rencontre dans les rues, avec un bonnet blanc et une robe à petits carreaux bleus, et que deux religieuses conduisent ! »

Mme Baudoin inclina la tête, et Catherine comprit cette silencieuse réponse. Elle se remit à son ouvrage ; mais son imagination lui représenta le sort futur d'Hermine sous de si sombres couleurs, qu'au bout d'un instant elle n'y put tenir et fondit en larmes.

« Ma chère fille ! murmura Mme Baudoin, ne te fais pas de chagrin !

— Mais tu en as toi aussi, maman... tu as les yeux tout mouillés.... Est-ce que, vraiment, tu la laisserais aller à l'hospice ?

— Cela ne dépend pas de moi, ma chérie.

— Écoute, ma chère maman, reprit Catherine en se laissant glisser à genoux sur le tabouret qui supportait les pieds de sa mère, je vais te dire quelque chose de très sérieux. Si le grand-oncle la renvoie, dis à papa qu'il nous la ramène : papa fait tout ce que tu veux. Elle ne te donnera pas de peine ; c'est moi qui serai sa petite maman. Je m'occuperai d'elle toute la journée, je la lèverai, je l'habillerai, je la ferai manger, je la soignerai, je lui apprendrai à lire, et je lui ferai toutes ses petites affaires : tu verras quelle bonne ouvrière je serai ! »

Mme Baudoin secoua tristement la tête.

« Je ne voudrais pas, mon enfant, imposer cette charge à ton père : il a déjà bien assez de peine à gagner notre vie.

— Maman, interrompit Philippe, est-ce que cela dépense beaucoup, une petite fille comme Hermine ?

— Sûrement non ; mais elle grandira.

— Eh bien, voici ce que je pensais : pendant qu'elle est petite, nous pourrions faire comme du temps où nous voulions acheter un fauteuil à papa ; cela suffirait peut-être pour payer sa nourriture. Tu l'habillerais avec les robes qui deviennent trop petites pour Denise : et quand elle aurait grandi, j'aurais grandi, moi aussi, je serais devenu un homme et je gagnerais de l'argent, que je te donnerais pour elle.

— Comme il a de bonnes idées, ce Philippe ! s'écria Catherine en battant des mains. Moi aussi, je gagnerai de l'argent ; je donnerai des leçons ou bien je ferai de jolis ouvrages pour Mme Pradal, la marchande de la place Royale. Tu te rappelles, maman, les petits chaussons que j'avais tricotés pour l'enfant du voilier ? Tu disais toi-même qu'on n'en trouvait pas d'aussi jolis chez les marchands. »

Mme Baudoin embrassa Catherine sans lui répondre. Son cœur

était de l'avis de ses enfants ; mais la raison n'est pas toujours du côté du cœur, et celle de Mme Baudoin lui représentait quelle charge un enfant de plus serait pour sa famille.

« Là ! j'ai fini ! » dit-elle au bout d'un instant, en faisant le dernier nœud à son fil et en le coupant d'un coup sec. Elle se leva et étala sur le dos d'une chaise la petite robe noire qu'elle venait de terminer.

« Comme elle a bonne tournure ! dit Catherine avec admiration. Tu fais les robes comme si c'était ton métier, maman !

— C'est bien un peu mon métier, comme la cuisine et bien d'autres choses encore. Une mère de famille doit savoir tous les métiers, vois-tu. Et puis, j'ai tant fait de petites robes depuis la première que tu as portée ! Je n'étais pas aussi habile qu'aujourd'hui, dans ce temps-là.

— Voilà papa ! » crièrent Frédéric et Denise. Un pas d'homme monta rapidement l'escalier, et le capitaine entra avec une figure joyeuse.

« Affaire faite ! dit-il à sa femme. M. Vescovit m'a donné à choisir entre trois bateaux : est-ce aimable de sa part ? J'ai pris la *Marie-Anaïs*, une jolie goélette toute neuve ; je porterai à Riga des pains de sucre et des toiles de Bretagne, et j'y chargerai ce que je trouverai de plus avantageux dans le moment : M. Vescovit a confiance en moi. La toilette de la petite est-elle bientôt prête ? Je voudrais, si c'était possible, partir demain pour Marseille : il faut que je sois ici au commencement de la semaine prochaine pour surveiller l'arrimage de ma cargaison.

— Tout est prêt,... pauvre petit agneau ! » répondit Mme Baudoin ; et elle ne put s'empêcher de soupirer.

Il y eut un silence : la pensée du prochain départ d'Hermine pesait sur tous les cœurs, et chacun se disait à part soi : « Quel dommage ! » Au moins fallait-il l'amuser pour son dernier soir, et Mme Baudoin, pendant que Catherine mettait le couvert, chargea Philippe de préparer la lanterne magique, et s'en alla acheter une tarte à la frangipane : c'était le régal et le divertissement des jours de fête. Hermine se régala de la tarte, se délecta devant Peau-d'Ane et le Petit Chaperon Rouge, expliqués

par Philippe, et dansa des rondes chantées en chœur ; puis elle s'endormit, repue de plaisir, dans les bras de Catherine qui la déshabillait.

Mme Baudoin vint la border dans son petit lit ; elle entr'ouvrit les yeux, la reconnut et murmura comme en rêve : « Bonsoir, maman capitaine ! » Mais elle fut la seule dans la maison qui n'eut pas de peine à s'endormir.





« Qu'est-ce que vous voulez ? » lui dit une sorte de cerbère.

CHAPITRE VI

Où le capitaine cherche un homme et ne trouve qu'une femme. — Éclaircissements sur la famille actuelle de Numa Girague.

Deux heures sonnaient, venaient de sonner ou s'apprêtaient à sonner aux diverses horloges de Marseille — car trouvez donc une ville, Marseille ou toute autre, où les horloges sonnent toutes en même temps! Le vieil empereur Charles-Quint, dans son couvent de Saint-Just, ne put jamais accorder les siennes, et malgré les progrès de la science, son lointain et indigne successeur Charles IV d'Espagne n'y réussit pas davantage. — Deux heures sonnaient donc, et il pleuvait du feu, quoiqu'on fût au mois de septembre, lorsque le capitaine Baudoin, en grande toilette, ce qui n'avait rien de rafraîchissant pour lui, sortit d'une petite auberge du Vieux-Port, tenant d'une main Hermine, et de l'autre portant le très petit



paquet qui représentait toute la fortune de la fillette : ses papiers de famille, le peu d'argent que son père avait laissé et un peu de linge donné par la compatissante Mme Baudoin. Les voyageurs étaient arrivés deux heures auparavant, et le capitaine, au lieu de se mettre tout de suite à la recherche de l'oncle Girague, était allé prendre gîte au *Marsouin*, qui n'était pas un hôtel de premier ordre, mais où l'on vous servait proprement et honnêtement. Là, il avait commencé par faire déjeuner Hermine et par déjeuner lui-même : après quoi il avait procédé à leur toilette. De Nantes à Marseille, on a le temps de récolter de la poussière; pour avoir bonne mine il fallait se nettoyer un peu. Il avait donc lavé et brossé de son mieux leurs personnes et leurs vêtements; et maintenant, rasé de frais, le menton enchâssé dans le col à pointes de sa chemise blanche, coiffé de son chapeau haut de forme et tout vêtu de drap noir, le capitaine offrait un aspect plein de *respectability*. Hermine trottinait à côté de lui, toute mince et pâle dans sa robe de deuil qui la faisait paraître plus mince et plus pâle encore que de coutume. Elle ne riait ni ne parlait; le long voyage l'avait sans doute engourdie, ou bien le costume inusité de papa capitaine lui inspirait une sorte de respect.

« Là! c'est ici! » dit le capitaine en s'arrêtant, rue Canebière, devant un vaste rez-de-chaussée, dont les hautes fenêtres garnies de verre dépoli s'abritaient derrière des grilles.

La porte de ce rez-de-chaussée semblait l'entrée d'une ruche, tant il y passait de gens à l'air affairé, entrant et sortant. Le capitaine entra.

« Qu'est-ce que vous voulez? lui dit avec le plus pur accent du cru une sorte de cerbère assis derrière la porte. Il régnait sur le vestibule et avait mission d'ouvrir ou d'interdire aux visiteurs les portes des différents bureaux.

— Monsieur Numa Girague? dit le capitaine.

— A cette heure-ci? Hé! mon bon, il n'y est pas! Il est venu depuis ce matin, jusqu'à midi moins un quart; mais il ne revient jamais au bureau dans la journée. Revenez demain matin, mon cher!

— Demain? c'est trop loin, je suis pressé. Il est bien quelque part, s'il n'est pas dans ses bureaux. Où va-t-il, à midi moins un quart?

— Le patron? il va déjeuner, sans doute! et je crois bien qu'il déjeune mieux que vous et moi, sans vous offenser.

— Et où déjeune-t-il?

— Chez lui; on peut dire chez lui, car il est son propriétaire. Si vous voulez y aller voir en sortant d'ici, suivez la Canebière jusqu'au cours Saint-Louis, et prenez ensuite le cours Belzunce à gauche : sa maison est la troisième à droite. Mais ça m'étonnerait bien si vous étiez reçu : il n'aime pas à s'occuper d'affaires chez lui.

— Merci; je vais essayer tout de même. Il y a affaires et affaires. »

Et le capitaine remonta la Canebière en tirant après lui Hermine qui se faisait lourde : elle avait envie d'être portée. Mais comme il ne paraissait pas y songer, elle finit par s'arrêter court et lui tendre les bras en disant d'une voix plaintive : « Prends-moi, papa capitaine!

— Oh! ça aura un drôle d'air.... Marche encore un peu, petite; nous voilà arrivés.

— Non — et elle secouait vivement sa tête mutine — Hermine est fatiguée.... Hermine ne peut plus marcher. Pauvre Hermine! Prends-moi!

— Là, là, ne nous fâchons pas, ma chère mignonne.... Après tout, elle peut bien être fatiguée, cette petite : il fait si chaud! Allons, viens! »

Et le capitaine, portant Hermine et sa fortune, se hâta vers le cours Belzunce, où il savait trouver sous les grands arbres de l'ombre pour se rafraîchir et s'éponger le front à son aise. Il s'installa dans ce but sur un banc, tout juste en face de la troisième maison à droite qu'on lui avait désignée comme appartenant à l'armateur; et tout en s'épongeant, il chercha à remettre sur pied le discours qu'il voulait faire à Numa Girague. Mais il eut beau faire, il n'en retrouva plus une phrase. « Bah! se dit-il cela me reviendra au bon moment. Courage, et allons-y! »

Mme Numa Giragüe faisait la sieste dans son boudoir. N'allez pas croire que ce boudoir fût un nid, une bonbonnière, une merveille en miniature; Mme Numa Giragüe aimait les vastes horizons, et elle pensait judicieusement qu'au point de vue de la température, il est plus facile de réchauffer une grande pièce que d'en rafraîchir une petite. Son boudoir était grand et l'air y circulait à l'aise; au lieu d'un plafond, on l'avait coiffé d'une coupole comme une mosquée, et d'épais rideaux de soie rose brochée d'or n'y laissaient pénétrer qu'une lumière très douce, une vraie caresse pour les yeux.

Les murs disparaissaient sous une mosaïque qui faisait penser à l'Alhambra, et le bruit du jet d'eau qui jaillissait tout près dans le bassin de la grande cour ombragée, rafraîchissait l'oreille. Sur le parquet, des nattes de Chine avaient remplacé les tapis de l'hiver, et d'énormes potiches, placées dans les angles, contenaient des plantes variées. Mme Giragüe ne tenait pas à l'unité de style; elle groupait autour d'elle tout ce qui lui plaisait, et son boudoir s'était meublé peu à peu d'objets de tous les temps et de tous les pays. En ce moment, enveloppée de la tête aux pieds dans un peignoir japonais en soie violette serré autour d'elle par une écharpe jaune à longues franges, elle reposait sur une chaise longue de fabrique française, qu'elle jugeait plus propice au sommeil que les divans orientaux.

Mme Numa Giragüe ouvrit les yeux, souleva sa tête, étira ses bras, et finalement se dressa sur son séant et s'appuya sur le coude en secouant la tête pour rejeter en arrière la lourde masse de ses cheveux dorés. Grande, d'une taille de Junon, un teint superbe de rousse, de grands yeux brun clair, une figure régulière et majestueuse, elle méritait bien qu'on dît d'elle « la belle madame Giragüe », après qu'on avait dit : « la belle madame Morial ».

La belle Mme Morial! C'était son plus beau temps, cela, le temps de sa jeunesse. Puis elle avait perdu son mari, et s'était trouvée avec un enfant à élever, sans autre ressource que quelques leçons de piano maigrement payées qu'elle donnait avec ennui, et qu'elle devait à la charité de gens plus compatissants que musiciens, car elle n'avait aucun talent. Cela durait

depuis deux ans lorsque Numa Girague avait fait sa connaissance. C'était au plus fort de sa colère contre son neveu, qui venait de se marier malgré lui. La beauté de la jeune veuve le frappa et lui fit venir l'idée de se venger de Georges, en même temps qu'il se créerait une nouvelle famille. S'il ne lui venait pas d'enfants, eh bien! il adopterait celui de Mme Morial : il n'avait que quatre ans, il le considérerait comme son vrai père. Mme Morial était ambitieuse, pour son fils encore plus que pour elle-même, et ne brillait pas par une délicatesse scrupuleuse: elle ne vit aucun mal à faire déshériter un neveu désobéissant, et épousa le vieil armateur.

Ils eurent un fils, qu'on nomma Marius. Didier Morial passait au second plan. Il ne s'en inquiéta guère et continua à appeler l'armateur « papa » et à lui prodiguer ses caresses de bébé joyeux et aimant.

Mais Mme Girague, par un sentiment bizarre, devint jalouse pour lui du frère qui venait le dépouiller. Elle aimait son petit Marius, elle était fière de lui; mais c'était lui l'héritier, il faisait tort à Didier, car s'il ne fût pas né, M. Girague aurait adopté Didier... et Mme Girague n'eut plus qu'une idée, rétablir l'égalité entre les deux frères. Elle faisait des économies au profit de Didier, et s'informait ensuite dans les bureaux de son mari des spéculations avantageuses pour y placer son argent. L'armateur la plaisantait de son goût pour le commerce, et la laissait agir à sa guise; il pensait qu'elle désirait quelques bijoux nouveaux et qu'elle trouvait amusant de les gagner ainsi. Mais ce qu'elle amassait de cette façon ne pourrait jamais constituer une fortune, elle le savait bien. Aussi elle rêvait autre chose : profiter des cinq ans que Didier avait de plus que son frère pour le faire entrer de bonne heure dans les bureaux de l'armateur, et agir sur l'esprit de celui-ci jusqu'à ce qu'il l'eût associé à sa maison. Pourquoi pas? l'enfant était si intelligent, il apprenait si bien tout ce qu'on lui montrait! il rendrait, tout jeune, de vrais services à son beau-père.... Pendant ce temps-là Marius ferait ses études, qu'on prolongerait au besoin un peu plus qu'il n'était nécessaire... et quand enfin on se déciderait à le mettre au com-

merce, Didier se serait rendu indispensable, et la maison Numa Girague deviendrait la maison Girague et Morial.

Tout cela était très possible... très probable même.... Et Mme Girague enlaçait son mari comme dans un filet, dont les mailles étaient faites de petits soins, de louanges, de complaisances, et puis d'éloges de Didier, de son intelligence, de son goût pour le grand commerce, de son amour pour *son père*. « Il vous aime mieux que moi, j'en suis jalouse, en vérité! » disait Mme Girague à son mari. On est toujours flatté d'être aimé; et d'ailleurs Numa Girague n'était pas un homme insensible. Son beau-fils lui faisait honneur, et comme il ne manquait pas de vanité, c'était une raison de plus pour qu'il l'aimât.

Au moment où le capitaine s'apprêtait à frapper à sa porte, Mme Girague était précisément en train de songer que tout marchait à souhait selon ses désirs, et que son mari ne voyait plus que par ses yeux. « Quel bonheur, se disait-elle, que Numa ait pris le parti de renvoyer sans les lire toutes les lettres de son neveu! Celui-là aurait été un obstacle sérieux.... Mais il a sans doute pris son parti, et cherché fortune d'un autre côté : grand bien lui fasse! »

Une main écarta doucement la lourde portière qui fermait l'entrée du boudoir, et Mme Girague aperçut deux yeux noirs qui la guettaient.

« Qu'y a-t-il, Magarido? demanda-t-elle; et la propriétaire des yeux et de la main se montra tout entière.

— Ah! madame est réveillée! J'espère que ce n'est pas moi qui ai réveillé madame? Je suis venue voir, parce qu'il y a là un homme, avec une petite fille, qui demande à voir madame. C'est-à-dire, c'est monsieur qu'il demandait, mais il aime mieux madame que rien.

— Monsieur est parti pour Montredon, il ne reviendra que très tard ce soir. Dites à cet homme d'aller le trouver dans ses bureaux demain matin, entre dix heures et midi.

— Il ne veut pas attendre, madame, il a pour monsieur une commission pressée. Je ne comprends pas ce qu'il dit, il parle d'un neveu de monsieur, et de sa petite fille.... »



Mme Girague respira.

Avez-vous été piqué par une guêpe ou seulement par une grosse fourmi? Ce n'est pas que ce soit très douloureux; mais cela vous fait immédiatement parcourir de la tête aux pieds par un frisson aigu absolument désagréable. Aux paroles de Magarido, Mme Girague ressentit quelque chose d'analogue. Magarido n'avait pas compris, c'était tout simple, elle n'était pas au courant des affaires de Georges Samarsolles; mais Mme Girague craignait de comprendre. Si c'était l'ennemi, il fallait le recevoir de pied ferme et tâcher de le décourager dès la première entrevue. Quelle heureuse chance que Numa fût absent pour toute la journée!

« Quelle espèce d'homme est-ce? demanda Mme Girague à sa femme de chambre. Ce n'est pas un fou, ni un ivrogne, j'espère?

— Oh! il n'a pas bu certainement, quoiqu'il soit très rouge et très brun; il fait si chaud! Il a une redingote noire très propre et un chapeau qui a l'air tout neuf; il a sûrement fait sa grande toilette pour venir parler à monsieur. Je ne crois pas non plus qu'il soit fou, quoiqu'il dise de drôles de choses; mais il n'a pas du tout l'air méchant. Seulement il est entêté : il ne veut pas absolument s'en aller.

— Faites-le entrer ici, je tâcherai de comprendre ce qu'il veut. »

Mme Girague s'assit sur le bord de sa chaise longue, tordit ses cheveux, qu'elle releva sur sa tête avec un peigne d'or, et attendit les yeux fixés vers la porte. Le cœur lui battait bien fort.

Elle s'attendait à voir entrer un jeune homme dont elle connaissait bien les traits; elle les avait souvent regardés dans le tiroir où Numa avait enfermé les portraits de son neveu à tous les âges. Si c'était lui, serait-elle de force à lutter contre un retour d'affection du vieillard?

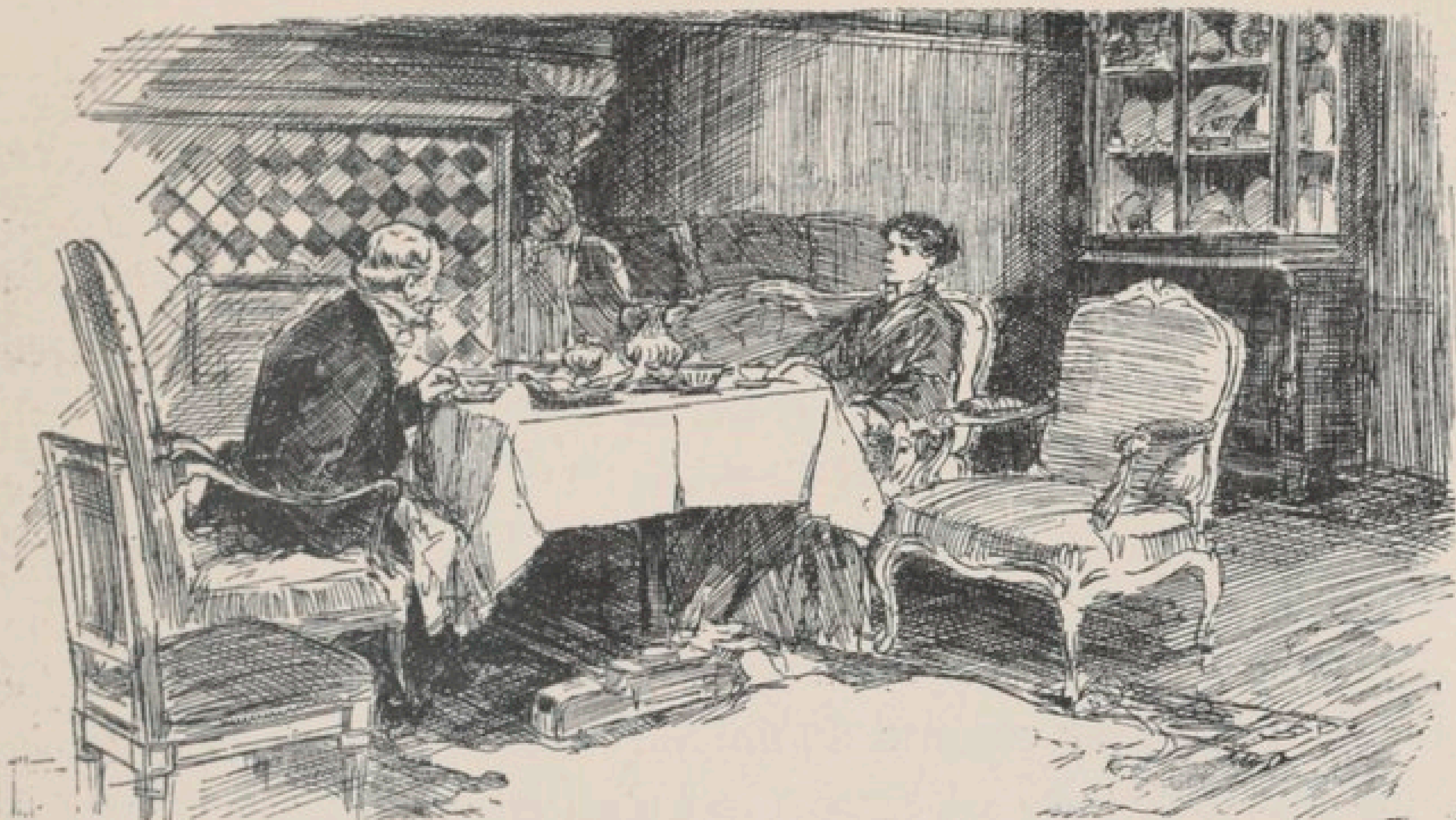
La portière se souleva de nouveau... et Mme Girague respira. Cet homme aux cheveux grisonnants, au teint hâlé et tanné par l'air de la mer, n'était pas Georges Samarsolles. Elle lui indiqua un fauteuil.

« Asseyez-vous, monsieur, dit-elle froidement, mais poliment. Laissez-nous, Magarido. »

Le capitaine s'assit et tint Hermine debout entre ses genoux. Il cherchait ses premiers mots ; car il avait compté s'adresser à un vieil armateur, et non point à une belle dame. Il fallait pourtant bien se décider, et il commença :

« Madame.... » Mais Mme Girague l'interrompit.





Numa Girague prenait son premier déjeuner avec sa femme.

CHAPITRE VII

Où le capitaine se change en avocat. — Un mouton frisé. — Réflexions de Mme Girague. — Décision du grand-oncle.

« Vous vouliez parler à M. Girague? Il est absent et ne rentrera pas aujourd'hui, » dit Mme Girague d'un ton froid et dédaigneux. Elle avait toisé le capitaine d'un coup d'œil et essayait de l'intimider.

Mais le capitaine n'était pas de ces gens qu'on intimide. Les belles dames et les belles maisons le laissaient fort indifférent, et il ne croyait pas devoir plus de respect aux unes qu'aux autres. Il venait là pour remplir un devoir, pour accomplir une promesse, et il n'avait pas autre chose en tête. De plus, le cœur lui saignait à l'idée de se séparer d'Hermine, et puisqu'il fallait que cela se fît, il désirait en finir le plus tôt possible. Il répondit donc d'un ton poli, mais sans aucun embarras :

« Je voulais voir M. Girague, parce que c'est pour lui que je suis chargé d'une commission, mais vous êtes sa femme, n'est-ce

pas? La femme et le mari, c'est tout un; je peux donc vous remettre tout aussi bien qu'à lui sa petite nièce, la fille de son neveu, qui est décédé sur le *Saint-François*, dont j'étais le capitaine, pendant la traversée de Pondichéry en France. Voici les papiers de la petite, l'argent que son père a laissé, et une lettre qu'il a écrite pour son oncle avant de mourir. »

Le capitaine Baudoin, tout en parlant, avait tiré les papiers de leur enveloppe et les présentait à Mme Girague. Mais elle les repoussa de la main.

« Voilà, monsieur, dit-elle, une bien singulière prétention, de nous faire accepter comme de notre famille une enfant qui sort on ne sait d'où! M. Girague était d'ailleurs brouillé avec son neveu, qui lui devait tout et l'avait payé par la plus indigne ingratitude. Il lui a fermé l'entrée de sa maison : vous ignorez cela, peut-être?

— Je n'ignore rien, madame. Le pauvre garçon, se sentant mourir, m'a tout confié comme à un confesseur. Il avait perdu sa femme, et il revenait, comptant sur le pardon de son oncle. Il avait raison! Voyez-vous, madame, un oncle, c'est comme un père, et un père a journellement l'occasion de pardonner à ses enfants : un peu plus ou un peu moins, ce n'est pas une affaire! Il avait fâché son oncle, il lui avait désobéi : c'est très mal. Mais il n'avait rien fait contre l'honneur — çà e comprends que son oncle ne l'eût pas pardonné. — Le reste! Quand on est seul offensé, on est toujours libre de pardonner; son oncle lui aurait pardonné, j'en suis bien sûr. Il est mort : sa petite fille n'a même pas besoin de pardon, puisqu'elle n'a jamais rien fait de mal : et elle est si gentille, si aimable, si douce! »

Si le capitaine comptait sur l'éloge d'Hermine pour attendrir Mme Girague, il faisait tout à fait fausse route. Plus elle était séduisante, plus elle serait dangereuse pour les intérêts de Didier. Mme Girague reprit d'un ton sec :

« Tout cela ne me regarde pas, monsieur; mais nous n'avons jamais été informés de la naissance d'un enfant de Georges Samarsolles, et l'histoire que vous me racontez me paraît fort extraordinaire.

— Lisez les papiers, madame; ce sont des actes en règle... » et il lui tendait de nouveau les papiers.

Cette fois elle les prit et se mit à les lire avec attention. Ce n'était pas qu'elle cherchât à se convaincre de leur authenticité, tout au contraire. Ses sourcils se contractaient et son front se plissait. Ces actes pouvaient être faux : mais comment le prouver, ou seulement le faire croire à son mari?

Le capitaine attendait. « Belle femme, se disait-il, mais elle n'a pas l'air tendre. C'est riche, ici, mais je crois tout de même que l'enfant n'y sera pas aussi heureuse que chez nous. »

On entendit au dehors un bruit de petits pas et un gazouillement de voix enfantines; puis la portière se souleva : Didier et Marius entrèrent.

Didier s'arrêta en voyant un étranger; mais Marius, plus curieux et moins timide, s'avança jusqu'au capitaine. Il traînait par une ficelle un superbe mouton frisé aux cornes dorées; c'était son joujou favori, et il voulait le faire admirer « au monsieur ».



« Vois mon beau mouton! » dit-il. Il n'avait pas vu Hermine; mais la petite fille crut naturellement que ce discours s'adressait à elle, et elle courut à Marius et se mit à caresser le mouton.

Marius était éminemment sociable. Hermine lui plut, et il entama tout de suite une partie de jeu avec elle. Ce que voyant, Didier quitta son poste d'observation et vint se joindre aux deux petits. On peut avoir sept ans et demi, et aimer à jouer avec un mouton frisé et deux bébés très jeunes.

Mme Giragne releva la tête.

« Didier! Marius! qui vous a permis d'entrer ici? Allez-vous-en bien vite! Où est Magarido?

— Elle est dans la cour, maman. Justin et elle disaient qu'il y avait une jolie petite fille avec toi : j'ai voulu la voir. Est-ce que tu vas la garder, maman? je l'aime beaucoup. »

Mme Girague haussa les épaules : Didier plaçait singulièrement

ses affections. Elle renvoya ses enfants, et s'adressant au capitaine :

« Voulez-vous me laisser ces papiers, monsieur? mon mari les lira en rentrant. »

Le capitaine n'était pas défiant, mais il était prudent, surtout quand il s'agissait des affaires d'autrui.

« Excusez-moi, madame, dit-il, je ne peux pas m'en séparer. Je les apporterai demain matin à M. Giragne. »

Il se leva et s'en alla, emportant Hermine qui réclamait le mouton frisé. Il eut une journée laborieuse, le pauvre capitaine; il lui fallut aller régler avec les armateurs du *Saint-François*, les accompagner à la compagnie d'assurances, exhiber ses procès-verbaux, donner des signatures, dire et redire son récit du naufrage, toujours avec Hermine pendue à sa main, quand il ne l'avait pas dans les bras. Le soir venu, ils étaient aussi las l'un que l'autre. L'hôtesse du *Marsouin* improvisa un lit pour Hermine avec une vieille caisse garnie d'oreillers, et l'orpheline y dormit comme dans le hamac du *Saint-François* ou dans l'ancien berceau de Denise. Le capitaine Baudoin la regarda dormir et soupira. Il se sentait de plus en plus envahi par une immense pitié pour cette innocente jetée à travers le vaste monde comme un chien perdu. Jamais il n'avait autant regretté de n'avoir pas de rentes.

Ce soir-là, les enfants de Mme Girague remarquèrent que « maman n'avait pas du tout envie de jouer ». Elle restait silencieuse et immobile, ne touchant ni à sa tapisserie ni à son piano; elle ne lisait pas non plus, et Didier pensa qu'elle devait bien s'ennuyer. Elle les renvoya de bonne heure, pour réfléchir plus à son aise.

Mme Girague était de ces personnes qui se persuadent volontiers ce qu'elles désirent. Or, elle désirait ardemment que toute l'histoire racontée par le capitaine ne fût qu'une imposture. Les actes qu'elle avait tenus entre ses mains, et qu'elle avait lus de la première ligne à la dernière, constataient bien le mariage de Georges Samarsolles, à Pondichéry, la naissance de sa fille et la mort de sa femme. Mais d'abord, comment pouvait-on être sûr

que ces actes n'étaient pas faux? cela s'est vu, de faux actes! et venant de si loin, ils n'étaient pas faciles à vérifier. Et puis, qui prouvait que l'enfant amenée par le capitaine était bien la fille de Georges Samarsolles? qui prouvait que le passager du *Saint-François* n'était pas un chevalier d'industrie quelconque, qui connaissait la brouille de l'oncle et du neveu et qui voulait l'exploiter à son profit? Il faisait semblant de revenir en France pour implorer le pardon de son oncle; oui, il l'aurait imploré par écrit, il lui aurait envoyé l'enfant pour l'attendrir, et, s'il eût réussi à tirer de l'armateur quelque secours — ce qui était plus probable qu'une réconciliation — il aurait disparu et serait allé faire des dupes ailleurs.... Et, après tout, quand ce serait vraiment Georges Samarsolles? Il était mort : son oncle ne pouvait plus rien pour lui, à propos de quoi irait-il s'embarrasser de cette petite créature à demi sauvage? Il n'était vraiment pas nécessaire que cette petite Indienne, qui dans son pays eût peut-être vécu dans une cabane de roseaux, fût élevée comme l'enfant du plus riche armateur de Marseille. Elle ne mourrait pas de faim : les enfants sans parents ne meurent pas de faim en France. Elle serait recueillie dans quelque maison de charité, et si Dieu lui prêtait vie, elle grandirait tout comme une autre.... Et Mme Girague demeura convaincue que le sort qui convenait à Hermine, le seul auquel elle eût droit en ce monde, c'était d'être élevée par la charité publique, pour devenir un jour femme de chambre, bonne à tout faire ou quelque chose d'analogue.

Quand elle eut décidé cela, elle alla se mettre au lit, sans attendre le retour de Numa Girague qui devait revenir vers minuit. De cette façon elle ne lui parlerait que le lendemain matin de la visite du capitaine, cela valait mieux que de lui laisser la nuit entière pour réfléchir et peut-être s'attendrir sur son neveu.

Le lendemain matin, donc, Numa Girague prenait son premier déjeuner en tête-à-tête avec sa femme, qui n'avait jamais été aussi gracieuse, aussi prévenante, aussi empressée à le servir. Elle avait pourtant de grands efforts à faire pour lui dissimuler sa préoccupation; tout en écoutant le détail des travaux qu'il

avait ordonnés dans leur maison de campagne, elle cherchait comment amener ce qu'elle voulait lui dire. Enfin, quand il eut fini de lui raconter sa journée, il questionna à son tour.

« Et ici, ne s'est-il rien passé? demanda-t-il.

— Ici?... non, rien de remarquable.... Ah! si; j'allais oublier.... Il est venu un singulier homme, qui n'a pas trop bonne mine... il se dit envoyé par votre neveu, Georges Samarsolles. »

L'armateur bondit et laissa tomber un gros morceau de brioche dans sa tasse de chocolat : la nappe en fut éclaboussée.

« Tout va bien! » pensa Mme Girague. Ce n'était pas sans intention qu'elle avait à brûle-pourpoint prononcé le nom de Georges, qui avait le privilège de mettre l'armateur en colère. Elle reprit :

« Oui, il vous amène une petite fille jaunâtre, qui serait votre nièce, à ce qu'il dit; ses parents sont morts, et il compte que vous allez les remplacer : une vraie petite Indienne, la belle Sita en miniature.

— Ah çà, Julie, quelle est cette mauvaise plaisanterie? Quelles extravagances me chantez-vous là! s'écria Numa furieux.

— Ce n'est pas une plaisanterie du tout. Le personnage en question a eu soin de se munir des actes les plus officiels : actes de mariage, de naissance, de décès : rien n'y manque. Le dernier a été dressé par le capitaine lui-même — car il se dit capitaine au long cours — sur le bateau qu'il commandait et où serait mort son passager Georges Samarsolles....

— Ah! il est mort... » interrompit Numa Girague d'une voix enrouée. La pensée que cette chose solennelle, la mort, mettait maintenant entre lui et le neveu autrefois tant aimé un abîme infranchissable, lui avait tout à coup serré le cœur comme dans un étau.

Mme Girague vit son émotion et se hâta de répliquer :

« Oui, à ce que dit cet individu : mais est-ce bien vrai?... On vient de sonner : c'est peut-être lui; je voulais vous dire encore une chose... il a une lettre, qui est censée de votre neveu : assurez-vous que c'est bien son écriture.... La lettre n'est ni finie ni signée.... Il n'a pas voulu, hier, me laisser les papiers : il ne tient sans doute pas à ce qu'on les examine de trop près.... »

En ce moment, un domestique vint avertir que le capitaine Baudoin demandait à voir M. Girague. Mais Julie en avait dit assez : la graine du soupçon n'est pas longue à germer, et Numa Girague était prévenu contre le capitaine et tout ce qui viendrait de lui. Et puis son ressentiment contre Georges avait vite triomphé de son émotion passagère : qu'il fût mort ou vivant, ses torts en étaient-ils changés?

« Faites entrer ce monsieur ici, » dit l'armateur; et il attendit, les yeux levés vers la porte par où entrèrent Hermine et le capitaine, dans le même équipage que la veille.

Hélas! le pauvre Georges Samarsolles s'était trompé, lorsqu'il espérait que Numa Girague, en regardant Hermine, croirait revoir sa petite sœur tant aimée. Cette ressemblance de l'enfant avec l'aïeule existait bien réellement; mais elle n'était pas dans les traits, elle était dans le sourire, dans le regard, dans l'expression de la physionomie, et se révélait seulement lorsque la petite fille s'animait et que la gaîté éclairait son visage. Bien souvent alors son père l'avait saisie tout à coup dans ses bras et couverte de baisers en lui disant tout attendri : « Oh! ma chérie, comme tu me rappelles ma mère! » Mais Hermine sérieuse, craintive et muette, n'avait rien qui éveillât de tendres souvenirs dans le cœur de Numa Girague : ce n'était qu'une petite Indienne comme il en avait vu des centaines à Pondichéry, et la voix du sang ne lui parla nullement en sa faveur.

Le capitaine lui répéta le récit qu'il avait fait la veille à sa femme; mais il y mit cette fois une pointe d'irritation. Il devinait qu'on suspectait sa véracité, et sa conscience d'honnête homme s'en indignait. Il faisait tous ses efforts pour convaincre son adversaire — car il sentait que c'était un adversaire qu'il avait devant lui — et il multipliait les détails : cela lui donnait l'air d'un homme embarrassé qui plaide une mauvaise cause. L'armateur comprit surtout que son neveu, si c'était lui, revenait en France ruiné; il implorait donc son pardon pour obtenir de l'argent! Son cœur bondit d'indignation et il repoussa la lettre de Georges qu'il avait commencé à lire.

« Lisez, monsieur, lisez! dit le capitaine en la lui remettant

dans la main; vous devez reconnaître son écriture, quoique ce soit bien griffonné : le pauvre homme était si malade! il n'a seulement pas pu achever.... »

Cette insistance parut louche à Numa Girague; il examina l'écriture de plus près. Était-ce bien celle de son neveu? un expert n'aurait pas osé l'affirmer; et le capitaine se hâtait bien d'expliquer pourquoi c'était si mal écrit. Et puis, point de signature! pouvait-on ajouter foi à un document qui n'était pas signé?

Le capitaine n'avait plus rien à dire : selon lui, il n'avait plus qu'à se retirer, laissant Hermine dans cette maison qui allait être la sienne. Il se leva donc pour partir.

« Excusez-moi s'il vous plaît, madame et monsieur, mais je n'ai pas le temps de rester davantage, il faut que je reparte tout à l'heure pour Nantes. Si vous aviez besoin de m'écrire par la suite, dans le cas où vous auriez oublié une chose ou une autre de ce qui a rapport à la petite, voici mon adresse : le capitaine Baudoin, place du Sanitat, en face Notre-Dame de Bon-Port. Je vous salue bien. Vous permettez? »

Ce qu'il désirait qu'on lui permît, c'était d'embrasser Hermine. Il l'enleva dans ses bras et baisa tendrement sa petite figure pâle, avec le cœur serré et une larme dans chaque œil; puis remettant l'enfant à terre, il la poussa doucement vers Numa Girague.

« Va avec le monsieur, chérie, c'est ton oncle, il t'aimera bien; va lui dire que tu seras sa petite fille.... »

Depuis qu'elle était là, Hermine regardait ce vieux monsieur à barbe blanche et elle lui trouvait l'air méchant. Si encore elle avait vu les jolis enfants et le mouton frisé de la veille! mais le monsieur lui faisait peur; et lorsque le capitaine, s'adressant directement à elle, le lui montra en disant : « Tu seras sa petite fille », la pauvre enfant, saisie d'une terreur désespérée, se rejeta en arrière et éclata en cris et en sanglots.

« Non! non! pas sa petite fille! répétait-elle en pleurant. Papa capitaine! allons-nous-en, papa capitaine! »

Il n'est agréable pour personne d'être traité comme un épou-

vantail : devant la répulsion d'Hermine, l'armateur ne se sentit pas mieux disposé pour elle.

« Vous vous pressez bien, monsieur, dit-il au capitaine, de me jeter cette enfant sur les bras, sans savoir si je veux la prendre. Tout cela me semble louche ; je ne reconnais pas l'écriture de mon neveu et je ne suis pas disposé à faire de ma maison un hospice d'enfants trouvés. Vous pouvez remettre celle-ci où vous l'avez prise.

— Où je l'ai prise ! s'écria le capitaine indigné. Je vous l'ai dit, je l'ai prise des mains de son père mourant ; j'ai risqué ma vie pour la sauver dans le naufrage.... Vous ne voulez pas me dire d'aller la noyer, n'est-ce pas ? Vous m'insultez en faisant semblant de croire que je mens : au fond, vous sentez bien que je dis la vérité. Oh ! ce pauvre garçon qui comptait sur votre pitié, sur votre bonté ! Vous êtes riche, et vous laisseriez sa fille mourir de faim ! »

Il y a des vérités qui blessent, et il y a des gens qui n'écoutent plus rien quand ils sont blessés : Numa Giragne était de ceux-là. Il se leva, exaspéré, et, faisant deux pas vers le capitaine :

« Allez-vous-en, cria-t-il, allez-vous-en où vous voudrez, avec votre bohémienne et vos paperasses. Je ne crois pas un mot de tout ce que vous m'avez débité : et quand ce serait vrai ? quand vous auriez connu mon neveu ? Il est mort, n'est-ce pas ? il n'a plus besoin de moi ! Je ne connais pas sa fille, et je n'ai pas envie d'élever encore une ingratitude à la brochette. Renvoyez-la à la famille de sa mère, et que je n'en entende plus parler ! »

Sur ces derniers mots, l'armateur tourna les talons et sortit de la salle à manger dont il ferma violemment la porte, avant que le capitaine Baudoin eût pu lui donner la réplique.

Le pauvre capitaine demeura muet et comme ahuri, regardant la porte par où l'autre venait de sortir. « La famille de sa mère... se disait-il en lui-même, est-ce que je sais où la prendre, la famille de sa mère ? Ce méchant homme se moque de moi.... »

Julie l'observait. Tout allait très bien, et elle n'avait pas eu besoin de s'en mêler : elle aimait mieux cela. A présent, il ne

fallait pas laisser à son mari le temps de la réflexion. Elle le connaissait : il était colère, mais il s'apaisait vite; il n'aurait qu'à se raviser! Tranquillement, elle rassembla les papiers épars sur la table, et les mettant dans la main du capitaine :



« Votre présence ne sert plus à rien ici, monsieur, lui dit-elle avec un air d'autorité; M. Girague ne reviendra pas. »

Elle sonna. Magarido parut.

« Reconduisez monsieur! » lui dit-elle; et elle quitta la chambre la première, pendant que le capitaine, retrouvant enfin la parole, lui jetait cette phrase pour adieu :

« Votre mari est un méchant homme, et vous ne valez pas mieux que lui! »

Il n'en dit pas davantage, n'ayant plus personne à qui parler. Il suivit Magarido et se retrouva bientôt avec Hermine sous les ombrages du cours Belzunce.





Elle reconnut le quai de la Fosse.

CHAPITRE VIII

Qu'en fera-t-il ? — Second retour à Nantes. — Bons cœurs. — Décision prévue.

Qu'on se représente l'embarras d'un père de famille déjà chargé de quatre enfants qu'il n'élève qu'à grand'peine, et à qui il en tombe un cinquième sur les bras ; surtout lorsqu'il est pressé par le temps et obligé de prendre sans retard une décision par rapport à cet enfant supplémentaire. Le capitaine fit d'abord quelques pas, portant Hermine qui se cramponnait à son cou et ne voulait pas le quitter. Arrivé sur le cours Saint-Louis, il s'assit sur un banc en face d'un pavillon de fleuriste, et attira l'attention de la petite sur les jolies fleurs. Mais elle tremblait de tout son corps et répétait en sanglotant : « Non... pas sa petite fille... allons-nous-en, papa capitaine !.... Hermine a peur du méchant monsieur ! »

Le capitaine la consola à force de caresses ; mais sa conscience était à la gêne : chaque parole rassurante qu'il disait à l'enfant lui semblait un engagement qu'il prenait envers elle, et il n'avait

nulle envie de s'engager, pourtant! il ne s'était pas attendu à ce qui arrivait. Que l'armateur ne voulût pas prendre la peine d'élever Hermine dans sa maison comme sa fille, il l'aurait compris à la rigueur; il pouvait la mettre en pension jusqu'à ce qu'elle fût devenue grande, ce n'était qu'une affaire d'argent. Mais qu'un homme aussi riche refusât le pain quotidien à l'enfant de son neveu, c'était trop fort, cela! Et à présent, que faire? Le capitaine Baudoin ne lui devait rien, à cette petite, il s'était déjà donné assez de peine pour elle. Après tout, il pouvait la déposer à l'hospice... cela forcerait peut-être son oncle à la prendre : à défaut de la loi, l'opinion l'y obligerait.... Oui; mais quelle vie aurait-elle, l'orpheline, dans cette maison où on ne l'aurait reçue qu'à contre-cœur? Ils s'entendraient tous pour la tourmenter, son oncle, qui l'avait repoussée si durement, cette belle dame si froide et si dédaigneuse, et les domestiques qui singent toujours leurs maîtres, et jusqu'aux enfants... on les exciterait contre elle, et elle deviendrait leur victime de tous les instants, comme un pauvre chien ou un pauvre chat.... Non, elle serait encore plus heureuse à l'hospice, avec les enfants élevés par charité. Pauvre petite! pourquoi le bon Dieu l'avait-il envoyée en ce monde?

A cette question, l'avenir devait répondre; mais le capitaine n'était pas dans les secrets de Dieu.

Une horloge en sonnant vint lui rappeler l'heure qu'il oubliait, et il se leva précipitamment.

« Où allons-nous? lui demanda Hermine de sa voix caressante. Nous allons voir maman capitaine, n'est-ce pas? »

La naïve question de l'enfant évoqua comme en une vision la mère de famille assise à son foyer souriant, entourée de ses enfants heureux, et il lui sembla qu'elle tendait les bras à Hermine, et qu'elle disait : « J'en peux bien aimer une de plus! »

« Allons, se dit le capitaine, il faut que je prenne un parti. C'est dans deux heures le départ, je n'ai que le temps de manger un morceau et de régler mon compte au *Marsouin*. Je ne peux pas rester un jour de plus : on dépense, ici! et puis j'ai affaire

à Nantes. Je vais remmener la petite et voir ce que dira ma femme. Elle a toujours de bonnes idées : elle doit connaître à Nantes, où il y a tant de gens riches et bienfaisants, des maisons où l'on élève les orphelines.... Et s'il faut finir par la mettre à l'hospice, eh bien! l'hospice de Nantes vaut bien celui de Marseille! »

Deux heures après, le capitaine Baudoin et Hermine Samarsolles étaient en route pour Nantes; et la petite fille, blottie dans les bras du brave homme, lui répétait qu'elle l'aimait et qu'elle voulait être sa petite fille à lui, et non pas celle du vilain monsieur.

Le voyage est long de Marseille à Nantes : il était encore plus long dans ce temps-là. Le capitaine put songer à loisir, dans les moments où Hermine endormie ne l'occupait pas à jouer ou à causer avec elle, à l'accueil qui l'attendait chez lui. Sa femme, ses enfants, il les connaissait, il pouvait compter sur leur bon cœur : ils allaient sûrement tous dire : Gardons-la! et, quoi qu'il arrivât, ils n'auraient jamais de regret de l'avoir dit. Mais lui, devait-il leur imposer de la peine et des privations pour une enfant qui ne leur était rien? Non, il ne la garderait pas; ou du moins, il ne la garderait que jusqu'à ce qu'on l'eût bien placée, dans un endroit où elle serait heureuse.... Elle dormait, si calme, si confiante, la chère mignonne! Le capitaine se rappelait une autre nuit où elle avait dormi tout aussi calme, tout aussi confiante, bercée par les vagues dans le canot où elle était seule avec lui sur l'Océan.... C'était un lien entre eux, cela! Il lui avait sauvé la vie, c'était comme s'il la lui eût donnée : si c'était pour qu'elle fût malheureuse, n'aurait-il pas aussi bien fait de la laisser périr?

Elle dormait lorsqu'on arriva à Nantes. Un baiser du capitaine la réveilla; elle entr'ouvrit ses grands yeux noirs, sourit, murmura : « Hermine va voir maman capitaine! » Il la mit debout : elle trébucha et faillit tomber; elle dormait encore à moitié. Elle ne retrouva le sentiment de l'existence que dans l'omnibus; il n'y avait point encore de tramways dans ce temps-là. Elle se mit à rire et à battre des mains en reconnaissant le quai de la

Fosse et la Loire avec les bateaux qui montaient et descendaient ; et elle gravit gaîment, sa petite main dans la main du capitaine, la rue qui mène du quai à la place du Sanitat.

Le capitaine était très ému, quand il sonna à sa propre porte. Ce fut sa fille aînée qui vint lui ouvrir.

« Voilà papa ! » cria-t-elle, et on entendit aussitôt un bruit précipité de pas qui accouraient. Philippe, le premier arrivé, ouvrit la porte de la salle, ce qui emplit de lumière le petit vestibule un peu sombre. Alors seulement Catherine vit Hermine ; elle la saisit, l'enleva dans ses bras et courut à la recherche de sa mère en criant : « Maman ! papa est revenu avec Hermine, quel bonheur ! » Et les deux petits qui arrivaient, l'un traînant son cheval de bois, l'autre portant sa poupée négresse, répétèrent en sautant de joie : « Papa a ramené Hermine, quel bonheur ! »

Mme Baudoin vint enfin ; il lui avait fallu le temps de descendre d'une échelle, car elle faisait des rangements sur le dernier rayon de son armoire à linge.

« As-tu fait bon voyage, mon cher Jean ? » dit-elle avec un bon sourire à son mari qui gardait le sérieux d'un homme embarrassé.

« Oui... c'est-à-dire... cela dépend... enfin tu vois ! » répondit-il en lui montrant la petite fille.

Mme Baudoin secoua la tête avec un air de tendre pitié.

« Oui, je vois.... Il y a dans le monde des gens qui ont le cœur bien dur.... Son oncle n'a pas voulu d'elle, n'est-ce pas ?

— Non. Ah ! si tu l'avais entendu ! et sa femme, donc ! Elle ne lui a rien dit devant moi, mais je suis sûre qu'elle lui avait fait la leçon avant mon arrivée.... Parce que, vois-tu, j'étais déjà venu la veille ; il n'y était pas, et c'est à elle que j'avais parlé.... Une femme ! et une femme qui a des enfants, encore ! il ne lui est pas venu à l'idée qu'ils pourraient se trouver orphelins et misérables comme cette pauvre petite.... Des gens si riches ! qu'est-ce que cela leur aurait coûté de se charger d'elle ? cela n'aurait pas privé leurs enfants d'un joujou ou d'un gâteau, bien sûr ! »



« Voilà papa ! » cria-t-elle.


BIBL.
ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

Mme Baudoin prit la main de son mari et la serra tendrement.

« Toi, tu as du cœur pour tous ceux qui en manquent; c'est pour cela que nous t'aimons et que nous sommes fiers de toi. N'est-ce pas, mes enfants ? »

Elle s'adressait aux deux grands; mais les petits aussi aimaient leur père et étaient fiers de lui, quoiqu'ils ne comprissent pas pourquoi ; et le capitaine se sentit entraîné par des bras caressants vers le canapé où on l'assit pour pouvoir plus aisément grimper sur ses genoux, se serrer contre lui, l'entourer, baiser ses mains rugueuses, son visage hâlé et ses cheveux grisonnants, d'une manière qui voulait dire : « Maman a bien raison ! elle a toujours raison, d'ailleurs ! »

La petite Hermine, que Catherine avait mise à terre, vint réclamer sa part de caresses.

« Prends-moi, papa capitaine ! » dit-elle en lui tendant les bras.

« Encore un engagement ! » lui dit sa conscience. Aussi il n'osait pas la prendre ; mais sa femme la lui mit sur les genoux.

« Quelle bonne femme tu es ! lui dit-il en installant commodément Hermine. Le fait est que j'ai grand'pitié d'elle; mais je ne voudrais pas la garder tout à fait; seulement jusqu'à ce qu'elle soit placée....

— Placée ? où donc ?

— Mais... on pourrait toujours la placer à l'hospice, je pense... et puis, il doit y avoir à Nantes beaucoup de gens riches qui n'ont point d'enfants : en s'informant, on en trouverait peut-être qui voudraient bien se charger d'elle : il faudrait chercher. »

Mme Baudoin souriait.

« Et quand la *Marie-Anaïs* doit-elle partir ? » demanda-t-elle à son mari.

« Mais... dans une quinzaine, si je peux avoir embarqué ma cargaison. Je vais m'en occuper dès demain matin.

— Alors tu n'auras pas le temps de faire des démarches pour placer la petite. On ne peut la donner aux premiers venus : ils n'auraient qu'à la rendre malheureuse ! J'en parlerai autour de moi : mais je ne vois pas grand monde.

— Si tu voulais la garder jusqu'à mon retour ?... mon voyage ne sera pas bien long cette fois....

— Avoue que tu as grande envie de la garder tout à fait ?

— Et toi ?

— Moi ? je suis une femme raisonnable, qui aime son mari et qui redoute de le voir prendre une charge de plus, comme s'il ne se donnait pas déjà assez de mal.

— Oh ! moi, ce n'est pas le travail qui me fait peur ; et puis, quand je suis à mon bord, en quoi cela me gêne-t-il, un enfant de plus ? C'est plutôt pour toi que j'y regarderais, à cause de ta peine, et aussi pour nos enfants.... »

La figure de Mme Baudoin redevint sérieuse : il y a des souvenirs qui éteignent le sourire, même après de longues années.

« Je devrais en avoir cinq, murmura-t-elle d'une voix attendrie ; il me semblera retrouver notre petite Anna, que nous avons perdue à peu près à cet âge.... Et quant aux autres, elle ne leur fera pas de tort : quand il n'y a rien à partager, qu'importe que la famille soit plus ou moins nombreuse ? Nous leur apprendrons à tous à travailler pour gagner leur vie, et la petite aura du moins une heureuse enfance. »

Pendant cette discussion, Philippe s'était éloigné du canapé, en emmenant Catherine avec lui. Tous deux avaient eu un court conciliabule, auquel ils avaient ensuite appelé les petits, et maintenant le groupe s'était rapproché, attendant le moment d'intervenir. Quand Mme Baudoin se tut, Philippe leva la main d'un air solennel.

« Maman, dit-il, nous avons décidé, nous quatre, de faire toute notre vie comme pour le fauteuil de papa. »

Pour un écolier qui avait l'habitude d'être le premier en français, sa phrase était assez mal construite ; mais cela ne l'empêcha pas d'être comprise.

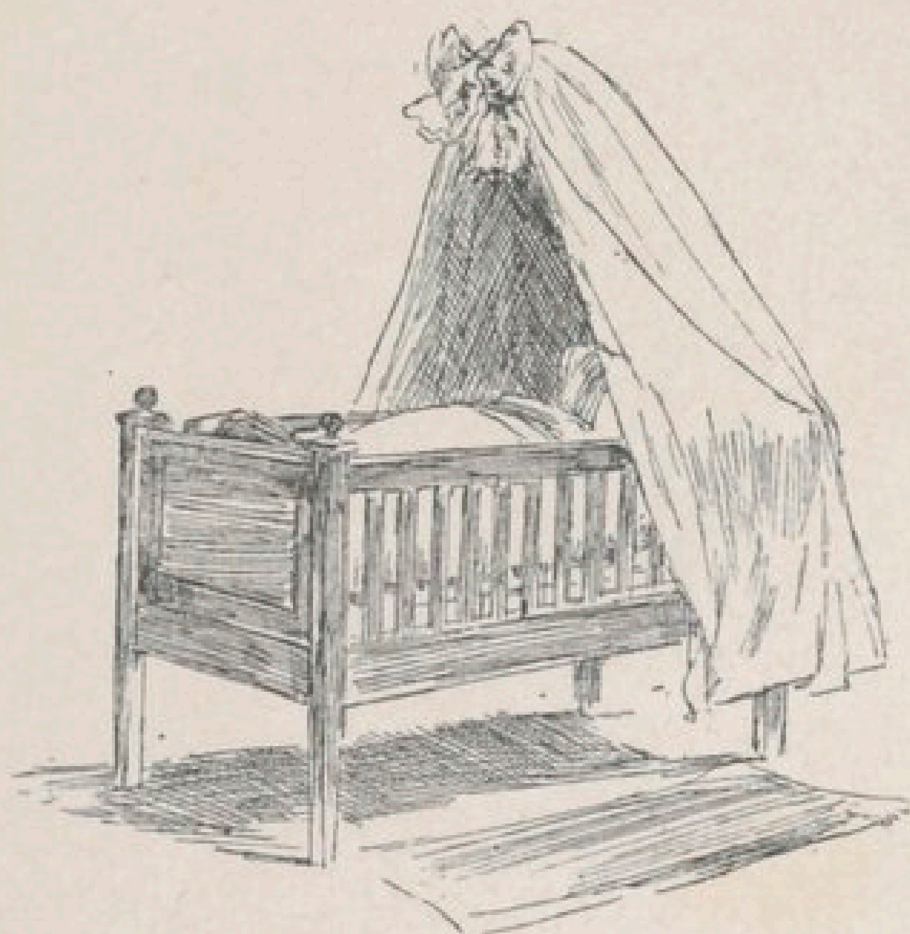
« Les bons enfants ! » dit la mère en les enveloppant de ses bras.

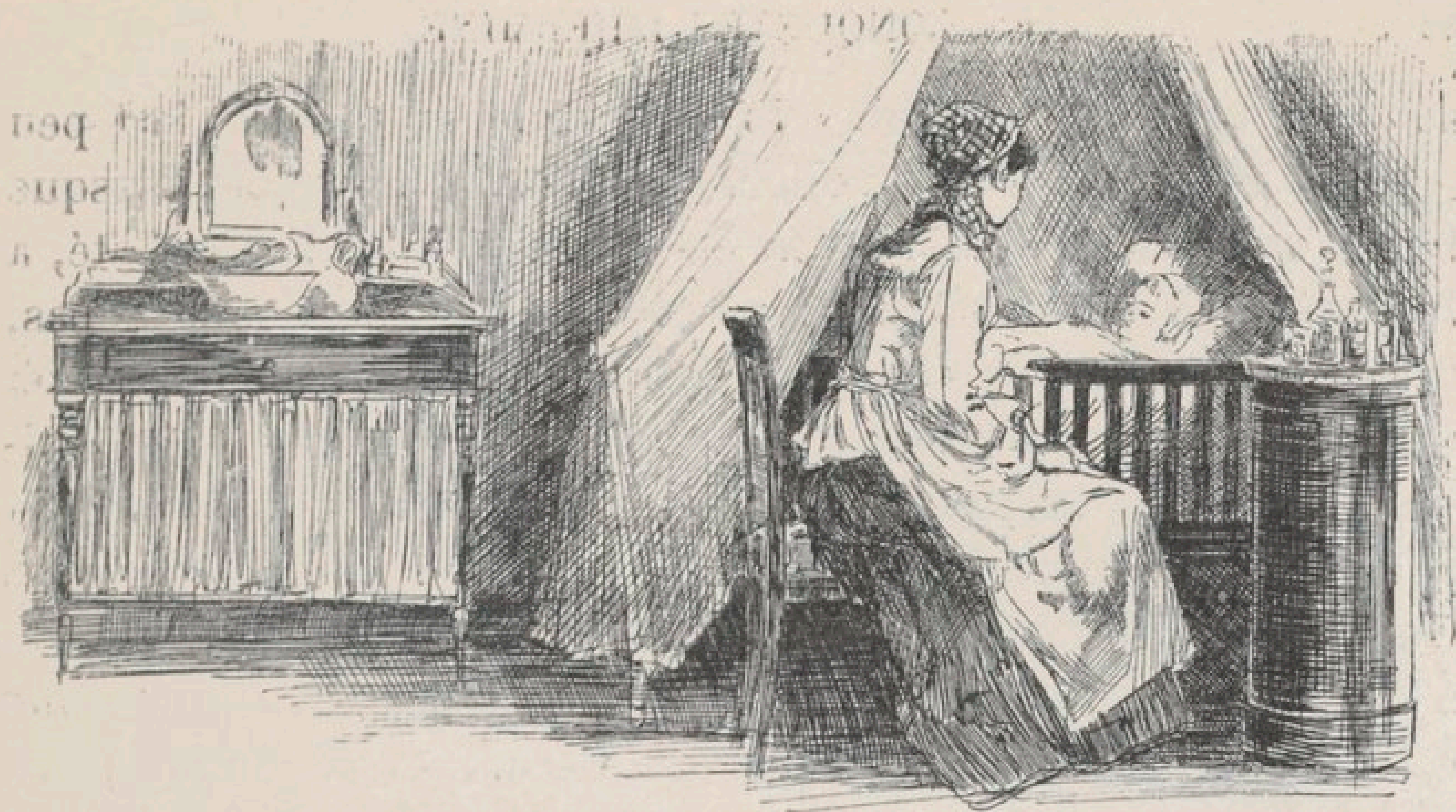
Le capitaine se leva gaîment.

« Donnez-moi la clef du grenier ! je vais chercher l'ancien berceau de Denise.

— Inutile, répondit en souriant Mme Baudoin : nous ne l'avons pas remonté. Je me doutais un peu de la façon dont cela tournerait. »

Ce fut ainsi que, sans plus de réflexions, d'hésitations et de formalités, la famille Baudoin adopta l'orpheline.





Elle s'installa auprès de son berceau.

CHAPITRE IX

Une mère comme il n'en faut pas. — Réflexions tardives de M. Girague. Conscience endormie. — Magarido.

Pendant qu'Hermine Samarsolles retrouvait à Nantes une famille et un foyer où elle allait pouvoir s'épanouir à l'aise dans la douce atmosphère de tendresse qu'il faut à l'âme des petits enfants, que devenait à Marseille sa véritable famille, qui l'avait si durement repoussée? Mme Girague n'éprouvait pas de remords; elle avait dans le cœur, en place de conscience, un amour maternel féroce. Une créature susceptible de causer un dommage quelconque à ses enfants n'avait pas le droit de vivre; ou du moins, qu'elle s'en allât vivre où elle pourrait et comme elle pourrait, mais qu'elle ne s'avisât pas d'approcher d'eux. Mme Girague aimait ses enfants à sa manière : une triste manière que je ne souhaite pas aux enfants d'inspirer ni aux mères de ressentir. Ce n'est pas elle qui aurait répété la sublime parole de Blanche de Castille à saint Louis : « Mon fils, je vous aime plus que tout au monde, mais j'aimerais mieux vous savoir mort que

souillé d'un péché mortel. » Julie Giragne se souciait fort peu du bien ou du mal moral; elle ne frémissait pas de joie, lorsque Didier ou Marius laissaient voir des dispositions à la sincérité, à la générosité, au dévouement, au courage; elle ne tremblait pas, si elle découvrait en eux des germes d'égoïsme ou de dureté. Qu'ils fussent bons, c'était d'un intérêt secondaire; elle souhaitait par-dessus tout qu'ils fussent riches. Elle avait connu la pauvreté, qui lui avait paru le pire de tous les malheurs : c'est sans doute pour cela qu'elle prisait si haut la fortune; et elle s'applaudissait d'avoir réussi à écarter cette orpheline importune qui menaçait de diminuer la part de Marius, et de réduire peut-être à rien celle de Didier.

Mais son mari, lui, faisait de tout autres réflexions. Sous l'empire de la colère, il avait dit au capitaine que « l'enfant fût-elle sa nièce, il ne se souciait pas d'élever de nouveau une ingratitude à la brochette »; mais au fond, il ne croyait pas qu'Hermine fût la fille de son neveu. S'il l'eût cru, il ne l'aurait pas prise chez lui sans doute, car il était loin d'avoir pardonné à Georges, mais il aurait donné une somme d'argent pour payer son éducation et assurer son avenir. Cette idée lui vint quand il fut rentré dans son cabinet, et qu'il s'y fut promené à grands pas pendant un quart d'heure, afin de rendre le calme à ses esprits.



« Après tout, se dit-il, il y a là des assertions qu'on peut vérifier.... La Bible a raison de dire que Dieu punit les enfants ingrats... et si c'est ce malheureux qui est mort en mer.... Mais je n'ai réellement pas reconnu son écriture... et quant à l'acte de décès, dressé par ce même capitaine qui me l'a apporté, il faudrait être bien naïf pour s'y fier sans autres preuves. Il faudrait prendre des renseignements.... »

Il sonna; son valet de chambre entra.

« Justin, lui dit-il, cet homme est-il encore là? l'homme avec la petite fille?

— Oh! non, monsieur! il y a longtemps qu'il est parti. Je l'ai

regardé s'en aller, il détalait! il était pressé, faut-il croire.

— Voyez donc si on peut le retrouver.... Je ne sais pas où il loge, mais c'est un capitaine au long cours, à ce qu'il dit; ces gens-là vont toujours dans les mêmes hôtels, *l'Ancre d'or*, *l'Océan*, *le Tour du Monde*, *le Repos des Marins*, *Tribord et Bâbord*, *le Marsouin*, *le Sabord*.... Il ne paraît pas des plus cossus : cherchez-le dans les plus modestes pour commencer. Vous lui direz d'aller aux bureaux, j'y serai à cinq heures. Il s'appelle Baudoin. »

Justin partit, fort peu ravi d'avoir à courir la ville par le grand soleil à la recherche d'un capitaine dont on ne lui donnait pas l'adresse. Par bonheur pour lui : qui sait? par bonheur pour bien d'autres peut-être, il rencontra Mme Giragne qui traversait le vestibule.

« Madame ne saurait pas, lui demanda-t-il, à quel hôtel loge le capitaine Baudoin? Monsieur m'a donné une commission pour lui, mais Monsieur ne sait pas où il loge.... »

Julie se sentit pâlir. Son mari songeait-il à rappeler le capitaine et à adopter l'enfant? Elle s'efforça de prendre un ton indifférent en disant à Justin :

« Je n'en sais pas plus que lui. Dans les bureaux, on connaît sans doute les hôtels où logent ces gens-là : allez-y, on vous renseignera. Mais attendez un peu; je vous cherchais pour vous donner une commission très pressée; vous la ferez d'abord, cela ne vous retardera pas beaucoup. »

Lorsque Justin sortit de la maison, il était chargé d'une demi-douzaine de morceaux de musique à changer à l'abonnement de Mme Giragne, qui avait été assez longue à les recueillir et à écrire la liste de ceux qu'elle demandait. Dans le magasin de musique, qui n'était pas du tout du côté des hôtels, Justin fut obligé d'attendre son tour, après quoi il attendit encore qu'on cherchât dans six cartons différents les morceaux que demandait sa maîtresse. Il lui fallut ensuite rapporter la musique, s'informer dans les bureaux, puis demander le capitaine dans plusieurs hôtels : de tout cela, il résulta naturellement que le capitaine et Hermine roulaient vers Nantes quand il finit par arriver au *Marsouin*.

Justin, fort satisfait de n'avoir pas à continuer la visite des hôtels, s'en vint rendre compte de ses démarches à Numa Girague, qu'il trouva dans le boudoir de sa femme où il rêvait, silencieux. Mme Girague attendit le départ du domestique; puis, relevant sa tête penchée sur son métier à tapisserie :

« Vous désiriez donc revoir cet homme, mon ami? dit-elle à Numa d'une voix suave.

— Oui ;... je l'ai peut-être renvoyé trop tôt.... Il serait bon de prendre des renseignements,... quand ce ne serait que pour le confondre....

— Oh! sûrement, ce ne serait que pour cela; car il est parti bien précipitamment. Un homme qui aurait eu le bon droit pour lui n'aurait pas quitté la partie si vite, à ce qu'il me semble. Je ne serais pas étonnée qu'il n'eût jamais été capitaine; et quant à son nom,... on prend le nom qu'on veut. A l'heure qu'il est, il en a peut-être changé pour aller ailleurs faire d'autres dupes.

— Cela peut bien être! » répondit Numa Girague, dont la conscience ne demandait pas mieux que de se laisser tromper. Mais il demeura soucieux, et Julie, inquiète, mit tous ses soins à le distraire.

Elle y réussit pour ce jour-là; mais il y a des pensées qu'on a beau chasser, une fois qu'elles se sont posées sur votre esprit, comme une mouche sur votre visage, rien ne peut les empêcher de revenir. Et encore on a quelquefois la chance d'écraser la mouche, quand ses ailes ne l'ont pas emportée assez vite; mais écrasez donc une pensée! Celle de son neveu, qu'il fût mort ou vivant, hantait sans cesse M. Girague : et si parfois elle sommeillait, il se trouvait toujours quelque circonstance insignifiante en apparence, qui la réveillait à l'improviste. C'était l'écriture de Georges Samarsolles qu'il retrouvait dans ses anciens livres de commerce; c'était un air qu'il avait l'habitude de chantonner, joué tout à coup par un orgue de Barbarie; c'était sa place dans le bureau, son chiffre qu'il avait gravé au coin de son pupitre; c'était un vieux mendiant à qui il avait l'habitude de donner, et qui, depuis son départ, avait longtemps demandé de ses nouvelles à son oncle.... Il n'osait plus en demander, ni même ten-

dre la main à l'armateur, qui l'avait trop mal reçu au temps de la désobéissance de Georges; mais rien qu'à le voir passer Numa Girague se souvenait.... Et jusqu'au sourire de son neveu, qu'il retrouvait sur le visage du petit Marius! On se ressemble de plus loin, après tout.

Tous ces souvenirs, que M. Girague croyait avoir chassés depuis quatre ans, lui revenaient en foule : il avait suffi de la visite du capitaine pour troubler sa paix. Ce n'était pas du regret, ce n'était pas un retour de tendresse; il aurait été bien en peine de dire ce que c'était, mais cela le gênait. En vérité, c'était presque un grief de plus contre Georges : ce drôle-là n'aurait-il pas pu le laisser tranquille?

Au bout de quelques mois, Numa Girague n'y tint plus. Il possédait une excellente mémoire, et malgré lui, cette excellente mémoire lui jouait le tour de lui représenter sans cesse les caractères tracés sur cette feuille de papier chiffonnée et salie que le capitaine lui avait, une fois, mise entre les mains en exigeant qu'il la regardât. Ces caractères étaient tremblés, irréguliers, les dernières lignes, presque illisibles; et ce jour-là, il avait déclaré de bonne foi que ce n'était point l'écriture de son neveu.... Maintenant il n'en était plus aussi sûr.... Si pourtant le capitaine disait vrai? Et Numa Girague se décida à écrire à son fondé de pouvoirs, celui qui avait remplacé Georges à la tête de sa maison de commerce de Pondichéry, et à le prier de rechercher ce qu'avait pu devenir son neveu. On me dira peut-être qu'il aurait dû commencer par là : d'accord, mais ce qu'on devrait faire n'est pas toujours ce qu'on fait, et il y a parfois des situations qu'on aime autant laisser dans le vague : cela vous dispense de prendre une décision embarrassante.

Donc, M. Girague écrivit à Pondichéry; et, comme s'il pressentait que cela ne lui plairait guère, il n'en parla point à sa femme. La réponse se fit attendre plusieurs mois : dans ce temps-là, il n'y avait que peu de paquebots réguliers, et M. de Lesseps n'avait pas encore percé l'isthme de Suez; il fallait donc beaucoup de temps pour aller dans l'Inde et pour en revenir. M. Girague apprit que son neveu était bien réellement devenu père d'une

petite fille; qu'il n'avait point réussi dans ses affaires, et qu'il avait dû entrer comme simple employé chez un grand négociant. Sa femme était morte; depuis, on perdait sa trace et personne ne pouvait dire ce qu'il était devenu.

Les dates concordaient avec celles des papiers apportés par le capitaine Baudoin : il avait donc pu dire vrai? Bah! quand il se serait procuré des copies d'actes véridiques, cela prouvait-il que l'enfant fût la fille de Georges? M. Giragué écrivit de nouveau à son correspondant, lui recommandant de le prévenir si jamais on découvrait quelque chose sur le sort de son neveu. Le correspondant ne se donna peut-être pas beaucoup de peine pour chercher : le fait est qu'il ne découvrit rien; et la conscience et la mémoire de M. Giragué finirent par se rendormir.

Tout allait à souhait pour lui; son orgueil de parvenu pouvait être satisfait, car lorsqu'on énumérait les grandes fortunes de Marseille, c'était la sienne qu'on citait d'abord. Toutes ses entreprises réussissaient. « Giragué! disaient ses rivaux avec une admiration jalouse, il a de la corde de pendu dans son coffre-fort. » Il était devenu mondain; non qu'il eût le goût des fêtes ni celui des grands dîners : la bonne chère lui était fort indifférente, et il eût volontiers déjeuné d'un croûton de pain frotté d'ail; mais il lui plaisait qu'on vantât le luxe de sa table, tout comme la beauté et les diamants de sa femme, et qu'on signalât dans le *Mondain* ou le *Journal de Marseille* ses bals comme les plus beaux de la saison. Julia, qui aimait à briller, lui avait persuadé que leur présence à tous deux était nécessaire en bien des lieux où jamais avant son mariage il n'avait mis les pieds. Maintenant il allait partout, et il voulait qu'on le sût et qu'on en parlât. Il avait toute satisfaction là-dessus aussi. Il avait toutes les satisfactions possibles. Ce n'en était pas une petite pour lui de s'entendre dire : « Eh! mon cher monsieur Giragué, je viens de croiser l'équipage de vos enfants : en vérité, vous avez les plus beaux enfants et le plus joli équipage de Marseille! » Cet équipage était un joli landau, doublé de satin bleu ciel et attelé de quatre chèvres blanches, où trônaient Didier et Marius mis comme des princes, des princes de contes de fées, car on voit de

vrais princes mis très simplement. Numa Giragues se rengorgeait, et il lui semblait presque que les deux enfants étaient à lui.

Pourtant, hors ces bouffées de tendresse causées par l'orgueil, il n'éprouvait pas pour Didier les sentiments que Julia eût voulu lui voir. Quand il avait épousé sa mère, il l'avait appelé son fils, il l'avait comblé de cadeaux et de caresses, et vraiment, à ce moment-là, il l'avait beaucoup aimé, tant parce que l'enfant était beau et doux que par esprit de vengeance contre Georges. Mais Marius était né et tout avait disparu devant Marius. Numa Girague avait failli devenir fou de joie. Un enfant à lui, qui toute sa vie avait travaillé pour élever les enfants des autres! Sa sœur, son neveu, qu'était-ce auprès de son fils? Il avait cette suprême joie dans sa vieillesse, d'être père! Il s'était sacrifié aux autres, quand il était jeune; il avait trop de charges, il ne s'était point marié. il n'avait pas eu le bonheur de fonder une famille; et maintenant, il y avait là, dans sa maison, un petit être rose et potelé qui lui souriait, qui commençait à le connaître, qui bientôt l'appellerait « Papa! » de cette petite voix qui lui mettait le cœur sens dessus dessous! Ah! s'il l'avait eu autrefois, quand il était jeune et pauvre, cet enfant bien-aimé, il l'aurait vu pâtir, subir des privations, il aurait dû, comme tant de pères, lui refuser un jouet, un plaisir, et répondre à ses demandes, devant ses yeux brillants de convoitise : « Je n'ai pas d'argent! » Ce n'était plus cela, maintenant! Tout ce que son fils désirerait, il l'aurait : Numa ne lui laisserait pas le temps de demander; il ferait de sa vie une fête perpétuelle, il lui donnerait tout ce qui lui avait manqué, à lui, et bien d'autres choses encore.... Son fils! En vérité, il ne se souciait plus du tout de Didier; et même, le pauvre Didier courut un gros risque, dont il ne se douta jamais: le risque d'être pris en grippe par son beau-père. S'il eût marqué la moindre jalousie, la moindre malveillance envers ce petit frère inattendu, la chose était faite, et Numa Girague ne serait jamais revenu sur cette fâcheuse impression. Mais Didier était d'un naturel doux et aimant, et il accueillit Marius avec une joie visible. Cela fit que son beau-père lui conserva une bienveillance banale, assez voisine de l'indifférence, dont l'enfant se

contenta. Matériellement, il était traité absolument comme son frère; et quant à la tendresse, il n'était pas banal et n'éprouvait pas le besoin d'éparpiller son cœur sur beaucoup d'objets : il avait sa mère et Magarido.

Ces deux-là, il les sentait bien à lui, Magarido surtout. C'était sa nourrice, Magarido; et comme elle avait perdu son enfant, et que son mari, marin de l'État, était mort de la fièvre au Sénégal, elle s'était attachée passionnément à son nourrisson. Elle était restée en service chez Mme Morial, et l'avait suivie quand elle était devenue Mme Giraguc. Jusque-là, tout allait très bien : Didier serait le successeur de son beau-père, et Magarido s'en gonflait d'orgueil. Mais Marius vint au monde, et Magarido le considéra comme un voleur qui venait dépouiller son Didier. Si elle eut le courage de s'en taire, c'est qu'elle eut peur d'être mise à la porte; mais elle resta hargneuse pendant quinze mois. Au bout de ce temps-là, Marius fit une grave maladie, juste au moment où sa nourrice le quittait. Magarido était une bonne âme au fond; elle se prit de pitié pour ce pauvre petit, s'installa auprès de son berceau et le soigna si bien qu'au dire des médecins ce fut à elle qu'on dut son salut. Après cela, elle ne pouvait pas ne point l'aimer; mais si elle lui pardonnait le tort que sa naissance avait fait à Didier, ce n'était pas une raison pour qu'elle le mît dans son cœur au même rang que son nourrisson. Non : Didier tout en haut, sur un trône, sur un autel, au-dessus de tout; et Marius tout en bas, à une distance! Il y a bien des degrés dans l'amour.





Il avait l'habitude de jouer avec lui.

CHAPITRE X

Deux années sans incidents. — La coqueluche de Didier. — Le petit Samboulive. Didier se souvient d'Hermine. — Rougeole et ses suites.

Il se passa ainsi deux ans; à Nantes, deux ans d'une vie humble et sereine; à Marseille, deux ans d'une vie brillante et luxueuse : en somme, comme il y a plusieurs espèces de bonheur, deux années heureuses pour les deux familles. Mais quoi! la face de ce monde change continuellement :

« La chute la plus profonde
Pend au sommet le plus haut. »

a dit un de nos grands poètes, qui avait emprunté cette pensée aux Anciens. Elle est toujours aussi vraie : il y a des idées qui sont de tous les temps et qui appartiennent à tout le monde.

Donc, deux ans et demi environ après l'adoption d'Hermine par le capitaine Baudoin, lorsque la prospérité des Girague était à son apogée, il se déclara une légère fissure dans l'édifice de leur bonheur. Ce fut une chose très banale, très ordinaire, une

de ces choses qui arrivent dans toutes les familles et qui, heureusement, n'ont pas souvent de résultats fâcheux : Didier eut la coqueluche.

Vous savez que la coqueluche, pour n'être généralement pas dangereuse, n'en est pas moins une maladie fort désagréable, qu'on évite autant qu'on peut, parce que les enfants en souffrent beaucoup, et qu'elle n'en finit plus.

Dès que la coqueluche de Didier eut donc été constatée, on se hâta de le séparer de son frère. Or, la maison du Cours Belzunce avait beau être grande, comme les deux enfants s'ennuyaient l'un sans l'autre, se demandaient et se cherchaient sans cesse, il aurait été presque impossible de les empêcher de s'y rencontrer : il fallait absolument exiler l'un ou l'autre. M. Giraguе décida que ce serait Didier, et qu'on l'enverrait avec Magarido à la maison de campagne de Montredon : il était obligé, lui, de rester à Marseille pour ses affaires, et il n'entendait pas se priver de la présence de son petit Marius, non plus que de celle de Mme Girague : ils venaient précisément de lancer des invitations pour une série de réceptions et de grands dîners. L'enfant serait en meilleur air à la campagne qu'à la ville, et on pouvait avoir toute confiance en Magarido; sa mère irait d'ailleurs le voir tant qu'elle voudrait.

Julie se résigna : elle ne pouvait pas laisser voir à son mari sa préférence pour Didier; mais elle garda contre lui une aigreur qui se révéla en cent occasions, dans ses manières et dans l'accent de sa voix : pas assez pour que Numa pût s'en plaindre, juste de quoi lui causer un certain malaise. Ce fut le commencement de ses ennuis.

Didier, à Montredon, n'était pas malheureux, avec Magarido pour lui tout seul. Il avait bien réclamé Marius, parce qu'il avait l'habitude de jouer avec lui; mais il s'aperçut assez vite qu'après tout il pouvait se passer de ce petit. On a souvent remarqué que les géants sont d'humeur débonnaire, et que les grands terre-neuve se laissent mordiller par des roquets qu'ils pourraient écraser rien qu'en posant la patte sur eux. Tout est relatif : des deux enfants, Didier était le géant et le terre-neuve, et Marius,

le roquet. Didier s'était toujours laissé faire, par complaisance, mais il s'apercevait maintenant qu'il aimait bien mieux jouer pour son compte, avec Magarido qui faisait tout ce qu'il voulait. Et puis Didier devenait grand : il avait dix ans, et il commençait ses études; il aimait à montrer sa science à Magarido, et Magarido l'écoutait avec une admiration qui le rendait très fier. Ce n'était pas à Marius qu'il aurait pu raconter toutes ces belles choses! Marius n'avait que cinq ans, il ne savait seulement pas lire : pas moyen de causer avec lui! Magarido ne savait pas les mêmes choses que M. Bastidou, le professeur qui venait donner des leçons à Didier, mais elle en savait bien d'autres, et de plus amusantes, même! des histoires qui le faisaient rire, d'autres qui le faisaient pleurer.... Quelles conversations à perte de vue, dans les allées du parc de l'Orangerie! (On nommait ainsi la propriété à cause d'un petit bois d'orangers qui dominait la mer.) Le printemps commençait; c'était partout un va-et-vient d'oiseaux affairés, en quête de matériaux pour leurs nids, des bourdonnements de mouches, des processions de fourmis; et, sous les arbres dont la verdure grandissait de jour en jour, mille fleurettes s'épanouissaient dans leur grâce campagnarde. Magarido les connaissait toutes, bien mieux que les fleurs de serre que le jardinier apportait en cérémonie à Madame. Elle disait leurs noms à Didier, et elle avait toujours quelque histoire à lui raconter à propos de celle-ci ou de celle-là. Elle était de la campagne, Magarido; une fois sur le chapitre de ses souvenirs, elle en avait long à dire sur les cultures et sur les bêtes, sur les usages, et sur les contes des veillées. Didier l'écoutait, ravi.



« Et puis, Magarido? disait-il. Et puis après? Dis-moi tout ce que tu faisais, dans ton village. Ça m'intéresse, moi! tu ne le raconterais pas à Marius, parce qu'il est trop petit.... Pourquoi es-tu partie de ton village, dis?

— Pour m'en aller demeurer à Toulon, avec Pascal Rabadour,

qui était de service à l'arsenal. Vous savez bien, mon pitchoun, que je m'étais mariée avec lui? Je vous ai raconté la noce. Je l'ai donc suivi, et je ne l'ai quitté que quand il est parti pour le Sénégal, embarqué sur le *Formidable*. Ah! mon pauvre mignon, ç'a été la fin de mon bonheur. Je suis retournée chez mon père : je n'avais rien à faire à Toulon, n'est-ce pas, puisque Pascal n'y était plus! Pauvre Pascal! Six mois après, le commissaire m'a fait savoir qu'il était mort de la fièvre jaune en arrivant.

— Ma pauvre Magarido!

— Oui, vous avez bon cœur, pitchoun, vous avez compassion de moi.... A ce moment-là, votre maman cherchait une nourrice pour vous, qui veniez de naître, et je suis allée chez elle, laissant mon petit Jean à élever à ma mère. Il était beau, mon petit Jean! cher mignon! Je n'avais pas de chance, voyez-vous, mon Didier; il est mort aussi, mon petit Jean!

— Mais moi je t'aime, Magarido!

— Oui, vous êtes un cher petit cœur; aussi je n'ai plus voulu sortir de chez votre maman, même quand votre papa est mort et que nous nous sommes trouvés pauvres. C'était un temps terrible, mon Didier! je faisais tout l'ouvrage de la maison, et il fallait voir comme je me dépêchais, pour avoir le temps de vous mener promener. Votre maman ne pouvait pas s'occuper de vous, elle avait assez à faire de montrer la musique à ses écoliers. Heureusement qu'elle a fait la connaissance de M. Giragu, qu'elle s'est mariée avec lui, et qu'il est devenu votre second papa. Il est bien généreux, M. Giragu! et vous l'aimez de tout votre cœur, n'est-ce pas? »

A cette question l'enfant répondait oui, mais il restait pensif, et si Magarido continuait l'éloge de M. Giragu, il l'interrompait bientôt pour lui demander comment était son vrai papa, son papa à lui. Et puis il voulait savoir si « le papa de Marius » l'aimait, lui Didier, autant que Marius. « Hé! bien sûr, mon chéri, répondait Magarido : vous êtes ses deux enfants, puisqu'il vous a adopté. Il n'y était pas obligé : c'est donc qu'il vous aimait, s'il l'a fait. » Didier ne trouvait rien à reprendre à ce raisonnement-là; mais il ne demandait jamais si sa mère l'aimait plus



Didier l'écoutait ravi.


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

ou moins que Marius : il avait probablement son opinion faite là-dessus.

Quand Mme Giragne venait à l'Orangerie, Didier était comme fou de joie. Il se jetait sur elle, il la prenait d'assaut, il la dévorait de baisers, il la serrait de toute la force de ses petits bras; et puis, quand il était las de tant de démonstrations, il se blottissait sur ses genoux, et, câlin, la tête appuyée contre sa poitrine, il lui disait : « Berce-moi, maman, je suis ton petit enfant. » Il riait, elle le contemplait avec amour, et Magarido en extase disait : « Est-il beau, madame, notre pitchoun! »

Il s'informait ensuite de Marius. « A-t-il la coqueluche? me demande-t-il? s'ennuie-t-il sans moi? — Il n'a pas la coqueluche, répondait la mère en souriant à son préféré; il te demande toute la journée, et il s'ennuie tant sans toi qu'il en devient insupportable; on ne sait qu'inventer pour le distraire. »

Un jour, elle ajouta : « Il était décidément trop malheureux tout seul; il a fallu lui donner un camarade. C'est le petit Xavier Samboulive : tu sais, son père travaille dans les bureaux.

— Ah! oui... » répondit Didier, qui venait avec un peu d'effort de retrouver au fond de sa mémoire le père Samboulive, expéditionnaire dans les bureaux de M. Giragne. Il le revoyait, donnant la main à son fils Xavier, un petit bonhomme de sept à huit ans, faisant la haie avec lui sur le passage du landau attelé de chèvres blanches, et saluant respectueusement les fils du patron. Didier fit la grimace : le petit Samboulive ne lui plaisait pas. Il demanda pourtant :

« Est-ce que Marius s'amuse beaucoup avec lui?

— Mais oui : Xavier fait tout ce qu'il veut, et tu sais que Marius aime bien à commander. Les petits enfants sont comme cela : ils n'ont pas encore beaucoup de raison. »

Quand sa mère fut partie, Didier réfléchit longtemps. Ainsi Marius avait un camarade qui le remplaçait, lui Didier, il s'amusait avec lui comme avec Didier, mieux peut-être, parce que le petit Samboulive faisait tout ce qu'il voulait.... Didier se sentait, non pas jaloux : fi donc! jaloux du petit Samboulive! mais un peu vexé d'avoir un remplaçant.... Marius avait un camarade :

lui, il n'avait personne.... Si, il avait Magarido, c'était très bien pour causer; mais il aurait aimé aussi avoir quelqu'un de son âge pour jouer.... Et, un souvenir se réveillant tout à coup dans sa mémoire, il dit à Magarido :

« Ma bonne, qu'est-elle devenue, la petite fille?

— Quelle petite fille, mon trésor? demanda Magarido, qui ne devinait point à qui pensait Didier.

— La petite fille qui est venue chez nous un jour, avec un homme,... un monsieur tout brun et tout rouge. Il s'est disputé avec maman; il voulait voir papa qui n'y était pas. C'est le jour où Marius venait d'avoir son mouton frisé.... nous avons joué tous les trois avec le mouton.... Elle était bien gentille, la petite fille.... Je voudrais bien l'avoir ici pour jouer... Ah, je me rappelle son nom, un joli nom : Hermine.... »

Magarido leva les mains au ciel.

« Doux Jésus! quelles idées les enfants ne vont-ils pas se mettre dans la tête! Avoir ici cette petite fille-là! Il ne nous manquerait plus que cela! N'en parlez jamais, mon chéri, surtout à votre papa. Ce serait un grand malheur pour vous, si jamais elle revenait.

— Est-ce qu'elle est méchante? demanda Didier aussi surpris que consterné.

— Je ne sais pas; mais c'est une petite fille qui est venue ce jour-là tout exprès pour vous faire du tort. Mon pauvre chéri! heureusement que monsieur l'a mise à la porte ;... mais prions nos saints patrons qu'ils ne la laissent jamais revenir. »

Didier avait l'habitude de croire Magarido sur parole, et elle paraissait si sûre de ce qu'elle disait que l'enfant n'osa pas protester; mais il avait beau se creuser la tête, il n'arrivait pas à comprendre comment cette petite créature qui avait l'air si doux pouvait être pour lui une ennemie redoutable. Il pensa souvent à elle par la suite, et il aimait à se représenter des jeux où elle aurait sa place.... Le seul jour où il l'eût vue, elle lui avait semblé bien plus complaisante que Marius.... Et Magarido disait qu'elle était venue pour lui faire du tort? Il y a en ce monde des choses bien difficiles à comprendre!

Si Didier avait connu le petit Samboulive, il l'aurait trouvé encore plus complaisant qu'Hermine. Qui sait? Il l'aurait peut-être trouvé trop complaisant; et en même temps il aurait trouvé Marius bien changé, et changé en mal, depuis que durait sa coqueluche.

Marius n'était pourtant pas précisément méchant; mais il n'était pas foncièrement bon non plus. Se donner de la peine pour autrui était une idée qui n'entrait pas dans sa petite cervelle, quoiqu'il lui semblât tout naturel que tout le monde s'en donnât pour lui; et comme il possédait une forte dose d'indolence, il avait tout ce qu'il fallait pour devenir le plus insupportable des enfants gâtés. Ce qui jusque-là l'avait préservé de ce malheur, c'est qu'il était élevé par Magarido, qui ne lui aurait pas permis de tourmenter son frère. Mais la remplaçante de Magarido, Madelon Pinède, se souciait fort peu de l'éducation morale de l'enfant. Elle mit tous ses soins à lui plaire : si elle pouvait y réussir, peut-être qu'on la garderait même quand Didier serait guéri et Magarido revenue. Madelon avait à Marseille une nuée de parents, oncles, cousins, beaux-frères, etc., qui chacun dans leur métier travaillaient pour les armateurs; en se faisant bien venir de Marius, elle arriverait peut-être à les faire employer par la maison Girague.

Il ne fallut pas beaucoup de jours au petit garçon pour comprendre que sa nouvelle bonne ne résisterait à aucune de ses fantaisies, si déraisonnables qu'elles fussent. On peut juger s'il eut des fantaisies! Et le plus fâcheux, c'est que dans la maison c'était à qui s'empresserait de les satisfaire. Les maîtres disaient : « Ce pauvre enfant! il est tout dépaysé de perdre à la fois sa bonne et son frère : il ne faut pas lui ménager les distractions. » Et les domestiques, un peu jaloux de la nouvelle venue, luttaient avec elle de complaisances envers « Monsieur Marius ».

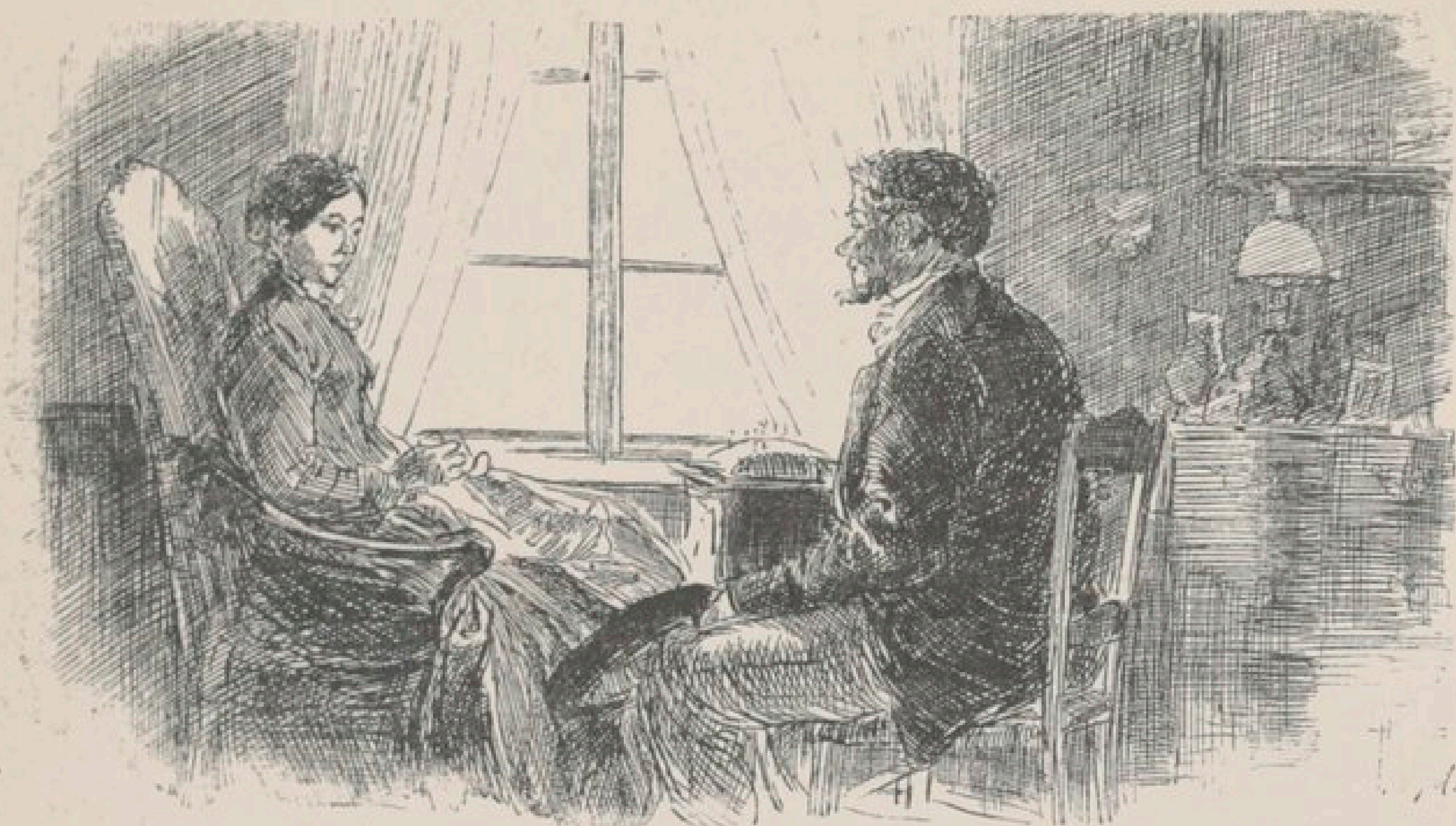
Cela n'empêchait point monsieur Marius de s'ennuyer. Ce que voyant, Justin, le valet de chambre de M. Girague, eut l'idée de faire venir pour l'amuser son petit-cousin Samboulive, et l'adresse de la suggérer à Marius comme née dans sa propre tête.

Il y a, même parmi les enfants de huit ans, des âmes nobles et

des caractères fiers : mais Samboulive n'était pas de ceux-là. Pourvu qu'il jouît des beaux joujoux, des beaux appartements, des friandises qu'il trouvait chez le riche armateur, il lui était bien indifférent d'être traité en esclave par Marius. Et Marius y arriva vite; le jour où après avoir longtemps fait son cheval de Xavier Samboulive, il essaya de le frapper « pour de vrai » avec son fouet, et que Xavier ne réclama pas, il comprit qu'il pouvait tout se permettre. Il ne fallait pas compter sur Madelon pour l'arrêter : si Xavier eût été son petit-cousin, passe encore : mais le petit-cousin de Justin! qu'est-ce que cela faisait à Madelon?

La coqueluche de Didier dura trois mois. Elle touchait à sa fin, lorsque Julie, en venant voir son fils, le trouva triste, abattu, les yeux larmoyants et la gorge enflée. Elle s'inquiéta, fit venir le médecin, qui attendit au lendemain pour se prononcer; et le lendemain, la rougeole s'était déclarée. Elle n'était pas grave, et Magarido suffisait comme garde-malade ; Mme Girague put donc retourner à Marseille, où elle se garda bien d'entrer dans la chambre de Marius. Cela n'empêcha pas l'enfant d'être pris, lui aussi, par la rougeole qui régnait en ville. C'était sa première maladie; il fut un instant en danger, et Numa Girague, affolé, désespéré, se persuada que le mal venait de Didier, qui serait ainsi cause de la mort de son frère. Il ne put jamais se défaire de cette impression-là, même quand les deux enfants furent guéris et réunis, et il lui en resta contre Didier un sentiment qui touchait presque à la malveillance. Ce sentiment, il l'étendait même à sa femme, qu'il accusait d'avoir apporté la contagion à Marius : il n'y avait pas là de quoi faire régner la paix dans la famille.





Mme Baudoin l'avait fait asseoir.

CHAPITRE XI

Une visite chez Mme Baudoin. — Où Kerzoncuff raconte son entrevue avec un certain personnage. — Suites de la rougeole.

Le temps passe, passe.... Nous voici de nouveau à Nantes, place du Sanitat, dans la salle au store de fleurs. Mme Baudoin est seule chez elle, entre une grande corbeille de linge et une chaise où son chat sommeille en rond sur un coussin. Elle prend une pièce de linge, l'étale à contre-jour pour mieux se rendre compte de son état. Si elle est intacte, tant mieux! elle la plie vivement et la pose sur la table en attendant le repassage. Mais le linge s'use vite : un accroc ici, une brûlure là, une place claire, une déchirure.... Vite l'aiguille, le fil ou le coton : une reprise, une couture, une pièce : en voilà pour quelque temps. L'active ménagère avance à la besogne; c'est l'été, une bonne saison pour le travail : on n'est pas obligée de s'interrompre pour entretenir les feux, et se laver les mains ensuite; le jour est clair, on n'a pas besoin de se brûler les yeux à coudre sous la lampe. Bonne saison pour réparer le linge de toute la mai-

sonnée, en attendant le moment de s'occuper des vêtements d'hiver. Avec ces enfants qui grandissent, il faut toujours élargir et allonger; heureusement que les robes de Denise passent à Hermine, et que les anciens costumes de Philippe, bien conservés dans le poivre et la lavande, peuvent servir à Frédéric. Il ne faut rien laisser perdre, quand on n'est pas riche et qu'on a cinq enfants.

Drelin, drelin! la sonnette retentit. Mme Baudoin se lève et va ouvrir la porte à un homme de haute taille, qui dit d'une voix sonore et gaie : « Tous mes respects, madame Baudoin! je suis bien heureux de vous revoir. Le capitaine est-il à Nantes?

« Monsieur Kerzoncuff! Non, le capitaine n'y est pas; mais entrez tout de même, j'ai bien du plaisir à vous voir, moi aussi. Voilà des années que vous n'êtes venu.

— Cinq ans et même un peu plus : après la perte du *Saint-François*, je vous ai vus en passant par Nantes, où j'ai pris un embarquement pour le Gabon, et, depuis, je n'ai fait que rouler de côté et d'autre. Mais j'ai toujours pensé au capitaine. Quand on a manqué se noyer ensemble.... Ah! mon pauvre capitaine! l'ai-je cru perdu avec la petite! et quelle joie quand nous les avons retrouvés tous les deux dans le canot.... Qu'est-elle devenue, la petite?

— Elle est ici, chez nous.... Elle avait un grand-oncle, à Marseille, à qui son père avait recommandé de la conduire; mais il n'a pas voulu la prendre....

— Et vous l'avez prise, vous! s'écria Kerzoncuff en bondissant hors de la chaise où Mme Baudoin l'avait fait asseoir. Ah! vous avez un fier cœur, et le capitaine aussi!... Est-ce que je la verrai, la petite?

— Certainement : elle va en pension avec mes filles, et elles vont revenir dans une demi-heure. Mais je vous en prie, ne parlez de rien devant elle.... Elle a huit ans maintenant, ce n'est pas encore l'âge de se rendre compte des choses; elle m'appelle maman, et mon mari papa. Il faudra bien lui dire un jour qu'elle n'est pas notre enfant; mais ce n'est pas pressé, de lui faire ce chagrin-là.

— Et vos enfants, ils ne lui en parlent pas?

— Les deux grands s'en garderaient bien; ils raffolent d'elle, et ils auraient peur qu'elle les aimât moins si elle ne se croyait pas leur sœur. Quant aux petits, ils étaient si jeunes quand elle est arrivée, qu'ils ne s'en souviennent pas du tout,... pas plus qu'elle, d'ailleurs.

— Suffit, on ne dira mot.... Ah! le gredin d'oncle! il était donc bien pauvre?

— Du tout ; c'est un des plus riches armateurs de Marseille.

— De Marseille? Attendez donc : comment s'appelle-t-il, s'il vous plaît?

— Il s'appelle M. Girague.

— Girague! c'est cela! Je comprends, je comprends! Aussi je le trouvais bien curieux, mais je me disais : ces gens du Midi, cela veut toujours tout savoir....

— Vous le connaissez donc?

— Si je le connais! Voici l'histoire. Il y a un an, je me trouvais à Marseille et j'y cherchais de l'occupation. Un de mes amis me propose de me recommander à un armateur qui a plusieurs bateaux en partance : c'était justement votre Girague. J'y vais : il n'avait plus besoin que d'un capitaine, pour une petite goélette à destination de Pondichéry. Je lui dis que j'ai déjà fait ce voyage-là comme capitaine en second : ça lui va; il m'interroge, me demande à voir mes papiers, veut savoir sur quels bateaux j'ai navigué. Je les lui nomme : quand j'arrive au *Saint-François*, le voilà qui fait une drôle de figure. Je lui raconte l'abordage, la descente dans la grande chaloupe; je parle du capitaine Baudoin, et le voilà qui fait une figure plus drôle encore : il se tourne en face de moi et me plante ses deux yeux dans la figure, disant : « Ah! comment? un enfant? d'où venait-il ? » Moi je lui ai raconté ce que je savais, la mort de notre passager, le soin que le capitaine avait pris de la petite, la manière dont il l'avait sauvée. Quand mon histoire a été finie, il m'a demandé ce que la petite était devenue; mais je ne pouvais pas le lui dire. Je vois qu'il en savait plus que moi. Ah! c'est ça le grand-oncle? C'est honteux, un homme si riche! laisser

la charge d'un enfant qui est de son sang à des gens comme vous !

— Nous ne nous en plaignons pas; nous l'aimons tant, que nous serions à présent désolés de la lui rendre. Mais je suis bien aise que vous lui ayez raconté tout cela, à cet homme; il avait peut-être cru que c'étaient des inventions de mon mari. Maintenant il n'y a plus moyen qu'il prenne Baudoin pour un menteur. Cela me fait plaisir. Restez-vous longtemps à Nantes? je l'attends pour la fin du mois.

— Je ne sais pas si j'y serai encore : cela dépendra de ce que je trouverai.... Mais si je ne le vois pas, je verrai au moins les enfants, j'espère?

— Tenez, les voilà qui arrivent tous ensemble : les garçons viennent du lycée, c'est loin, mais ils marchent d'un bon pas, et ils rejoignent toujours leurs sœurs avant qu'elles aient atteint la maison. Je ne dis pas qu'elles ne les attendent pas un peu : Hermine ne serait pas contente si elle n'entrait pas en donnant la main à Philippe. »

Comme pour donner raison à Mme Baudoin, la porte en s'ouvrant laissa voir Philippe, un grand garçon déjà robuste, tenant sous son bras gauche sa serviette bourrée de livres, et dans sa main droite la toute petite main brune d'Hermine. Mais Kerzoncuff n'eut pas le temps de les regarder : Hermine quitta vivement la main de Philippe et courut se jeter dans les bras de Mme Baudoin en lui criant de sa voix claire : « Maman, *il* a encore été premier! »

— Qui cela, ma chérie? demanda Mme Baudoin en enlevant Hermine pour baiser sa petite figure délicate et pâle.

— Philippe, donc! » répliqua l'enfant indignée qu'on pût faire une pareille question.

Philippe souriait.

« Premier en mathématiques, maman, c'est de bon augure pour mon examen. Et Frédéric est troisième en géographie, c'est très bien pour son âge. »

Mme Baudoin embrassa Frédéric et serra avec orgueil la main de son fils aîné. Puis les enfants renouvelèrent connaissance

avec Kerzoncuff. Philippe et Catherine se le rappelaient très bien; les petits n'avaient de lui qu'un vague souvenir de joujoux fabriqués avec un couteau, de contes à dormir debout et de chansons maritimes. Hermine, une fois débarrassée de son grand chapeau de paille, s'était plantée debout à trois pas du marin et fixait sur lui ses longs yeux noirs en fronçant ses sourcils déliés comme par un pénible effort d'attention. Mme Baudoin devina qu'elle cherchait à le retrouver dans ses souvenirs : ses lèvres remuaient doucement, et elle répétait tout bas : « Kerzoncuff... Kerzoncuff.... » Elle entendit, dans sa rêverie, sa mère adoptive qui lui disait : « Va, ma chérie, arranger des fruits pour le dessert avec Denise », et elle répondit, sans avoir conscience de ce qu'elle disait :

« Oui, *maman capitaine!*

— Avez-vous entendu? dit tout bas Mme Baudoin en montrant au marin Hermine qui sortait de la salle. C'est ainsi qu'elle m'appelait il y a cinq ans. Votre figure lui a rappelé une foule de choses.... Pauvre petite! nous ne pourrons pas longtemps, je le crains, lui cacher la vérité. »

On dîna gaîment dans la salle, au milieu des fleurs, car la dernière promenade aux environs de Chantenay avait fourni une énorme botte de coquelicots et de bluets. Si les mets étaient simples, la nappe était blanche, et tous les convives de bonne humeur. On parla du père qui allait bientôt revenir, du *Borda* où Philippe avait toute chance d'entrer, de Catherine qui, outre ses études, faisait tant de choses dans la maison que sa mère n'avait plus qu'à se reposer, de Frédéric qui voulait être général, et des deux fillettes qui étaient la joie de la maison. Et Kerzoncuff se dit plus d'une fois, en écoutant le rire perlé d'Hermine, qu'il était bien heureux pour elle d'avoir été repoussée par son grand-oncle Girague.

Il avait raison, Kerzoncuff, et plus encore qu'il ne croyait. Sur la maison de l'armateur, un brouillard s'était étendu, léger d'abord, mais il suffit de peu de chose pour voiler le soleil de la joie humaine, et celui de Numa Girague ne devait jamais plus rayonner comme autrefois.

En rentrant dans la maison du cours Belzunce, Didier y avait trouvé Xavier Samboulive installé en qualité d'amuseur de Marius; Marius ne pouvait plus se passer de lui, et quoiqu'il accueillît son frère avec de grandes démonstrations de tendresse, il était clair qu'il avait besoin de s'habituer de nouveau à sa présence. Pour transformer en jeux à trois les jeux à deux, il fallait y faire des changements, réserver un rôle à Didier : et quel rôle? Ce n'était pas celui du capitaine, ni du maître d'école, ni du cocher, ni aucun autre premier rôle : Marius les gardait pour lui. Cela s'était bien toujours un peu passé ainsi; mais maintenant Marius faisait de sa domination une vraie tyrannie, que Didier ne trouva pas de son goût.

Il ne trouva pas non plus de son goût la platitude du petit Samboulive, qui supportait tout avec l'air de dire : « Grand merci ! » Il s'en expliqua sincèrement : et comme la sincérité des enfants est assez souvent brutale, il se donna l'apparence d'avoir tort. Il s'élevait de fréquentes querelles dans la chambre des enfants; et à chaque instant Madelon intervenait : « Monsieur Didier, soyez donc raisonnable, vous qui êtes l'aîné.... Monsieur Didier, ce n'est pas gentil de contrarier votre petit frère.... Monsieur Didier, il faut lui céder : il a été si malade! Voyez comme Xavier est complaisant : il n'y a jamais de querelles, avec lui ! Je ne sais pas comment cela se fait, depuis que vous êtes revenu on se dispute à la journée : quand les deux petits étaient seuls ensemble, pendant que vous étiez malade, ils ne se fâchaient jamais.... »

Si Magarido eût été là, elle aurait sûrement pris le parti de Didier; mais Magarido, sitôt la guérison de Didier, était retournée à la campagne pour préparer l'installation de la famille à la villa de l'Orangerie. Ordinairement, Mme Girague et les enfants y allaient dès la fin de mai; les maladies avaient retardé cette année-là l'émigration accoutumée. Didier trouva interminable la semaine qu'elle employa à tout aérer, frotter, cirer et battre; et quand à la fin il la revit, il en avait long à lui conter sur la méchanceté de Marius, sur la lâcheté de Xavier et sur l'injustice de Madelon.

Cette année-là, une guerre sourde régna à l'Orangerie pendant

toute la villégiature de la famille Giragne : Magarido contre Madelon Pinède, pour Didier contre Marius et le petit Samboulive. Magarido commença par réclamer auprès de sa maîtresse contre l'introduction de la nouvelle bonne d'enfants, en qui elle affectait de voir une remplaçante.

« Qu'est-ce que cette fille-là vient faire ici? demanda-t-elle à Mme Girague. Est-ce que je ne suis plus capable de faire mon ouvrage? est-ce que je ne m'entends plus à soigner les enfants? est-ce que j'ai demandé une aide? Je ne suis pourtant pas encore décrépite, que je pense!

— Il fallait bien quelqu'un auprès du petit pendant que tu soignais Didier, ma bonne Magarido, répondit Julie.

— Mais à présent, à quoi sert-elle? Elle gâte Marius : il est devenu méchant comme un âne rouge depuis qu'elle est avec lui. Et ce mauvais petit drôle, qui regarde en dessous, qui fait le complaisant, qui a l'air de trouver que tout est trop bon pour lui, et qui finit toujours par agripper ce qu'il y a de meilleur! Ils se mettent à eux trois après mon Didier, le pauvre agneau, et ils le rendent malheureux comme une pierre. Est-ce que vous allez garder cette fille-là ici? et ce petit drôle, qui ne vaut pas mieux qu'elle?

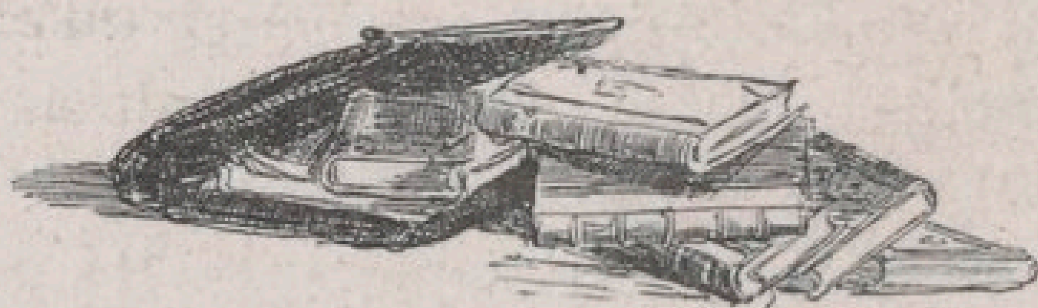
— A présent que tu es là, tu protégeras Didier. Madelon est très bonne ouvrière, et je l'ai prise à la place de Mariette, que j'emmenais ordinairement. Mariette a sa mère malade à Marseille, et cela lui aurait fait de la peine de s'éloigner d'elle. Quant au petit garçon, il paraît qu'il avait besoin de prendre l'air de la campagne. Son père est un bon employé. M. Girague a été content de faire cela pour lui. »

Magarido s'éloigna en grommelant : c'étaient de bonnes raisons, sans doute, mais, mais;... enfin elle n'était pas convaincue que sa maîtresse eût agi pour le mieux.

La vérité, c'est que M. Girague, et non pas sa femme, avait réglé les choses ainsi, parce que Marius l'avait voulu. Depuis la maladie de l'enfant, ses moindres désirs étaient des lois pour son père. Il avait demandé à garder Madelon, il avait demandé à emmener Samboulive : il n'avait pas eu besoin de le demander



deux fois; et Julie avait dit oui, parce qu'elle avait compris qu'il eût été tout à fait inutile de dire non. Elle avait longtemps mené son mari; elle le menait encore, mais à condition de ne pas se trouver en opposition avec Marius : lui, c'était le maître suprême.





Kerzoncuff sollicita un embarquement.

CHAPITRE XII

Où le caractère de Didier se dessine. — Marius continue à se gâter. Effet du récit de Kerzoncuff. — Une chute sur le gazon.

Didier n'était pas d'un caractère batailleur; et puis, ces cinq mois de solitude relative, sans camarades pour jouer, avec la société de Magarido qui, quoique peu lettrée, en savait toujours plus que lui, l'avaient, en le mûrissant, disposé à s'ennuyer en compagnie d'enfants plus jeunes que lui. Or, Marius avait la moitié de son âge, et Xavier n'avait pas d'âge du tout : il ne faisait, ne voulait et ne pensait que ce que lui commandait Marius. Didier se lassa donc bien vite de jouer avec ces petits, et d'être morigéné par Madelon. Peu à peu, il se sépara d'eux, et ils prirent l'habitude de se passer de lui.

Marius prenait de plus en plus avec Samboulive des façons de souverain oriental vis-à-vis de son esclave; Didier errait seul dans le parc, écoutant les oiseaux, suivant le vol des insectes, et s'endormant parfois au pied d'un arbre, bercé par le chant des cigales et le lointain murmure de la brise marine. Ou bien il

s'attachait aux pas de Magarido, qui, tout en vaquant à son ouvrage, lui redisait les contes merveilleux qu'il aimait tant ; et parfois il pénétrait dans le boudoir où sa mère reposait sur une chaise longue, alanguie par la chaleur. Il approchait d'elle à pas de loup ; et tout à coup, il l'entourait de ses bras, et elle sentait comme une pluie de baisers sur sa figure. Elle les lui rendait avec amour, l'appelant son chéri, son bien-aimé, son fils aîné, son trésor. Il souriait, fier et joyeux : « N'est-ce pas que tu m'aimes plus que tout ? Oh ! je le sens bien, va ! tu n'as pas besoin de le dire ! » Il s'asseyait à ses pieds sur un coussin et se mettait à songer.

Il pensait à son vrai père, tel que Magarido le lui avait dépeint ; et il construisait dans son esprit l'histoire de ce qui serait arrivé, si ce père n'était pas mort ; il se voyait entre son père et sa mère, dans une maison qui n'était pas bien belle — Magarido lui avait montré une fois la maison où il était né — mais où il n'y avait pas de disputes, pas de petit Samboulive et pas de Madelon... pas de M. Girague non plus.... « Magarido dit qu'il a été très bon pour moi, pensait l'enfant, et que je dois bien l'aimer ; mais est-ce qu'il m'aime ? Autrefois, quand j'étais tout petit, je crois bien qu'il m'aimait un peu ; mais cela a diminué, diminué ;... ce n'est pas ma faute, pourtant.... » Et les songeries de Didier prenaient peu à peu une teinte grise ; alors, d'autres paroles de Magarido lui revenaient à la mémoire. « Elle a dit que la petite fille était venue à la maison tout exprès pour me faire du tort.... Est-ce que c'est possible, cela ? elle était si petite ! j'aurais pu la jeter par terre, moi, j'aurais pu lui faire du mal si j'avais voulu ; j'étais bien plus grand qu'elle.... Maman l'a renvoyée ;... c'est donc que Magarido a dit vrai : car elle est bonne, maman.... Ce serait un grand malheur si elle revenait.... Pourquoi ? et quel malheur ? »

A force de tourner dans sa petite cervelle des idées incompréhensibles pour lui, Didier était devenu tout rêveur ; il ne répondait guère du premier coup à ce qu'on lui disait, et il avait des distractions bizarres. Numa Girague, qui partait tous les jours de grand matin pour ses bureaux de la Canebière, mais

qui revenait dans l'après-midi pour dîner et passer la soirée en famille, s'en aperçut bientôt. D'ailleurs, Marius l'en fit bien apercevoir. « Il est sot, Didier... il devient sourd, Didier... le chat a mangé sa langue, à Didier... il ne veut plus jouer avec nous, Didier... il n'est pas gentil. » Et Samboulive, d'un air modeste et sournois, appuyait sans en avoir l'air sur les accusations de Marius.

Manquer de complaisance envers Marius, c'était un délit grave aux yeux de Numa Giragne.

« Pourquoi donc ce garçon ne veut-il pas jouer avec les autres ? » demanda-t-il à sa femme, un jour que Didier, plongé dans un livre d'images, refusait de faire le cerf aux abois et de se laisser dévorer par les chiens.

« Cela le fatigue, répondit Julie ; il est resté un peu languissant, depuis qu'il a été si malade. Et puis il est bien plus âgé que les deux autres : ce qui les amuse ne l'amuse plus.

— Eh ! on ne fait pas toujours ce qui vous amuse en ce monde ; et on n'y est pas pour ne songer qu'à soi.... Il prend depuis quelque temps des airs de songe-creux qui me déplaisent : cela ne mène qu'à la fainéantise. Il a besoin d'occupation, et je le mettrai au lycée à la rentrée. »



L'entrée au lycée de Didier compléta la séparation entre les deux frères. Marius régna sans conteste sur toute la maison, où Didier n'apparaissait plus que le soir, pour souper et se coucher sous la direction de Magarido. M. et Mme Giragne sortaient beaucoup, recevaient, donnaient à dîner ; leurs heures n'étaient pas celles de l'écolier. Il vivait à part, prenant le goût de son travail et de son existence régulière. Il ne voyait son beau-père que les jours de sortie ; mais tous les soirs, dans la petite chambre où avant de se mettre au lit il apprenait ses leçons du lendemain auprès de Magarido occupée à quelque ouvrage de couture, il voyait apparaître sa mère, belle et brillante, parée pour quelque fête.

Il la contemplait avec extase : « Oh ! je t'attendais, va ! je savais bien que tu ne t'en irais pas sans m'embrasser.... J'étais content parce que j'allais te voir ; à présent je serai content parce que je t'ai vue. » Ils se disaient un tendre bonsoir; et l'enfant avait quelque peine à se remettre à ses leçons, occupé qu'il était de répéter à Magarido « combien maman était belle ».

Marius approchait de sept ans, et Didier de douze, lorsque le hasard amena Kerzoncuff dans les bureaux de l'armateur Girague pour solliciter un commandement. De leur entrevue, le jeune capitaine tira seulement cette remarque, « que les Méridionaux sont des gens bien curieux », et il ne comprit qu'un an après, en causant avec Mme Baudoin, d'où venait la curiosité de M. Girague. Mais l'armateur en demeura bouleversé. Ainsi c'était donc vrai, ce récit du capitaine Baudoin, qu'il s'était obstiné à traiter de fable ! C'était Georges, son neveu, le fils de sa sœur, qui revenait vers lui, suppliant, comptant sur son pardon.... Et Numa Giragué, incapable de démêler le chaos de ses sentiments, se demandait s'il aurait pardonné.... Par moments, il inclinait vers la clémence, puis le ressentiment reprenait le dessus. « Non ! il m'avait trop offensé ; il a mérité son sort. J'ai dirigé ma vie d'un autre côté, je n'ai plus rien de commun avec lui ni avec les siens.... Mais quelle pitié !... pauvre petit Georges ! je le vois encore avec ses boucles blondes, quand je le faisais sauter sur mes genoux.... Comme il riait en criant : « Encore ! encore !... et finir ainsi ! »

Après la visite de Kerzoncuff, M. Giragué resta soucieux. Julie s'en aperçut et le questionna : il lui répondit par une défaite quelconque. Ce qui le faisait souffrir, il ne pouvait pas le lui confier ; il se rappelait son attitude en face du capitaine et de la petite Hermine. Il comprit qu'elle avait peut-être vu la vérité plus clairement que lui, et qu'elle n'avait pas voulu l'aider à la voir. Dans quel intérêt agissait-elle ainsi ? Marius n'était pas en cause ;... mais Didier ?... Oui, Didier, qui n'attendait rien que de ses bontés à lui, mais qui nécessairement passerait après sa nièce, s'il l'avait accueillie....

De ces réflexions il lui resta le sentiment amer d'avoir été

dirigé par sa femme, dans un sens peut-être opposé à celui qu'il aurait pris, son premier mouvement passé. Car, à peine le capitaine parti, il avait voulu le retrouver, faire courir après lui, prendre de nouvelles informations.... On ne l'avait pas trouvé, et, selon Julie, ce prompt départ était la preuve de sa fourberie. M. Girague l'avait admis alors ; et maintenant, ce prompt départ lui semblait tout bonnement le fait d'un homme pressé. Il avait été pauvre assez longtemps pour comprendre qu'on ne restât pas inutilement un jour de plus à l'hôtel.

Il garda donc une certaine rancune contre sa femme, et même contre le pauvre Didier, qui n'y était pour rien : il faut toujours en ce monde que les innocents payent pour les coupables. Et il pensa souvent, plus souvent qu'il n'eût voulu, à un homme qu'il avait vu naître et grandir, qu'il avait aimé comme son fils, et qui reposait maintenant dans les profondeurs de l'Océan; et aussi à une petite fille pâle aux grands yeux noirs, qui portait quelque part l'uniforme des orphelines élevées par la charité publique.... Elle était sa nièce pourtant !

N'était-il pas possible, s'il l'eût voulu, de retrouver cette enfant et de sceller par son adoption le pardon que dans son cœur il accordait maintenant à celui qui n'était plus ?

Numa Girague y songea. Écrire, s'informer, rechercher le capitaine Baudoin, tout cela pouvait se faire, sans doute. Mais qu'il est donc difficile à un homme de se déjuger, de revenir en arrière, de convenir qu'il a mal agi !

Numa Girague se voyait en face du capitaine, obligé de subir ses reproches; il lui semblait l'entendre dire : « A votre âge, vous devriez être capable de distinguer un menteur d'un honnête homme ! » et son orgueil se révoltait : il n'était pas habitué à ce rôle humilié. Et puis, s'il reprenait Hermine, quelle guerre dans sa maison ! Il se sentait las et vieilli, il aspirait à la paix. Cette petite, à peine entrevue, ne représentait pas pour lui une affection, elle représentait à peine un devoir;... à peine, car il s'évertuait à se persuader qu'il ne lui devait rien. « Bah ! concluait-il, laissons aller les choses ! » Il les laissait aller, mais il n'en était pas plus heureux pour cela.

Sa femme aurait donné beaucoup pour savoir d'où venait la sombre humeur qui l'envahissait de plus en plus. Elle avait complètement oublié Hermine. Que l'enfant fût ou non la fille de Georges Samarsolles, le capitaine Baudoin, mis à la porte avec elle, se l'était tenu pour dit et en avait débarrassé l'horizon. Nantes était loin de Marseille, et ces gens n'étaient pas riches : il n'y avait pas de raison pour qu'on les revît jamais. Ce n'étaient donc pas eux qui l'inquiétaient : mais qu'y avait-il ? M. Girague était-il malade ? avait-il fait des pertes d'argent ? Elle essaya de le questionner ; il répondit : « Je n'ai rien — je me porte bien — mes affaires vont à merveille », du ton d'un homme qui n'en veut pas dire davantage. Julie n'osa pas insister. Une chose qui l'inquiétait autant que l'humeur de son mari, c'était la diminution de son influence sur lui ; c'était Marius maintenant, à mesure qu'il grandissait, qui faisait tout ce qu'il voulait de son père. Julie ne pouvait pas se douter que son mari lui gardait rancune de l'avoir influencé pour lui faire commettre une mauvaise action, qu'il n'avait pas le courage de réparer. Les hommes manquent souvent de logique dans leurs jugements.

Cependant le temps passait. Marius avait huit ans, Didier en avait treize. Les vacances étaient revenues, et comme Marius s'était mis à aimer les grandes réunions d'enfants, on donnait pour lui des fêtes à l'Orangerie : friands goûters, jeux de toutes sortes, danses en plein air et dans les salons. Didier, ces jours-là, sortait de ses songeries ; il y avait parmi les invités des enfants de son âge, qui n'avaient pas comme Marius la manie du commandement perpétuel, et il jouait avec autant d'entrain que dans les cours du lycée. De plus, il avait le plaisir de faire à ses camarades les honneurs de l'Orangerie avec son beau parc et son petit bois embaumé. Il menait les chasses, les parties de barres et les farandoles avec une vivacité qui ravissait Marius lui-même, et le domaine retentissait de fusées de rires et de cris de joie à faire envie à quiconque avait passé l'âge de quinze ans.

Un jour pourtant, Mme Girague, qui piquait nonchalamment son aiguille dans sa tapisserie au bruit de cette joyeuse musique, fut saisie tout à coup par un silence subit,... puis des chucho-

tements, des *oh! comment? qu'a-t-il?* murmurés à voix basse. Elle quitta vite son métier et se montra, tout inquiète, à la fenêtre du salon.

« Voilà sa mère ! » dirent plusieurs voix.

Un groupe nombreux se pressait autour de quelque chose qu'elle ne pouvait pas voir, sur la grande pelouse du jardin. Elle sortit de la maison, s'avança vers les enfants.

« Qu'est-il donc arrivé? leur demanda-t-elle. Est-ce un accident? une chute? »

Les enfants s'écartèrent, et Marius, tout bouleversé, accourut au-devant d'elle en lui criant quelque chose où elle ne comprit que le nom de Didier.

« Didier! s'écria la pauvre mère, où est-il, Didier? Mon fils! mon enfant! réponds-moi!

— Je suis là, maman, n'aie pas peur, répondit une voix haletante. Je suis tombé... en glissant sur le gazon... qui était sec... et je ne peux plus me relever. »

Il vivait, au moins! elle avait eu une telle peur au premier moment qu'elle se sentit le cœur épanoui. Mais ce ne fut que pour un instant. Pourquoi ne pouvait-il pas se relever? Elle courut à lui; il souriait, la voyant toute tremblante, et il cherchait à la rassurer. « N'aie pas peur, maman, je n'ai pas de mal, je t'assure. » Et en effet, il semblait plus étonné que souffrant. Avec l'aide de sa mère et de deux grands camarades, il parvint à se mettre debout, et il essaya de marcher.

« Oh! maman, je boîte! dit-il. Est-ce que j'ai quelque chose de cassé? je le sentirais, pourtant! »

En effet, il boitait très bas, et Julie, effrayée, ne voulut pas qu'il fît un pas de plus. On le rapporta à la maison, où on le coucha, et on envoya chercher le médecin.

Hélas! pauvre Didier! adieu les courses folles, et la danse, et les jeux : le médecin parla de déboîtement, de coxalgie, et enferma le malade dans une gaîne de bois, sans pouvoir dire quand il lui permettrait d'en sortir.

Pauvre Didier! il avait aimé la solitude, mais la solitude en plein air, sous les grands arbres peuplés de ramages d'oiseaux,

ou sur la plage où il marchait lentement le long des festons que les vagues venaient tracer sur le sable à ses pieds. A présent, c'était la solitude dans une chambre, l'immobilité, la gêne, qui devient vite une souffrance, d'être étendu sans pouvoir bouger de place : une vie de prisonnier, et de prisonnier innocent : pauvre Didier ! Tant que la belle saison dura, il put encore jouir un peu de la campagne. On le portait à l'ombre, et sa mère restait auprès de lui pour l'amuser et le servir. Elle causait avec lui, et s'étonnait de tout ce qu'il avait amassé dans son esprit de pensées et de réflexions dont elle ne se serait jamais doutée. Et si bon, si tendre ! il lui devenait de plus en plus cher, son pauvre enfant infirme. Souvent elle se sentait tout à coup le cœur serré pour un mot qu'il avait prononcé : comme les autres enfants disent « quand j'étais petit », lui, il disait : « Quand je marchais. » Il disait aussi quelquefois : « Quand je marcherai », mais cette parole n'était pas plus égayante que l'autre ; quand cela arriverait-il ?

L'hiver revint, et il fallut rentrer à Marseille. Là, ce fut tout à fait la prison, et la solitude complète bien souvent. M. Girague venait le visiter le matin et le soir ; il lui souhaitait de se guérir bientôt, laissait tomber sur son front un baiser indifférent, et s'en allait.



M. Girague aimait la force et la santé ; la vue de Didier dans sa gaine de bois l'attristait, et il se détachait de lui de plus en plus. Marius venait faire une partie de cartes avec son frère, mais il en avait vite assez et retournait à des jeux plus remuants. Mme Girague aurait bien passé sa journée auprès de son cher malade, mais sa vie mondaine prenait presque tous ses instants, et son mari tenait à ce qu'elle la continuât : elle ne faisait donc que de courtes apparitions dans la chambre de Didier. Magarido avec sa corbeille à raccommodages était pour lui une compagnie plus assidue, mais elle avait aussi son service dans la maison.

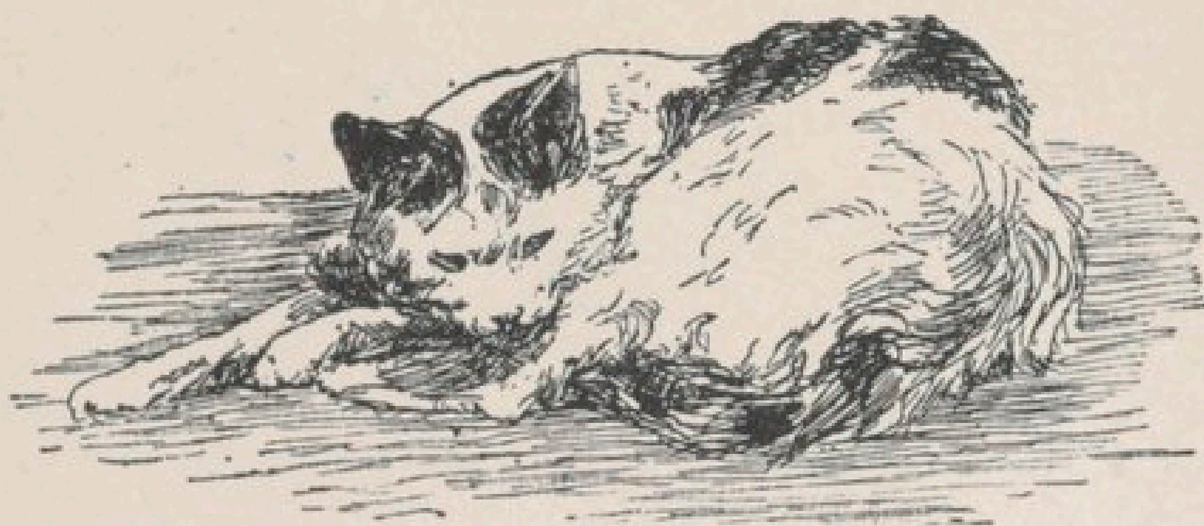
Didier trouvait donc les journées bien longues, malgré les



Il essaya de marcher.



livres dont on ne le laissait pas manquer, et les leçons qu'un professeur venait lui donner. Quand sa mère, libre un instant, accourait près de lui, il lui tendait les bras en disant tristement : « Ah ! maman, comme je m'ennuyais sans toi ! » Ce fils tant aimé, pour qui elle avait banni l'orpheline, elle ne pouvait pas seulement le défendre contre la tristesse et l'abandon. C'était le commencement de son châtiment.







« Une lettre de papa ! »

CHAPITRE XIII

Une lettre de papa ! — Où Catherine a la langue trop longue. — Les surprises projetées. — Réminiscences. — Ce qu'Hermine entendit au Jardin des Plantes.

« Maman, le facteur ! Une lettre de papa !

— Une lettre de papa ! » répétèrent en chœur trois petites voix ; et Denise, Hermine et Frédéric se rangèrent sur la même ligne, debout à deux pas de Mme Baudoin, à qui Catherine venait de remettre une lettre constellée de timbres étrangers.



Mme Baudoin ouvrit la lettre, la déplia, en parcourut rapidement les quatre pages, et poussa un soupir de soulagement.

« Ah ! il se porte bien. J'ai toujours peur, quand une lettre a tardé, ce qui est arrivé à celle-ci, qu'il ait été malade. Mais il se porte bien.... et il arrive !

— Quand, maman ? quand ?

— Il sera ici pour sa fête, la veille de la Saint-Jean. Quel

bonheur! Cela ne nous est pas arrivé souvent, de pouvoir lui souhaiter sa fête. La dernière fois.... quand est-ce donc?

— L'année de l'arrivée d'Hermine, s'écria étourdiment Catherine.

— Mais non! dit Denise étonnée. Je ne m'en souviendrais pas, puisque je n'ai qu'un an de plus qu'elle; et je me rappelle très bien que nous avons souhaité la fête à papa, avec un beau gâteau sur lequel il y avait un petit Amour qui tenait une rose. En aurons-nous un pareil, maman?

— Si vous voulez, dit la mère, qui avait lancé à Catherine un regard de reproche. Mais à présent que vous êtes grands, il faudra autre chose qu'un gâteau. Voyons, vous avez le temps de lui préparer des surprises : qu'allez-vous faire?

— Philippe n'aura qu'à lui présenter la liste de ses places, dit Catherine, qui était devenue rouge comme braise : premier partout, dans toutes les compositions, depuis le commencement de l'année! Voilà un vrai bouquet de fête! Si je pouvais être reçue à mon examen....

— Tu seras reçue, ma chère grande fille, et cela rendra ton père bien heureux. Et pour lui montrer que tu n'es pas seulement une savante, mais une vraie femme utile et agréable dans la maison, tu mettras ta jolie robe rose qui te va si bien et que tu as faite presque tout entière, et tu te chargeras de notre dessert.

— Oh! oui, s'écria Frédéric. Catherine nous fera une crème au chocolat et une tarte aux fraises, une grande!

— Papa l'aimerait peut-être mieux aux abricots, insinua Denise.

— Les deux, alors! reprit Frédéric : n'est-ce pas, Hermine?

— Oui, si maman veut bien.... deux petites....

— Non, deux grandes! pour que tout le monde ait des deux. Moi, j'aime mieux la tarte aux fraises; mais je voudrais bien aussi manger de la tarte aux abricots. Et toi?

— Oui, oui! » répondit la petite, du ton d'une personne qui pense à autre chose qu'à ce qu'elle dit. Mme Baudoin la regarda avec inquiétude.

« Et toi, Hermine, reprit-elle, que feras-tu pour la fête de papa?

— Je... je pourrais finir ma pantoufle, en me dépêchant bien; et Denise aussi, elle est plus avancée que moi. Et puis, je pourrais lui réciter quelque chose.

— C'est cela! On priera le cordonnier de monter bien vite les pantoufles, et vous écrirez, de votre plus belle écriture, votre fable ou votre compliment sur une grande feuille de papier encadrée de jolis dessins, que vous présenterez à votre père pour qu'il suive pendant que vous réciterez. Il faudra choisir quelque chose de joli.

— Oh! dit Denise, ce ne sera pas difficile à trouver. Mlle Leblond en a des quantités, de fables, de pièces de vers, de compliments pour les fêtes de tous les parents. On pourra même lui en demander un pour Frédéric.

— Un compliment? c'est bon pour les filles! interrompit fièrement l'écolier. Moi, je réciterai de l'*Athalie* à papa, ce sera bien plus beau. On ne l'apprend pas dans ma classe, mais il y a *un de quatrième* qui me prêtera son livre, parce que je suis très bien avec lui; je lui prête toujours mes billes pour jouer....

— Apprends *Athalie* si tu veux, dit la mère en riant, mais tâche surtout de rapporter de bonnes places, c'est encore ce qui fera le plus de plaisir à ton père. Et maintenant il est l'heure d'aller au lycée: pars tout de suite pour n'avoir pas besoin de courir. Vous, mes mignonnes, allez repasser vos leçons pour me les réciter avant de sortir. Reste avec moi, Catherine, j'ai besoin de toi. »

Catherine resta, le cœur battant; elle devinait ce que sa mère avait à lui dire.

Aussi prit-elle les devants : elle savait que quand on se blâmait soi-même, Mme Baudoin n'avait plus le courage de gronder.

« Ma chère maman, dit-elle d'une voix caressante et avec un regard suppliant, en se laissant glisser à genoux sur le coussin qui supportait les pieds de sa mère, j'ai été bien sotte tout à l'heure d'avoir la langue si longue! Pardonne-moi : je ne l'ai pas fait exprès : c'est parti comme cela, avant que j'aie eu le temps de réfléchir.

— Oui, c'est toujours la même chose, tu réfléchis après coup.

Tu sais bien pourtant que je tiens à lui laisser croire le plus longtemps possible qu'elle est votre sœur.

— Oui, maman, j'y ferai attention, je te le promets.... Moi aussi, j'y tiens.. . pauvre petite chérie! il me semble qu'elle nous aimerait moins, et cela me ferait bien de la peine.

— Je ne crains pas cela: la peine serait pour elle, et c'est ce qui m'inquiète.

— Oh! heureusement qu'elle ne se doute de rien. Je l'ai regardée : elle n'a sûrement pas compris ce que je disais.

— Je voudrais en être sûre. Elle est devenue bien rêveuse depuis quelque temps, presque triste, même. Nous ne voyons pas grand monde, et nous avons prié tous nos amis de nous aider à l'entretenir dans son erreur ; mais dans une ville on est connu de plus de personnes qu'on n'en connaît soi-même, et il ne tombe pas comme cela un enfant de trois ans dans une famille où il y en avait déjà quatre, sans que les gens bavardent à ce sujet. Je vois bien dans les rues, comme on se retourne pour regarder Hermine. Elle a peut-être entendu par-ci par-là des mots qui lui ont donné l'éveil: elle est très intelligente, cette petite!



— Oh! je crois bien! elle apprend tout ce qu'elle veut. Mlle Leblond m'a encore dit hier qu'elle était étonnante pour son âge et.... »

Le retour des deux petites filles coupa net la phrase commencée. Catherine se releva, non sans avoir quêté et reçu le baiser du pardon, et elle alla mettre son chapeau pendant que Denise et Hermine récitaient à Mme Baudoin leurs leçons du jour.

Mme Baudoin ne s'était pas trompée : il se aisait depuis un an dans la petite tête d'Hermine un travail dont l'enfant n'avait pas conscience, mais qui la rendait souvent silencieuse et comme absorbée. Les souvenirs endormis se réveillaient, à l'état très vague, si bien qu'il lui semblait avoir rêvé ces choses étranges; mais enfin ils se réveillaient. Il est bien difficile de dire à quel âge remonte chez les petits enfants

l'apparition de la mémoire. Elle est assez tardive chez ceux dont la vie a été tout unie, chaque jour pareil à la veille et au lendemain; mais s'il leur est arrivé quelque chose de frappant, un voyage, une chute, un gros chagrin, le don d'un joujou remarquable, voilà comme une balise plantée sur la plage unie de leur mémoire : c'est un souvenir qui leur restera, même quand tous ceux qui suivront, pendant des mois et des années, s'effaceraient sans laisser de trace. Bien plus, eussent-ils paru tout oublier au contact des nouveautés de la vie, quelque circonstance imprévue fera tout à coup jaillir le vieux souvenir des ténèbres du passé, et ils retrouveront vive et nette l'impression causée par la première poupée, le premier parapluie, la vue d'un gros insecte à pinces, effrayant pour les petits doigts, la brûlure qu'ils se sont faite en touchant au fer de la repasseuse, la première fusée qu'ils ont vue monter en l'air.

L'esprit d'Hermine, au commencement de son séjour à Nantes, avait été assez encombré par les nouveautés de sa vie pour qu'elle cessât bientôt d'y retrouver ses souvenirs. Le capitaine Baudoin avait repris la mer : plus de papa *capitaine!* Naturellement, au milieu des autres enfants qui disaient maman, tout court, elle n'avait pas tardé à faire comme eux : plus de *maman capitaine!* On lui disait : ta sœur, ton frère, en lui parlant de Catherine et de Denise, de Philippe et de Frédéric; elle s'était tout naturellement cru leur sœur. Partout où elle allait avec Denise, on les appelait « les petites Baudoin »; et dans le pensionnat de Mlle Leblond la directrice seule savait le vrai nom d'Hermine. On pouvait donc se croire à l'abri des indiscrétions : mais un secret n'est jamais bien gardé. Les amis de la famille Baudoin, qui avaient assisté à l'adoption de l'orpheline, n'auraient jamais rien dit devant elle qui pût lui donner des doutes sur sa naissance : mais pourquoi se seraient-ils privés de raconter son histoire au dehors? C'est une chose si agréable, d'apprendre à autrui des événements que l'on sait et qu'il ignore, surtout quand ces événements ont quelque chose de romanesque et d'extraordinaire! Et dans le cas présent, les bavards pouvaient se croire poussés par le sentiment de la justice. C'était si beau de

la part de ces excellents Baudoin, peu fortunés et déjà chargés de famille, d'avoir pris cette petite chez eux! On ne pouvait trop les en louer, et c'était leur faire honneur que de répandre cette histoire.

Ils l'avaient donc répandue, et pendant quelques semaines la modeste famille du capitaine avait été l'objet de l'attention générale, depuis le Jardin des Plantes jusqu'à Chantenay. A cette époque-là, cela n'avait pas grand inconvénient pour le secret que les Baudoin voulaient garder, Hermine étant trop petite pour s'en apercevoir, et depuis, la curiosité nantaise avait eu maintes fois l'occasion de se porter sur autre chose. Mais il y avait encore dans le quartier de la Fosse des gens qui se retournaient quand Hermine passait, et qui échangeaient, en croyant baisser la voix, des remarques à son sujet; et la petite fille avait entendu et retenu des mots glanés çà et là, qui n'attendaient qu'une occasion pour prendre un sens.

Cette occasion, ce fut la visite de Kerzoncuff. Sans le reconnaître précisément, elle sentit que ce n'était pas là un nouveau visage pour elle, et son nom bizarre la frappa également. Les autres enfants le connaissaient, ou avaient entendu parler de lui, il était venu plusieurs fois à Nantes, il avait navigué avec papa qui l'estimait beaucoup. Hermine les écoutait; mais son nom éveillait en elle tout un monde d'images confuses dont Denise et Frédéric n'avaient point l'idée. Elle avait essayé de leur en parler; mais elle avait vu bien vite à leurs regards étonnés qu'ils la soupçonnaient d'avoir rêvé ce qu'elle leur disait. La mer? les grandes vagues tout autour d'elle, tout près? une figure de vieux monsieur avec une grande barbe blanche? un mouton frisé avec des rubans rouges et des cornes d'or? On en voyait, de ces moutons-là, dans le grand bazar de la rue du Calvaire; mais jamais il n'en était entré dans la maison, cela coûtait bien trop cher! Le vieux monsieur, c'était sûrement le bonhomme Hiver qu'elle avait vu en songe une nuit de Noël, après avoir mis son soulier dans la cheminée. Et quant à la mer, Catherine et Philippe l'avaient vue autrefois, à Saint-Nazaire, où ils avaient conduit papa qui s'y embarquait; mais les petits n'é-

taient pas nés dans ce temps-là : Hermine croyait avoir vu ce qu'ils lui avaient raconté.

Hermine n'avait plus rien dit : Denise et son frère étaient évidemment de bonne foi. Mais à chaque instant ses visions lui revenaient. C'était l'étalage du marchand d'oiseaux, sur la place du Bouffay, qui lui présentait, à côté des pinsons et des fauvettes de France, les plumages de pourpre, d'or et d'émeraude des oiseaux nés au pays du soleil. Elle s'arrêtait devant eux, perdue dans une contemplation muette; et pendant que les autres enfants s'extasiaient sur leurs belles couleurs, elle cherchait où elle pouvait en avoir déjà vu de pareils. Au Jardin des Plantes, ce qu'elle aimait, c'était la grande serre des arbres exotiques; et un jour de pluie où la famille alla passer ses heures de récréation au musée de peinture, elle demeura en extase devant un ableau qui représentait la fête de Djagghernat. Tout cela, sans qu'elle s'en rendît compte, avait pour elle quelque chose de déjà vu.

Ce fut au Jardin des Plantes que lui arriva la révélation qui éclaira tout à coup d'une vive lumière ses souvenirs noyés dans le brouillard; et ce ne fut point dans la grande serre, mais au bord du bassin où l'on descend par un étroit escalier aux marches verdies par la mousse. Hermine était venue s'y reposer, parce qu'elle était un peu lasse d'une grande partie de cache-cache; car on retrouvait des camarades le jeudi au Jardin des Plantes, et on s'y amusait de bon cœur. La petite fille voulut laisser passer un tour sans jouer et se glissa dans les bosquets qui entourent le bassin; elle était sûre qu'on ne viendrait pas l'y chercher, cet endroit étant interdit à cause du risque de tomber dans l'eau en courant. Hermine n'était pas désobéissante, mais comme elle ne venait là que pour y rester tranquille, elle pensa qu'elle pouvait se le permettre.

A peine était-elle blottie derrière un arbre, bien cachée aux gens qui pouvaient venir se promener dans l'allée circulaire, qu'elle entendit une voix de femme qui disait : « Alors, ce n'est pas une petite Baudoin ? »

Vivement, Hermine écarta le feuillage; et sur l'allée, marchant

lentement, elle vit deux dames qu'elle reconnut. L'une était la mère d'une de ses petites compagnes de la pension Leblond, et elle connaissait la famille Baudoin depuis plusieurs années. L'autre avait été, deux ou trois jours auparavant, amenée par elle chez Mlle Leblond pour traiter de l'entrée au pensionnat de ses filles; elle avait visité les classes, la cour, les dortoirs, le réfectoire, et Hermine l'avait très bien vue, parce qu'elle s'était arrêtée devant elle en disant à l'autre dame : « Voyez donc quel type étrange! de quel pays peut être cette enfant? » Hermine n'avait pas entendu la réponse; même il lui semblait que la dame à qui elle s'adressait avait passé très vite et n'avait pas répondu du tout.

Cette fois-ci elle lui répondait, et Hermine entendit très distinctement : Non, c'est une enfant que le capitaine Baudoin a sauvée dans un naufrage. »

Il y a dans le monde beaucoup de personnes qui ne savent pas causer en marchant, à moins qu'il ne s'agisse de bagatelles peu intéressantes. Mais qu'il arrive dans la conversation quelque chose qui les étonne, elles s'arrêtent net : ainsi fit la dame en entendant cette révélation extraordinaire.

« Pas possible, ma chère! Et ses parents?

— Morts tous les deux, la mère aux Indes et le père sur le bateau. Ce bateau, le *Saint-François*, a été quelques jours après coupé en deux par un grand paquebot; c'est alors que le capitaine Baudoin a sauvé la petite. Il y a longtemps de cela; elle avait trois ans au plus quand il l'a amenée chez lui.

— Et elle n'avait pas de famille, de grands-parents, rien?

— Si, un oncle très riche : mais il n'a pas voulu la prendre; alors les Baudoin l'ont gardée.

— C'est admirable! Est-ce qu'ils sont riches, eux?

— Oh! pas du tout; et ils ont quatre enfants.

— Eh bien, on donne le prix Montyon à des gens qui ne le méritent pas autant qu'eux. Car enfin, ils ne lui devaient rien à cette petite; ils pouvaient parfaitement la mettre à l'hospice. »

La dame reprit sa promenade et Hermine entendit encore quelques mots à la louange des Baudoin, puis les deux dames



Elle était blottie derrière un arbre.

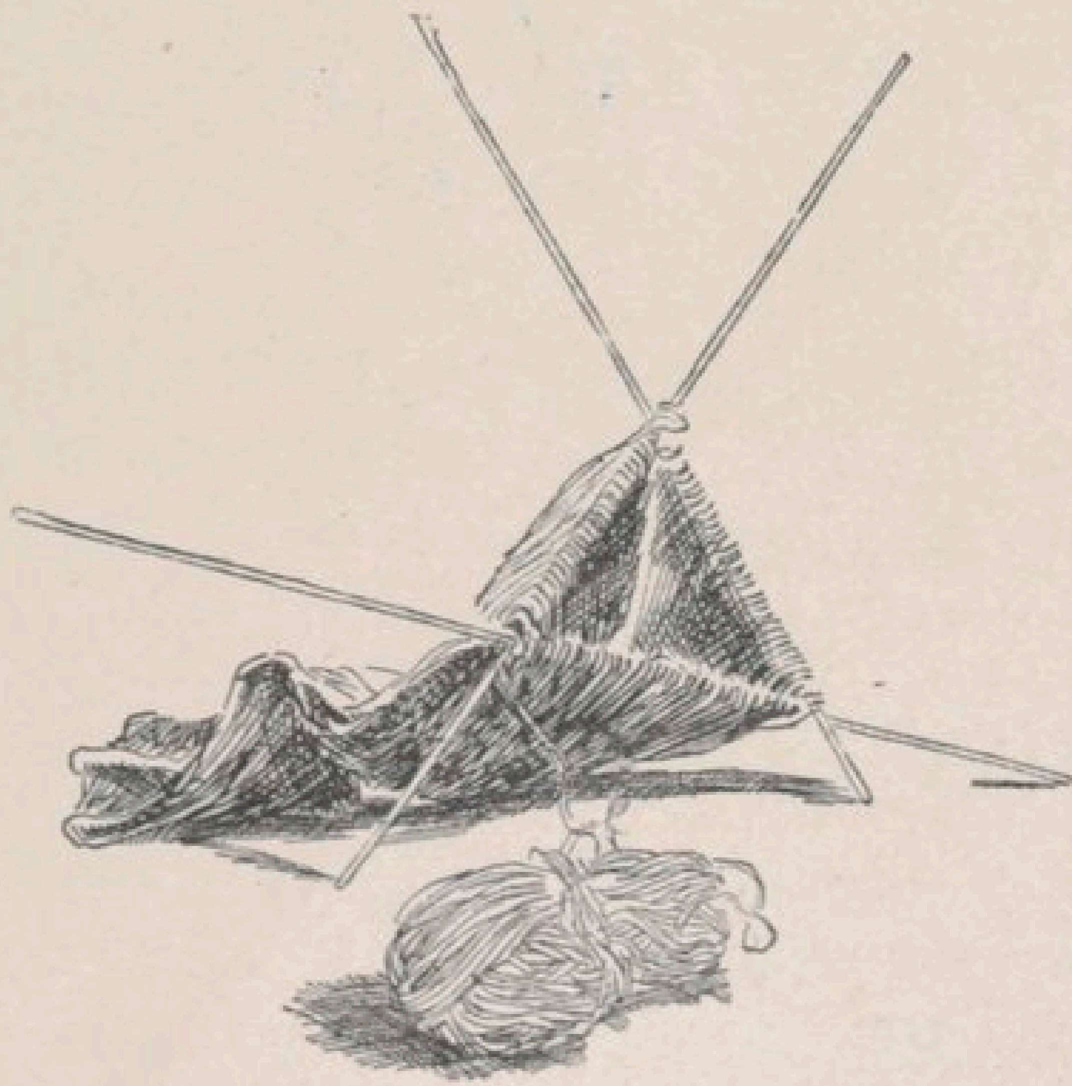


s'éloignèrent et elle n'entendit plus rien. Comme elles disparaissaient au tournant de l'allée, une voix appela de loin « Hermine! » et des voix plus aiguës, se rapprochant, répétèrent : « Hermine! Hermine! où es-tu ? Sors de ta cachette, nous allons sur le Cours entendre la musique militaire! »

Hermine se leva et marcha comme un automate du côté d'où venaient les voix.

« Ah! la voilà! » cria Frédéric. Et Mme Baudoin accourut au-devant de la petite fille.

« Où étais-tu donc, ma chérie? je te trouve bien pâle. Tu te reposais à l'ombre? Pourvu que tu n'aies pas pris un refroidissement! Allons, cours un peu au soleil pour te réchauffer : il ne faudrait pas être malade, quand nous attendons papa! »





Elle récita ses leçons à Philippe.

CHAPITRE XIV

Où Hermine relie ses souvenirs. — Craintes de Mme Baudoin. — Préparatifs de la Saint-Jean. — La fête du père de famille.

Ce jour-là, Hermine parut plus que jamais perdue dans ses rêvasseries; si bien que Mme Baudoin, craignant qu'elle n'eût attrapé un refroidissement au Jardin des Plantes — il fallait qu'elle fût malade pour être ahurie comme cela — la coucha de bonne heure et lui porta dans son lit un lait de poule à la fleur d'oranger. La petite fille se laissa faire : elle ne demandait qu'à être seule pour penser à son aise.

Elle avait trouvé le fil, elle pouvait maintenant relier ses souvenirs. Sa mère était morte aux Indes... c'était là sans doute qu'elle était née? Elle connaissait ce pays-là sur une carte : elle savait que c'était très loin. Elle savait aussi qu'on y voyait des gens qui n'étaient pas pareils à ceux de Nantes; et des oiseaux! Voilà donc pourquoi elle reconnaissait ceux de la place du Bouffay! Et les arbres! ils devaient être pareils à ceux de la grande serre. Et la mer? sûrement elle l'avait vue, puisque le capitaine

l'avait sauvée du naufrage.... Et le vieux monsieur? c'était certainement l'oncle qui n'avait pas voulu d'elle. Il n'y avait que le mouton frisé qu'elle ne réussissait pas à caser : mais tout le reste, elle était bien sûre à présent de ne l'avoir pas rêvé.

Ainsi donc elle n'avait pas de mère, pas de père non plus, puisqu'il était mort sur le bateau.... Hermine, élevée dans la famille d'un marin, savait ce qui arrive dans ces cas-là : son père était allé tout au fond de la mer.... Une enfant malheureuse eût trouvé là des motifs de s'apitoyer sur son propre sort, de pleurer ces parents dont elle ne se rappelait ni la voix ni le visage, de se répéter cent fois avec désespoir : « Orpheline! orpheline! » Mais elle était si heureuse, elle se sentait si bien aimée, que le seul sentiment qui s'éveilla en elle fut une tendre pitié pour ces parents inconnus; et, joignant ses petites mains, elle répéta tout as la prière pour les morts que Catherine lui faisait dire chaque soir avant de la coucher. Elle n'avait jamais su pour qui on la faisait prier ainsi : elle le comprenait maintenant....

Oui, son père et sa mère n'étaient pour elle que des ombres; mais son cœur aimant s'élançait de toutes ses forces vers ceux qui les avaient remplacés. Ils n'étaient pas riches... elle le savait bien, puisque sans cesse, à chaque désir exprimé par un des enfants, quelque voix répondait : « Cela coûte trop cher! » Une petite fille à nourrir, à habiller, à élever, cela coûte très cher aussi : s'ils ne s'étaient pas chargés d'elle, ils pourraient certainement acheter bien des choses dont ils se privaient. Ils auraient pu la mettre à l'hospice, la dame l'avait dit. A l'hospice! comme ces pauvres petites filles qu'on voit se promener deux par deux, coiffées de bonnets blancs, qu'on élève pour en faire des servantes, et qui n'ont personne pour les aimer! Excusez la remarque sur les bonnets blancs : Hermine, sans être vaniteuse ni coquette, était très contente lorsque Catherine lui avait fait un joli chapeau.

Ce n'était d'ailleurs pas cela qui la touchait le plus dans le sort des enfants de l'hospice; c'était le reste.... Servante! comme la femme qui venait le matin pour faire les gros ouvrages, monter l'eau et le bois, laver la cuisine, récurer les casseroles, vider la

boîte à ordures.... Ce n'était pas l'ouvrage qui la rebutait; tout le monde s'y mettait dans la famille, et elle-même considérait comme une faveur, comme un éloge donné à son adresse, la permission d'essuyer les bibelots, les vitres, les tasses, de frotter les meubles avec un chiffon de laine pour les faire reluire, de peler des pommes de terre ou de brosser les tapis.

Mais faire cela et bien d'autres choses par métier, comme la femme de ménage, cela entraînait pour elle tout un monde d'idées et d'occupations subalternes et vulgaires, d'ignorance, de langage grossier.... Oh! pourrait-elle jamais être assez reconnaissante envers ceux qui l'avaient sauvée de cette vie-là! Autre chose encore : les pauvres petites orphelines de l'hospice, est-ce qu'on les aimait? est-ce que les religieuses les prenaient sur leurs genoux pour les embrasser en leur donnant toutes sortes de noms caressants? Non, sans doute; elles avaient trop de petites filles à soigner, elles ne pouvaient pas s'occuper de chacune à part des autres. Et puis, quand elles le feraient, il manquerait toujours aux enfants de l'hospice le père qui travaille au loin, dont on parle, pour qui l'on prie le soir, dont on souhaite le retour et dont la figure est si rayonnante de bonheur quand il revient et qu'il enveloppe ses enfants de ses bras, tous ensemble, en les serrant comme s'il voulait les faire entrer dans son cœur.... Et Hermine, pénétrée de reconnaissance et d'amour, murmurait tout bas, bien bas de peur qu'on ne l'entendît : « Oh! papa capitaine! cher papa! chère maman! ils m'aiment autant que les autres... et moi, je les aime davantage.... Mes frères, mes sœurs! »

Elle s'endormit en pensant à ses bienfaiteurs; et Mme Baudoin, qui vint la regarder, constata que ses joues étaient roses et qu'elle souriait. « Allons, ce ne sera rien, dit-elle à Catherine; j'ai eu peur un moment, quand nous avons quitté le Jardin des Plantes : elle était si pâle! Elle s'était peut-être fatiguée; il faudra veiller à ce qu'elle ne coure pas trop. Elle est plus délicate que Denise et Frédéric. »

Le lendemain matin, la bonne Mme Baudoin fut complètement rassurée : Hermine avait le teint reposé, les yeux brillants, et elle lui jeta les bras autour du cou en lui disant entre deux bai-

sers : « Oh! maman, comme je t'aime! — Moi aussi, ma chérie, je t'aime bien! » répondit Mme Baudoin en lui rendant ses caresses; et elle se disait en elle-même : « Chère mignonne! je voudrais bien savoir comment on ferait pour ne pas l'aimer! Je ne sais pas à quoi elle pense aujourd'hui : à quelque chose de gai, bien sûr, cela se voit dans ses yeux. J'aime mieux cela que les mines de songe-creux qu'elle prend quelquefois : j'avais peur, ces derniers temps, qu'elle eût découvert quelque chose de son histoire. »

Elles étaient vaines, les craintes de Mme Baudoin; c'était précisément parce qu'elle avait découvert le secret de son adoption, qu'Hermine avait le cœur si joyeux. Elle se leva gaiement, aida à faire son petit lit, repassa ses leçons qu'elle récita sans faute à Philippe, et partit avec ses sœurs pour la pension, le tout avec sa figure la plus radieuse.

En route, elle retomba dans ses songeries. Elle avait déjà beaucoup d'idées, la petite Hermine; en ce moment, celle qui dominait les autres, c'était le désir d'exprimer sa reconnaissance à ses bienfaiteurs. « Car, se disait-elle, à présent que je sais ce que je leur dois, je ne peux plus accepter tout sans leur dire merci : mais comment faire? » Et Hermine cherchait, et ne trouvait point : car si, comme je l'ai dit, sa petite cervelle contenait beaucoup d'idées, la manière de les exprimer lui manquait. Il y a bien des gens plus âgés qu'elle qui lui ressemblent en cela.

Catherine, en arrivant à la pension, alla tout d'abord prier Mlle Leblond de vouloir bien donner aux deux petites quelque chose à apprendre et à copier pour la fête du capitaine, qui allait arriver juste à la Saint-Jean.

Mlle Leblond était intelligente. Elle possédait bien, comme toutes les maîtresses de pension, des recueils de morceaux choisis en vers et en prose, de fables, de compliments pour les fêtes et les anniversaires; mais elle n'en abusait pas. Jamais elle n'aurait suggéré à une de ses élèves l'idée d'y puiser : elle ne le faisait que sur la demande expresse des familles ou des petites filles elles-mêmes; et dans ce cas-là, elle mettait le livre entre

les mains de l'enfant en lui disant de prendre ce qui lui plairait. Elle était bien sûre ainsi que l'élève ne choisirait que ce qu'elle comprendrait, et par suite, qu'elle le dirait bien et le copierait de sa meilleure écriture. Il y avait toute une partie de ses recueils dont la tranche était aussi nette, et les pages aussi blanches que celles d'un livre neuf : c'était le quartier des compliments, où personne n'avait jamais voulu pénétrer.

Mlle Leblond donna donc un volume à Denise et un autre à Hermine, et les laissa feuilleter à leur guise. Le choix de Denise fut bientôt fait ; elle tomba sur un dialogue qui lui parut charmant :

« Comment vous nommez-vous ?
— J'ai nom Éliacin. »

Elle lut jusqu'au bout. « C'est très joli cela ! C'est l'histoire du petit Joas, je la reconnais ; mais c'est bien plus joli dans ce livre-là que dans mon histoire sainte.... Ah ! il y a écrit au-dessus : « Fragment d'*Athalie*.... Tiens ! c'est cela, *Athalie*, que Frédéric veut apprendre ! J'en apprendrai, moi aussi, sans aller au lycée ; c'est Frédéric qui sera attrapé ! »

Et, riant sous cape à l'idée du bon tour qu'elle jouerait à Frédéric, Denise commença à apprendre le « fragment d'*Athalie* ».

Pendant ce temps-là, Hermine cherchait pour son compte. Si elle allait trouver quelque chose qui se rapporterait à sa situation ? une histoire d'enfant qui aurait perdu ses parents, et qui en retrouverait d'autres ? Les gens qui font des livres savent trouver des mots pour tout dire....

Elle avait déjà feuilleté la moitié du volume sans rien rencontrer qui lui convînt, et elle touchait au quartier des compliments — terrain en friche — lorsque ses yeux furent attirés par deux vers, les deux derniers d'une fable. « Oh ! c'est vrai cela ! » pensa-t-elle ; et, retournant en arrière, elle lut toute la fable. Quand elle l'eut finie, elle était décidée. Ce n'était pas tout à fait son histoire, mais en plusieurs endroits l'auteur avait mis juste ce qu'elle voulait dire. La fin surtout : oh ! comme c'était bien cela !

La veille de la Saint-Jean arriva. C'était justement un jeudi : point de classe! on pouvait se livrer sans réserve aux émotions fiévreuses de l'attente. Le capitaine était depuis deux jours à la Rochelle, port d'attache de son dernier bateau; il serait à quatre heures à Nantes, si la diligence n'avait pas de retard. Depuis le matin les enfants ne tenaient pas en place, les grands pas plus que les petits. On entendait à chaque instant la voix de la mère de famille : « Catherine! as-tu mis les toilettes des petites sur leurs lits? Philippe! as-tu monté du vin de la cave? il faudra boire à la santé de papa. Prends du Frontignan, c'est doux, les enfants pourront en boire.... Denise, on sonne; va ouvrir, j'ai les mains dans la farine. Mettez les fleurs dans les grandes potiches, et tâchez d'en garder pour les vases de la cheminée.... Deux heures qui sonnent! dépêchez-vous, mes enfants. Voilà mes tartes au four; j'ai un petit moment pendant qu'elles cuisent. Savez-vous bien vos surprises, mes enfants? Quand je pense que je n'ai pas eu le temps depuis ce matin de vous faire réciter! Voyons si tu sais, Denise? »

Ce n'était point du tout l'affaire de Denise, ni celle d'Hermine non plus, de réciter ainsi devant toute la famille les vers qu'elles avaient choisis. Denise se récria : c'était une surprise, personne ne devait la connaître; Mlle Leblond les avait fait réciter toutes les deux, et elle avait dit qu'elles savaient très bien. Quant à Frédéric, il déclara qu'il venait de réciter à Philippe. Mme Baudoin ne voulut pas les contrarier; après tout, s'ils se trompaient, le père leur saurait toujours gré de l'intention.

Tout est prêt : le couvert est mis sur la plus belle nappe du ménage; les verres et les carafes sont clairs comme du cristal, l'argenterie brille comme si elle était neuve. Dans une des grandes potiches s'étale un énorme bouquet de coquelicots couleur de pourpre, dans l'autre de larges marguerites blanches au cœur d'or; çà et là, sur la cheminée, sur le buffet, sur les étagères, des vases apportés par le capitaine de tous les pays qu'il a visités offrent aux yeux, comme si les fleurs de la terre natale voulaient souhaiter la bienvenue au voyageur, les bluets délicats, les frêles roses d'églantier, le chèvrefeuille embaumé, la digitale

aux clochettes tachetées et l'asphodèle aux fleurs blanchâtres rayées de filets bruns. C'est Philippe et Frédéric qui sont allés dès l'aube les cueillir dans la rosée, et ce sont leurs sœurs qui les ont disposées ainsi, de manière à mettre de la gaieté dans le moindre coin. Et maintenant que la ménagère vient de retirer ses tartes du four, il ne lui faudra pas grand temps pour faire sa toilette. Denise et Hermine sont déjà revêtues de leurs robes blanches et coiffées de leurs chapeaux de paille. Catherine pose le sien sur sa tête, et s'assure que son brevet tout neuf, conquis la semaine précédente, est bien là dans le tiroir, noué d'une faveur bleue. En route! la place Graslin, où se trouvent les bureaux de la diligence, est loin de la place du Sanitat, et il ne faudrait pas que le père, en arrivant, ne trouvât personne à l'attendre.

. . . .

C'est à la fin du dîner, au moment où les portions de tarte viennent d'être distribuées, et où Mme Baudoin débouche la bouteille de Frontignan, qu'on souhaite la fête du père. « C'est demain la Saint-Jean : vive papa! A la santé de papa! » Et l'on choque les verres, et l'on rit, excepté la mère à qui la joie met des larmes dans les yeux : et chacun exhibe sa surprise.... C'est le brevet de Catherine; c'est le bulletin de Philippe, tout chargé de bonnes notes et de bonnes places; c'est celui de Frédéric, moins brillant mais plein d'espérances. Puis le jeune garçon récite avec aplomb le Songe d'Athalie, à la satisfaction générale.

« A vous maintenant, mes bichettes! » dit le capitaine à Denise et à Hermine qui se tiennent debout devant lui, un rouleau de papier à la main. « C'est pour moi, cela? Voyons! C'est très bien écrit, ma Denise, c'est digne de la belle feuille de papier à dessins. Des dessins maritimes, vraiment! des canots, un rocher avec la mer autour, et des mouettes qui volent! C'est très beau!... « Fragment d'*Athalie* »....

— Moi aussi, je sais de l' « Athalie », dit Denise en jetant un regard de triomphe à Frédéric. Écoute, papa! »

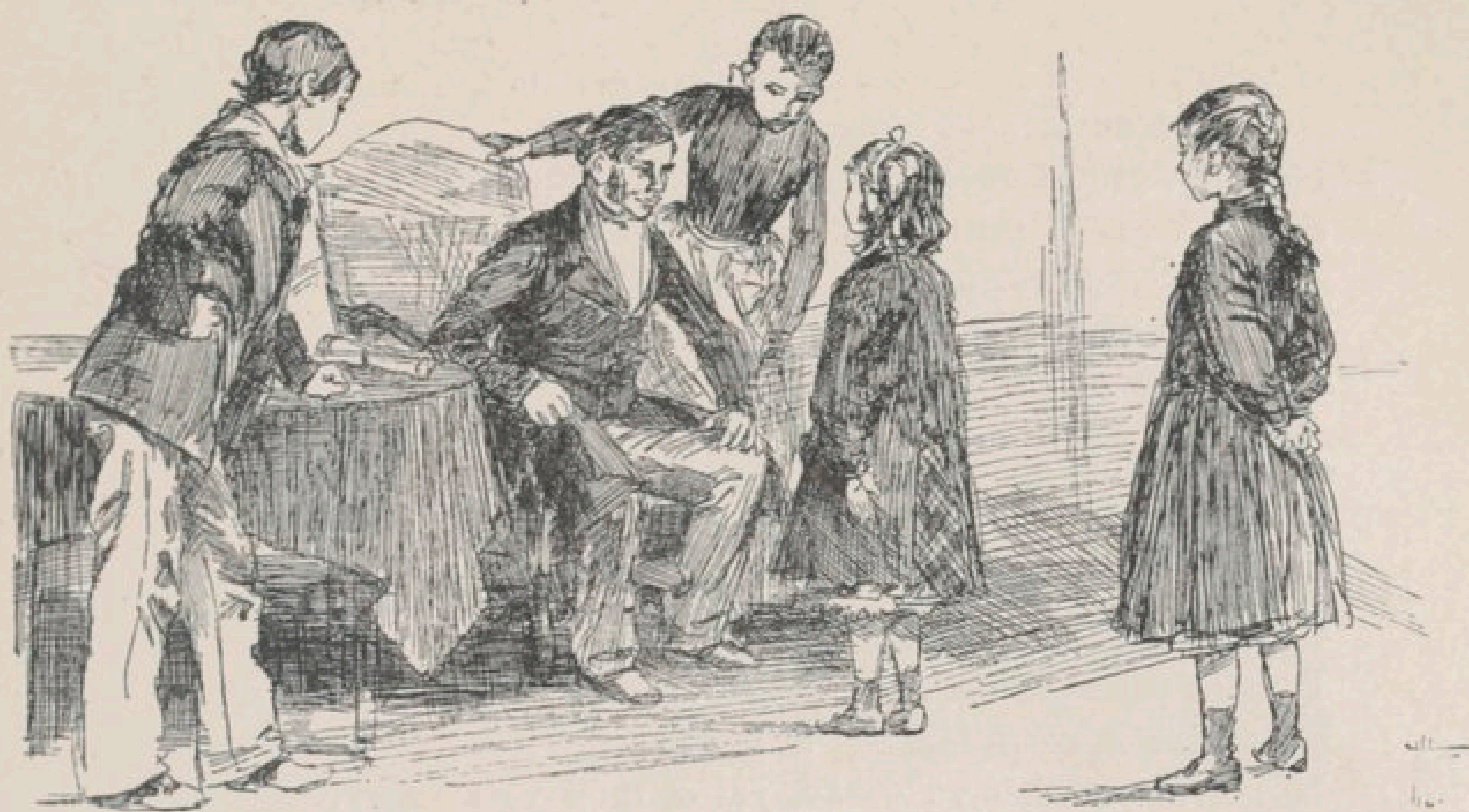
Inutile de dire qu'elle récita sans faire une faute le dialogue d'Athalie et du jeune Éliacin. Quand Denise eut reçu les éloges

qui lui étaient dus, Hermine s'approcha à son tour, et son rouleau passa de sa petite main tremblante dans la grande main du capitaine. Comme le cœur lui battait!

« Tu es bien pâle, ma fillette : tu n'es pas malade? » lui dit son père adoptif en l'attirant entre ses genoux.

Hermine fit signe que non et commença.





Hermine récita.

CHAPITRE XV

Une fable de Florian. — Révélations et éclaircissements. — La prière d'Hermine. Une année heureuse.

« Les *Serins et le Chardonneret*, fable, » dit Hermine en tâchant de donner de l'assurance à sa voix.

— Un joli titre ! Va, ma chérie ! »

Elle prit une grande respiration, et récita :

« Un amateur d'oiseaux avait, en grand secret,
Parmi les œufs d'une serine,
Glissé l'œuf d'un chardonneret.
La mère des serins, bien plus tendre que fine,
Ne s'en aperçut point, et couva comme sien
Cet œuf, qui dans peu vint à bien.
Le petit étranger, sorti de sa coquille,
Des deux époux trompés reçoit les tendres soins,
Par eux traité ni plus ni moins
Que s'il était de la famille ;
Couché dans le duvet, il dort le long du jour
A côté des serins dont il se croit le frère,
Reçoit la becquée à son tour,
Et repose la nuit sous l'aile de la mère.

Chaque oisillon grandit, et, devenant oiseau,
D'un brillant plumage s'habille ;
Le chardonneret seul ne devient point jonquille,
Et ne s'en croit pas moins des serins le plus beau.
Ses frères pensent tout de même :
Douce erreur, qui toujours fait voir l'objet qu'on aime
Ressemblant à nous trait pour trait !
Jaloux de son bonheur, un vieux chardonneret
Vint lui dire : « Il est temps enfin de vous connaître ;
Ceux pour qui vous avez de si doux sentiments
Ne sont point du tout vos parents.
C'est d'un chardonneret que le sort vous fit naître ;
Vous ne fûtes jamais serin : regardez-vous !
Vous avez le corps fauve et la tête écarlate ;
Le bec... — Oui, dit l'oiseau, j'ai ce qu'il vous plaira,
Mais je n'ai point une âme ingrate,
Et mon cœur toujours chérira
Ceux qui soignèrent mon enfance.
Si mon plumage au leur ne ressemble pas bien,
J'en suis fâché ; mais leur cœur et le mien
Ont une grande ressemblance.
Vous prétendez prouver que je ne leur suis rien ?
Leurs soins me prouvent le contraire.
Rien n'est vrai comme ce qu'on sent :
Pour un oiseau reconnaissant,
Un bienfaiteur est plus qu'un père ! »

Le capitaine n'avait pas d'abord fait plus d'attention à ce que lui récitait Hermine qu'aux fragments d'*Athalie* de Denise et de Frédéric. Mais bientôt le tremblement du petit corps qui s'appuyait contre ses genoux, l'accent de la voix enrouée par une émotion extraordinaire, l'expression des grands yeux noirs levés vers lui, lui firent comprendre qu'il y avait là autre chose qu'un exercice de mémoire. Il écouta : il savait d'après les souvenirs de l'enfance de Catherine, élevée à la pension Leblond, que les petites filles choisissaient toujours elles-mêmes les morceaux qu'elles voulaient dire à leurs parents pour une fête ou un anniversaire. Hermine avait donc dû choisir cette fable.... Pourquoi ? quelle étrange coïncidence ! Il regarda sa femme, et la vit aussi surprise que lui ; Catherine et Philippe échangeaient des coups d'œil qui semblaient demander ce que cela voulait dire.... Hermine continuait ; sa voix s'était raffermie, et elle mettait une tendresse si passionnée dans les paroles de recon-

naissance du petit oiseau, qu'on ne pouvait douter que ce ne fût son cœur qui parlât. A mesure qu'elle avançait, ses yeux se remplissaient de larmes; et sa voix s'éteignit sur le dernier vers, pendant qu'elle éclatait en sanglots.

« Qu'as-tu donc, ma pauvre petite chérie ? » lui dit le capitaine en la soulevant pour l'asseoir sur son genou. Il pencha la tête vers elle; alors elle lui jeta ses bras autour du cou et l'étreignit de toutes ses forces, pleurant toujours et répétant d'une voix mouillée de larmes : « Oh ! papa capitaine ! *un bienfaiteur est plus qu'un père !* Papa ! cher papa ! chère maman ! »

Mme Baudoin s'était approchée, et joignait ses caresses à celles de son mari pour calmer le pauvre petit oiseau reconnaissant; Philippe et Catherine, agenouillés devant elle, baisaient ses petites mains tremblantes et l'appelaient leur mignonne, leur trésor, leur petite sœur chérie; et Denise et Frédéric, qui n'y comprenaient rien, commençaient à s'attendrir par esprit d'imitation.

« Voyons, ma chère petite fille, lui dit Mme Baudoin quand elle la vit un peu calmée, ne pleure pas ainsi, tu nous fais trop de peine. Est-ce que des méchants t'ont dit quelque chose qui t'ait fait du chagrin ?

— Pas de chagrin... non.... Je sais que je ne suis pas votre petite fille... la dame l'a dit à l'autre dame, dans l'allée autour du bassin... je l'ai entendue.... »

Le capitaine et sa femme se regardèrent, consternés.

« Alors, continua Hermine, je me suis rappelé des choses que je croyais avoir vues en rêve. Et j'ai eu du chagrin, oui, un peu, en pensant que vous étiez si bons et que moi j'étais quelquefois méchante....

— Méchante ! pauvre trésor ! jamais, bien sûr.

— Si.... A présent que je sais, jamais je ne serai plus méchante, jamais !... Et j'ai senti que je vous aimais tant, tant, que je ne pourrais jamais trouver des mots pour vous le dire ; alors j'ai pensé que j'en trouverais peut-être dans le livre de Mlle Leblond.... Et j'ai trouvé la fable du petit oiseau, et je l'ai apprise pour vous dire que je vous aime.... Oh ! mon Dieu, que je vous aime donc tous les deux ! »

Le capitaine essuya du revers de sa main une larme qui faisait son chemin dans les rides de sa joue ; et il dit à sa femme en hochant la tête :

« Hein ! avons-nous bien fait de la garder pour nous ? Quand je pense à cet imbécile de là-bas, qui s'est privé de ce bonheur-là ! »

Bien souvent, les soirs de fête, les enfants, groupés autour de leur père, lui avaient dit : « Papa, conte-nous une histoire de tes voyages ! » et rien ne leur semblait plus beau que ses récits . il avait parcouru tant de pays et vu tant de choses merveilleuses ! Mais jamais il ne les avait tenus suspendus à ses lèvres, haletants et passionnés, comme cette veille de la Saint-Jean. Car Hermine voulait savoir son histoire, et il n'y avait plus maintenant d'inconvénients à la lui raconter. Le capitaine la reprit donc depuis son embarquement sur le *Saint-François* avec le pauvre Georges Samarsolles, qui l'avait presque aussitôt laissée orpheline ; il lui raconta l'abordage, et comment elle avait passé une nuit toute seule avec lui sur la mer dans un petit canot, où elle avait dormi, et où elle avait voulu jouer à cache-cache dès qu'elle s'était réveillée ; il lui dépeignit l'arrivée de la chaloupe qui venait à leur recherche.

« Tu avais déjà de fameux yeux ! dit-il : tu as reconnu mon second sur la chaloupe, je ne sais combien de temps avant moi. C'était ton meilleur ami sur le *Saint-François ;* mais c'est égal, j'ai été joliment étonné quand tu as crié : « Kerzoncuff ! » Et c'était bien lui !

— Kerzoncuff.... reprit la petite d'un ton sérieux ; il me semblait bien que je le connaissais.... Et après, papa ? »

Elle ne disait plus *papa capitaine.*

A mesure qu'il parlait, elle retrouvait, dans ses souvenirs, de grandes rues où il faisait très chaud, une belle dame, un vieux monsieur méchant qui parlait très fort.... Il lui manquait encore quelque chose.

« Papa, demanda-t-elle quand il eut fini, tu n'as pas parlé du mouton frisé. Où est-ce donc que je l'ai vu, le mouton frisé ? »

Le capitaine ouvrit de grands yeux.

« Le mouton frisé ? quel mouton, ma chérie ?

— Un mouton blanc, avec des cornes d'or et des rubans rouges....

— Je ne vois pas de mouton.... Ah ! si. Quelle mémoire tu as, petite ! Je me rappelle à présent que pendant que je racontais mon affaire à la femme de ton oncle, il est entré deux petits garçons avec un mouton comme tu dis, et que tu m'as quitté pour aller jouer avec eux. Es-tu contente, à présent ? »

Hermine sourit. Le mouton frisé avait occupé une très grande place dans ses préoccupations, et elle était bien aise d'être fixée sur le rôle qu'il avait joué dans sa vie.

Quand l'histoire fut finie, elle resta un moment silencieuse, blottie contre le cœur de Mme Baudoin, qui l'avait prise sur ses genoux pour atténuer par ses caresses ce que le récit du capitaine pourrait avoir de douloureux pour elle. Puis se redressant tout à coup :

« Merci, papa, mon cher papa ; je suis bien aise de savoir toute mon histoire. Mais pourquoi ne me l'a-t-on pas dite plus tôt ?

— Parce que, parce que.... tu étais trop petite... tu n'aurais peut-être pas compris.... Nous t'aimions tant ! tu n'aurais eu qu'à ne plus nous aimer !

— Ne plus vous aimer ! papa ! maman ! Au contraire !

— Comment, au contraire ?

— Oui... parce que vous n'êtes pas obligés de m'aimer... alors, il faut que je vous aime plus que si j'étais votre petite fille.. . Je ne peux rien faire pour vous à présent, mais quand je serai grande ! »

Ce soir-là, en faisant sa prière, Hermine, qui avait retenu les noms de ses parents, ajouta à la vague formule : « pour nos parents qui sont morts » une prière sortie de son cœur, « pour papa et maman Samarsolles, et pour l'autre papa et l'autre maman qui les ont remplacés ; conservez-les en bonne santé, mon Dieu, et aidez-moi à leur prouver combien je les aime ».

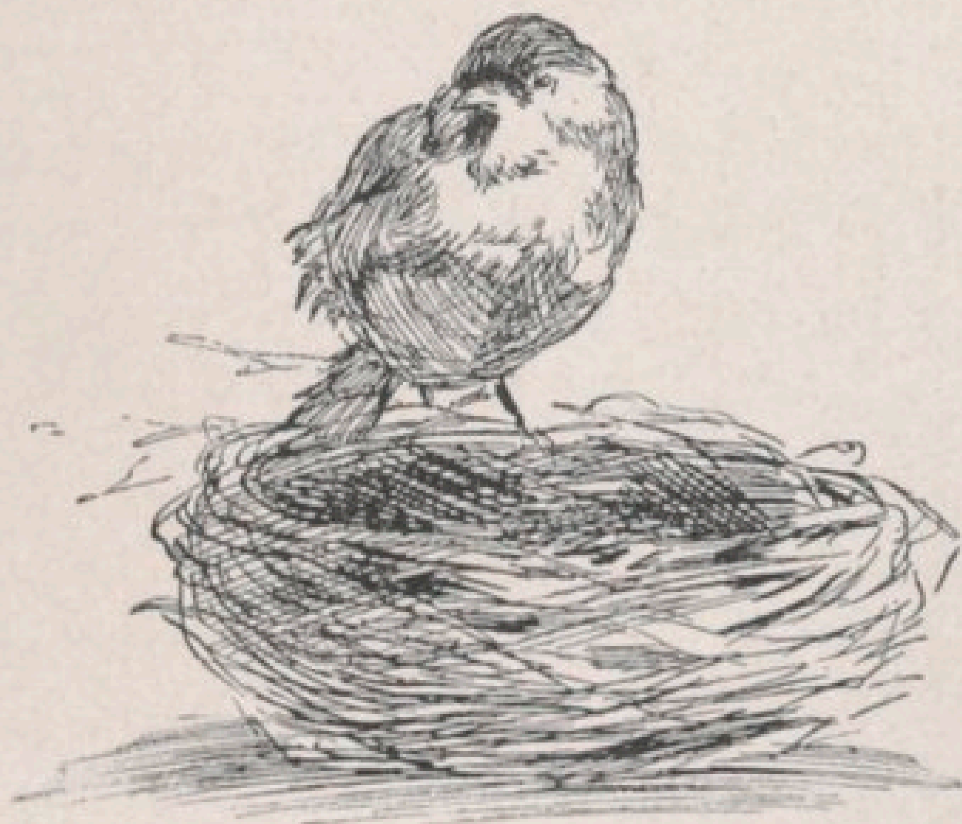
Les gens heureux n'ont point d'histoire. Si chacun des membres de la famille Baudoin eût écrit son journal pendant l'année qui suivit, ce journal eût été monotone comme le bonheur. Le

capitaine fit un voyage avantageux et peu fatigant. Catherine, toute fière de son brevet d'institutrice, distinction rare à cette époque où la mode des examens ne sévissait pas encore, n'alla plus à la pension Leblond que pour y conduire et chercher ses petites sœurs, et soulagea fort Mme Baudoin d'une grande partie des soins du ménage. Philippe travailla comme un vaillant et intelligent garçon qu'il était, pour se préparer à l'École navale. Il aimait la mer; et c'était la plus haute ambition du capitaine Beaudoin, arrivé à la force du poignet au grade qu'il occupait dans la marine marchande, de voir son fils aîné entrer au *Borda* et porter l'épaulette. Philippe avait mis dans sa tête de lui donner cette joie-là : il n'aurait pas fallu lui proposer autre chose que l'École navale. Frédéric se piquait d'honneur, et travaillait pour imiter son frère; Denise continuait à être une bonne petite fille, gaie comme un pinson et toujours au service de tout le monde. Elle et Frédéric, depuis qu'ils savaient d'où venait Hermine, avaient ajouté à leur affection pour elle une nuance de respect : une petite à qui il était arrivé tant de choses ! Ils étaient très fiers de l'avoir pour sœur. Mme Baudoin les admirait tous, et voyait avec joie croître sa couvée. Elle les trouvait si parfaits qu'elle n'était point inquiète de leur avenir. Les garçons arriveraient à tout, et elle voyait déjà Philippe capitaine de vaisseau et Frédéric colonel. Quant aux filles, eh bien ! elles se marieraient : la race des hommes désintéressés n'est pas éteinte, il faut bien l'espérer; et elle aurait le plaisir d'être grand'mère. Enfin, un jour viendrait où leurs petites économies, si minces pour le moment, auraient assez grossi pour les faire vivre, elle et son mari, dans un petit logement ensoleillé, pas trop haut perché, car ils seraient bien vieux dans ce temps-là et auraient de la peine à monter les étages. Il se reposerait; il irait se promener sur la Fosse, voir charger et décharger les bateaux et causer avec les marins; et quand elle aurait fini son petit ménage, elle viendrait le rejoindre, et ils iraient ensemble voir leurs enfants. Comme la Saint-Jean serait une belle fête dans ce temps-là !

Et Hermine? Elle grandissait, heureuse, aimante et aimée, et

son intelligence se développait de jour en jour. Sa curiosité se portait sur tout ce qui avait un rapport plus ou moins direct avec son histoire ; elle questionnait le capitaine, quand il était là, sur l'Inde et tout ce qu'on y voyait, sur la mer où le *Saint-François* avait péri, sur le chemin qu'avait fait le *Passe-Partout* pour les ramener en France.

Par des tableaux, par des gravures, par des notions glanées çà et là, elle était arrivée à connaître Pondichéry, les Hindous et l'Inde comme si elle ne faisait que d'arriver. Elle savait aussi Marseille par cœur, avec la Canebière et le cours Belzunce. Elle ne s'informait plus du mouton frisé et avait oublié les enfants avec qui elle avait joué ; mais elle cherchait à se rappeler la figure de son oncle, et finissait par la reconstruire, à l'aide de ses souvenirs et des réponses du capitaine. Seulement elle rêvait parfois de lui, et il arrivait que ces rêves tournaient au cauchemar : elle s'imaginait qu'il la prenait par le bras pour l'entraîner, elle lui résistait, elle se débattait, elle avait peur et finissait par appeler à son secours. Catherine ou Mme Baudoin accouraient alors, la réveillaient, la rassuraient avec tendresse, la calmaient, et l'enfant se rendormait sous leurs baisers, pendant qu'elles murmuraient en maudissant tout bas l'armateur de Marseille : « Cette pauvre petite, elle a encore rêve de son vilain oncle ». Pour la famille Baudoin et pour Hermine en particulier, l'oncle Numa Girague était passé à l'état de Croquemitaine.





Il écrivit l'explication suivante.

CHAPITRE XVI

Lettre de l'oncle Girague, et effet qu'elle produit. — Impartialité de Kerzoncuff. Décision et réponse.

Hermine pensait donc à Numa Girague, en même temps que Numa Girague pensait à elle plus qu'il n'eût voulu. Il en était arrivé à une espèce d'obsession. Son orgueil se révoltait, à la pensée que sa nièce était sans doute élevée par la charité publique : quant à supposer que ce capitaine marchand, qui ne paraissait pas des plus riches, eût pu prendre à sa charge une enfant qui ne lui était rien, jamais une idée pareille ne lui fût venue à l'esprit. Où était Hermine ? et comment le savoir ?

C'était bien simple : il n'y avait qu'à écrire au capitaine Baudoin ; mais il y avait deux ans que M. Girague pensait à cette solution-là, et il n'avait pas encore pu l'adopter. Il finit par trouver un biais. Ce Kerzoncuff ! il connaît Baudoin, il a connu la petite fille ; il ne refusera pas de se charger de la commission.... Il ne s'agit que de trouver Kerzoncuff. »

Trouver un capitaine de la marine marchande, c'est plus diffi-

cile que de trouver un amiral, mais ce n'est pourtant pas impossible. Numa Girague finit par avoir l'adresse actuelle de Kerzoncuff. Il était à Honfleur, où il débarquait un chargement de bois du Nord. Numa Girague lui écrivit :

« Monsieur, j'ai fait faire des recherches, dont le résultat est que l'enfant sauvée du naufrage du *Saint-François* par le capitaine de ce navire est à peu près certainement la fille de mon défunt neveu, Georges Samarsolles. Quoique je ne lui doive rien, ayant remis à son père tout ce qui lui revenait après notre règlement de comptes, je suis disposé à faire les frais de son éducation et même à lui faciliter par la suite un établissement ou un mariage. Je viens donc vous prier, puisque vous connaissez ce capitaine, de vouloir bien lui demander de retirer l'enfant de l'endroit où il l'a placée et de la mettre dans le meilleur couvent de Nantes, jusqu'à sa majorité. Je payerai sa pension et son entretien et m'occuperai d'assurer son avenir, etc. »

L'armateur donnait à Kerzoncuff l'adresse de ses bureaux : la démarche qu'il faisait devait rester ignorée de Mme Girague.



La lettre de l'oncle Girague fut remise entre les mains de Kerzoncuff, au moment où il sortait de son hôtel pour aller fumer une pipe sur la jetée. Il la prit négligemment, et pensa qu'il n'était pas besoin de rentrer dans sa chambre pour voir ce que c'était. Il la lirait tout aussi bien en regardant entrer et sortir les bateaux : un vrai marin n'est jamais blasé sur ce plaisir-là.

Il s'en alla donc tranquillement sur le port, les mains dans ses poches, regardant du côté de l'eau et tournant le dos aux vieilles maisons pittoresques et même à la lieutenance. Kerzoncuff ne se piquait point d'archéologie, et les bâtiments l'intéressaient plus que la bâtisse. Il marcha tout le long de la jetée, et ce ne fut qu'à l'extrême bout, quand il se trouva entre le ciel et l'eau avec le fanal derrière lui, qu'il se décida à lire.

Dès qu'il eut compris, il poussa une espèce de juron bizarre;

puis il relut pour bien voir s'il ne se trompait pas. Puis il enfonça son chapeau sur sa tête (il faisait grand vent au bout de la jetée) et il se mit à monologuer, moitié en lui-même et moitié en dehors. Les passants, s'il y en avait eu, l'auraient certainement pris pour un fou.

« Ah! le vieil animal, se disait-il, il y vient donc! Qu'est-ce qui lui a passé par la tête? S'il s'imagine que je crois un mot des sornettes qu'il me débite.... Il a fait faire des recherches : il y a mis le temps!... Il n'est pas encore bien sûr que la petite soit sa nièce : voyez-vous cela! Il ne lui doit rien.... alors, pourquoi est-ce qu'il s'occupe d'elle?... Je vois ce que c'est; tout finit par se savoir en ce monde, et il se sera trouvé des gens qui lui auront fait honte de son avarice et de sa dureté : c'est la crainte des avanies qui le fait agir. Ma foi, si je m'écoutais, j'allumerais une pipe avec sa lettre et je ne bougerais pas. Dans un couvent! elle est bien mieux chez les Baudoin, bien sûr!... Il assurera son avenir : qu'est-ce que cela veut dire? qu'il lui payera un fonds de commerce, ou qu'il lui donnera une dot? Mais le mari? ce seront donc les religieuses qui se chargeront de le trouver : et où le prendront-elles? Ce n'est pas leur affaire; dans leur idée, la petite fera mieux de rester au couvent pour toute sa vie; et elles auront peut-être bien raison.... Il faut pourtant que je fasse sa commission, à ce maudit armateur : c'est aux Baudoin de décider, et ils ne se croiront peut-être pas le droit de priver la petite des avantages qu'il lui offre; car on appelle ça des avantages.... Mais si c'était moi!... »

Là-dessus, Kerzoncuff se remit en route pour sa chambre d'hôtel, en cherchant à arranger dans sa tête la lettre qu'il allait écrire aux Baudoin. Il avait parcouru toute la longueur de la jetée, fait le tour du marché aux poissons et regagné son gîte, qu'il n'avait encore rien trouvé. Il s'en alla chercher des idées dans la superbe avenue qui sert de boulevard à la ville de Honfleur.

Tout à coup il s'administra un coup de poing dans la tête.

« Je suis bien sot! se dit-il. Au lieu de me donner tant de mal à leur expliquer les choses, je vais tout simplement leur

envoyer la lettre du vieux. Autrement, je me connais, je ne pourrais pas m'empêcher de leur donner mon avis. Comme cela, je m'en lave les mains! »

Il rentra, prit une enveloppe et y insinua la lettre de Numa Girague. Puis, réfléchissant qu'il était de son devoir d'y ajouter un mot de politesse, il écrivit sur une demi-feuille de papier à lettres — il n'aurait pas employé une feuille entière, puisqu'il n'avait pas l'intention de la remplir — l'explication suivante :

« Capitaine, et vous, bonne madame,

« Je vous envoie une lettre que j'ai reçue du vieux grigou, et qui vous concerne plus que moi. Il y a des gens qui ont de bien drôles d'idées, et encore mettent-elles du temps à leur venir.

« J'espère que la présente vous trouvera tous en bonne santé, et je vous salue bien respectueusement et avec beaucoup d'amitié.

KERZONCUFF. »

Il plia la feuille, l'envoya rejoindre l'autre dans l'enveloppe, écrivit soigneusement l'adresse et sortit pour mettre sa lettre à la poste, persuadé qu'il n'avait point donné son avis.



Il n'avait pas du reste besoin de le donner. Ce fut Mme Baudoin qui lut sa lettre la première; car il la lui avait adressée, prévoyant le cas où le capitaine pourrait être absent. Il ne l'était pas; il jouissait d'un petit congé, et se reposait en regardant travailler sa femme, qui lui tricotait des chaussettes de laine, et qui faisait passer ses mailles d'une aiguille sur l'autre, si vite qu'il en était émerveillé. Il la vit tout à coup devenir blanche comme un linge.

« Eh! ma bonne femme, qu'as-tu? lui demanda-t-il en se levant tout effrayé.

— Tiens, lis, dit-elle en tournant vers lui son visage bouleversé. Est-ce possible? crois-tu qu'il ait le droit de nous la reprendre?

— Nous reprendre qui?



Il la vit devenir blanche comme un linge.



— Hermine! C'est son vieil oncle.... Lis la lettre de Kerzoncuff. »

Le capitaine Baudoin prit la lettre, la lut lentement, la recommença; ses sourcils se fronçaient, son front se plissait, son visage prenait une expression de tristesse qui navra sa femme.

« Oh! comme tu as l'air malheureux! lui dit-elle. Tu crois donc que nous allons la perdre?

— Ma pauvre femme, j'en serais aussi désolé que toi.... Je crois bien qu'il n'a pas le droit de nous l'enlever; mais il est riche, il peut faire beaucoup pour elle,... au lieu que nous....

— Eh bien, quoi? il payera son éducation dans un grand couvent? Est-ce que Catherine n'a pas été bien élevée chez Mlle Leblond? Hermine sera comme elle, et elle n'aura pas de peine à passer ses examens : elle est si fine! A elles deux, si elles ne se marient pas, elles pourront fonder un pensionnat, peut-être succéder à Mlle Leblond. Ce serait même très bien; je m'occuperais du ménage, de la lingerie, je leur serais utile pour une foule de choses.... Au couvent! elle ne pourrait jamais s'y habituer : elle est trop affectueuse, cette enfant-là!

— Oui, elle souffrirait au commencement; mais plus tard? Son intérêt est peut-être du côté de son oncle....

— Du côté de son oncle? S'il parlait de la prendre chez lui, de faire d'elle sa fille, je ne dis pas; mais il ne se soucie seulement pas de la voir.... Il ne l'aime pas, et elle a besoin qu'on l'aime, je te le dis.... Et quel vide chez nous! ce serait comme quand nous avons perdu l'autre. »

Le capitaine soupira.

« Je crois bien que tu as raison, reprit-il tristement; mais nous ne pouvons pas refuser sans en avoir parlé à la petite. Nous ne savons pas ce qui peut nous arriver; qui sait si plus tard elle n'aurait pas le droit de nous faire des reproches, pour avoir disposé d'elle sans sa permission....

— Oh! si tu veux la consulter, je suis bien tranquille.... Tiens, je les vois qui arrivent au bout de la rue : tu pourras lui en parler tout de suite. »

Le capitaine se leva et se mit à la fenêtre. Le groupe joyeux

des enfants s'approchait; ils venaient de se rejoindre, et Frédéric s'était placé entre les deux petites filles et leur racontait avec des gestes animés quelque aventure du lycée. Philippe et Catherine marchaient derrière eux en causant posément. A quelques pas de la maison, ils levèrent les yeux, et saluèrent gaiement leurs parents qui les regardaient. Puis les trois petits prirent leur course, et leurs pas agiles firent résonner l'escalier. Mme Baudoin alla leur ouvrir.

Hermine lui sauta au cou.

« Première, maman! Denise, première! Frédéric, premier! Philippe, premier! tous premiers, chacun dans notre classe. Es-tu contente? Papa est-il là? qu'on le lui dise. Oh!... mais qu'as-tu donc, ma pauvre maman? »

Hermine avait senti sa gaieté s'évanouir tout à coup en remarquant l'air triste de Mme Baudoin. Elle s'en alla à petits pas ôter son chapeau et mettre ses pantoufles, comme l'exigeait le règlement de la maison; de cette façon, on ne salissait pas les parquets et l'on ménageait les bottines.

« Catherine, qu'a donc maman? demanda-t-elle, le cœur serré, à la sœur aînée qui était entrée un instant dans la salle.

— Je ne sais pas. Elle m'envoie te chercher : il paraît que papa a quelque chose à te dire. »

Comme les enfants sont sujets à mille peccadilles, il n'en est pas un chez qui cette phrase : « papa a quelque chose à te dire » ne provoque immédiatement un craintif examen de conscience. Hermine eut comme tout autre à sa place un moment pénible; mais sa conscience ne lui reprochait rien du tout : elle se remit bien vite et suivit Catherine.

« Ma chère petite fille, lui dit le capitaine, écoute-moi bien. Voici une lettre de ton oncle....

— De mon oncle? et Hermine se mit à trembler de tous ses membres.

— Oui. Ce n'est pas à nous qu'il a écrit, c'est à Kerzoncuff, qu'il a chargé de nous parler de sa part. Il reconnaît que je ne lui ai pas menti, et il offre de se charger de toi.... »

Hermine jeta un cri si douloureux, sa figure exprima un tel

désespoir que Mme Baudoin ne put s'empêcher de la saisir dans ses bras et de la serrer contre son cœur.

« Oh! papa! maman! s'écria la pauvre enfant en fondant en larmes. Vous quitter! plus de frères! plus de sœurs!... Défends-moi, Philippe! »

Dans sa pauvre tête affolée il lui semblait voir l'oncle Girague, l'ogre de ses rêves, qui voulait l'emporter de force, et elle en appelait à Philippe, qui était fort lui aussi, qui était bon, qui était jeune, qui l'aimait et qui saurait la défendre.

Philippe était presque aussi ému qu'elle; et les autres enfants avec lui, entourant la petite désolée, la comblèrent de caresses, lui disant qu'elle était leur chère petite sœur et qu'ils ne la laisseraient pas emmener. Elle s'apaisa peu à peu, mais un sanglot soulevait encore par moments sa poitrine haletante, et elle levait vers le capitaine des regards suppliants.

« Ma pauvre mignonne, reprit-il, je suis bien fâché de te faire de la peine, mais il faut pourtant que je te fasse la commission de ton oncle. Il ne peut pas te forcer à nous quitter, rassure-toi là-dessus; mais il offre de payer ta pension dans un grand couvent, ici, à Nantes, où nous pourrions aller te voir, et te faire sortir chez nous. Tu pourrais aller à Picpus, aux Ursulines ou au Sacré-Cœur, où vont les demoiselles du quartier des Cours : est-ce que cela ne te plairait pas?

— Oh! non! balbutia Hermine dans un sanglot.

— Et plus tard, quand tu serais grande, il te donnerait de l'argent : il est riche, il pourrait t'en donner beaucoup. Et s'il te faisait venir à Marseille, tu habiterais sa belle maison, qui ressemble aux palais de tes contes de fées. Moi, j'aurai beau faire, je ne pourrai jamais te rendre riche, ma chérie!

— Mais tu m'aimes! mais maman m'aime! et je suis si heureuse chez vous! Ne me renvoie pas, je t'en prie! ne me laisse pas aller au couvent où je n'aurai ni frères ni sœurs! Oh! que je voudrais donc être votre petite fille *pour de vrai!* on ne pourrait pas m'ôter de votre maison. Il ne m'aime pas, mon oncle! et moi, j'ai peur de lui.... Maman, garde-moi, si tu ne veux pas que je meure de chagrin! »

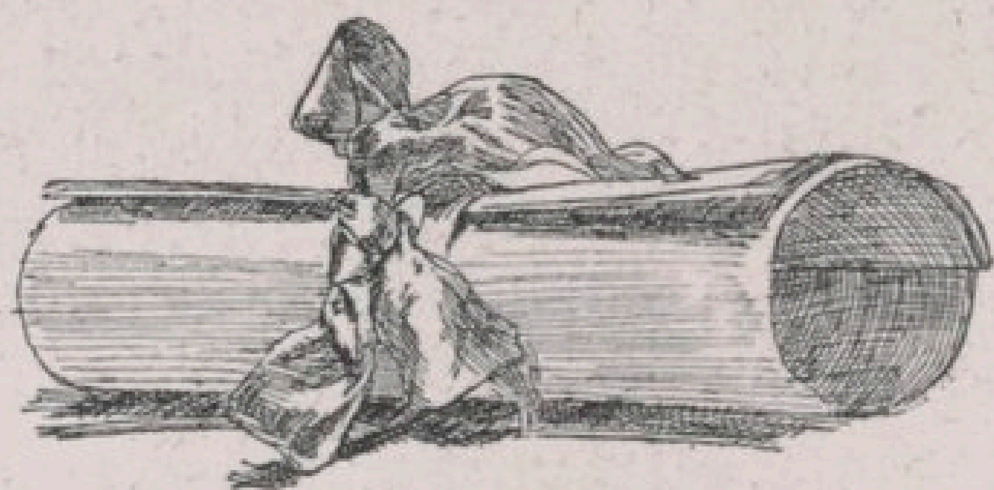
Hermine, reprise d'une nouvelle crise de désespoir, s'attachait à Mme Baudoin en pleurant comme une Madeleine. Et le capitaine, pour la première fois de sa vie, lisait un reproche dans les yeux de ses enfants.

« Allons, allons, dit-il, calme-toi; il ne sera jamais plus question de cela. Si tu crois que je n'aurais pas autant de chagrin que toi! C'était dans ton intérêt.... mais je vais répondre que tu es notre enfant et que nous te gardons. Es-tu contente? »

Oui, elle était contente, et pourtant elle resta toute la journée pâle et agitée d'un tremblement nerveux; et elle se réveilla au milieu de la nuit, en proie à une fièvre ardente. Elle fut malade plusieurs jours, et pendant longtemps l'arrivée d'une lettre par la poste lui causa une sensation d'effroi : heureusement que la famille n'en recevait pas souvent.

Hermine n'était pas encore guérie, que Numa Girague, à ses bureaux de la Canebière, recevait la réponse du capitaine Baudoin à Kerzoncuff, qui la lui avait expédiée avec une brève formule d'envoi. Voici cette réponse.

« Mon brave camarade, dis à ce monsieur que c'est affaire à des gens comme lui de mettre leur nièce aux Enfants-Trouvés. Moi qui ne suis point l'oncle de la petite, mais qui l'ai sauvée, nourrie et soignée comme un de mes propres enfants, je n'ai pas eu le cœur de l'y mettre. Je l'ai adoptée, ma femme aussi, et mes enfants l'aiment comme leur sœur : nous avons cinq enfants au lieu de quatre, voilà tout. Nous avons eu le courage de parler à la petite des offres de son oncle; mais, Dieu merci, elle préfère l'amitié à l'argent, et elle a choisi de rester avec nous. Je crois qu'elle a bien fait. »





On releva le capitaine évanoui.

CHAPITRE XVII

Tant mieux! — Une idée qui fait son chemin. — Un article du *Lloyd nantais*. Alerte nocturne. — Comment c'était arrivé.

« Eh bien! se dit Numa Girague en froissant la lettre dans sa main par une contraction rageuse, tant mieux! m'en voilà débarrassé. »

Tant mieux! Était-ce bien l'expression de sa pensée, ce *tant mieux?* Il y avait dans son cœur, à ce moment-là, un singulier mélange de sentiments. De l'orgueil blessé, d'abord : comment, c'était ainsi qu'on accueillait ses généreuses propositions? quand il était disposé à tenir plus qu'il ne promettait! De la honte, ensuite : ce pauvre capitaine, avec ses quatre enfants, n'avait pas hésité à se charger de l'orpheline; et il le méprisait, lui Numa Girague! Ici la colère lui montait à la tête et empourprait son visage. Il était battu : il ne pouvait pas se le dissimuler.... Et puis un regret lui venait; non pas un regret de tendresse, un regret de curiosité seulement.... Oui, il s'avouait qu'il aurait désiré la voir, cette petite, savoir à qui elle ressemblait.... Au

couvent, il aurait pu satisfaire cette envie : un voyage n'était rien pour lui, et Nantes n'était pas aux antipodes.... A présent, il fallait y renoncer : il n'irait certainement pas la demander chez ces Baudoin.... Il n'y avait rien dans tout cela qui justifiât son « tant mieux ! ».

Il l'avait dit pourtant, et il s'efforça d'agir comme s'il le pensait. Il s'occupa de toutes ses affaires pendantes, aussi bien de celles qui ne pressaient pas que de celles qui pressaient, et il gourmanda ses employés pour la moindre négligence. Tous, vieux et jeunes, échangeaient à la dérobée des regards qui voulaient dire : « Qu'est-ce que le patron a donc aujourd'hui ? » Enfin, à midi moins cinq, Numa Girague ferma bruyamment ses tiroirs et mit dans sa poche son trousseau de clefs; après quoi il se dirigea vers son logis.

« Le déjeuner est-il prêt? » demanda-t-il à Justin qui s'empressait pour lui enlever son pardessus. Et rien qu'à entendre le son de sa voix, Justin se dit : « Diable ! je ne voudrais pas être aujourd'hui dans la peau du cuisinier! »

L'armateur entra dans la salle à manger. « Où est donc Madame? » dit-il. Et sur la réponse : « Madame est avec M. Didier », il s'assit à sa place en grommelant : « Didier, toujours Didier! on croirait vraiment qu'il n'y a que lui dans la maison! »

Il fut maussade avec sa femme, trouva, comme de juste, le déjeuner détestable, et imposa durement silence à Marius, qui parlait haut, tirait les plats à lui, donnait des ordres, voulait raconter des histoires. Il n'en faisait pourtant pas plus ce jour-là qu'à l'ordinaire; mais son père n'était pas en disposition de le souffrir. Il malmenait ainsi les gens parce qu'il était de mauvaise humeur, car il aurait été bien en peine de dire ce qu'il leur reprochait. En lui-même, il se répétait continuellement : « Ils ne veulent pas; elle ne veut pas... » et il gardait un fond de sentiments déplaisants où la contrariété le disputait à la colère.

Le temps passa, et l'impression resta. C'était un levain de rancune contre l'enfant qui avait refusé ses bienfaits, et, par moments, un désir irrésistible de la connaître. Il évoquait dans sa mémoire la tête brune et frisée de Georges enfant, et il se

demandait si sa fille lui ressemblait. Elle n'avait rien de lui quand il l'avait vue; mais les ressemblances se développent parfois avec l'âge.... Comme sa maison était vaste, et sa villa, et son parc de Montredon ; il s'y serait bien trouvé de la place pour un enfant de plus....

Était-ce le travail de son esprit qui vieillissait Numa Giraguc? Les années, qui l'avaient respecté jusque-là, commençaient à se faire lourdement sentir. Il devenait presque insensible au plaisir orgueilleux d'être l'un des premiers dans cette ville où il avait commencé si humblement l'édifice de sa fortune ; il ne tenait plus à sortir de chez lui, à se montrer et à montrer le luxe et la beauté de sa femme ; il recevait encore souvent, mais il sortait peu, par indifférence ou par lassitude. Ce n'étaient pourtant pas les joies du foyer qui le retenaient chez lui ; Julie, le plus qu'elle pouvait, allait tenir compagnie au pauvre Didier, et M. Giraguc ne la suivait pas jusque-là ; la vue de cet infirme lui causait une impression pénible, et il s'était peu à peu tout à fait désintéressé de lui. Il vivait donc le plus souvent seul et attristé, ou plutôt ennuyé.

Il avait pourtant Marius ; Marius, son fils, son idole, Marius, dont la pensée traversait sa tristesse comme un rayon de soleil. Comme il serait heureux de le voir à l'âge d'homme, son beau Marius ! Pour lui, il continuait à travailler, à s'enrichir ; il jetterait à ses pieds des monceaux d'or, il lui dirait : « En veux-tu encore ? Demande ! désire ! invente ! tout ce que tu peux rêver est à toi » ! Il ne lui refuserait rien : il ne ferait pas ce qu'il avait fait pour Georges.... Son cœur battait de joie anticipée, et il appelait Marius pour se donner, au prix de quelque cadeau extravagant, le bonheur de le voir sourire et d'obtenir de lui un remercîement et un baiser.

Il n'en était pas prodigue, Marius ! Il disait : « Merci, papa, » parce qu'il avait appris autrefois de Magarido les règles de la politesse, et qu'il ne les avait pas encore oubliées, et il tendait son front distrait aux lèvres de son père ; mais il n'avait qu'une idée, c'était d'aller au plus vite s'amuser avec son nouveau jouet. Les cadeaux n'avaient pas de valeur pour lui : on ne lui laissait jamais

le temps de rien désirer; il ne pouvait donc pas éprouver une bien vive reconnaissance pour des choses qui paraissaient ne rien coûter à celui qui les lui offrait. Il aimait certainement son père, mais... mais il s'ennuyait avec lui. Marius était né tapageur, et sa santé vigoureuse ne s'accommodait pas de l'immobilité. Il n'était pas caressant, et il en avait vite assez d'être assis sur les genoux de son père, serré contre lui, et de s'entendre prodiguer de tendres paroles; il se laissait glisser à terre et courait retrouver Samboulive. Le père soupirait et pensait à ses enfants d'autrefois, à sa petite sœur, à Georges, qui aimaient tant à se promener avec lui, leur petite main dans la sienne. Il n'en voulait pas à Marius; il regrettait qu'il ne fût pas comme eux, mais il l'excusait. « Tous les enfants ne peuvent pas avoir le même caractère, pensait-il : celui-ci est si fort, si vif! il n'est pas dans sa nature de rester longtemps à la même place. Et puis j'ai vieilli; je ne sais peut-être plus parler aux enfants.... »

Tous les matins, M. Giragué trouvait sur la grande table de son bureau les journaux des principaux ports de commerce : il aimait à se tenir au courant de la navigation. Un jour, après avoir lu en détail dans le *Lloyd nantais* la liste des arrivages et celle des bâtiments en partance, il donna un coup d'œil aux *Nouvelles diverses*. Voici celle qui lui sauta aux yeux tout d'abord :

« Une catastrophe imméritée vient de frapper une des familles les plus honorables de notre ville. Le capitaine B***, estimable officier de notre marine marchande, en sauvant une dame et un enfant sur le point d'être écrasés par une charrette de boucher, a été renversé, traîné, et enfin relevé dans un état déplorable. On commence à être rassuré sur sa vie, mais il restera certainement infirme. Tout Nantes plaint cette famille, digne de toutes les sympathies. Le capitaine B***, non content d'élever ses quatre enfants (le fils aîné vient de subir d'une façon très brillante les examens d'entrée à l'École navale), a adopté, il y a quelques années, une petite orpheline dont il avait sauvé la vie dans un naufrage, dans des circonstances fort romanesques. »

Numa Giragué laissa tomber le journal : la tête lui tournait.

Le nom n'était pas dans le journal, mais pour l'armateur c'était tout comme : l'initiale, les quatre enfants, le sauvetage de l'orpheline....

Ce fut encore à ce moment-là un écheveau bien embrouillé que l'écheveau des pensées de Numa Girague. « Ils m'ont refusé l'an passé : ils doivent s'en mordre les pouces.... Que vont-ils devenir?... C'était un brave homme tout de même.... Cette enfant! va-t-elle se trouver dans la misère! » Finalement, se sentant incapable de décider ce qu'il ferait, et même s'il ferait quelque chose, il se donna jusqu'au lendemain pour prendre une décision.

Il était trois heures du matin lorsque Justin vint le réveiller.

« Je demande bien pardon à monsieur, mais c'est madame qui m'a ordonné de prévenir monsieur avant d'aller chercher le médecin. M. Marius a la fièvre, il se plaint de sa gorge, il a beaucoup de peine à parler; madame est très tourmentée. »



Numa Girague se leva précipitamment, et ni ce jour-là ni les jours suivants il ne pensa à sa nièce.

Le journal avait pourtant dit vrai. Le capitaine descendait un matin la rue Contrescarpe, et à quelques pas devant lui marchait une vieille dame, donnant la main à une petite fille de six à sept ans, et encombrée d'un parapluie ouvert et d'un gros paroissien; elle se rendait à la messe à Saint-Nicolas. Une charrette de boucher, revenant de l'abattoir, arriva à grande vitesse et à grand fracas du bout de la rue. Le capitaine se jeta vivement de côté en pestant contre les garçons bouchers; mais il s'aperçut à ce moment-là que la petite fille, voulant fuir et perdant la tête dans son effroi, avait fait un faux pas et était tombée le visage contre terre. Sa grand'mère essayait en vain de la relever : la charrette allait les renverser.... Le capitaine s'élança, saisit d'une main l'enfant, de l'autre la vieille dame et les poussa vivement de côté. Mais il paya pour elles; le brancard le heurta avec violence,

il perdit l'équilibre et tomba : cheval et voiture passèrent sur lui.

Ce fut dans toute la rue une clameur indignée; de toutes les boutiques on sortait avec empressement, les uns pour savoir, les autres pour voir, d'autres pour relever le blessé, d'autres enfin pour arrêter l'automédon, qui n'en allait que plus vite. Il ne pouvait pas guérir sa victime, n'est-ce pas? alors, à quoi bon s'attirer du désagrément et en attirer à son patron? Je donne ce raisonnement pour ce qu'il vaut : il est plus fréquent qu'humain et juste.

On releva donc le pauvre capitaine sanglant et évanoui; un médecin qui passait offrit ses services, et un fripier offrit sa boutique, où les matelas ne manquaient pas. Ce fut là, au milieu de défroques de carnaval, accrochées à toutes les parois, que le malheureux revint à lui et subit un premier pansement. Une plaie à la tête, de nombreuses contusions, c'était l'affaire de quinze jours; mais les deux jambes étaient brisées, et le docteur eut l'air bien soucieux en les examinant.

« Il faudrait le porter à l'hôpital, » dit-il. Mais le capitaine dit d'une voix faible : « Non, chez moi... Baudoin, capitaine au long cours, place du Sanitat.... Ma femme, mes enfants! »

Ce qu'il pensait, le pauvre homme, c'est qu'il était perdu, et qu'il aimait mieux mourir au milieu des siens que dans un lit d'hôpital.

On lui obéit; on le plaça sur une civière, et des hommes de bonne volonté — il s'en était offert dix pour un — le portèrent bien doucement, en évitant les cahots, par les voies les moins raboteuses. La vieille dame qu'il avait sauvée n'avait pas voulu l'abandonner; elle suivait le triste cortège en priant Dieu tout bas; la petite fille pleurait.

En passant le long des quais de la Fosse, le blessé regarda la Loire et les bateaux comme de vieux amis qu'il lui était donné de revoir une dernière fois; puis il referma les yeux pour tâcher de retenir deux larmes qui cherchaient à s'échapper....

Le jour où Numa Girague lut dans le *Lloyd nantais* le récit du malheur arrivé au capitaine, celui-ci, couché sur son lit de dou-



Le malheureux subit un premier pansement.

leur, soigné avec amour par sa femme et ses enfants, commençait à espérer qu'il en reviendrait. Que dis-je, espérer! il le craignait plutôt; car, s'il est dur pour un homme de quitter tout ce qu'il aime, comment voulez-vous qu'un père de famille puisse se réjouir à l'idée de rester, bouche inutile, à la charge de ses enfants? et le capitaine sentait bien que s'il survivait, il serait incapable de remonter jamais sur le pont d'un navire. C'était un malade bien doux, point exigeant, lui qui n'avait pas l'habitude de rester immobile, n'ayant jamais été malade; il ne se plaignait pas, il ne demandait rien, il restait morne et silencieux, accablé par le sentiment navrant de son impuissance.

Sa femme et ses deux enfants aînés ne le quittaient pas; ils n'étaient pas trop de trois pour le remuer sans le faire souffrir. Frédéric faisait les commissions au dehors; Denise et Hermine s'occupaient du ménage, et tous luttaient de tendresse et de douces paroles « pour consoler et encourager papa ». Le blessé ne pouvait ouvrir les yeux sans que son regard rencontrât un doux visage plein de pitié, qui s'efforçait de lui sourire. Bien des fois dans la journée, un coup de sonnette attirait à la porte Denise ou Hermine, qui parlementait un instant, et venait transmettre ensuite au père les commissions affectueuses de tel ou tel ami qui était venu demander de ses nouvelles et offrir ses services.

Parmi les plus assidus était la vieille Mme Bourlaud, que le capitaine avait sauvée; elle ne pouvait se consoler d'être la cause de son malheur, et venait tous les jours de la place Bretagne, course longue pour ses vieilles jambes. Elle apportait des fruits, elle apportait des fleurs; elle apportait du sirop de sa façon pour rafraîchir la bouche brûlante du blessé; et ses confitures, et les friandises, pots de crême ou blanc-manger, qu'elle confectionnait d'après des recettes de l'ancien temps! Elle se chargeait de certaines emplettes, dont Frédéric n'aurait pas su se tirer, et elle achetait à un bon marché étonnant : elle se gardait bien de dire qu'elle y mettait de sa bourse.

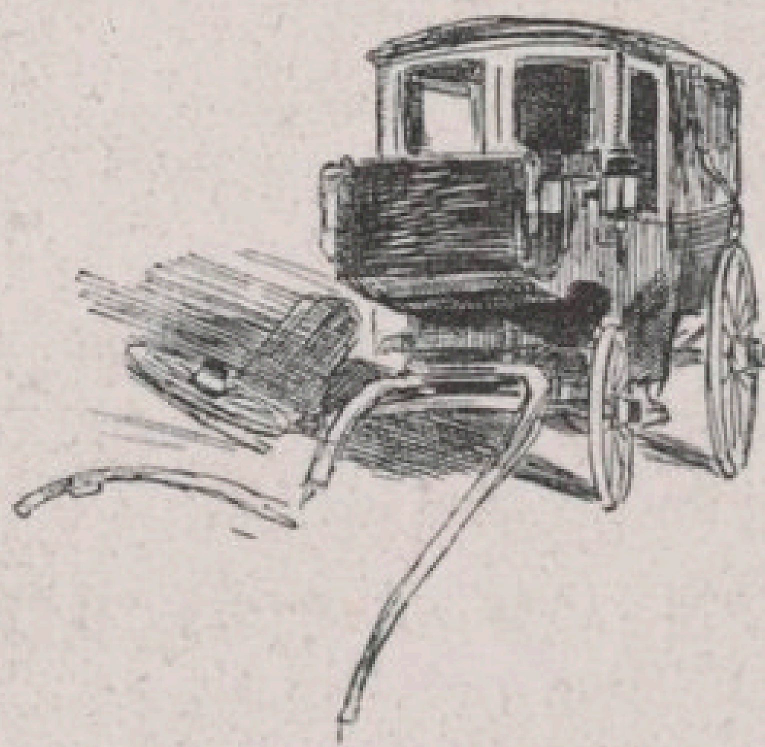
Mais sa bourse n'était pas lourde, pas plus que celle de la famille Baudoin, pas plus que celles de leurs amis en général :

ils n'avaient naturellement pas l'habitude de frayer avec des princes. Il eût mieux valu pour le capitaine qu'il sauvât quelque millionnaire : mais quoi! une millionnaire ne serait pas allée à pied à la messe par un temps de pluie. Tous les témoignages d'intérêt, visites et petits cadeaux, apportaient à la famille Baudoin un certain réconfort moral, mais ils ne pouvaient changer en rien sa triste situation.

Le *Lloyd nantais* avait fait erreur sur un seul point : Philippe n'était pas encore reçu à l'École navale. Il rentrait chez lui après les premières épreuves, juste au moment où l'on rapportait son père : on peut penser qu'il ne songea plus à se présenter aux autres. Ce ne fut qu'un mois après, quand la vie du capitaine parut assurée, que l'idée du *Borda* lui traversa l'esprit. Il soupira.

« Après tout, se dit-il, cela vaut mieux que si j'avais été reçu..., *il* aurait eu trop de regrets! »

Le pauvre garçon venait d'avoir un entretien particulier avec le médecin.





Les jeunes gens arrivaient chez le charbonnier.

CHAPITRE XVIII

Chagrins d'enfants. — Projets courageux. — Réflexions d'Hermine.
Une lettre à la poste.

Je n'ai jamais compris pourquoi les gens qui ont passé le milieu de la vie font généralement si peu de cas des chagrins de la jeunesse. « Ondée d'avril, disent-ils, que sèche le premier rayon de soleil. » Ils ont oublié leur jeune temps; mais moi, qui me souviens du mien, je revois mes désespoirs d'enfant, et je sens encore aujourd'hui combien j'en ai souffert. Les motifs étaient généralement futiles : soit, mais mon chagrin n'en était pas moins vif et profond. Et, lorsque, au lieu de s'affliger pour des bagatelles, on a un sérieux motif de chagrin; lorsqu'à dix-sept ans il faut renoncer à une espérance longtemps caressée, à une ambition louable et légitime, tourner le dos à l'avenir qu'on rêvait et se jeter dans un inconnu trouble et rebutant, oh! alors on souffre avec toute la vivacité de son âge. Le soleil reviendra peut-être; mais on ne le sait pas : bien plus, on le croit éteint pour toujours.

Le pauvre Philippe était donc tout au fond de l'abîme de la désolation, lorsqu'il referma la porte sur le médecin qu'il avait reconduit. Il allait se réfugier dans sa chambre où il serait seul, Frédéric étant au lycée pour le moment, lorsque sa mère l'appela.

« Philippe, lui dit-elle, rends-moi donc un service, mon bon garçon; ton père n'a besoin de rien en ce moment, il y a assez de moi auprès de lui. Va à Chantenay me commander un sac de charbon : tu sais où c'est? Et emmène Catherine et Hermine pour leur faire prendre l'air. Denise restera avec moi; elle est sortie ce matin, Mme Bourlaud est venue la chercher pour la promener. »

Les deux jeunes gens sortirent ensemble, et Hermine marcha près d'eux, nouant et dénouant machinalement sa corde à sauter que Mme Baudoin lui avait fait prendre, mais ne s'en servant pas. Sur leur passage on les saluait; de temps en temps quelqu'un les arrêtait pour leur demander des nouvelles du capitaine, et quand ils avaient passé, les gens se disaient en secouant la tête : « Il faut croire qu'il ne va pas fort : les pauvres enfants ont l'air bien tristes! »

Quand ils eurent quitté le quai pour la route solitaire, Catherine se rapprocha de Philippe et lui dit d'une voix anxieuse :

« Eh bien?

— Hé bien, ma pauvre sœur, c'est ce que je pensais.... Il vivra, Dieu merci! mais quant à rester marin, il n'y faut plus penser.... Le mieux qu'on puisse espérer, c'est qu'il marche avec des béquilles.

— O mon Dieu! murmura Catherine toute pâle. Et toi, mon pauvre Philippe,... si au moins tu avais passé tout l'examen! tu serais reçu au *Borda*,... au lieu qu'il faut attendre un an....

— Un an! et de quoi vivre, pendant cette année-là? Et même quand je serais reçu, le trousseau, la pension à payer, tant de dépenses inévitables.... Cela me faisait déjà assez de peine, de coûter si cher pour moi tout seul, quand nous sommes si peu riches; mais je comptais rendre cela plus tard aux petits, et à nos parents dans leur vieillesse. A présent il s'agit de manger

du pain, et de payer le toit qui nous abrite : adieu au *Borda!* »

Catherine serra silencieusement la main de son frère. Elle comprenait l'étendue de son sacrifice, mais l'idée ne lui vint pas de l'en détourner : c'était son devoir.

Ils firent ainsi quelques pas; puis elle demanda timidement : « Que vas-tu faire?

— Je ne sais pas encore, répondit-il, je n'ai pas eu le temps d'y penser. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il faut d'abord que je cesse de coûter à nos parents; ensuite il faudra que je leur rapporte le plus tôt possible. Si je ne trouve pas mieux, je m'engagerai dans la marine : il se trouvera bien parmi les amis de notre père quelque capitaine qui me prendra à son bord. L'an prochain, j'irai à l'État comme novice, et je pourrai vous laisser une délégation pour toucher ma paye presque entière. Mais si je peux, j'aimerais mieux ne pas m'éloigner : papa aura peut-être longtemps besoin de mes soins. Une place chez un armateur me conviendrait, soit dans les bureaux, soit sur le port : tu penses bien que je ne regarderai pas à ma peine.

— Papa n'a-t-il pas droit à une petite retraite?

— Oui, la demi-solde; je ne sais pas s'il a l'âge exigé par les règlements. J'irai voir le commissaire de marine. Mais cette demi-solde sera peu de chose, toujours. Quant aux économies de nos parents, je sais que l'intérêt qu'elles rapportent suffit tout juste à payer notre loyer.

— C'est toujours cela! Moi, je vais chercher des leçons à donner, et mes deux premières élèves seront Denise et Hermine : on n'aura plus à payer Mlle Leblond. Je vais demander des écolières à toutes les personnes que je verrai; j'irai donner des leçons en ville, je ferai des cours chez moi, enfin tout ce que je trouverai, et à tout prix. Tu verras, mon Philippe, nous nous en tirerons!

— Tu es une brave fille, toi! dit Philippe en la regardant avec admiration. Tu me donnes du courage, et des idées. Il m'en vient une bonne : je vais tâcher d'obtenir une bourse au lycée pour Frédéric. Comme cela, il ne coûterait plus rien jusqu'à la fin de ses études. »

Les jeunes gens arrivaient chez le charbonnier. C'était un riche charbonnier, à la tête d'un grand établissement; et Catherine, ne voulant pas perdre de temps, demanda tout de suite à la caissière si elle ne pourrait pas lui procurer des élèves. La caissière réfléchit un instant : elle avait sa fille, d'abord; et puis elle en connaissait plusieurs autres, qu'on pourrait réunir avec elle. Justement, il n'y avait pas de bonne pension dans le quartier; enfin elle promit à Catherine de s'occuper de son affaire; et Catherine reprit, pleine d'espoir, le chemin de la place du Sanitat.

Ni elle ni Philippe n'avaient fait grande attention à Hermine, pendant toute leur promenade. Ils l'avaient à la vérité engagée plusieurs fois à courir, à sauter à la corde; mais ils ne s'étaient pas étonnés qu'elle n'en fît rien, n'ayant pas avec elle Denise et Frédéric, ses compagnons habituels de jeu. Et puis elle pouvait être lasse, elle faisait tant de pas dans la maison pour servir les uns ou les autres! Ils l'avaient donc laissée tranquille : leur conversation était autrement importante que les jeux d'une petite fille.

Mais la petite fille les écoutait. Son esprit était plus mûr que ne l'est ordinairement celui des enfants de son âge : elle avait déjà tant réfléchi! Depuis l'accident arrivé au capitaine, elle s'était demandé de quoi la famille vivrait, s'il ne pouvait plus gagner d'argent. Pour le moment, on ne manquait encore de rien; Mme Baudoin avait sans doute en réserve de quoi mener le ménage jusqu'à la guérison de son mari; et l'enfant, qui lui trouvait meilleur visage de semaine en semaine, comptait qu'il finirait par se guérir. Et voilà que Philippe assurait qu'il ne se guérirait jamais tout à fait, qu'il ne marcherait qu'avec des béquilles! Elle comprenait bien qu'on ne pouvait pas être marin dans ces conditions-là. Philippe renonçait à l'École navale; il allait chercher à gagner de l'argent tout de suite. Elle ne doutait pas qu'il n'y réussît : il lui semblait si grand, Philippe, et si savant! Mais comme c'était dommage, de ne pas le voir l'année prochaine avec ce joli costume des élèves du *Borda!* Catherine allait donner des leçons; Philippe parlait de faire obtenir à Fré-

déric une bourse au lycée, pour qu'il ne coûtât plus rien... il n'y avait plus que Denise et elle.... Denise, c'était tout simple; mais elle, Hermine, qui n'était pas de la famille.... Oh! si l'on n'avait pas refusé, l'année précédente, les offres de l'oncle Girague, elle ne leur serait plus à charge à présent! Si elle avait su! Elle n'avait vu que le chagrin de les quitter, d'être enfermée dans un couvent avec des figures étrangères — et c'était en vérité une chose bien terrible. — Mais elle aurait dû réfléchir, ne pas répondre tout de suite, ne pas pleurer : ils étaient si bons! ils n'avaient pas pu supporter son chagrin.... Et puis dans ce temps-là le capitaine n'était pas malade.... A présent, tout était changé; si on recevait aujourd'hui la lettre de Kerzoncuff, elle dirait oui tout de suite.... Mais après? Eh bien, après? Peut-être bien qu'elle en mourrait de chagrin; mais au moins ils seraient débarrassés d'elle!

Les gens de caractère rassis et d'imagination tranquille diront que la petite Hermine se montait singulièrement la tête. D'accord : mais sa vie n'avait pas ressemblé à celle des autres enfants, et elle avait dû forcément entretenir son esprit dans des idées qui ne les occupent guère. Elle était à la fois très sérieuse et très enfant; ainsi elle se croyait réellement capable de mourir de chagrin, et cette pensée lui faisait même paraître le sacrifice plus facile : au moins il ne durerait pas trop longtemps!

Elle songea beaucoup, les jours suivants, à ce qui aurait pu arriver si l'on avait accepté les propositions de l'oncle Girague. Et, comme il arrive aux personnes d'imagination vive, elle se représentait comme réels les événements qu'elle créait. Une fois au couvent, elle s'y serait bien conduite; son oncle aurait été content, il se serait intéressé à elle; peut-être qu'il lui aurait écrit pour le lui dire. Elle lui aurait écrit de petites lettres bien gentilles; et maintenant il la connaîtrait, par correspondance du moins, de sorte qu'elle oserait le prier pour ses chers parents.... Il était si riche! au lieu de lui donner une dot quand elle serait grande, comme il l'avait promis, est-ce qu'il ne pourrait pas venir tout de suite en aide au capitaine Baudoin? La fierté, surtout pour les questions d'argent, n'est guère un sentiment enfantin,

et Hermine ignorait que le capitaine n'eût pas accepté une aumône. Elle voyait, grâce à son sacrifice et à sa soumission à l'oncle Croquemitaine, ses parents sauvés de la misère, et Philippe devenant un brillant officier de marine; et son petit cœur battait d'enthousiasme et de désir de se dévouer.

A force d'y songer, elle finit par se demander si ce n'était pas encore une chose possible. Il fallait près d'un an avant que Philippe passât de nouveau l'examen pour l'École navale; en un an, n'aurait-elle pas le temps de plaire à son oncle? en commençant tout de suite! Oui: mais comment s'y prendre pour commencer? Il devait être fâché contre elle, bien sûr! il n'avait sans doute plus du tout envie de faire pour elle ce qu'il aurait fait un an plus tôt. Si Hermine avait, comme Peau d'Ane ou Cendrillon, une marraine fée, qui d'un coup de sa baguette la transporterait là-bas, à Marseille, chez l'oncle Girague, il lui semblait que toute seule avec lui elle saurait si bien le prier! Mais des fées, il n'y en a plus... Il est vrai qu'il y a la poste aux lettres. Hermine ne pouvait pas parler à son grand-oncle; mais elle pouvait lui écrire.

Le cœur serré, tremblant, battant de crainte, Hermine décida en elle-même qu'elle écrirait à l'oncle Girague. Elle ne savait point son adresse, mais elle pensait que tout le monde à Marseille devait le connaître : ce n'était donc pas l'adresse qui l'embarrassait le plus. Mais la lettre! Hermine n'avait jamais écrit de lettre, n'ayant ni parents ni amis en dehors de la famille Baudoin. Comment s'y prendre pour écrire une lettre?

Lorsque quelque chose l'embarrassait, la petite fille avait coutume de demander conseil à Mme Baudoin, à Catherine ou à Philippe : Philippe était sa ressource suprême. Mais ici, il fallait qu'elle agît toute seule; ils ne la laisseraient pas écrire. C'était sa faute : elle avait tant pleuré l'année précédente pour ne pas aller au couvent! Ah! le livre de Mlle Leblond : on trouvait de tout dans le livre de Mlle Leblond. Et Hermine demanda à le consulter pendant la récréation. Car les deux petites filles n'avaient point quitté la pension; Mlle Leblond avait déclaré vouloir les garder gratis, et s'était chargée de trouver des leçons

particulières à Catherine. L'institutrice n'était pas riche : elle donnait ce qu'elle pouvait.

Quand Hermine eut lu consciencieusement tous les modèles de lettres que contenait le recueil de Mlle Leblond : lettres à un père, à une mère, à une tante, à une marraine, à un frère, à un oncle, à un bienfaiteur; lettres de fête, de bonne année, d'anniversaire, de félicitations, de condoléances, etc., etc., elle ne se trouva pas plus avancée qu'auparavant.

« Mon Dieu! que c'est donc désolant! se dit la pauvre petite en refermant avec découragement le livre de Mlle Leblond. Il n'y a rien qui ressemble à ce qu'il me faut. Je voudrais lui dire.... »

A force de s'adresser à elle-même ce qu'elle aurait voulu dire à son oncle, la pauvrette finit par s'aviser que c'était sa lettre qui se faisait ainsi. Alors elle prit une feuille de papier et un crayon, et écrivit les phrases qui lui venaient à l'esprit, les changeant, les remaniant, essayant dix mots avant d'en trouver un qui lui convînt; et elle finit par produire à peu près une page d'écriture qui disait ce qu'elle voulait dire. Mais ce n'était pas une lettre, cela! il fallait un commencement et une fin : autres difficultés. Que mettre en tête de la lettre? « Monsieur ». il ne serait peut-être pas content, car enfin il était son oncle. « Mon oncle », c'était trop sec. « Mon cher oncle.... » ce serait peut-être trop familier; et puis, il devait bien savoir qu'elle ne pouvait pas l'aimer; ce mot « cher » serait comme un mensonge. C'était bien difficile, de commencer!

Elle commença pourtant; elle continua, elle finit; elle relut, elle corrigea, et enfin, aussi contente que possible de son brouillon, elle le serra soigneusement pour le recopier, quand elle aurait trouvé du papier à lettres. Car c'était encore une autre difficulté. Elle n'avait point de papier à lettres : à propos de quoi en aurait-elle eu, n'ayant jamais de lettres à écrire? La pauvre petite se glissa, tremblante comme une coupable, dans la chambre de Philippe absent, chercha dans ses tiroirs, et enleva d'un cahier une seule feuille de papier à lettres. Elle n'osa pas en prendre davantage : s'il en savait le nombre? Une de moins s'apercevrait à peine, il croirait s'être trompé en les comptant :

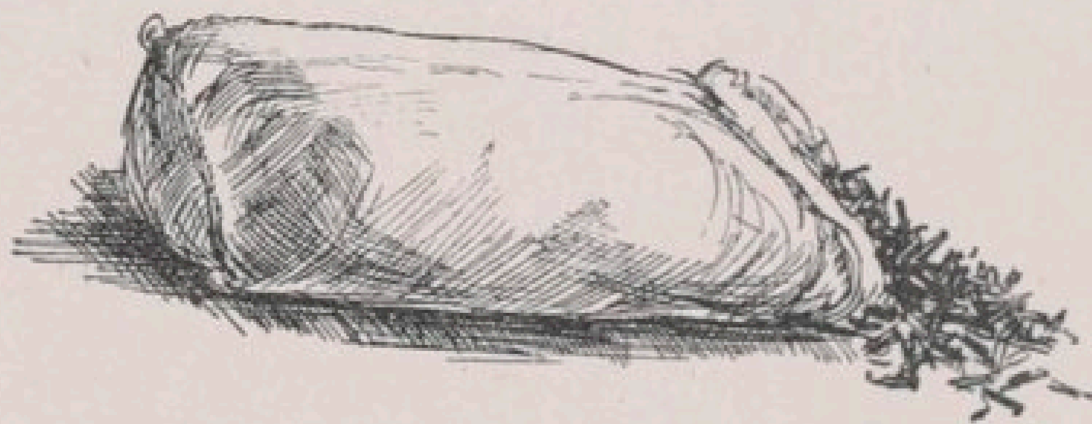
mais deux!... Il s'agissait à présent de n'y pas faire de taches d'encre.

Le brouillon soigneusement recopié, entre deux devoirs, à l'étude de sa pension, elle plia sa lettre à l'ancienne mode, n'ayant point d'enveloppe. Ce n'était pas pour l'embarrasser; les enveloppes étant alors d'invention récente et encore peu répandues, les enfants apprenaient à plier une lettre en même temps qu'à écrire. Hermine et ses compagnes s'en faisaient souvent un jeu, comme de les cacheter avec de la cire et d'y faire de belles empreintes avec une pièce de monnaie ou leur dé à coudre.



La lettre prête, Hermine la garda dans sa poche, guettant une occasion de la jeter en secret à la poste.

Cette occasion ne se présenta que le troisième jour. Elle sortait avec Philippe. « Veux-tu me mettre cette lettre à la poste, mon fils? » dit Mme Baudoin. « Moi! moi! maman! » s'écria Hermine en tendant la main. Mme Baudoin sourit; c'était la joie des trois petits de jeter une lettre dans la boîte. Elle donna la sienne à Hermine, qui au lieu d'une en glissa deux : la lettre à l'oncle Girague était partie.





Le capitaine avait l'air très triste.

CHAPITRE XIX

Le père orphelin. — Une lettre et sa réponse. — Pensées d'un vieillard, et pensées d'une petite fille. — Une résolution qui demande du courage.

Numa Girague était seul dans son bureau particulier de la Canebière, assis dans son fauteuil de cuir, les coudes appuyés sur la table et la tête dans ses mains. Qui l'eût regardé ainsi, le corps affaissé, le dos courbé, blanchi, amaigri, se fût demandé quelle douleur avait fait en quelques semaines de l'homme robuste qui portait si vaillamment la charge de ses années, le vieillard accablé qui restait ainsi immobile, se voilant les yeux comme si la lumière du jour les eût blessés. La lumière du jour! la douce lumière du jour! comme disaient les poètes antiques, elle le blessait en effet. Pourquoi l'éclairait-elle, lui? pourquoi éclairait-elle tant d'êtres humains, malades ou misérables, pour qui la vie est un fardeau, quand son enfant, son beau Marius, si fort, si gai, si heureux, son fils adoré, son fils unique ne la voyait plus, ne la verrait plus jamais! Comme la mort vient vite! Il ne s'était pas écoulé quatre jours entre le moment où Justin était

entré dans sa chambre pour l'avertir que « M. Marius était malade », et celui où une voix basse et étouffée avait prononcé ces lugubres paroles : « C'est fini ! »

Oh ! oui, pour le père, c'était fini, bien fini. Fini de la joie, de l'orgueil, de l'espérance : plus d'enfant, plus d'avenir, plus rien ! Ce coup l'avait terrassé. Malade à son tour, il avait oublié son malheur dans le délire ; convalescent, il avait retrouvé la mémoire ; maintenant, guéri, il retournait chaque jour dans ses bureaux, par habitude, comme une mécanique montée ; il travaillait parce qu'il avait toujours travaillé, mais l'intérêt était parti. Pour qui travaillait-il maintenant? Pour lui-même ? à quoi bon ? Pour sa femme ? inutile ! elle ne viendrait pas à bout de dépenser la fortune qu'il lui laisserait. Cet autre enfant qu'on appelait son fils... l'infirme, qui vivait quand Marius était mort... il n'avait plus dans le cœur rien de paternel pour lui. Quand il était entré dans la chambre de Didier, et que Didier en larmes lui avait tendu les bras en criant : « Papa ! cher papa ! » il n'avait pu retenir un mouvement de répulsion, et il s'était enfui pour ne pas lui reprocher son existence.



Non, il n'était plus le père de personne, il n'aimerait plus jamais d'enfant....

Un garçon de bureau entra sans bruit, et posa sur sa table, près de lui, un monceau de journaux et de lettres. « Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda Numa Girague sans relever la tête. « C'est le courrier, monsieur, » répondit l'homme ; et il se retira.

L'armateur se redressa, passa sa main sur ses yeux et commença à dépouiller son courrier. Il réunit les journaux, pour les lire plus tard, et ouvrit les lettres l'une après l'autre, les annotant de sa main et les plaçant ensuite dans les dossiers auxquels elles se rapportaient.

Il arriva à une lettre sans enveloppe, fermée par un simple pain à cacheter. Sur l'adresse, une main qui s'était appliquée

comme pour copier un modèle d'écriture, avait tracé sur quatre lignes ces mots :

Monsieur Girague

Armateur

à Marseille

Bouches-du-Rhône.

Il ne s'étonna pas : il était assez connu dans Marseille pour qu'une lettre lui arrivât tout droit, sans indication de rue et de numéro ; et quant à l'écriture, beaucoup de maîtres au cabotage et même de capitaines au long cours n'en avaient pas une meilleure. Il ouvrit, il lut :

« Monsieur mon oncle.... » Il chercha rapidement la signature : *Hermine Samarsolles.*

Ce nom lui causa un éblouissement. Sarmarsolles ! Il se rappelait son émotion en le voyant au bas d'une lettre que sa sœur lui écrivait pendant son voyage de noces : c'était la première fois qu'elle signait ainsi. Et plus tard, les essais maladroits de Georges, qui s'amusait à écrire, en prévision de l'avenir : « Maison Girague et Samarsolles » sur tous les bouts de papier qu'il rencontrait.... Et c'était sa fille, cette fois.... Sept ans auparavant il n'avait pas voulu d'elle ; depuis, elle n'avait pas voulu de lui... Qu'y avait-il de commun entre eux, maintenant !

« Monsieur mon oncle, disait Hermine, pardonnez-moi si je vous écris; mais j'ai bien mal répondu à votre bonté de l'an dernier; je comprends à présent que j'ai eu tort, et je voudrais vous dire que j'en suis bien fâchée. Il est arrivé un grand malheur à mon cher papa Baudoin parce qu'il a été trop courageux et trop bon, et qu'il s'est jeté au-devant d'une voiture pour sauver une dame et sa petite fille que la voiture allait écraser. C'est lui qui a été écrasé, et qui a eu les deux jambes cassées. Heureusement qu'il n'en mourra pas, mais il ne pourra plus travailler pour gagner de l'argent. Catherine va donner des leçons, et Philippe cherche une place; mais moi je suis encore trop petite pour travailler, et je voudrais bien au moins ne plus rien leur coûter. Alors, mon oncle, si vous êtes assez bon pour

me pardonner ma sottise de l'an dernier et payer ma pension dans un couvent, j'irais où vous voudriez, et je ferais tout mon possible pour vous contenter. Ce n'est pas la faute de papa et de maman Baudoin si j'ai refusé de vous obéir; ils ont vu que j'avais tant de chagrin, qu'ils n'ont pas pu me forcer à les quitter; ils ne le feraient pas même à présent, et je me cache d'eux pour écrire; mais papa Baudoin m'avait bien expliqué les bontés que vous vouliez avoir pour moi. On m'a dit que quand il était petit, vous aviez beaucoup aimé mon pauvre papa qui est mort; peut-être que vous aurez pitié de sa petite fille qui vous supplie, et qui priera tous les jours de sa vie pour vous et pour vos petits enfants.

Votre nièce obéissante,

« Hermine Samarsolles. »

Numa Girague avait achevé la lettre. Ses yeux demeuraient fixés sur la dernière ligne; peu à peu ils se remplissaient de larmes, qui tout à coup inondèrent la feuille de papier.

« Pour mes enfants ! murmura-t-il dans un sanglot. Elle parle de mes enfants ! »

Il pleura longtemps ; cela lui faisait du bien. Il relut la lettre d'Hermine : on ne la lui avait sûrement pas dictée. Une grande personne aurait essayé de le prendre par la vanité; elle aurait mis dans la bouche de l'enfant de menteuses protestations d'une affection impossible. Hermine était sincère; elle ne lui disait pas qu'elle l'aimait, ce qui eût été faux, elle ne lui promettait même pas de l'aimer plus tard ; elle le suppliait pour ceux qui l'avaient aimée et élevée, elle s'accusait d'avoir eu tort en repoussant ses offres, elle promettait de lui obéir, et de prier pour lui et ses enfants. Elle ignorait son malheur : quand elle invoquait le souvenir de son père, que Numa Girague avait aimé quand il était petit, elle ne savait pas que Marius était allé rejoindre Georges. Pauvre enfant ! à son écriture soignée et pourtant tremblée, l'oncle devinait la peur qu'il lui causait, et l'effort qu'elle avait dû faire pour s'adresser à lui. « Et elle l'a fait en cachette ! se disait-il : cela aussi a dû lui paraître dur; elle ne doit pas être habituée à avoir des secrets.... Il n'y a pas dans sa

lettre l'ombre d'un mauvais sentiment.... C'est une âme que cette petite ! »

Plus il relisait, plus les souvenirs de l'enfance de sa sœur et de celle de Georges lui revenaient en foule et lui attendrissaient le cœur. Il se sentait renaître par le désir qui l'avait longtemps tourmenté, de connaître Hermine. Payer sa pension dans un couvent? ce n'était plus cela qu'il voulait. Elle promettait de lui obéir : on verrait bien! Il allait l'appeler près de lui.... Il n'en préviendrait pas Julie ; il se rappelait la première entrée d'Hermine dans sa maison.... Mais qu'importait Julie ! il lui restait encore un fils, à elle ! Lui, il aurait *sa fille.*

Il replia la lettre d'Hermine et la serra dans la poche de son gilet ; puis il prit une grande feuille de papier à lettre et écrivit, sans ratures ni surcharges, de son écriture ronde et lisible d'homme de l'ancien temps :

« Monsieur le capitaine,

« Ayant appris l'acte d'héroïsme qui vous a rendu incapable de naviguer désormais, je ne puis plus permettre que ma nièce reste à votre charge. Je vous prie donc de me la faire amener par une personne sûre, et je mets sous ce pli une lettre de change sur un banquier de Nantes pour payer les frais de leur voyage. Le reste de la somme est destiné à vous indemniser des dépenses que vous avez faites pour elle depuis sept ans. Quant à vos soins paternels et à votre tendresse, ce sont des choses qui ne peuvent pas se payer; j'espère que l'enfant aura le cœur bien placé et vous gardera toujours une vive reconnaissance. Veuillez agréer l'expression de la mienne, et me prévenir du jour de l'arrivée de ma nièce, que j'attendrai dans mes bureaux de la rue Canebière. Je prie Mme Baudoin de lui faire faire des vêtements de deuil; il est convenable qu'elle porte le deuil de mon fils unique, que j'ai eu le malheur de perdre il n'y a pas encore un mois. »

Numa Girague alla lui-même mettre cette lettre à la poste, et revint chez lui, l'esprit un peu allégé. Il voyait déjà Hermine entrant dans sa maison : et comme c'était un homme pratique, il se préoccupait de l'endroit où il la logerait. Pas auprès de

Mme Girague, qui serait sans doute peu bienveillante, elle. Il y avait la chambre de Marius.... et il y alla tout droit. C'était la première fois qu'il y entrait depuis son malheur; il ne put supporter la vue de tous ces objets familiers qui lui semblaient garder encore la trace des mains de l'enfant. Non, pas là! Pour les premières nuits, on la ferait coucher auprès de Magarido ; et ce serait vite fait de lui arranger une des chambres inhabitées, avec un cabinet pour sa femme de chambre; car il lui en faudrait une, pour la soigner, la servir et sortir avec elle. A moins qu'on ne la mît en pension ou au couvent; mais il y aurait toujours les vacances et les jours de sortie.... Comment pouvait être cette enfant? Ressemblait-elle à son père? Numa Girague l'avait à peine regardée autrefois, il se rappelait seulement de longs yeux noirs et une figure mince et pâle. Enfin! il la verrait bientôt; elle viendrait sûrement: elle avait promis de lui obéir. Les autres ne s'obstineraient pas à la garder, puisqu'ils n'avaient plus de quoi la nourrir. L'armateur ne se faisait pas d'illusions sur ce que rapporte le travail d'un jeune homme et d'une institutrice.

Si Numa Girague se sentait l'esprit allégé en revenant de la poste, il n'en avait pas été de même de sa nièce. Le bruit de sa lettre tombant dans la boîte lui avait retenti tout au fond du cœur. C'était fait! il n'y avait plus à y revenir. Et si elle avait mal fait? elle n'avait consulté personne, et elle savait bien que les enfants ne doivent pas agir ainsi. Peut-être qu'elle avait eu tort.... Que dirait son oncle? Peut-être qu'il ne voudrait plus d'elle.... peut-être qu'il écrirait au capitaine pour se plaindre de la sotte petite fille qui demandait maintenant ce qu'elle refusait l'an passé. Alors le capitaine et maman Baudoin croiraient qu'elle désirait les quitter, et cela leur ferait de la peine....

Elle qui les aimait tant!

Son pauvre petit cœur était si troublé que son visage s'en altéra. Mme Baudoin la crut malade, d'autant plus qu'elle ne put manger au dîner. Elle voulut la coucher elle-même, comme quand elle était toute petite, et resta près d'elle jusqu'à ce qu'elle l'eût endormie à force de tendres caresses et de douces

paroles monotones murmurées à demi-voix. Mais Hermine retrouva dans son sommeil ses anciens cauchemars avec l'oncle Girague tantôt menaçant, tantôt railleur, et elle se réveilla plusieurs fois, trempée de sueur et toute tremblante. Le lendemain et les jours suivants elle resta abattue, triste et tressaillant au moindre bruit. « Qu'as-tu donc, ma chérie? » lui demandait Mme Baudoin. — Je n'ai rien, » répondit-elle; mais elle devenait plus inquiète de jour en jour : l'attente la brisait.

Enfin la réponse arriva. Rien qu'à voir la figure du capitaine pendant qu'il lisait cette lettre que sa femme venait de lui apporter, Hermine devina que c'était celle-là. Elle sortit de la chambre : on l'appellerait si on avait besoin d'elle.... oh! on l'appellerait certainement....

Elle s'était réfugiée dans un petit coin, où elle ne faisait pas de bruit du tout et tenait le moins de place possible, lorsqu'elle entendit : « Hermine! Hermine! » Elle sortit de sa cachette : « Me voici, maman! » et elle se présenta.

Le capitaine avait l'air très triste, et Mme Baudoin avait pleuré. Elle tendit les bras à la petite fille, et tout en la serrant contre son cœur elle murmura : « Ma petite bien-aimée! c'est encore une lettre de ton oncle... il te demande... il veut que tu ailles vivre chez lui....

Hermine devint toute pâle ; elle ne s'était pas attendue à cela. Aller au couvent, ne plus voir sa famille adoptive que de loin en loin, c'était déjà bien assez douloureux! mais s'en aller à Marseille! L'oncle Girague était cruel.... et elle ne pouvait pas refuser : c'était elle qui avait imploré son secours. Mais pourquoi voulait-il qu'elle vînt à Marseille? était-ce pour lui faire de la peine? car il ne l'aimait pas, il ne pouvait pas se soucier de l'avoir près de lui.... Elle leva vers Mme Baudoin ses grands yeux attristés, et lui dit ce seul mot : « Pourquoi? »

La pauvre femme essaya de parler, et ne put trouver ses mots. Alors son mari lui dit : « Donne-lui la lettre. »

Hermine la prit : la réponse à sa lettre! D'abord elle fut rassurée sur un point : son oncle ne disait pas qu'elle lui avait écrit. « Acte d'héroïsme », oui, il avait mis ces mots-là : c'était bien

Il envoyait de l'argent : il était donc généreux? Et comme c'était vrai, ce qu'il disait des choses qui ne peuvent pas se payer! Il se disait reconnaissant de ce qu'on avait fait pour elle : il lui voulait donc du bien? Elle arriva aux dernières lignes.

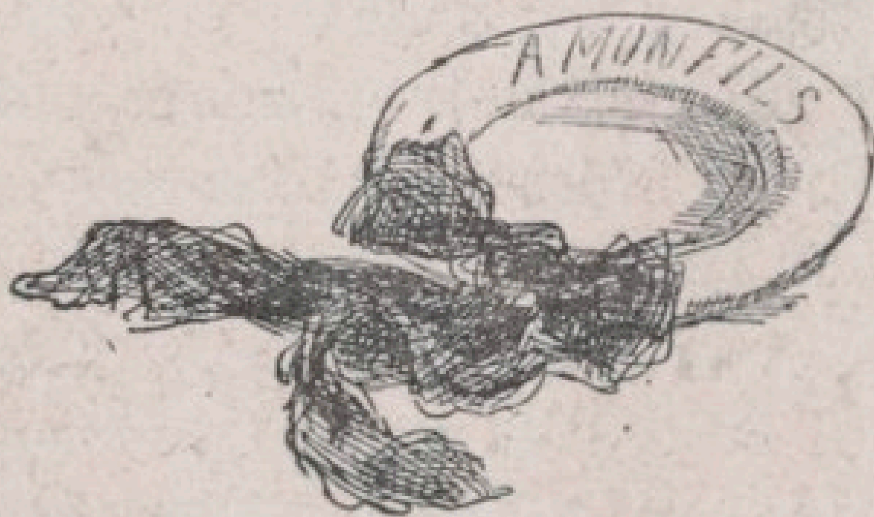
« Oh! le pauvre homme! s'écria-t-elle.

— Oui, répondit gravement le capitaine, il n'avait qu'un seul fils, et il l'a perdu. C'est peut-être pour cela qu'il s'est souvenu de sa nièce et qu'il l'appelle près de lui.... Veux-tu aller le consoler et lui rendre le bien pour le mal?

— Je ne peux pas vous faire de bien à vous... au contraire... répondit-elle tristement. Papa! maman! vous n'oublierez pas votre petite fille? vous lui garderez sa place? Oh! je reviendrai! Vous comprenez pourquoi je m'en vais, n'est-ce pas? vous ne croyez pas que c'est parce que je ne vous aime pas? »

Oh! non, ils ne le croyaient pas; ils voyaient bien que c'était pour eux; et s'il se mêlait au désir de ne plus leur être à charge un peu de pitié pour cet oncle inconnu qui pleurait son enfant, ils avaient trop de cœur pour en être jaloux.

« C'est notre devoir de l'envoyer là-bas, dit le soir le capitaine à sa femme qui pleurait. Là-bas comme ici, elle se fera aimer, et son oncle lui laissera son héritage. Ici, nous n'aurions plus que des privations et des soucis à lui faire partager : il vaut mieux qu'elle s'en aille! »





Justin vint ouvrir à son maître.

CHAPITRE XX

Pauvre petite voyageuse ! — Séparation. — Hermine refait le même chemin qu'autrefois.

La vapeur siffle, le train entre en gare, il s'arrête; les portières des wagons s'ouvrent toutes à la fois, les voyageurs sautent à terre et se hâtent vers la porte de sortie comme si chaque minute de leur temps valait leur pesant d'or. Seuls, un grand jeune homme mince et une petite fille en deuil ne semblent pas pressés d'arriver à leur destination. Le jeune homme débarrasse tranquillement le filet des objets qu'il y avait déposés, et dit en soupirant à sa petite compagne : « C'est Marseille : nous sommes arrivés. »

Elle le savait bien, que c'était Marseille ! Sans répondre, elle lui prend des mains sa petite ombrelle noire et son petit sac; il se charge de la valise, descend, tend la main à l'enfant, et tous deux sortent de la gare.

« Le chemin de la Canebière, s'il vous plaît? dit le jeune homme à un commissionnaire qui attend les clients dans la cour.

— Prenez à votre gauche. Tenez, l'omnibus y va : suivez-le ou montez dedans.

— Veux-tu prendre l'omnibus, Hermine?

— Oh! non, mon bon Philippe... c'est-à-dire, si la valise ne te fatigue pas.... J'aimerais tant à marcher encore une fois à côté de toi, comme si nous allions nous promener tous les deux! »



Elle n'est pas bien lourde, la valise qui contient le petit trousseau d'Hermine; Philippe la porte d'une main, et de l'autre il tient la main tremblante de sa sœur adoptive, une pauvre petite main glacée.

« Est-ce que tu as froid, ma chérie? lui demande-t-il avec inquiétude.

— Oh! non; c'est que je pense.... C'est bien loin de Nantes, Marseille! mon Dieu, comme c'est loin! »

Philippe lui serre la main et ne répond pas. En lui-même, il pense que s'il était riche, cela ne lui semblerait pas bien loin, et qu'il ne tarderait guère à refaire le voyage : mais tout est difficile à ceux qui manquent d'argent. Cette chère petite sœur qu'il va laisser là, seule au milieu d'inconnus, quand pourra-t-il la revoir? Il la regarde, elle a l'air bien triste; il cherche à la distraire en attirant son attention sur les passants, sur les maisons, sur les échappées de vue qui se révèlent à chaque tournant de rue.

« Marseille est une très belle ville, lui dit-il.

— Aussi belle que Nantes?

— On dit qu'elle est plus belle; nous n'en avons pas encore vu grand'chose.

— Il n'y a pas de Loire!

— Non, mais il y a la mer, le ciel toujours bleu, un beau soleil.... Ah! voilà la rue Canebière.... »

Hermine s'arrêta : son cœur battait à l'étouffer. Elle se remit bientôt en marche, mais elle avait des bourdonnements dans les oreilles et la tête lui tournait. Elle ne se rendit plus compte

de rien jusqu'au moment où Philippe, s'arrêtant à son tour, dit tout haut : « *Maison Girague;* c'est ici ! »

Ils entrèrent dans le tambour sur lequel s'ouvraient plusieurs portes donnant accès dans les différents bureaux. Il était vide. Jusqu'à ce moment, Philippe s'était bien tenu et avait évité de s'attendrir; mais sa provision de courage était à bout. Il lui semblait qu'il conduisait un agneau à la boucherie : et quel agneau ! sa sœur.... Non, pas sa sœur ! il découvrait, au moment de la perdre, que la chère petite créature lui tenait plus au cœur que Catherine et Denise. Et lui dire adieu tout à l'heure, froidement, devant des étrangers, pour ne la revoir peut-être jamais.... Il n'y put tenir; il posa la valise à terre et, sans parler, il ouvrit ses bras où Hermine se jeta à corps perdu : tous deux se rassasièrent de larmes. Ce n'était guère logique de la part de Philippe, qui tout à l'heure s'efforçait de distraire la petite fille et même de l'égayer; mais qui peut se vanter d'être logique en ce monde, surtout à l'âge de dix-sept ans ?

Un bruit se fit entendre derrière une porte; ils se séparèrent. Hermine tamponna ses yeux rouges avec son petit mouchoir, et, répondant à la pensée de Philippe, elle lui dit : « C'est égal, je suis bien aise de t'avoir embrassé *tout mon content.* » Et elle ajouta naïvement : « Souffle sur mes yeux pour qu'*il* ne voie pas que j'ai pleuré. »

Une porte s'ouvrit : le concierge revenait à son poste.

« Monsieur Girague y est-il? demanda Philippe.

— Oui, monsieur, répondit l'homme avec empressement. Monsieur Baudoin, sans doute ? monsieur vous attend, il a déjà sonné plusieurs fois pour savoir si vous n'étiez pas là. »

Il les guida à travers plusieurs pièces, et finit par frapper à une porte. « Entrez ! » dit une voix qu'Hermine devina et qui la fit devenir toute pâle. Elle entra, se cramponnant à la main de Philippe. Numa Girague se leva vivement pour les recevoir, et demeura un instant immobile à regarder l'enfant.

Elle avait bien changé, depuis le jour où il l'avait chassée de sa maison, cette enfant qu'il y rappelait aujourd'hui. De la race de sa mère, elle avait les longs yeux noirs, le teint pâle et mat

et le développement précoce; elle annonçait un peu plus que son âge, quoiqu'elle fût mince et souple comme un roseau.

Mais le front était celui de Georges, et ses cheveux courts et frisés augmentaient encore cette ressemblance; on avait dû les couper quelques mois auparavant, à la suite de la rougeole, et ils n'étaient pas encore assez repoussés pour la coiffer en fille. Numa Girague remarqua une fossette dans sa joue gauche, au coin de la bouche finement découpée, et il se dit : « Si elle souriait, elle rappellerait ma pauvre petite sœur.... «

Son examen ne fut pas long. « Monsieur Philippe Baudoin? dit-il.

— Oui, monsieur », répondit Philippe étonné qu'il sût son nom : il n'était pas au courant de la lettre écrite par Hermine.

« Je vous remercie de m'avoir amené ma nièce. Votre père va-t-il mieux?

— Pour sa santé générale, oui, monsieur; mais le reste.... Il a fallu qu'il se sentît bien incapable d'assurer l'avenir de Mlle Samarsolles pour consentir à se séparer d'elle. »

Mademoiselle Samarsolles! Hermine leva vers Philippe un regard étonné. C'était d'elle qu'il parlait : il ne disait plus comme à l'ordinaire, Hermine! Mademoiselle Samarsolles! c'était le commencement de la séparation, cela!

« J'ai voulu recevoir ma nièce ici et non pas chez moi, reprit l'armateur, parce que je tenais à l'introduire moi-même, et moi seul, dans ma maison qui va être la sienne.... Restez-vous quelque temps à Marseille?

— Non, monsieur; je repartirai par le premier train. J'ai trouvé un emploi dans les bureaux de MM. Vescovit et fils, et je dois entrer en fonctions le plus tôt possible. Ils ne m'ont accordé que juste le congé nécessaire pour mon voyage.

— La maison Vescovit et fils... une bonne maison, honorablement connue.... Vous pouvez faire votre chemin, jeune homme; je suis parti de plus bas que vous. Je vous souhaite la chance que j'ai eue : pour la fortune, s'entend, car le reste!... »

Il passa sa main sur son front qui se plissait douloureusement.



Numa Girague se leva pour les recevoir

Philippe tira de sa poche une enveloppe et la déposa sur la table.

« Monsieur, dit-il, voici le reste de la somme que vous avez envoyée à mon père. Il n'y manque que le prix de notre voyage et des vêtements de deuil que ma mère a fait faire pour votre nièce. Mes parents vous remercient, mais ils ne peuvent pas accepter cet argent. »

Numa Girague fronça les sourcils.

« Et pourquoi donc, monsieur? Si votre père a sa délicatesse, n'ai-je pas le droit d'avoir la mienne? et puis-je admettre que ma nièce ait été sept ans à sa charge, sans l'indemniser de ses dépenses?... Il n'y a pas là de cadeau : il n'y a que ce qu'elle a dû vous coûter.... Je n'ai pas voulu vous offenser, ajouta-t-il plus doucement; ce que je fais est juste, et vous devez le comprendre.... Reprenez cet argent — il mit l'enveloppe dans la main d'Hermine, qu'il poussa vers Philippe — c'est Hermine qui vous le donne : vous pouvez bien l'accepter d'elle! Vous êtes jeune, vous ne connaissez guère la vie. Vous entreprenez une lourde tâche.... Oh! ce que j'en dis, ce n'est pas pour vous décourager, vous faites votre devoir. Mais vous ne savez pas qu'il peut y avoir pour vous de durs moments, où vous souffrirez, non de vos privations, mais de celles de vos parents.... A ces moments-là, pensez qu'Hermine est heureuse de vous venir en aide, et vous ne regretterez pas d'avoir suivi mon conseil.... Prenez cet argent comme un prêt qu'elle vous fait, si vous voulez! »

Hermine glissa l'enveloppe dans la main de Philippe.

« Prends, lui dit-elle tout bas, pour me consoler.... »

Il hésitait encore : ce qu'elle lui demandait lui coûtait tant!

« Eh! monsieur, s'écria l'armateur en frappant du poing sur la table, vous pouvez être fier, mais votre fierté devrait bien comprendre la mienne! Quand moi, un vieillard, je reviens sur un passé que je cherche à réparer, croyez-vous juste et chrétien de me repousser? »

Philippe rougit. Numa Girague déplaçait la question; il faisait en quelque sorte amende honorable au capitaine Baudoin de la façon dont il l'avait reçu autrefois, et il était généreux, quoiqu'il

s'agît d'argent, de ne pas lui tenir rigueur. Il s'inclina respectueusement, et prit l'enveloppe en disant : « Pardon, monsieur; nous non plus, nous n'avions pas l'intention de vous offenser.... Je dirai à mon père qu'Hermine sera heureuse avec vous.

— Elle sait écrire, reprit l'oncle, dont l'austère visage s'éclaira presque d'un sourire.

— Oh! certainement, monsieur! et même quelque chose de plus.

— C'est très bien. Elle sait écrire, elle pourra vous donner de ses nouvelles et recevoir des vôtres.

— Merci, monsieur. Allons, adieu, Hermine....

— A revoir, monsieur Baudoin! » répliqua Numa Girague en insistant sur les mots : *à revoir.*

Hermine comprit, et elle lui jeta un regard reconnaissant qui lui alla au cœur.

Philippe brusqua les adieux; il ne voulait pas recommencer à s'attendrir. Hermine le vit disparaître, elle entendit les portes qui se refermaient sur lui, le bruit décroissant de ses pas... et elle se trouva seule avec l'oncle Girague.

Alors son courage faiblit, et il lui passa par la tête les plus folles idées. Courir après Philippe, le rejoindre, repartir avec lui, ou, s'il ne voulait pas l'emmener, s'enfuir bien loin, n'importe où, se cacher, se perdre, s'en aller mourir dans un coin comme un pauvre petit oiseau tombé du nid, qui n'a pas les ailes assez fortes pour y remonter. Elle essaya d'appeler Philippe, de crier; elle avait la gorge si serrée qu'il n'en sortit aucun son. Numa Girague, la voyant pâle et tremblante, eut pitié d'elle, tout en se trouvant assez mal récompensé de ses bontés par la peur qu'elle semblait avoir de lui. Il l'enleva dans ses mains encore robustes et l'assit dans un grand fauteuil en lui disant : « Là! attends un peu, nous allons partir à l'instant. » Il rangea ses papiers, ferma ses tiroirs, prit sa canne et son chapeau et revint à Hermine.

« Es-tu un peu reposée maintenant? Nous allons à la maison : ce n'est pas bien loin d'ici.... Ah! cette valise! nous dirons

en passant au concierge de nous la faire porter tout de suite. Viens avec moi! »

Il sortit avec elle, lui donnant la main ; et elle pensait, le cœur navré, que tout à l'heure, c'était la main de Philippe qui tenait la sienne, dans cette même rue.... Maintenant il était parti, il était déjà loin, et elle, toute seule! A Nantes, dans le quartier du Sanitat, elle rencontrait à chaque pas des figures de connaissance : ici, personne!

Heureusement que l'oncle Girague ne lui parlait pas, car elle n'aurait pas été capable de lui répondre. Il ne lui parlait pas, mais il était fort préoccupé d'elle : il fallait maintenant l'introduire dans sa maison, l'y placer tout de suite au rang qu'elle devait occuper, et imposer silence, non à l'opposition que pourrait rencontrer sa volonté, cela, il n'y songeait même pas, mais aux hostilités sourdes, à la malveillance latente.... il savait qu'il y en aurait, et s'en irritait d'avance : n'était-il pas le maître chez lui?

Il s'arrêta enfin. C'était donc là! Hermine regardait la maison, les grands arbres du cours Belzunce, le banc où elle s'était autrefois reposée avant d'entrer, comme le capitaine le lui avait raconté, et il lui semblait vaguement reconnaître toutes ces choses. Son chagrin s'engourdissait par son excès même, et sa curiosité s'éveillait.

M. Girague poussa le bouton de la sonnette; Justin, en livrée, vint ouvrir à son maître. M. Girague fit passer Hermine devant lui.

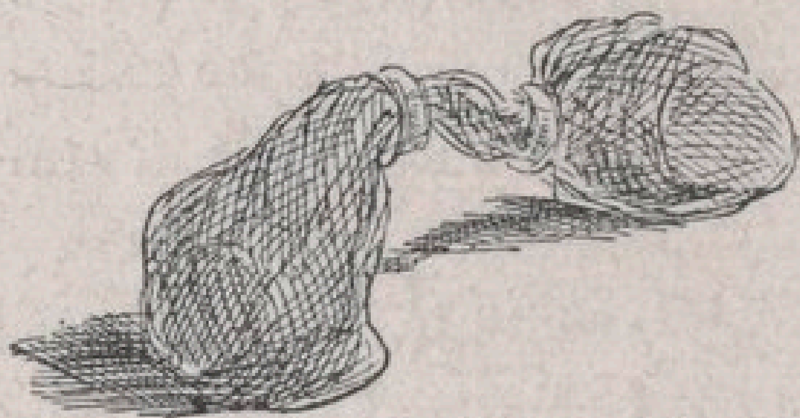
« Où est Madame? demanda-t-il.

— Chez M. Didier, je crois, répondit le domestique.

— Ah!... c'est bien : je vais la trouver.... Hermine, suis-moi, mon enfant. »

Il se dirigea vers l'appartement de Didier; Hermine montait derrière lui le grand escalier à la rampe dorée, osant à peine fouler aux pieds ces tapis, dont elle n'avait jamais vu les pareils, sinon à la cathédrale, sur les marches de l'autel, les jours de grandes fêtes. Et ces grandes pièces! ces tentures, ces beaux meubles, ces tableaux, ces candélabres, ces glaces, ces dorures!

elle allait vivre là dedans, elle, la petite orpheline recueillie par la charité du capitaine! Sa pensée se reporta vers la salle où maman Baudoin reprisait le linge de son simple ménage, à côté du store fleuri de capucines et de pois de senteur : comme elle aurait voulu y être! L'oncle se trompait, s'il la croyait capable d'être éblouie par ce luxe : elle en était plutôt effrayée.





Son étonnement n'était pas joué.

CHAPITRE XXI

Communication qui pourrait être mieux reçue. — Conversation entre Justin et Madelon, et ce qu'il en advint.

M. Giragué s'arrêta dans un petit salon où de doubles rideaux de soie blanche tamisaient la lumière crue du jour d'été. Un petit canapé et quelques fauteuils bas, revêtus de soieries orientales aux broderies étranges, un pouf en tapisserie, une chaise longue drapée d'un châle en crêpe de Chine soufre aux longues franges, étaient disposés dans ce désordre apparent qui montre qu'une chambre est habitée. Il y avait des livres sur les tables, un métier à tapisserie devant une fenêtre, un petit secrétaire près de l'autre, des plantes rares dans tous les coins, et sur la cheminée, au lieu de pendule, une Diane en marbre blanc; pas d'autres dorures que les cadres des glaces et des tableaux qui se détachaient sur la boiserie blanche.

Hermine se sentit un peu rassérénée; ce salon-là était moins imposant que les autres. Il y avait une natte sur le parquet : elle

connaissait cela, les nattes; le capitaine en avait rapporté de ses voyages. Elle fut bien aise que son oncle lui dît : « Petite, assieds-toi et attends-moi là. » Elle s'assit sur le pouf et s'y tint toute droite; Numa Girague souleva une lourde portière persane et passa dans la pièce voisine.

C'était la chambre de Didier, et Julie s'y trouvait comme presque toujours. Déjà, du vivant de Marius, elle s'était fait arranger ce petit salon tout près de son pauvre malade, et elle s'y tenait le plus possible. Maintenant, dans son grand deuil, elle n'avait plus de visites à faire ou à recevoir, plus de fêtes, plus de soirées; elle n'avait plus à partager son temps entre ses deux fils, et, tout en pleurant Marius, elle éprouvait une certaine douceur à se consacrer tout entière à son premier-né, à l'enfant qu'elle avait toujours préféré, et que son malheur lui rendait plus cher encore. Mais elle savait que son mari n'aimait pas à venir l'y chercher, et elle avait soin de n'y être jamais à l'heure où il avait coutume de rentrer. Ce jour-là, il était en avance, ayant quitté ses bureaux plus tôt qu'à l'ordinaire, à cause de l'arrivée de sa nièce.

Elle rougit de contrariété lorsqu'il entra; mais elle lui tendit la main et lui demanda d'un ton d'inquiétude s'il était souffrant pour revenir de si bonne heure.

Didier dit timidement : « Bonjour, père! » Il avait remarqué que ce nom semblait l'agacer moins que l'appellation familière de *papa*.

« Bonjour! » répondit Numa Girague avec un signe de tête qui cherchait à être amical. Et, se tournant vers sa femme :

« Je ne suis pas souffrant : j'avais à vous parler.... Je me suis décidé à faire venir ma nièce....

— Votre nièce! » répéta Julie en ouvrant de grands yeux. Son étonnement n'était pas joué : elle avait totalement oublié l'incident du capitaine et de la petite naufragée. Depuis longtemps elle avait fini par se persuader que ce capitaine n'était qu'un chevalier d'industrie, puisqu'on n'avait plus jamais entendu parler de lui.

« Oui, ma nièce, la fille de mon défunt neveu, Georges Samar-

solles, sauvée du naufrage du *Saint-François* par le capitaine Baudoin. »

Julie fit un geste d'incrédulité.

« Encore cette vieille histoire! Vous l'avez toujours considéré comme un menteur, ce prétendu capitaine!

— J'ai fait faire des recherches, j'ai toutes les preuves : le capitaine ne mentait pas, et l'enfant est bien ma nièce. C'est pourquoi j'entends me charger d'elle désormais, et j'ai donné ordre qu'on me l'amenât.

— A Marseille?

— Oui, et je vous prierai de vous occuper de son installation.

— Vous comptez la mettre en pension, sans doute? au couvent? Je vais prendre des renseignements pour savoir quelle est la maison la plus convenable.... »

Julie contenait à grand'peine l'orage qui grondait en elle; elle s'efforçait d'adoucir sa voix qui devenait rauque, et de paraître entrer avec intérêt dans les projets de son mari, quand elle maudissait de tout son cœur l'innocente Hermine, qu'elle eût voulue avec son père au fond de l'Océan. Mais sa colère et son désespoir ne connurent plus de bornes lorsque Numa Giragne lui répondit :

« Si j'avais voulu la mettre au couvent, je l'y aurais aussi bien mise à Nantes, sous la surveillance de Mme Baudoin. Mais je veux la garder chez moi.

— Chez vous! ici! » s'écria Julie en se levant tout d'une pièce.

Numa ne se trompa point à son regard et à l'accent de sa voix : il comprit qu'Hermine aurait en elle une ennemie.

« Oui, ici, chez moi, dit-il en appuyant sur les mots. Pourquoi pas? n'est-ce pas sa place? Elle ne vous intéresse guère, c'est tout simple : il vous reste encore un enfant.... Moi je n'en ai plus.... »

Il s'arrêta : un mouvement de Didier venait de lui faire comprendre la cruauté de ses paroles. Le pauvre enfant, attaché sur un dur matelas, n'ayant que les bras libres, s'était vivement caché la figure dans ses mains, pour que son beau-père ne vît pas les larmes qui lui jaillissaient des yeux.

Numa n'était pas méchant, il regretta ses paroles; mais il avait trop d'orgueil pour les retirer. Il se retourna vers Julie et l'engagea, d'un ton plus doux, à prendre les mesures nécessaires pour l'installation provisoire de sa nièce. On verrait plus tard à lui arranger un appartement convenable; mais dans la maison il ne manquait pas de chambres inhabitées : on pouvait lui en lonner une pour ce soir, et mettre Magarido auprès d'elle.

Elle était là, Magarido, près de Didier qu'elle couvait du regard, épiant ses moindres désirs, empressée à lui rendre service. Elle avait écouté en frémissant de courroux les paroles de Numa; et, en même temps que Julie s'écriait : « Comment, ce soir! vous l'attendez aujourd'hui! » elle dit d'un ton sec : « Je ne m'entends pas à soigner les demoiselles : je n'ai jamais élevé que des garçons. »

« Je ne l'attends plus, elle est arrivée, reprit Numa, répondant à sa femme sans faire attention à Magarido. On me l'a conduite dans mes bureaux, d'où je l'ai moi-même amenée ici : il faut sans retard qu'on s'occupe d'elle. »

Un doigt discret frappa à la porte opposée à celle du petit salon. « Entrez! » dit Julie, à qui une diversion ne faisait pas de peine : et Madelon entra.

Elle était restée dans la maison, provisoirement, après la mort de Marius, et elle aurait bien voulu y rester tout à fait; seulement elle n'y avait plus d'attributions bien déterminées, et elle voyait venir le jour où on la supprimerait comme un rouage inutile. Elle s'évertuait à se montrer partout, à refaire après eux l'ouvrage des autres domestiques, à prendre le plus de place possible : n'étant point utile, elle cherchait à paraître indispensable. Elle venait de rencontrer Justin dans l'antihambre : bonne occasion pour faire un bout de causette.

« Il y a du nouveau, » dit-il mystérieusement en indiquant l'escalier que l'armateur venait de monter avec Hermine.

« Quoi donc? demanda-t-elle, intriguée.

— Monsieur est rentré avec une belle petite demoiselle en deuil; il a demandé où était madame, et quand il a su qu'elle était chez M. Didier, il est monté pour aller l'y trouver, lui qui

n'aime pas ça. Et il a dit à la petite : « Hermine, suis-moi, mon enfant. »

— Eh bien?

— Eh bien! vous ne comprenez pas? Vous n'étiez pas ici il y a sept ans, mais j'y étais, moi, et Magarido aussi y était.... C'est elle qui ne va pas être contente, Magarido. Voyez-vous, mademoiselle Madelon, un enfant ça change en sept ans, bien sûr ; mais c'est égal, je donnerais ma tête à couper que c'est la petite Indienne!

— La petite Indienne!

— Hé oui! le bourru qui l'a amenée l'appelait Hermine, justement. Vous savez bien l'histoire? »

Si Madelon la savait! Elle l'avait entendue plus de vingt fois, le soir à la cuisine, revue et augmentée, et enjolivée de nombreux commentaires. Les deux visites du capitaine et de l'enfant avaient servi de base à une légende que les nouveaux domestiques connaissaient aussi bien que les anciens.

Madelon ne réfléchit pas longtemps. La petite Indienne était là! Qui sait? la bonne chance l'avait peut-être amenée tout exprès pour fournir à Madelon une raison de rester dans la maison Girague. Elle alla prendre un ouvrage de couture nouvellement terminé, et monta à l'appartement de Didier.

Avant de frapper, elle écouta : elle ne brillait pas par la discrétion. Elle comprit que la nièce de M. Girague était là, qu'on parlait de lui donner une chambre et de mettre Magarido près d'elle, ce qui ne paraissait pas plaire à Magarido. Tout était pour le mieux! Au premier silence, elle frappa et entra.

Elle prit un air timide et fit mine de se retirer; mais si elle recula d'un pas, elle avança ensuite de deux.

« Je rapportais mon ouvrage à madame.... je le croyais pressé.... Madame a-t-elle autre chose à me donner à faire?

— Non, rien, pour le moment, répondit Julie. Ah!... attendez.... » Et s'adressant à son mari : « Voilà votre affaire : mettez Madelon auprès de cette petite, et chargez-la de l'installer pour aujourd'hui.

— C'est une solution, cela!... Venez avec moi, Madelon. »

Il souleva la portière, et pendant quelques secondes Didier

qui regardait de ce côté, put apercevoir une petite figure d'une tristesse navrante, dont les grands yeux noirs étaient dirigés vers la chambre où on venait de parler d'elle avec si peu de bienveillance. Cette enfant ne lui était rien; même Magarido la lui avait fait considérer comme une ennemie; cependant il eut le cœur serré à l'idée qu'elle pouvait avoir entendu. Hermine ne le vit pas. Ses yeux étaient grands ouverts, mais elle ne voyait rien : elle regardait en elle-même et ne voyait que la désolation de son cœur. Oh! ses chers parents adoptifs, ses frères, ses sœurs! ils l'avaient tant aimée, elle était si heureuse auprès d'eux! Ici personne ne l'aimait, c'était à qui ne s'occuperait pas d'elle; et c'était pourtant dans cette maison qu'elle devait vivre.... Si elle avait su, elle n'aurait peut-être pas eu le courage de faire ce qu'elle avait fait.... Allons, il valait mieux qu'elle ne l'eût pas su; au moins elle n'était plus à leur charge, et son oncle leur avait envoyé de l'argent.... A présent, il fallait qu'elle fût bien obéissante et bien douce, pour que son oncle vît qu'ils l'avaient bien élevée. Mais qu'elle était donc malheureuse! Et si petite! Elle vivrait peut-être très vieille : cela lui ferait beaucoup d'années de chagrin.... Les enfants ne prévoient jamais les changements que le temps apportera dans leur existence, et ils s'imaginent de bonne foi que ce qui les afflige ne pourra jamais finir.

Cependant M. Girague et Madelon étaient arrivés près d'elle. Elle se leva.

« Madelon, dit l'oncle Girague, voici ma nièce, Mlle Samarsolles, qui vient demeurer chez moi. Vous allez vous occuper d'elle, lui faire choisir une chambre, et vous coucherez dans la chambre voisine. Vous vous tiendrez à ses ordres, pour lui procurer tout ce dont elle aura besoin.... Pour le moment, Hermine, tu as peut-être besoin de manger?

— Oh! non, mon oncle, je n'ai pas faim. Nous avons déjeuné dans un buffet.

— Eh bien, ce sera pour un peu plus tard. Madelon, vous aurez soin de lui servir une collation, quand elle voudra et ce qu'elle voudra. Informez-vous de sa valise, qu'on a dû apporter en bas. »

Il sortit. La cloche du déjeuner sonnait, et il n'était pas fâché

d'aller s'asseoir à table en paix. Chose étrange, cette petite fille, avec ses yeux timides, l'intimidait, lui Numa Girague, dont elle dépendait si complètement. Il désirait l'aimer et il n'osait pas; et quant à se faire aimer d'elle... peut-être avait-elle laissé tout son cœur là-bas.... Numa Girague commençait à s'avouer qu'il aurait mieux valu la prendre à trois ans qu'à dix.

« Si Mademoiselle veut bien venir avec moi, » dit Madelon Pinède avec un sourire obséquieux.

Hermine la suivit; à la porte du petit salon, Madelon s'effaça pour la laisser passer, ce qui étonna la petite fille, peu habituée à tant de politesse. Elles traversèrent de nouveau les beaux salons qu'Hermine avait vus en venant, et elles arrivèrent, de l'autre côté de la maison, à des chambres inhabitées, dites chambres d'amis. Madelon y fit entrer la petite fille.

« Si Mademoiselle veut choisir sa chambre, » dit-elle en ouvrant toutes les portes.

Choisir sa chambre! Hermine n'avait jamais eu à elle qu'un lit, dans la chambre où couchaient Catherine et Denise. Les chambres d'amis de la maison Girague lui parurent énormes et meublées avec un luxe princier, mais tristes, froides et sombres : on y tenait tout fermé pour préserver le mobilier des ravages du grand soleil. Elle choisit modestement la plus petite, et Madelon la pria d'attendre un peu qu'elle lui fît monter sa malle; elle allait revenir à l'instant pour lui ôter son chapeau et son manteau.

Quand elle revint, Hermine les avait ôtés elle-même, et elle se regardait avec étonnement dans une grande glace. Elle ne s'était jamais vue en pied, et elle n'était pas fâchée de faire connaissance avec sa petite personne. Madelon s'excusa de l'avoir fait attendre, quoiqu'elle n'eût pris que juste le temps nécessaire pour descendre et remonter, et elle commença à ouvrir la valise, à en sortir les vêtements d'Hermine et à les ranger sur le lit en attendant qu'elle les serrât dans les tiroirs. Tout en faisant ce classement préliminaire, elle se disait que la nièce de son maître n'apportait qu'un bien pauvre trousseau : rien que du linge uni, sans broderies ni dentelles! Et ses robes, deux robes

de deuil toutes simples, avec un peu de crêpe! Madelon s'étonnait de n'en trouver que deux; elle ne devinait pas que Mme Baudoin n'avait voulu lui donner à emporter que les robes neuves, pensant que les anciennes ne seraient plus dignes de la nièce du riche armateur Girague. « Tant mieux qu'elle n'ait rien pensa Madelon; son oncle lui achètera de jolies choses, et comme elle ne serait pas capable de les choisir, c'est moi qui lui donnerai des idées : ce sera une manière comme une autre de me mettre bien avec elle. »

Et Madelon se frotta les mains; elle entrevoyait devant elle une dizaine d'années dorées, au service de Mlle Samarsolles. C'était bien autre chose que Marius, qui atteignait déjà l'âge de se passer d'elle. Décidément, elle avait gagné au change.

Elle s'empressa donc autour d'Hermine, s'apitoyant sur la fatigue du voyage, quoiqu'elle ne sût pas d'où elle venait, louant ses petits pieds, ses petites mains, sa jolie figure, lui offrant un bain parfumé pour la refraîchir, après quoi elle pourrait dormir un peu pour se reposer; et Hermine s'amusait comme une enfant, qu'elle était, de son babil, de son accent marseillais, de sa vivacité et de ses compliments. Chez maman Baudouin, on lui disait toute la journée qu'on l'aimait, mais on ne lui avait jamais dit qu'on la trouvait jolie.





Hermine n'osait pas donner son avis.

CHAPITRE XXII

Un déjeuner silencieux. — Hermine dort, Hermine mange, Hermine vit en plein conte de fée. — Présentation solennelle.

Le déjeuner de M. et Mme Girague avait été fort silencieux. Julie était furieuse : tous ses rêves de fortune s'en allaient en fumée. Ce ne serait pas Didier dont l'armateur ferait son héritier : il avait fait entendre assez brutalement que Didier ne lui était rien; ce serait cette petite créature, l'enfant d'un père qu'il avait maudit et d'une mère qu'il avait repoussée. Et Numa la priait de s'occuper de cette enfant : il était capable de vouloir qu'elle lui servît de mère ! Ah ! non certes, il n'obtiendrait pas cela d'elle ! Qu'il la fît élever par qui il voudrait, sa nièce, puisqu'il voulait la garder dans sa maison !

Numa Girague s'apercevait fort bien de l'humeur de sa femme ; mais il n'entrait pas dans ses plans de paraître y attacher de l'importance. Après tout, si elle tenait à passer ses journées auprès de l'appareil où Didier était retenu prisonnier, c'était son

affaire : Hermine pourrait se passer d'elle. Madelon avait très bien soigné Marius ; elle ferait une femme de chambre adroite et diligente. Pour l'instruction de l'enfant on trouverait des maîtres : il n'en manquait pas à Marseille ; et quand elle aurait l'âge d'être produite dans le monde, le dépit de Mme Girague aurait eu le temps de se calmer.

Il ne parla donc plus d'Hermine à sa femme ; il quitta la table comme à l'ordinaire et passa dans son fumoir, où il avait coutume de prendre son café en lisant son journal. Mais ce jour-là il le lut sans le comprendre : il pensait à tout autre chose qu'aux nouvelles, politiques ou locales ; et il ne tarda pas à se diriger vers les chambres d'amis, pour voir ce qu'était devenue sa nièce.

Madelon entendit son pas et vint au-devant de lui.

« Que monsieur ne fasse pas de bruit ; mademoiselle dort.

— Ah ! comment ? est-ce qu'elle est malade ?

— Oh ! non, seulement elle était très fatiguée, je lui ai fait prendre un bain, et je l'ai ensuite couchée sur la chaise longue : elle s'est endormie tout de suite. Elle est jolie comme un cœur, en dormant. »

Numa Girague avança doucement, les tapis étouffaient le bruit de ses pas. Hermine ne s'éveilla point, il put la regarder à son aise, gracieuse dans sa pose abandonnée, avec sa petite bouche entr'ouverte et ses longs cils noirs abaissés sur sa joue. Ses cheveux, mouillés par son bain, frisaient de plus belle, comme une toison d'agneau noir ; sa figure avait une expression de calme et de sérénité que son oncle ne lui avait pas encore vue. Il la contempla longtemps, retrouvant avec émotion dans ses traits des réminiscences de traits autrefois aimés. Enfin elle ouvrit les yeux, rougit en le reconnaissant, et se dressa sur son séant en murmurant : « Pardon, monsieur....

— Tu n'es pas encore bien réveillée, lui répondit-il ; il faut dire : mon oncle. Tu étais fatiguée ? tu as bien fait de dormir. A présent tu dois avoir faim ?

— Un peu, dit-elle timidement.

— Madelon, allez chercher à l'office ce que vous trouverez de



Il put la regarder à son aise.

bon. Qu'aimes-tu, petite? de la volaille froide, des confitures, des fruits, des gâteaux? Veux-tu une tasse de chocolat? du thé? du vin de Lunel?

— Oh! mon oncle, je ne mange pas tant que cela! »

Et à l'idée de ce festin de Balthazar, elle ne put s'empêcher de sourire; la petite fossette de sa joue se dessina, et le cœur de Numa Girague se mit à battre bien fort: il lui semblait revoir sa sœur enfant.

« Es-tu contente de Madelon? reprit-il. C'était elle qui s'occupait de... de mon pauvre petit Marius... et elle le soignait très bien.

— Alors je l'aimerai, » répondit simplement Hermine. Elle avait grand'pitié de son oncle, et elle aurait voulu le lui dire; mais elle n'osait pas. Un père qui avait perdu son fils! elle était bien loin de penser qu'elle pût rien faire pour le consoler. Sans le savoir, l'innocente avait déjà commencé, pourtant, en lui disant qu'elle aimerait Madelon, parce qu'elle avait bien soigné Marius.

« C'est toi qui as choisi cette chambre? ce n'est pas la plus belle, dit M. Girague.

— Les autres étaient si grandes....

— Oui, tu t'y serais perdue, n'est-ce pas? Garde celle-ci, puisqu'elle te plaît; elle a la vue du cours Belzunce, c'est gai. Mais je te la ferai remettre à neuf; ces meubles de vieux acajou et ces tentures de velours vert sont trop graves pour une petite fille. Voudras-tu ta chambre rose ou bleue? »

Hermine ouvrait de grands yeux. Est-ce qu'il possédait une baguette de fée, cet oncle qui parlait de changer tout le mobilier d'une chambre d'un seul coup? Chez maman Baudoin, on avait épargné sou par sou pendant si longtemps, pour pouvoir recouvrir d'une étoffe neuve le petit canapé et les fauteuils de la salle! Ce fut la première fois qu'Hermine eut l'idée des inégalités sociales; elle ne tira pas de conclusions, mais elle sentit confusément que son oncle était trop riche, pendant que les Baudoin ne l'étaient pas assez, ce qui ne les empêchait pas d'être plus heureux que lui. En même temps qu'ee se posait à elle-

même la question : une chambre rose ou bleue? et elle ne savait vraiment que répondre.

Le retour de Madelon, chargée d'un grand plateau, vint la tirer d'embarras. Il n'était plus question de meubles ni de rideaux; il y avait là des choses exquises qui lui rappelaient qu'elle avait grand'faim. Elle suivit des yeux tous les mouvements de Madelon, qui mettait rapidement son couvert sur une petite table. Est-ce qu'elle allait vraiment manger dans ces jolies assiettes de Chine? Papa Baudoin en avait rapporté trois ou quatre d'un voyage à Canton, mais on n'y mangeait pas, on les gardait comme des curiosités précieuses. Et ce verre, et cette carafe en cristal taillé et doré! et ce linge qui avait l'air de satin! et toute cette argenterie brillante! Hermine se faisait l'effet d'une héroïne de conte de fée : la *Belle*, par exemple, captive dans le château de la *Bête*....

« Mademoiselle est servie! » dit Madelon. Et Hermine alla s'asseoir devant la table, et... je ne vous dirai pas ce qu'elle mangea, parce qu'elle ne s'en rendit pas compte elle-même : elle avait grand'faim et c'était très bon. Son oncle la regardait, et son sévère visage s'éclairait d'un demi-sourire. Madelon était debout derrière elle, s'empressant à la servir, lui coupant du pain, lui versant à boire, lui changeant à chaque instant son assiette : c'était tout à fait comme dans les contes qu'elle avait lus.



« Maintenant, dit Numa Girague, quand il la vit refuser les offres de Madelon et plier soigneusement sa serviette, vous allez rhabiller mademoiselle pour sortir; vous prendrez le coupé et vous irez avec elle au *Trousseau de noces* pour lui commander du linge : vous saurez bien faire cela?

— Oh! oui, monsieur, » répondit Madelon dont les yeux pétillaient de joie. Le coupé! elle n'y était pas montée depuis la mort de Marius.

« Vous lui commanderez aussi ce qu'il faudra en fait de robes,

de chapeaux, de chaussures, pour Marseille et pour la campagne, où nous irons la semaine prochaine. Vous y viendrez avec nous.

— Bien, monsieur.... Faut-il prendre tout de belle qualité?

— Certainement. Il faut que ma nièce soit mise selon son rang. »

Il sortit, et Madelon se hâta de sonner pour que Justin vînt enlever le plateau. Elle pouvait bien se faire servir, puisqu'elle était pour ainsi dire la gouvernante de mademoiselle.

Hermine continuait à vivre dans la fiction. Ce n'était pas vrai, tout cela! c'était un rêve! cette jolie voiture aux ressorts si doux, conduite par un si beau cocher en livrée! ce brillant magasin où des demoiselles élégantes lui présentaient des jupons, des chemises, des pantalons en percale fine et soyeuse, si bien brodés, ornés de dentelles, noués de faveurs roses! Elle s'était arrêtée quelquefois à Nantes, devant le magasin du *Rat Goutteux*, pour admirer des trousseaux de mariées; et voilà qu'on lui donnait, à elle, la petite Hermine, un trousseau aussi beau que tous ceux qu'elle avait jamais vus. Elle n'osait pas donner son avis : il fallait que Madelon choisît pour elle.

« C'est assez d'une douzaine de chaque chose, » dit celle-ci à la première demoiselle, qui, un crayon à la main, inscrivait la commande d'un air important. Mademoiselle grandira, elle n'aura pas le temps d'en user davantage de cette taille-là. Pressez vos ouvrières, et envoyez-nous cela tout blanchi, par demi-douzaines, à mesure que ce sera prêt : nous en avons besoin lundi prochain pour aller à la campagne. »

Après le linge, ce furent les robes, les bottines, les chapeaux; Hermine se dit qu'elle aurait bien mis pour aller se promener sur le cours Saint-Pierre le chapeau que Madelon lui achetait « pour le jardin ».

Si elle avait pu en envoyer un pareil à Denise! Si elle avait pu la promener dans cette belle voiture avec Catherine et maman Baudoin! Car elle rapportait tout à ses amis : pouvait-elle jouir de quelque chose sans eux!

Quand elle rentra chez son oncle, Justin prévint Madelon que

monsieur avait fait mettre le couvert de mademoiselle, qui dînerait à table dès ce soir. Hermine sentit immédiatement comme un resserrement de toute sa petite personne : dîner avec Mme Girague, qui ne voulait pas s'occuper d'elle, et dont la voix lui avait paru si sèche et les paroles si peu bienveillantes ! Elle se laissa recoiffer par Madelon, et descendit avec elle au premier coup de la cloche.

Il n'y avait dans la salle à manger que Justin, qui disposait les assiettes à dessert sur une étagère. Le luxe du service redoubla encore la terreur d'Hermine : elle n'avait jamais vu, dans les modestes intérieurs où l'avait introduite la famille Baudoin, ces boiseries aux tons sombres, éclairées par les reflets des vitraux aux vives couleurs, ces plats d'argent, ces cristaux aux mille facettes, ces fleurs, ces assiettes montées, ces corbeilles de fruits. Tout cela pour deux personnes! car elle ne comptait pas.... Il y avait pourtant trois chaises placées devant trois couverts, trois chaises à dossier élevé, recouvertes en cuir de Cordoue; et Hermine se demanda laquelle des trois lui était destinée. Elles étaient assez éloignées les unes des autres, heureusement; Hermine n'aurait pas voulu être auprès de la dame, recevoir d'elle un morceau de pain, lui demander à boire... elle croyait que les choses se passaient là comme chez papa Baudoin.

Le second coup de cloche résonna; M. Girague parut et sa femme entra presque aussitôt par une autre porte.

« Hermine, viens ici, que je te présente à ta tante.... Julie, voici ma petite-nièce, Hermine Samarsolles. »

Selon le jugement de la petite fille, une présentation semblable devait se terminer par une embrassade cordiale de part et d'autre. Mais ici ce n'était pas le cas : la dame se tenait droite et raide, et ne paraissait pas du tout songer à incliner sa haute taille pour accueillir tendrement sa petite nièce. Hermine avait trop peur d'elle pour faire les premières avances; elle se contenta de lui faire timidement une révérence de pensionnaire. Mme Girague la salua de la tête, sans lui parler, et alla s'asseoir à sa place.

Son mari se mit en face d'elle, non sans avoir installé l'enfant à la place vacante. Malgré les efforts qu'il fit pour entretenir la conversation, elle ne fut guère plus bruyante que le matin. Julie ne lui répondait que par monosyllabes ; et Hermine, qu'il questionnait sur ses occupations de la journée, ne faisait pas de phrases beaucoup plus longues : elle avait peur du son de sa voix. Elle ne mangeait pas d'aussi bon appétit que dans la journée, elle était trop intimidée par tout ce qui l'entourait ; elle ne fut pas fâchée que le dîner prît fin.

Le soir, M. Giragué avait l'habitude de faire un tour de promenade; jadis, il emmenait souvent Marius, quand Marius n'avait pas de camarades dont il préférât la société à celle de son père. Maintenant il sortait seul, et c'était une des tristes heures de sa journée, que cette heure où il repassait avec le souvenir de l'enfant perdu, dans tous les chemins qu'ils avaient parcourus ensemble. La présence de sa petite nièce fit sortir des ombres lointaines du passé d'autres promenades où, jeune homme, il tenait dans sa main la petite main d'une enfant dont Hermine avait le sourire et la joue à fossette ;... et il sonna Madelon, comptant lui demander « le chapeau et le manteau de Mlle Samarsolles ». Mais une considération le retint, une considération d'ordre bien vulgaire :... les vêtements d'Hermine n'étaient point dignes de la petite-nièce d'un riche armateur, et il ne pouvait vraiment pas produire une enfant attifée de la sorte. Il se contenta donc de recommander à Madelon de prendre soin d'Hermine, et s'en alla errer tout seul sur les quais.



La soirée était belle; Hermine s'appuya à sa fenêtre et regarda curieusement le mouvement du cours Belzunce, très animé à cette heure. Mais cette agitation et ce bruit ne l'égayèrent pas, au contraire. Que font-ils là-bas, *chez nous?* se dit-elle; pensent-ils à moi? » Et la vue de l'homme qui allumait les réverbères lui rappela celui qui les allumait place du Sanitat: un vieux, qu'elle voyait toujours le même

depuis longtemps, qui l'avait vue toute petite, et qui lui disait bonsoir de la tête en passant avec un bon sourire. Celui-ci, elle ne le connaissait pas.... Ici, d'ailleurs, elle ne connaissait personne! La pauvre isolée appuya son front sur le rebord de la fenêtre, et pleura.





Elle alla lire sa lettre dans sa chambre.

CHAPITRE XXIII

Livres d'images. — Conversation avec Madelon. — Réflexions d'Hermine. Correspondance.

Hermine se releva en s'essuyant vivement les yeux, au bruit des pas de Madelon qui était allée chercher une lampe. Madelon ne fit point mine de s'apercevoir qu'elle avait pleuré. Elle n'en était pas fâchée; plus la petite serait triste, plus elle aurait besoin de consolations, et plus elle s'attacherait à la personne qui les lui prodiguerait. Elle posa la lampe sur une table, dont elle approcha un fauteuil; puis elle mit près de la lampe un grand album qu'elle tenait sous son bras.

« Mademoiselle désire-t-elle se coucher tout de suite? dit-elle de son ton le plus gracieux. Si mademoiselle aime mieux attendre un peu, et regarder des images, j'en ai apporté un beau livre. »

Elle ouvrit l'album, qu'elle étala sur la table. Hermine s'approcha languissamment et se glissa dans le fauteuil.

« Ce sont les grandes villes de France, continua Madelon : Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille, Nantes....

— Oh! voyons Nantes! s'écria Hermine en avançant la tête.

— Nous allons chercher, mademoiselle.... Voilà d'abord, Marseille... les quais... les Catalans... Notre-Dame-de-la-Garde... la Cannebière, où sont les bureaux de monsieur... le cours de Belzunce, où nous demeurons.... Vous verrez tout cela peu à peu.... Ah! Bordeaux: le théâtre... les allées de Tourny... la Garonne.... Nous y voilà! Nantes: le château... la cathédrale de Saint-Pierre... le quai de la Fosse....

— Oh! laissez-moi regarder! oui, c'est ressemblant.... Voilà la Bourse avec son escalier, sa grille et ses arbres; voilà l'omnibus des Dames-Blanches... voilà la Loire, pleine de bateaux.... Nous demeurons tout au bout, là-bas, sur une place où il y a une petite église neuve, toute blanche, qui n'a pas de clocher.... Voyons les autres images : une allée du Jardin des Plantes... oh! que j'y ai couru souvent avec Denise et Frédéric!

— Vos petits amis? dit Madelon d'un ton insinuant.

— Mon frère et ma sœur... c'est-à-dire les enfants de papa et de maman Baudoin.

— Ah! oui, ces personnes chez qui vous étiez.... A présent que vous voilà grande, votre oncle vous a prise avec lui; il est riche, votre oncle, et il est généreux, il vous donnera tout ce que vous voudrez. Êtes-vous contente de ce que nous avons acheté aujourd'hui? Vous aurez d'autres robes bien plus belles, quand vous ne serez plus en deuil; mais il faut bien que vous portiez le deuil de votre cousin.

— Oui... c'est un grand malheur qu'il soit mort. C'est pour cela que son papa a l'air si triste? Quel âge avait-il?

— Neuf ans et demi. Un beau garçon, hardi et vigoureux, toujours en mouvement, riant et chantant du matin au soir : pas commode, par exemple, quand il se mettait en colère.... Monsieur en était fou, il lui laissait faire ses trente-six volontés. Madame l'aimait bien aussi; mais c'est surtout monsieur.... Aussi, depuis qu'il l'a perdu, il est comme une âme en peine. Madame ne peut pas avoir autant de chagrin que lui, parce qu'il lui reste un enfant de son premier mariage, M. Didier Morial, qui a toujours été son préféré. On dit même qu'elle n'a épousé monsieur, qui

était bien plus vieux qu'elle, qu'à cause de son fils : elle comptait que monsieur l'adopterait. Mais quand le petit Marius est venu au monde, alors monsieur ne s'est plus soucié de l'autre, comme de juste! Et puis il est devenu malade, M. Didier; il faut qu'il reste toujours couché, et on dit qu'il sera boiteux quand il se lèvera. Monsieur n'aime pas les infirmes : son garçon à lui était si leste et si fort! Et cela fait beaucoup de peine à madame, à cause de l'argent....

— Comment, de l'argent! » dit Hermine interrompant le long monologue de Madelon. Elle ne voyait pas ce que l'argent avait à faire avec le chagrin.

« Mais oui, mademoiselle, reprit Madelon; parce que monsieur ne prendra sûrement pas un infirme pour son héritier. Aussi elle n'est pas contente, madame, de vous voir ici; ni monsieur Didier, ni Magarido non plus.

— Qui est-ce, Magarido?

— La bonne de M. Didier; elle l'a élevé tout petit, et elle le soigne à présent qu'il est malade. C'est son chouchou; jugez si elle peut vous aimer!

— Mais je ne lui ai rien fait, moi! je n'ai jamais fait de mal à personne! » s'écria Hermine, saisie tout à coup d'une angoisse qui dépassait tous ses autres chagrins.

« Bien sûr que vous ne lui avez rien fait : une belle petite demoiselle comme vous, si mignonne et si douce! Mais ça n'empêche pas que monsieur vous a fait venir chez lui, et qu'il vous laissera son argent, à vous qui êtes sa nièce, plutôt qu'à M. Didier qui ne lui est rien. Voilà pourquoi madame vous fait si mauvaise mine : est-ce qu'elle n'aurait pas dû vous embrasser? »

C'était bien l'avis d'Hermine; mais les discours de Madelon lui faisaient mal, et pour l'empêcher de les continuer elle ne lui répondit pas et se remit à feuilleter l'album. Elle passa rapidement sur les vues de Nantes, qui lui donnaient envie de pleurer : elle ne voulait pas pleurer devant Madelon. Quand elle eut donné un coup d'œil aux monuments de Rouen, au port de Brest et à la rade de Cherbourg, elle ferma l'album avec un air de lassitude.

« Mademoiselle veut-elle se coucher maintenant? Il est tard, mademoiselle doit être fatiguée. »

Hermine quitta son fauteuil, et se laissa déshabiller et coucher par Madelon, qui la quitta après avoir allumé une veilleuse à transparent rose, en lui recommandant de la sonner si elle avait besoin d'elle.

Hermine n'avait nulle envie de la rappeler; Madelon ne lui plaisait pas du tout, malgré son empressement à la servir. Pourquoi lui avait-elle dit ces choses cruelles? Des ennemis! elle avait des ennemis! Ce mot lui rappela qu'elle n'avait pas fait sa prière : parmi les êtres pour qui maman Baudoin lui avait appris à implorer chaque soir la bonté divine, après les malheureux, les prisonniers, les voyageurs, les malades et les infirmes, elle ajoutait, sans bien comprendre ce qu'elle disait : « Ayez pitié de nos ennemis. » Elle se mit à genoux sur ce grand lit où elle était comme perdue, joignit ses mains et pria de tout son cœur, d'abord pour ceux qu'elle aimait; et elle ajouta : « Et puis aussi pour mes ennemis : mon Dieu, je vous en supplie, faites qu'ils m'aiment! »



Elle s'étendit ensuite sur l'oreiller brodé et chercha à s'endormir. Mais les propos de Madelon, lui revenant à l'esprit, la tinrent longtemps éveillée. Elle pensa à la figure triste et sévère de son oncle, à son chagrin, à son argent, qui était cause qu'elle avait des ennemis, elle, la petite Hermine; à Mme Giragne et à Magarido qui la détestaient; à Didier.... Il était très malheureux, celui-là : est-ce qu'il pouvait être méchant? Le verrait-elle? peut-être que sa mère ne voudrait pas qu'elle allât près de lui! Pourquoi son oncle avait-il cessé de l'aimer après la naissance de Marius? Papa et maman Baudoin n'étaient pas comme lui, ils aimaient plusieurs enfants à la fois, même elle, qui n'était pas leur petite fille du tout.... Et ce fut en songeant à eux qu'elle glissa tout doucement dans le sommeil.

Les jours suivants furent, sans compter son chagrin toujours

vivant, pleins d'ennui pour la pauvre petite, habituée à une vie active, entremêlée de travaux, de jeux, de gaies causeries, et éclairée par le chaud soleil de la tendresse. Sa seule société était celle de Madelon, et Madelon ne lui inspirait pas de confiance. Elle se mettait à table deux fois par jour entre M. et Mme Giragne, qui se parlaient à peine. M. Girague lui faisait quelques questions, auxquelles elle répondait le plus brièvement possible, sans oser élever la voix. Elle se disait quelquefois que s'il était tout seul elle essayerait bien de causer avec lui; mais devant sa femme, ce n'était pas possible! Et puis, elle craignait qu'il ne fût pas bon; car enfin, c'était bien mal de sa part d'en vouloir à ce pauvre Didier de ce qu'il était malade : et cette crainte l'empêchait de se rapprocher de lui.



Elle passait de longues heures à regarder les gravures de l'album des villes de France. Nantes surtout l'attirait. Elle revoyait en imagination les rues et les places qui n'étaient pas dans les gravures, mais qu'on trouverait en descendant par là... en passant derrière cette église, en suivant ce quai, en montant cette avenue.... Elle finissait toujours par pleurer; et alors, si elle entendait revenir Madelon, elle s'essuyait les yeux bien vite et tournait plusieurs pages à la fois pour arriver à Toulouse ou à Bordeaux. Elle ne voulait pas que Madelon la vît pleurer; elle lui aurait offert des consolations à sa manière, et Hermine ne se souciait pas des consolations de Madelon.

Elle écrivit à maman Baudoin. Quand elle prit la plume, elle s'imaginait qu'elle allait remplir huit pages de tout ce qu'elle avait dans le cœur. Quelle illusion, pauvre Hermine! Elle s'aperçut bientôt que cette lettre-là était encore plus difficile à écrire que celle à l'oncle Girague, qui avait eu pour elle des conséquences si inattendues. Que dire, en effet, à ses chers amis de Nantes? Qu'elle les aimait et qu'elle les regrettait? Oh! oui, cela, elle le pouvait; mais il n'y en avait pas pour beaucoup de

lignes. Si elle parlait trop de son chagrin, elle leur ferait de la peine : il ne fallait pas insister là-dessus. Raconter les belles choses qu'on voyait dans la maison de l'oncle Girague? parler du beau trousseau brodé, des robes, des chapeaux, des fines bottines qu'elle portait, de la chambre où elle couchait? il lui semblait que ce serait blessant pour eux, et qu'ils feraient la comparaison avec ce qu'elle venait de quitter. Ils se diraient peut-être : « Hermine nous oubliera bien vite au milieu de toutes ces richesses! » Il y avait encore les récits de Madelon qu'elle aurait pu leur répéter; mais elle sentait, dans son âme délicate, que Madelon avait tort de lui raconter les affaires de ses maîtres, et elle se tut là-dessus aussi.

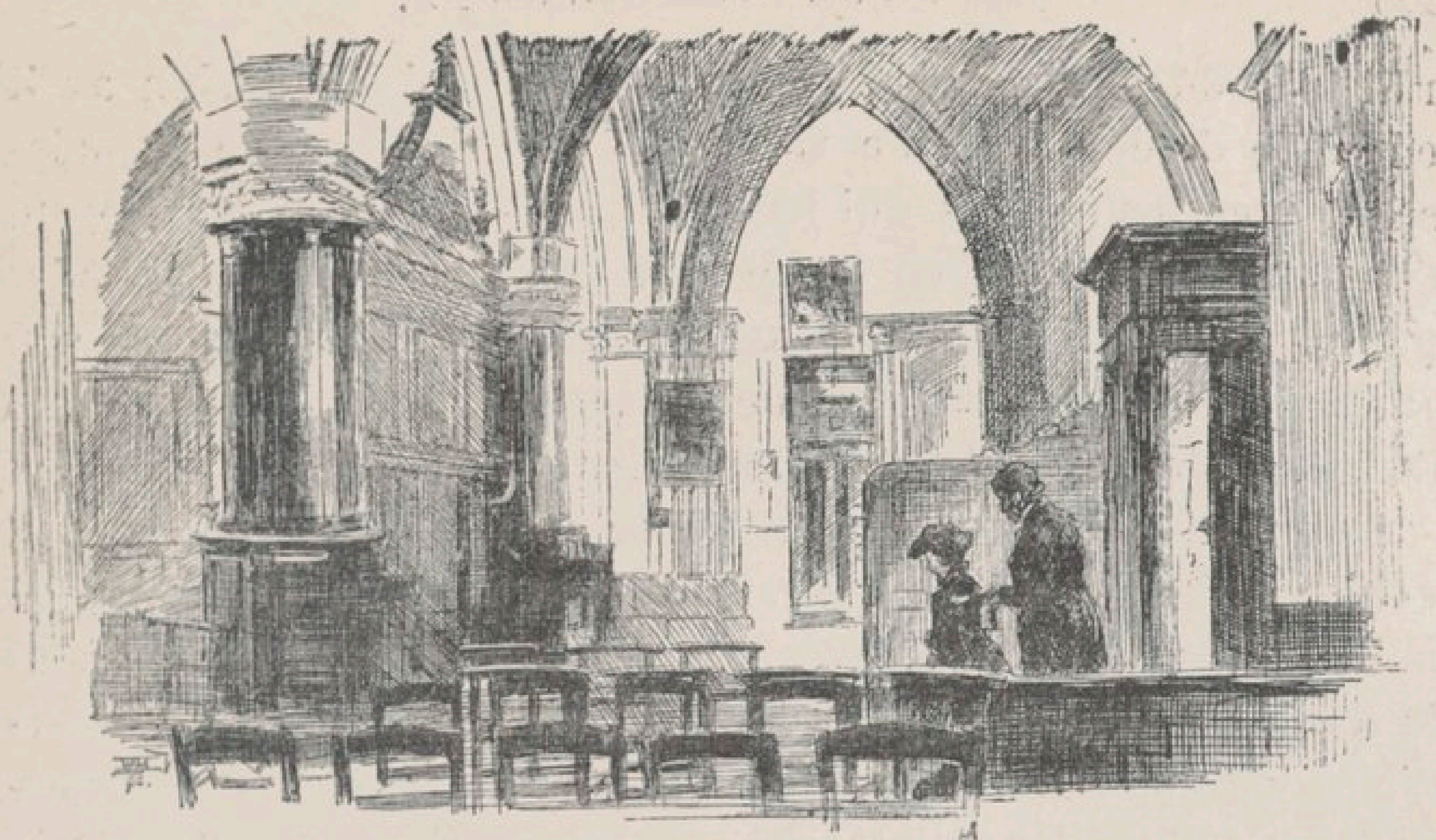
Sa lettre ne fut donc pas longue. Maman Baudoin regretta de ne pas y trouver plus de détails sur la vie que menait sa petite chérie; mais elle l'en excusa facilement. L'enfant n'avait pas le temps, sans doute; et puis elle n'était pas habituée à écrire des lettres, elle avait peut-être de la peine à tourner ses phrases et à trouver ses mots. Elle avait bien su les trouver, pourtant, pour dire à tous combien elle les aimait, et remercier Philippe, qui avait été si bon pour elle pendant le voyage. Sa lettre fut lue tout haut en famille, et chacun en pleura d'attendrissement.

Ce fut Catherine qu'on chargea de lui répondre, et Hermine sentit son pauvre cœur comme traversé par un rayon de joie, le jour où Justin lui présenta sur un plateau d'argent une lettre portant le timbre de Nantes et le nom de Mademoiselle Hermine Samarsolles. Elle l'emporta comme un trésor dans sa chambre, et alla se plonger pour la lire dans une grande bergère où elle avait coutume de s'enfoncer pour penser à son aise. Que c'était délicieux, une lettre de Catherine! Elle reconnaissait son écriture, elle l'avait vue si souvent sur les devoirs que Catherine lui corrigeait : chère Catherine!... Elle se portait bien; elle avait déjà quatre élèves, et on lui en annonçait trois autres; à la rentrée, elle pourrait commencer à ouvrir un petit cours chez elle. Frédéric venait d'obtenir une bourse au lycée; il travaillait de tout son cœur, aussi bien que Philippe, c'était tout dire. Denise, tout en étant dans les premières de sa classe chez

Mlle Leblond, aidait sa mère au ménage et rendait tous les services possibles au pauvre papa, qui allait mieux, mais qui ne se levait pas encore. Philippe était entré chez MM. Vescovit, qui louaient beaucoup son application et son intelligence; et maman reprenait un peu de gaieté pour entretenir le courage de tout le monde. La lettre d'Hermine avait fait grand plaisir, et on la priait d'écrire aussi souvent qu'elle pourrait. On pensait à elle du matin au soir, on la regrettait; on espérait qu'elle serait heureuse à Marseille, sans oublier ceux qui l'aimeraient toujours de tout leur cœur.

Hermine lut la lettre très vite, avec avidité; puis elle la relut lentement, en savourant chaque mot; enfin elle la recommença, s'apercevant qu'il y manquait bien des choses, et cherchant si par hasard elle n'aurait pas passé sans les voir. Non, elle ne se trompait pas : il y manquait bien des choses en effet, que Catherine n'avait pas osé y mettre, ne sachant par qui sa lettre serait lue, et craignant soit d'attendrir l'enfant, soit de mécontenter ses protecteurs. Elle n'avait pas prévu cela, la pauvre petite Hermine; elle n'avait pas prévu que la séparation s'accentuerait de jour en jour; que les lettres, qui d'abord ne diraient pas tout, finiraient par ne dire presque rien, et qu'elles deviendraient de plus en plus rares.... Sans en voir aussi long dans l'avenir, ce fut après cette première lettre, qui était pourtant bien tendre, que la petite fille comprit combien ses amis étaient loin d'elle, et regretta presque ce qu'elle avait fait.... Mais non, elle ne devait pas le regretter : c'était pour leur bien....





La grande cathédrale.

CHAPITRE XXIV

Le trousseau et la toilette de mademoiselle. — Première promenade avec l'oncle Giragne. — La mer ! — Seconde promenade. — La glace commence à fondre.

Il se passa quelques jours bien monotones pour la pauvre Hermine. Ses seules distractions, outre le livre des grandes villes de France, qu'elle commençait à savoir par cœur, étaient les promenades en voiture que Madelon lui faisait faire dans l'après-midi, lui montrant ce qu'il y avait de curieux à Marseille ou du moins ce qui lui paraissait tel. Mais les goûts de Madelon n'étaient pas toujours ceux d'Hermine. La seule fois qu'elle manifesta un sentiment, ce fut en passant sur le quai de la Joliette. Les navires lui firent l'effet de vieux amis, et quand elle lut à l'arrière d'un trois-mâts : *Saint-Similien*, de Nantes, elle rit, battit des mains, et finit par fondre en larmes.

Il y avait aussi des moments où ses dix ans reprenaient le dessus et où elle soupirait en voyant les enfants courir et jouer sur les promenades. Alors elle se disait qu'au couvent elle aurait eu pour compagnes des petites filles comme elle : son oncle au-

rait bien dû la mettre au couvent! Si au moins Madelon avait eu l'idée de descendre de voiture et de lui faire faire connaissance avec les enfants qui jouaient! Mais elle n'osait pas le lui demander. Madelon s'en serait bien gardée; il fallait attendre pour faire paraître mademoiselle qu'elle fût habillée selon son rang, et alors, des enfants quelconques ne seraient pas dignes de jouer avec elle : il faudrait les trier sur le volet.

Le premier événement qui vint rompre la monotonie de son existence fut l'arrivée de son trousseau de nièce d'un millionnaire. Elle prit plaisir à voir Madelon ranger dans l'armoire et la commode les belles piles de linge fin, et elle ne se sentit pas d'aise lorsque Madelon lui dit : « Si mademoiselle veut me permettre de l'habiller maintenant.... » Elle était justement en train de se dire qu'elle aimerait bien à mettre dans sa poche un de ces jolis petits mouchoirs si fins, brodés au coin d'un H et d'un S.

« Voilà! Que mademoiselle se regarde : mademoiselle est charmante comme cela! » dit Madelon en amenant Hermine devant l'armoire à glace. Et Hermine y vit une élégante petite personne, vêtue d'une robe de barège noir brodée en soie, avec une grande ceinture nouée par derrière, et une capote de crêpe lisse, de la meilleure modiste de Marseille. Elle sourit et allongea son pied pour bien voir le joli soulier verni et le bas à coins brodés.

« Quand mademoiselle rentrera, nous esssayerons les autres robes pour voir si la couturière ne doit pas les retoucher. Mademoiselle les trouvera bien plus jolies que celle-ci. Le noir, c'est comme il faut, mais ça n'est pas flatteur à l'œil, pour l'âge de mademoiselle. C'est la robe lilas qu'il faut voir! et la robe blanche! et la robe grise! et la robe à petit damier noir et blanc! Elles ont toutes le chapeau assorti; et mademoiselle les portera dès qu'elle pourra prendre le demi-deuil. Voici l'ombrelle et les gants de mademoiselle.... Je vais voir si monsieur est prêt : c'est avec lui que mademoiselle sortira aujourd'hui. »

Cette nouvelle jeta une douche sur l'innocente joie d'Hermine; Madelon l'ennuyait, mais son oncle lui faisait peur : à tout prendre elle préférait encore Madelon.

Mais elle n'avait pas le choix; il lui fallut descendre à l'appel de son oncle, subir l'inspection de ses regards perçants, et s'asseoir auprès de lui dans la voiture. Il est vrai qu'il avait dit : « C'est bien! » ce qui l'avait un peu rassurée.

« Où veux-tu aller, Hermine?

— Je... je ne sais pas... où vous voudrez, mon oncle....

— Veux-tu venir voir la mer?

— Oh! oui! » répondit-elle, les yeux brillants de désir; et en elle-même elle se disait : « Je voudrais bien savoir si je la reconnaîtrai. »

M. Girague donna un ordre à son cocher, et les chevaux partirent d'une vive allure. Ce n'était point le coupé où Madelon l'avait promenée dans les rues de la ville; c'était une victoria vert-bouteille, doublée de drap gris, qui servait surtout au maître. Hermine ouvrit contre le soleil sa jolie ombrelle neuve, et s'abandonna au plaisir de se sentir emportée si vite à travers l'air chaud et bleu. La petite Indienne, l'enfant des climats brûlants, s'épanouissait au soleil du Midi, dont une légère brise tempérait l'ardeur. Elle regardait devant elle et ne reconnaissait plus rien : Madelon ne l'avait pas amenée jusque-là. Plus de rues avec des boutiques et de hautes maisons bien alignées; des villas, des murs de parcs et de jardins : elle était hors de Marseille.

« Regarde! » lui dit tout à coup son oncle en étendant la main. Elle tourna la tête et vit, immense et bleue, calme et étincelante, la mer sans bornes, où les rayons du soleil dansaient comme des paillettes de feu. Quelques coquettes voiles blanches, inclinées sur la lame pour pincer le vent, semblaient placées là tout exprès pour faire ressortir l'azur de la mer et l'azur du ciel; un paquebot qui venait de sortir du port s'éloignait à toute vitesse, laissant derrière lui un long panache de fumée. Le temps était si clair que l'horizon dessinait une ligne nettement tracée : on aurait dit qu'il n'y avait plus rien au delà.

Hermine ne dit rien, mais elle joignit les mains d'admiration.

« Hé bien, qu'en penses-tu? est-ce comme cela que tu l'avais vue en images? lui demanda son oncle.

— Je pensais bien que c'était comme cela, répondit-elle, mais je croyais que c'était plus triste. »

La figure de Numa Girague s'assombrit.

« Aujourd'hui, elle a sa mine de beau temps, dit-il; mais tu la verras triste plus d'une fois.... elle peut bien l'être! »

Il n'acheva pas sa pensée; mais l'enfant, comme lui, avait pensé aux victimes de la mer.

« Mon oncle, reprit-elle timidement, de quel côté est Madagascar?

— Par là », et il montrait un point de l'horizon. L'enfant fit un signe de tête comme pour dire « Merci! » et elle demeura silencieuse. A l'expression de son visage, Numa Girague crut voir qu'elle priait.... Madagascar! c'était dans ces parages que Georges avait trouvé une tombe au fond de l'Océan : l'orpheline le savait, et elle envoyait une pieuse pensée à ce père qu'elle n'avait pas connu. « Pauvre Georges! » murmura l'oncle Girague. Ce fut la première fois qu'un même sentiment unit l'enfant et le vieillard.

Ils revinrent tout le long de la route de la Corniche. Hermine admirait, mais elle ne pouvait pas être gaie, elle avait trop de regrets au fond du cœur. Quelle belle promenade ç'aurait été, si elle l'avait faite avec maman Baudoin et ses enfants!

Comme ils passaient sur le boulevard de la Corderie, M. Girague fit arrêter.

« J'ai un bateau amarré ici près, dit-il à la petite fille, et il faut que je parle au capitaine. Veux-tu m'attendre dans la voiture, ou venir avec moi?

— J'irai avec vous, si vous voulez bien, mon oncle.

— Cela t'intéresse donc, les bateaux?

— Oh! beaucoup.

— Tant mieux : j'en ai plusieurs dans le port, d'autres en voyage, d'autres sur le chantier : je te mènerai les voir. Viens visiter la *Marguerite.* »

Il mit pied à terre et enleva lestement Hermine dans ses bras. Quand ils débouchèrent sur le Vieux-Port, encombré de marchandises comme toujours, il craignit que l'enfant ne trébuchât



« Regarde! » lui dit tout à coup son oncle.

contre quelque obstacle, et il la prit par la main pour la guider parmi les barriques de vin et d'huile, les blocs de marbre, les bois de construction, les tonnes de sucre et les sacs de café. Cette petite main serrée dans la sienne lui causait une impression étrange : était-il retourné aux jours de sa jeunesse, et cette enfant, n'était-ce pas Marguerite? Impression fugitive mais douce, qui lui laissa une sorte d'apaisement. Il était pourtant venu bien souvent au Vieux-Port avec Marius; pourquoi n'était-ce pas à Marius qu'il avait pensé?

Il arriva à la *Marguerite*, une jolie goélette qui achevait d'embarquer son chargement de savon. Le capitaine était là, qui lui proposa de venir à bord; et comme il allait prendre Hermine dans ses bras pour passer sur la planche qui reliait la goélette au quai, elle le prévint en la franchissant toute seule, sans un faux pas.

« La belle petite demoiselle! dit le capitaine avec admiration; elle a tout à fait le pied marin! »

Numa était fier de sa nièce; elle semblait dans son élément, regardait tous les cordages avec des airs de connaissance et passait partout sans accepter l'aide de personne.

« C'est votre petite fille, monsieur Girague? reprit le capitaine.

— Non, c'est ma petite-nièce.

— C'est tout comme. Que Dieu la bénisse! elle est diantrement gentille! »

Numa Girague approuva de la tête. Sa fille! oui, il aurait été content qu'elle fût sa fille.... Sa nièce... oui, une nièce pouvait être comme une fille.... Si elle aimait son oncle. Mais celle-ci! Il n'était pour elle qu'un étranger, qui l'avait repoussée toute petite pour se raviser plus tard... c'étaient les autres qu'elle aimait, ceux qui l'avaient élevée.... Lui! elle le craignait... c'était à peine si elle osait lui parler....

Il quitta le Vieux-Port, rejoignit sa voiture et ramena Hermine à la maison. Quand il l'eut déposée dans le vestibule, elle hésita un instant avant de remonter dans sa chambre : elle avait envie de remercier son oncle de la belle promenade. Mais elle n'osa pas : il avait l'air si sombre! Il la regarda monter l'escalier, en

enviant les Baudoin, à qui elle avait laissé son cœur : et il alla s'enfermer dans son cabinet, en se traitant de vieux fou et de père infidèle, qui se laissait aller à aimer un enfant, alors qu'il avait perdu le sien.

Le lendemain pourtant, quand il revit la douce petite figure d'Hermine à table à son côté, il se sentit le cœur rafraîchi. Il essaya de la faire causer ; mais elle ne répondait guère, intimidée qu'elle était par une remarque aigre-douce de Mme Giragne sur sa manière de tenir sa fourchette. Mme Girague commençait à s'apercevoir de sa présence, mais c'était pour se livrer à des observations critiques sur toutes ses actions, afin de lui nuire dans l'esprit de son oncle.

Cette fois, M. Girague parut fort mécontent, et le blâme qu'exprimait son regard alla tout droit à sa femme. Elle se le tint pour dit et n'insista pas. Pour lui, dès qu'elle eut quitté la table, il se leva aussi, et rappelant Hermine qui s'en allait de son pas léger :

« Petite, si tu veux te promener avec moi, va te faire habiller, et dis en passant qu'on attelle la victoria. »

Elle le remercia, toute rouge de plaisir, et courut où il l'envoyait. Cette fois elle lui tendit d'elle-même sa main avec un air de confiance pour qu'il l'aidât à monter dans la voiture, et si, une fois assise, elle se rangea en se faisant petite, ce fut simplement pour ne pas le gêner, et non par peur d'être trop près de lui.

Il la mena cette fois dans la ville, lui montrant les monuments, les places, les promenades, les églises, et lui disant à chaque instant : « Veux-tu descendre pour mieux voir, Hermine? — Je veux bien », répondait-elle, même quand elle ne s'en souciait pas beaucoup : elle pensait que ce ne serait pas poli, de refuser ce qu'il lui offrait. Puis il lui demandait son avis sur ce qu'elle venait de voir; et elle était bien obligée de faire pour lui répondre des phrases un peu plus longues que celles qu'il avait jusque-là entendues sortir de sa bouche. « Avais-tu à Nantes quelque chose de pareil? » disait-il; et l'enfant lui décrivait le quai de la Fosse avec ses ormeaux et ses navires, les cours avec la Loire d'un côté et l'Erdre de l'autre; la grande cathédrale que

l'orgue emplissait d'une si belle musique aux jours de fête. Il l'écoutait, ravi de son animation, de ses gestes, du son de sa voix ; et quand elle se taisait, il lui posait vite une autre question pour l'entendre encore.

« Allais-tu jouer sur une promenade avec d'autres enfants ? » lui demanda-t-il en traversant les allées de Meilhan, peuplées à cette heure de bébés et de nourrices.

« Nous allions le dimanche au Jardin des Plantes, quand il faisait très beau ; mais c'était loin de chez nous, et il fallait se dépêcher de faire le ménage le matin, pour avoir le temps d'y aller. Aussi tout le monde s'y mettait ; Denise et moi, nous ne faisions pas nos lits, parce que nous étions trop petites, mais Denise balayait, et j'époussetais avec le plumeau. Frédéric, qui a de bons poignets, frottait les meubles avec un chiffon de laine pour les faire reluire. Philippe allait dans la cour chercher l'eau, et à la cave chercher le bois et le charbon ; Catherine et maman faisaient tout ce qui était difficile. Il est beau, le Jardin des Plantes ; mais nous nous amusions autant au bord de la Loire, là où l'on construit des bateaux. Maman et Catherine apportaient leur ouvrage, et Philippe des livres, et nous bâtissions des maisons avec des petits morceaux de bois. Les charpentiers nous en donnaient tant que nous en voulions, ils nous connaissaient tous ; et tous les ouvriers des chantiers aimaient papa et maman Baudoin. Si vous aviez vu quelle désolation, quand on a su son accident ! »

Hermine s'animait en rappelant les souvenirs de son heureuse enfance, et l'oncle Girague l'écoutait, ému, songeant, lui aussi, à son passé. Il était bien plus lointain que celui de la petite fille, son passé ; mais tous deux se ressemblaient, en somme : d'humbles vies de travail égayées par de simples joies, des jeux d'enfants pauvres qui considèrent comme un plaisir d'aider la mère de famille aux soins du ménage, et qui s'amusent autant avec des débris de charpente que les enfants riches avec les joujoux les plus ruineux. Il se revoyait, soutenant le courage de sa mère veuve, travaillant pour lui gagner son pain et rentrant vite au logis pour lui épargner les plus grosses fatigues

du ménage; il revoyait sa petite sœur armée d'un plumeau, s'efforçant, elle aussi, de chasser la poussière.... Son cœur se gonfla, ses yeux se mouillèrent, et deux larmes, qu'il ne put retenir, coulèrent brillantes sur ses joues.

Hermine les vit : inquiète du silence de son oncle et craignant de l'avoir ennuyé par son bavardage, elle levait justement la tête pour le regarder. Elle fut saisie de terreur et de remords : qu'avait-elle donc dit de mal, pour le faire pleurer? Peut-être qu'elle avait dit des choses qui lui avaient rappelé son petit garçon? Dans tous les cas, elle était bien fâchée de l'avoir affligé. Il ne fallait pas lui laisser croire qu'elle l'avait fait exprès.... Elle rassembla tout son courage et lui dit d'un ton suppliant : « Pardon, mon oncle!

— Et de quoi donc, ma pauvre petite?

— Je ne sais pas... je ne voulais pas vous faire de chagrin... et vous pleurez! »

Il la regarda, pris d'une envie folle de la serrer dans ses bras et de couvrir de baisers cette douce petite figure compatissante. Mais il se rappela qu'elle ne l'aimait pas, lui; elle le plaignait, et c'était tout. Il soupira, et se contenta de lui dire :

« Tu es encore trop petite pour savoir qu'on peut pleurer d'autre chose que de chagrin. Mais sois tranquille : tu ne m'as pas fait de peine, au contraire. »

Hermine ne comprenait pas très bien; elle se rassura en pensant que son oncle ne lui en voulait pas, mais elle ne recommença pas son babillage.





Hermine reçut la poupée dans ses bras.

CHAPITRE XXV

Au bazar. — Choix d'une poupée. — Où deux cœurs trouvent le chemin l'un de l'autre. — A la campagne.

Ils arrivèrent devant un grand bazar où, dans une confusion savamment calculée, les cristaux, les chinoiseries, les joujoux, les bronzes, les meubles, les miroirs et les innombrables fantaisies de la mode tentaient la convoitise des passants. Les yeux d'Hermine furent attirés par ce kaléidoscope de formes et de couleurs brillantes, et elle se pencha pour regarder.

« C'est un bazar, lui dit son oncle : on y trouve de tout, depuis un balai jusqu'à une armoire à glace. On peut y aller et s'y promener tant qu'on veut; il y a de jolies choses à voir. Veux-tu entrer? Allons, viens; cela t'amusera. »

Ils descendirent de voiture.

« Voyons le compartiment des joujoux, dit l'oncle. Avais-tu des joujoux, à Nantes?

— Oui, à moi et aux autres : un gros ballon, des raquettes et des volants, un jeu de Grâces des cordes à sauter; et puis un jeu

de dames, un jeu de dominos, et un jeu de cartes; papa Baudoin nous apprenait toujours de nouveaux jeux quand il revenait de ses voyages. Frédéric avait aussi des soldats de plomb, et Denise et moi, nous avions une poupée et un petit ménage.

— Était-elle belle, votre poupée? comme celles qui sont sur cette étagère?

— Oh! non, pas si belle! C'était la poupée de Catherine. Catherine l'avait bien soignée, mais enfin elle était vieille. Maman Baudoin nous l'avait fait repeindre pour notre Noël, et lui avait acheté une perruque neuve. Cela ne la rendait pas bien jolie, mais nous l'aimions tout de même : c'était notre fille.

— Et laquelle trouves-tu la plus belle de toutes celles qui sont là? Est-ce cette grande qui a une robe de soie et un mantelet de dentelle? »

Hermine regarda les poupées et réfléchit un instant.

« Non... elle a l'air d'une dame... j'aime mieux celle-là, qui ressemble à un vrai petit enfant, avec sa robe blanche et ses jolis petits souliers rouges. Et ses yeux bleus, et ses petites dents, et ses jolis cheveux blonds! Oui, c'est celle-là qui est la plus belle. »



Numa Girague appela un commis.

« Donnez-nous cette poupée, la quatrième du rang....

— Monsieur la veut-il avec ou sans trousseau?

— Avec trousseau, bien entendu! elle ne peut pas rester toujours en robe brodée.... Tiens, prends-la, Hermine, c'est pour toi.... Vous ferez porter le trousseau dans ma voiture. »

Hors d'elle-même de confusion et de bonheur, Hermine chercha une formule de remerciement; elle ne put en trouver d'autre que : « Mon oncle! oh! mon oncle! » Cela pouvait signifier tout ce qu'on voulait; mais l'expression de sa physionomie et l'accent de sa voix donnaient aux mots un sens bien clair, et Numa Girague s'en contenta.

Hermine reçut la poupée dans ses bras, et, fière de son fardeau, elle suivit son oncle dans les galeries du bazar; mais elle ne regardait plus rien. Elle admirait sa poupée; elle la comparait à la vieille poupée de Catherine; elle pensait à Denise.... Pauvre Denise! elle n'aurait jamais une belle poupée comme celle-là... et, à cette idée, sa joie tomba tout à coup comme un ballon qui se dégonfle. Quand elle remonta dans la voiture, elle avait repris son air rêveur.

« Es-tu contente de ta poupée, Hermine? lui demanda son oncle qui l'observait. On dirait qu'elle ne te plaît plus. A quoi penses-tu? Tu ne veux pas me le dire?

— Oh! si, mon oncle, répondit timidement Hermine qui devint rouge comme une pivoine. Je pensais à Denise....

Elle a la vieille poupée de Catherine, Denise; c'est à cela que tu pensais?

— Oui, mon oncle.

— Et elle aimerait bien la tienne, n'est-ce pas? »

Les yeux d'Hermine jetèrent un vif éclair, mais elle ne dit rien.

« Mais tu n'as pas envie de la lui donner, dis? »

Décidément, ce jour-là, Hermine était en veine de courage.

« Oh! mon oncle, si vous vouliez?

— Si je voulais quoi?

— La donner à Denise! je vois d'ici la joie qu'elle aurait....

— Comment, tu t'en priverais?

— Cela lui ferait tant de plaisir!

— Elle est à toi; tu peux en faire ce que tu veux. Faut-il l'envoyer?

— Oh! oui, tout de suite, je vous en prie!

— Très bien.... Michel, retournez au bazar d'où nous venons. »

En quelques tours de roue, ils y furent. L'oncle alla droit aux joujoux, et s'adressant au commis :

« Avez-vous, dit-il, une seconde poupée toute pareille à celle-ci? Vous allez l'expédier dès aujourd'hui, avec un trousseau, à Nantes, à Mlle Denise Baudoin. Va donner l'adresse à la caisse, Hermine. »

Quand Hermine revint, transfigurée par la joie, l'oncle avait encore réfléchi.

« Les soldats de plomb du frère... comment s'appelle-t-il? doivent être un peu vieux, eux aussi. Si nous lui envoyions un beau régiment tout neuf? »

Hermine ne savait plus où elle en était. Elle dut retourner à la caisse pour faire expédier à M. Frédéric Baudoin une véritable armée, infanterie, cavalerie et artillerie, avec un fort à attaquer et à défendre. Remontée définitivement dans la voiture, elle leva sur son oncle un regard si plein de tendre reconnaissance, qu'il osa ce qu'il n'avait pas osé encore.

« Es-tu contente à présent? lui demanda-t-il; et... ne veux-tu pas m'embrasser?

— Oh! si! » murmura la fillette en se jetant dans ses bras, et en posant ses lèvres roses sur sa vieille figure ridée.

Il lui rendit son étreinte, et pensa qu'il avait été bien fou, le jour où cet ange était venu frapper à sa porte, de ne pas lui ouvrir tout grands sa maison et son cœur.

La rentrée d'Hermine chez son oncle, souriante et la poupée dans ses bras, fit événement parmi le personnel. La légende de la petite Indienne s'était accrue de plusieurs chapitres. Son arrivée, — l'accueil glacial que lui avait fait Madame, — la mine farouche de Magarido, — l'air triste et timide de la fillette, — tout cela était bien fait pour exercer les langues, et les langues se donnaient carrière. Madame n'était pas contente, cela se voyait bien, ni Magarido non plus; et même, on aurait dit que Monsieur avait fait venir sa petite nièce sans prévenir personne. Pourtant il n'avait déjà pas l'air de si bonne humeur, Monsieur; il ne caressait pas la petite, il ne lui parlait guère; et d'ailleurs, on comprenait qu'il ne lui dît rien : elle ne trouvait pas un mot à lui répondre. Toute cette famille-là ne paraissait pas prendre grand plaisir à être réunie; on ne pouvait pas savoir comment ça finirait....

Mais voilà que la situation s'éclairait. Monsieur reprenait presque l'air qu'il avait du temps de M. Marius; il emmenait la petite promener en voiture avec lui, et il lui avait donné une

superbe poupée. La petite était rayonnante. Son oncle l'avait aidée à descendre de la victoria, et on l'avait entendu qui lui disait : « Tu vas écrire à Denise, n'est-ce pas, ma mignonne? » Elle avait répondu : « Oh oui, mon bon oncle! » et ils s'étaient embrassés. Décidément, Madame dirait ce qu'elle voudrait : la petite demoiselle l'emportait sur M. Didier. Ce n'était pas étonnant, après tout; elle était la nièce de Monsieur, et M. Didier ne lui était rien; et puis un pauvre infirme, qui resterait sûrement boiteux, ça n'était pas très flatteur pour l'amour-propre d'un homme comme M. Girague..... C'était du côté de Mademoiselle qu'il fallait se mettre, certainement!

Les réflexions que faisaient les domestiques, Mme Girague les avait faites aussi de son côté, avec une rage de vaincue. La poupée ne signifiait rien pour elle; son mari, par vanité, pouvait bien payer à Hermine des joujoux de luxe, comme il lui avait payé un beau trousseau; mais cette intimité qui semblait s'établir entre l'oncle et la nièce! A table, elle remarqua que l'enfant donnait maintenant la réplique à M. Girague; elle n'était pas bruyante, elle ne parlait ni haut ni fort, mais elle osait répondre quand il la questionnait, et si elle rougissait encore, du moins elle ne tremblait plus.

Et M. Girague! il s'adressait à elle avec une tendresse visible; il avait reporté sur cette nouvelle venue l'amour qu'il avait pour Marius.... Pauvre petit Marius! Julie, dans sa colère, accusait son père de l'avoir oublié.... Oui, elle était vaincue; c'en était fait d'elle, de ses espérances, de ses projets.... Tout irait à cette petite intrigante, qui savait si bien prendre le vieillard, qui faisait semblant de l'aimer..., car elle ne pouvait pas l'aimer, c'était impossible ; elle n'aimait que les beaux joujoux, les belles toilettes, le bien-être, le luxe.... Julie n'était pas capable de comprendre l'âme simple et tendre de la petite Indienne; il n'y avait dans son cœur qu'un seul sentiment élevé, son amour maternel; et encore, elle l'avait tourné à mal.

Si encore Didier eût été pareil aux autres enfants! Elle aurait modifié ses plans; rien ne lui aurait coûté pour se faire aimer d'Hermine, et un jour, Numa Girague aurait trouvé tout simple

de marier sa nièce à son beau-fils et de prendre celui-ci pour associé. Mais un malheureux infirme! ce n'était pas une idée qu'on pût jamais lui suggérer....

En attendant, il fallait lutter encore. La petite avait peut-être des défauts qui se révéleraient peu à peu, et qui éloigneraient son oncle d'elle. Mme Girague se promit de ne rien épargner pour les mettre en lumière. Et puis, se rappelant le proverbe italien : Loin des yeux, loin du cœur, elle résolut de presser le départ pour la campagne. La famille était sur le point de s'y rendre, lorsque Marius était tombé malade; et depuis son malheur, le père avait remis le départ de semaine en semaine, ne pouvant se décider à s'éloigner de la maison où il l'avait perdu. Mais en ce moment la chaleur devenait suffocante; on étouffait en ville. Julie, adroitement, fit valoir l'intérêt d'Hermine, que le changement de climat éprouverait sûrement si l'on restait à Marseille. M. Girague crut à un bon sentiment de sa part et lui en sut gré; on décida de partir dans deux jours. Julie respira; son mari ne verrait plus Hermine que le soir, et il se déshabituerait un peu d'elle.

Le lendemain, Hermine resta seule à peu près tout le jour; une affaire empêchait son oncle de la mener promener, et Madelon s'évertuait à aider Magarido à préparer les caisses de linge et de provisions. Mais l'enfant ne s'en plaignit pas, et passa son temps à essayer à sa poupée toutes les pièces de son trousseau. Ensuite elle écrivit une longue lettre à Denise; elle eut un peu moins de peine, cette fois, à exprimer ses idées. La bonté de l'oncle tint une grande place dans sa lettre, ainsi que la description du bazar et l'achat des deux poupées et des soldats. Puis elle annonça qu'elle partait pour la campagne. Elle était un peu fâchée de quitter déjà son oncle, au moment où il commençait à avoir l'air de l'aimer; mais il viendrait dîner tous les jours à la villa, et il y resterait toute la journée le dimanche. Et puis Madelon lui avait dit qu'à la campagne elle pourrait se promener et jouer toute seule tant qu'elle voudrait dans le parc, qui était très beau et très grand; il y avait même un endroit d'où l'on voyait la mer, et c'était si beau, la mer! Elle emporterait

sa poupée, et elle était sûre de se trouver mieux à la campagne qu'à Marseille; quel dommage que Denise n'y fût pas pour jouer avec elle!

Le jour suivant, comme elle s'éveillait, elle entendit le roulement d'une voiture qui s'éloignait; et presque aussitôt Madelon entra dans sa chambre.

« Voilà la moitié des voyageurs en route! dit-elle à la petite fille. Madame a voulu partir de bonne heure, avant la chaleur, qui fatiguerait M. Didier; et Magarido est avec elle. Demain nous irons les retrouver avec Monsieur; mais ce ne sera que pour l'heure du dîner, parce que Monsieur a ses affaires. Je ferai votre malle demain seulement, pour vous laisser jouer avec votre poupée jusqu'au dernier moment. Et vous ne savez pas? Monsieur a fait apporter du bazar un berceau et un petit fauteuil pour elle; voulez-vous les voir avant qu'on les emballe? »

Il n'était pas besoin de le demander. Le fauteuil était capitonné de satin bleu, et le berceau revêtu de mousseline blanche sur transparent rose. Hermine n'eut pas de difficulté à remercier son oncle; elle déjeunait seule avec lui.

Elle trouva très doux aussi de faire avec lui le voyage de Marseille à la campagne. Pourtant elle avait compté que toute la famille le ferait ensemble, et qu'elle verrait Didier..., mais aussi, il y aurait eu Mme Girague et Magarido, qui la regardaient d'un air si sévère...; il valait mieux aller rien qu'avec son oncle, décidément.

La voiture franchit la grille, fit le tour de la cour et s'arrêta devant le vaste perron, surmonté d'une marquise, qui précédait la grande maison blanche et riante. La façade, droite de ce côté, semblait sur le jardin se replier en deux ailes pour enserrer un admirable massif de fleurs qu'on apercevait à travers les portes vitrées. Mme Girague vint au-devant de son mari.

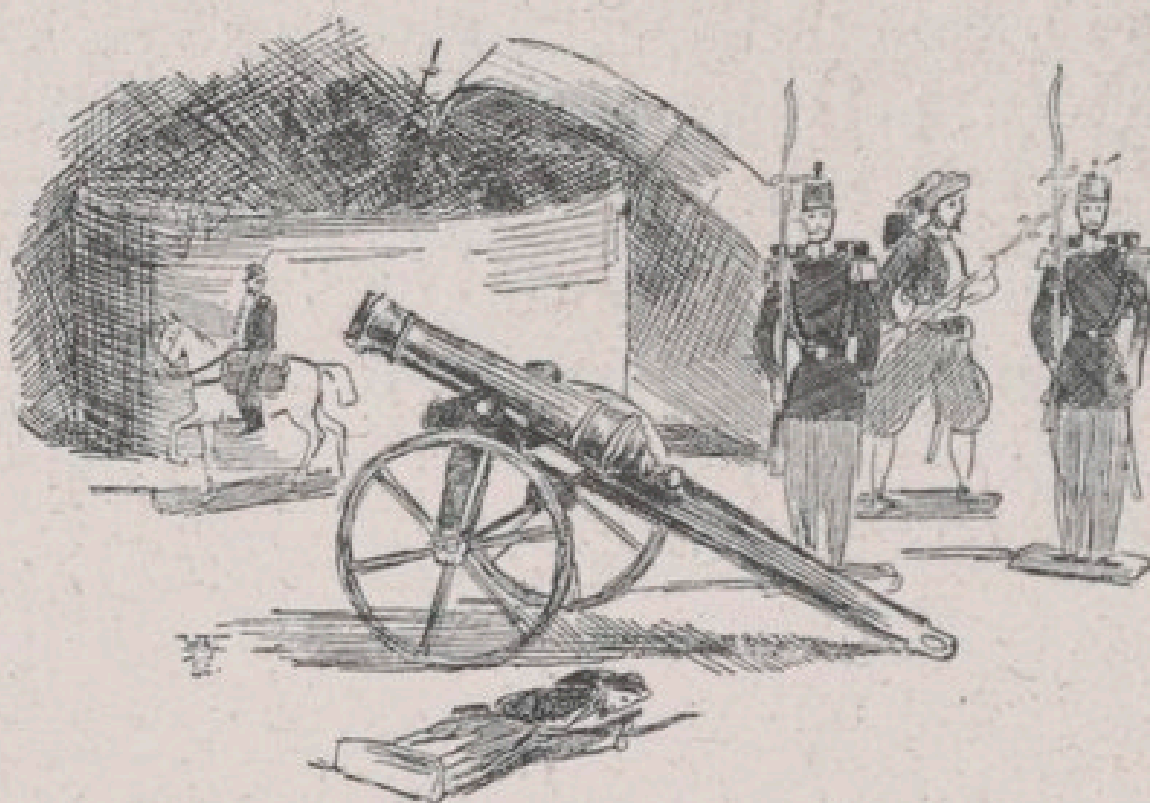
« Tout est prêt, lui dit-elle; vous trouverez dans vos chambres de quoi vous rafraîchir et vous débarrasser de votre poussière.

— Merci. Où avez-vous logé ma nièce?

— Dans la dernière chambre de l'aile droite, avec Madelon auprès d'elle.

— C'est bien. Va t'installer, petite; on te portera le mobilier de la poupée. »

Cette fois, Hermine avait une jolie chambre, une vraie chambre de campagne; des nattes par terre, des nattes sur les murs, des meubles en bois de citronnier, des rideaux en mousseline rayée blanche et rose. « Comme nous serons bien ici, Denise! » dit-elle à sa poupée, qu'elle portait dans ses bras; elle n'avait pas trouvé pour elle de plus joli nom que celui de son amie.





Hermine venait se rasseoir devant la grande table.

CHAPITRE XXVI

Solitude. — Où Hermine mange seule comme le roi. — Première sortie de Didier.
Résultats inattendus de la chute d'un livre.

A l'Orangerie, Hermine put jouir à son aise de la société de sa poupée, car elle n'en eut pas d'autre. Depuis son lever jusqu'à six heures du soir, elle ne parlait à nulle créature vivante, sinon à Madelon. Elle entrevoyait parfois le cuisinier ou quelques filles de service employées à diverses besognes, ou le jardinier qui ratissait les allées, coupait les fleurs fanées ou arrosait les massifs; ils la saluaient respectueusement, mais ne lui disaient rien; d'ailleurs elle ne désirait pas causer avec eux. Toute la journée donc, elle errait seule dans le parc, ou s'asseyait en face de la mer et restait là, immobile, pensant à une foule de choses qui peu à peu devenaient confuses, et finissant par ne penser à rien. Le parc était beau, la mer était belle; mais les beautés de la

nature ne peuvent suffire à occuper une âme de dix ans. Hermine sentait lourdement sa solitude et son oisiveté, accoutumée qu'elle était à une vie si active et à la société continuelle d'une famille nombreuse. Plus d'enfants pour jouer et s'égayer avec elle! plus de grand frère pour répondre à ses pourquoi! et Dieu sait s'il lui en venait sur les lèvres, des pourquoi, dans cette existence remplie de choses nouvelles! Philippe lui répondait toujours, il lui expliquait tout ce qu'elle voulait savoir, et elle le comprenait si bien! Elle aurait pu questionner son oncle, mais elle craignait de l'ennuyer, elle n'était pas à son aise avec lui comme avec Philippe. Et puis il rentrait tard, et elle le voyait surtout à table, devant Mme Girague; là, elle avait bien assez de lui répondre, sans s'aventurer à parler la première. Après le dîner, on flânait un peu dans le parc à l'air doux du soir; mais Julie, pour cette promenade, tenait compagnie à son mari; et à huit heures et demie Madelon venait « chercher Mademoiselle ». Hermine présentait son front au baiser de son oncle, faisait à Mme Girague sa petite révérence de pensionnaire, et s'en allait se coucher, en se demandant si toutes les journées seraient semblables à l'Orangerie.

Les deux premiers jours, grisée par le grand air, elle dormit tard le matin. Le troisième, en se réveillant, elle entendit en bas la voix de son oncle; elle se hâta de se lever, et descendit juste pour le voir sortir de la salle à manger où il venait de prendre son déjeuner du matin. Aussi pria-t-elle Madelon de la réveiller le lendemain de bonne heure. Madelon n'avait rien à lui refuser; elle voyait que la petite commençait à prendre de l'influence sur son oncle, et elle comptait bien un jour ou l'autre utiliser cette influence à son profit.

Il en résulta que la petite fille déjeuna tous les matins en face de son oncle, charmé de voir devant lui son aimable figure et d'échanger quelques mots avec elle; il lui en restait une impression d'apaisement qui lui durait toute la journée. Quand il était parti, Hermine en avait pour jusqu'au soir à être seule, car Mme Girague se faisait servir dans la chambre de son fils. A midi, Hermine venait donc se rasseoir devant la grande table,

où Madelon lui apportait les plats en cérémonie; mais ce repas-là lui plaisait moins que l'autre, et elle ne le faisait pas durer longtemps.

Elle n'avait pas encore vu Didier. Le voyage l'avait-il fatigué, ou souffrait-il d'une crise de son mal? Le fait est qu'il restait enfermé dans son appartement, où sa mère et Magarido lui tenaient fidèle compagnie. Hermine se sentait prise d'une grande curiosité vis-à-vis de Didier. D'après Madelon, Didier la détestait, comme Magarido et Mme Girague. Pour ce qui était de ces deux dernières, Madelon disait vrai, sûrement; mais à l'âge de Didier, est-ce qu'on pouvait détester quelqu'un, et surtout quelqu'un qu'on ne connaissait pas? Elle, la petite Hermine, on avait beau lui dire que ces trois personnes-là étaient ses ennemies, elle ne les détestait pas; elle plaignait Mme Giraguc, qui avait perdu son petit garçon et dont l'aîné était malade. Et quant à Didier, elle le plaignait encore bien davantage. Elle avait, tout de suite en arrivant à l'Orangerie, cherché à deviner où se trouvait son appartement. C'était, bien sûr, dans l'aile gauche de la maison, au rez-de-chaussée, là où il y avait, au lieu des quatre marches qui descendaient dans les jardins et qui entouraient la maison, une pente douce, commode pour un fauteuil roulant.... Et Hermine cherchait à glisser de loin son regard dans l'interstice des rideaux à travers les lames des jalousies, ou dans l'ombre que projetaient les tentes rayées abaissées devant les hautes fenêtres. Elle voyait Mme Girague et Magarido aller et venir; mais elle n'avait jamais aperçu le mystérieux Didier.

Ce fut seulement quinze jours après l'installation à l'Orangerie qu'Hermine vit le jardinier, appelé par Magarido, pénétrer dans l'appartement, par une porte vitrée qu'on ouvrit toute grande; un instant après il ressortit, poussant devant lui, doucement, avec toutes sortes de précautions, une sorte de chaise longue à roulettes, sur laquelle une forme chétive était étendue. Magarido tenait au-dessus un grand parasol contre le soleil et portait des livres; Mme Girague suivait, son sac à ouvrage au bras. Hermine se cacha dans un fourré; la caravane passa près d'elle, mais elle ne put rien distinguer, sinon que le malade

était pâle, et qu'il fermait ses yeux éblouis sans doute par la vive lumière du jour. Personne ne l'avait vue.

Au bout de quelques minutes, le jardinier revint et se remit à son ouvrage. Elle en conclut que le malade était installé quelque part; et, se rappelant la disposition du parc, qu'elle avait parcouru dans tous les sens depuis quinze jours, elle pensa qu'on devait l'avoir conduit dans une petite salle de verdure, entourée de grands arbres qui y versaient l'ombre et la fraîcheur; on y avait construit un petit pavillon chinois, à toit orné de clochettes, qui contenait des sièges de bambou, des guéridons légers et divers autres meubles de jardin. Elle se dirigea de ce côté; il ne manquait pas aux alentours de buissons d'où elle pourrait voir sans être vue.



Didier était là, en effet; il regardait le ciel et les arbres, et souriait. Puis une ombre triste passa sur son visage, et Hermine l'entendit qui disait d'une voix fatiguée et comme lointaine : « Comme c'est beau, maman! comme on est bien ici! Ah! si notre pauvre petit Marius y était avec nous! »

Mme Girague soupira et se détourna pour essuyer une larme; puis elle se pencha sur l'enfant qui lui restait et l'embrassa si tendrement qu'Hermine en fut tout émue. « C'est comme cela que ma chère maman Baudoin m'embrassait, pensa-t-elle; certainement elle aime beaucoup son petit garçon...; il n'est pas possible qu'elle soit méchante... ni lui non plus... avec cette figure triste et douce.... »

Mme Girague s'assit en face de Didier dans un fauteuil de rotin que Magarido avait tiré du pavillon, et prit sa tapisserie. Tout en tirant son aiguille, elle causait avec son fils, et Hermine se demandait comment elle pouvait avoir deux figures si différentes, une si douce pour lui et une si dure et si sévère pour elle.

Madelon vint chercher sa maîtresse; il y avait une visite au

salon. « Ne t'ennuie pas trop, mon Didier, dit-elle au jeune garçon; lis un peu. Magarido va rester avec toi. »

Elle lui mit un livre dans les mains et s'en alla. Magarido prit sa place et se mit à tricoter. Au bout d'un instant, le soleil la gagnant, elle recula quelques pas plus loin. Il y eut alors un quart d'heure de silence; Didier lisait, Magarido tricotait, et Hermine, de sa cachette, sa poupée dans ses bras, les regardait. Peu à peu, le silence et l'immobilité aidant, Magarido, qui n'avait pas encore réparé ses nuits de veille, céda à l'influence de la chaleur; le mouvement de ses aiguilles se ralentit, sa tête se pencha sur sa poitrine, ses mains et son tricot allèrent reposer sur ses genoux; elle dormait.

Didier leva la tête, la regarda et lui sourit avec tendresse. « Pauvre Magarido, se disait-il, comme elle est fatiguée! elle a passé tant de nuits près de moi! » Dans son buisson, Hermine se disait en même temps : « Elle a bien fait de s'endormir... il a l'air si bon quand il sourit.... Si j'étais sûre qu'elle ne se réveillerait pas, je m'approcherais de lui.... »

A ce moment, le livre échappa des mains de Didier et tomba par terre. Il allongea le bras pour le ramasser; mais il s'en fallait de beaucoup qu'il pût y atteindre. Il regarda Magarido; elle dormait si bien! c'était dommage de la réveiller.... C'était dommage aussi d'interrompre sa lecture à un endroit si intéressant.... Bah! il lirait plus tard; il avait bien le temps de lire, lui! Il croisa ses mains sur sa poitrine et regarda le ciel à travers le feuillage.

Un bruit léger se fit entendre à côté de lui, et une voix très jeune lui dit tout bas : « Le voilà.... » Il tourna la tête; une petite main délicate lui tendait son livre, et deux grands yeux noirs le regardaient avec un mélange de sympathie et d'inquiétude. C'était Hermine, dont l'attitude faisait penser à un oiseau prêt à s'envoler si quelque danger le menace.

Depuis qu'il l'avait aperçue dans le petit salon blanc, le jour de son arrivée à Marseille, Didier avait beaucoup pensé à elle; il avait même demandé à la voir, mais sa requête avait été si mal reçue qu'il n'avait pas osé la renouveler. A l'Orangerie, il

l'avait souvent regardée à travers les vitres, en regrettant de ne pas pouvoir causer avec elle. Il la trouvait si gracieuse! elle avait l'air si doux! il lui semblait qu'elle ne s'ennuierait pas avec lui aussi vite que Marius, à qui il fallait toujours des jeux bruyants et des galopades à travers le parc. Magarido disait qu'elle était venue pour le dépouiller, que c'était une intrigante, une voleuse.... Didier ne pouvait pas le croire. Il avait le temps de réfléchir, le pauvre enfant; cela le mûrissait, et il commençait à se rendre un compte plus exact des choses de ce monde. Cette petite était déjà venue autrefois, et M. Girague l'avait renvoyée; s'il l'avait rappelée maintenant, c'est que sans doute il avait découvert qu'elle était bien sa nièce. Alors, quoi d'étonnant à ce qu'il la prît chez lui et lui donnât son argent plutôt qu'à Didier, qui ne lui était rien? Car Didier comprenait très bien, à quatorze ans passés, que, n'étant pas le fils de M. Girague, il n'avait aucun droit sur sa fortune. Alors, de quoi en aurait-il voulu à la petite fille? De ce qu'elle était la nièce de l'armateur? Est-ce que c'était sa faute? Le pauvre garçon regrettait de n'être pas le fils de M. Girague, parce que M. Girague l'aurait aimé; mais les questions d'intérêt ne le préoccupaient guère.

Didier, donc, jeta un regard à Magarido, pour s'assurer qu'elle ne s'éveillait pas. Rassuré de ce côté, il prit le livre en disant à voix basse à Hermine : « Merci! » et il ajouta tout de suite : « Ne vous en allez pas! »

Hermine avait grand'peur de Magarido. Qu'est-ce qu'elle lui ferait, si elle la trouvait là quand elle ouvrirait les yeux? Mais elle avait tant désiré se rapprocher du fils de Mme Girague! Il fallait profiter de l'occasion. Elle resta, non sans regarder à la dérobée la terrible Magarido.

« Comment vous appelez-vous? lui dit le jeune garçon.

— Hermine Samarsolles. Et vous?

— Didier Morial. J'ai quatorze ans et demi.

— Moi, dix ans. » Et Hermine parcourut du regard la forme allongée de Didier, cherchant à deviner si, mis debout, il serait beaucoup plus grand que Frédéric. Elle reprit :



Une petite main lui tendait son livre.

« C'est la première fois que vous venez dans le jardin, depuis que nous sommes ici?

— Oui, j'ai été malade. C'est pour cela que Magarido s'endort; elle s'est tant fatiguée à me veiller, ma bonne Magarido!

— Elle vous aime?

— Oh! oui; elle a été ma nourrice, et elle ne m'a jamais quitté.

— C'est bon d'avoir quelqu'un qui vous aime!... Vous allez mieux, n'est-ce pas? vous serez bientôt guéri et vous pourrez vous promener? »

Didier secoua la tête avec un triste sourire.

« Non. Le médecin dit que je pourrai sortir de là dans un an, à peu près; mais je marcherai avec des béquilles.

— Comme papa Baudoin! » s'écria la petite fille saisie de pitié et d'effroi. Et comme elle avait un peu élevé la voix, elle regarda du côté de Magarido. Celle-ci fit un mouvement, mais ne s'éveilla point.

« Qui est-ce, papa Baudoin? demanda Didier.

— Vous ne savez pas? Ce n'est pas mon vrai papa. Mon vrai papa est mort sur le *Saint-François*, le bateau qui nous ramenait des Indes, quand j'étais toute petite. Papa Baudoin était le capitaine; il m'a empêchée de me noyer quand le *Saint-François* a fait naufrage, et après, quand mon oncle n'a pas voulu de moi, il m'a prise chez lui et m'a élevée avec ses enfants. Aussi vous comprenez si je l'aime! »

Oh! oui, Didier le comprenait! lui qui aurait tant aimé M. Girague, s'il eût voulu se laisser aimer comme un père! Il demanda des détails sur la famille Baudoin, et voulut savoir pourquoi le capitaine était condamné aux béquilles, comme lui.

« C'est un homme de cœur, de grand cœur, dit-il en serrant la main d'Hermine quand elle eut fini son récit. Je changerais bien avec lui, moi! car il est devenu infirme pour avoir fait une de ces actions qu'on met dans les livres et qu'on appelle héroïques; et moi, je ne serai jamais utile à personne.

— Oh! murmura Hermine prête à pleurer, les yeux humides et les lèvres tremblantes, ne dites pas cela..., il y a votre mère,

qui vous aime, et puis Magarido... et, si vous vouliez, je vous aimerais bien aussi....

— Pourquoi m'aimeriez-vous? demanda Didier tout ému.

— Parce que vous êtes malheureux! »

Elle avait dit cela sans réflexion parce que c'était en effet la vraie raison de sa sympathie pour Didier; mais, le voyant rougir, elle craignit de l'avoir blessé et reprit bien vite :

« Et puis parce que je suis toute seule ici, sans personne qui m'aime et que j'aime. Pensez donc! j'avais papa et maman Baudoin, et des frères, et des sœurs; et je n'ai plus rien!

— Je serai votre frère, Hermine; je serai si content d'avoir une petite sœur! Je suis bien seul, moi aussi.... Alors nous serons deux à vous aimer, moi et votre oncle; car il vous aime, bien sûr, puisqu'il vous a fait venir chez lui? »

Hermine secoua la tête, et, se rapprochant de l'oreille de Didier :

« Il ne faut le dire à personne : c'est moi qui lui avais écrit, parce que, l'an dernier, il avait voulu payer ma pension dans un couvent, et moi, je n'avais pas voulu quitter ma chère maman Baudoin. Mais quand j'ai vu que papa Baudoin ne pouvait plus être capitaine, que Catherine et Philippe travaillaient pour gagner de l'argent, et que maman Baudoin renvoyait la femme de ménage, j'ai écrit à mon oncle, en cachette, pour lui demander s'il voulait bien encore me mettre au couvent pour que je ne coûte plus rien dans la maison. Au lieu de cela, il m'a fait venir chez lui, mais ce n'est pas une raison pour qu'il m'aime.

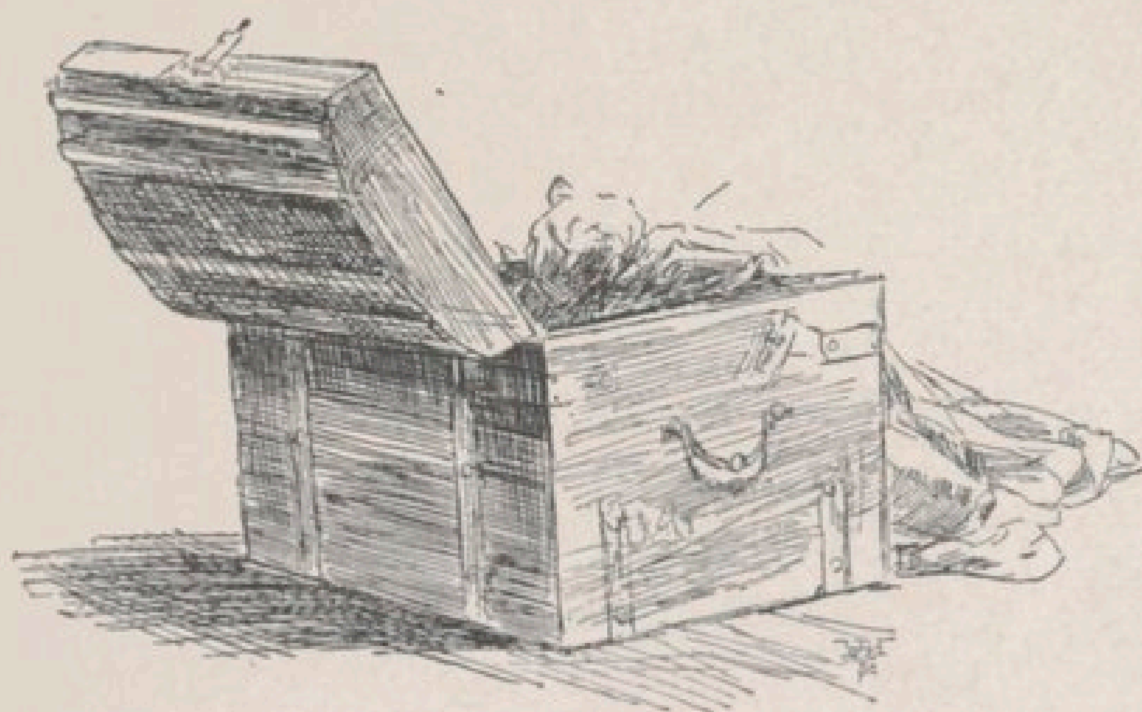
— Peut-être qu'il ne vous aimait pas avant de vous connaître; mais à présent je suis bien sûr qu'il vous aime, ma chère petite sœur....

— Magarido! » cria tout à coup une voix irritée. C'était Mme Girague qui revenait; elle avait vu de loin Hermine près de Didier, et Magarido endormie.

Magarido, réveillée en sursaut, se trouva sur ses deux pieds sans savoir comment, et ses yeux devinrent tout ronds d'horreur. Elle s'élança vers Hermine, les poings en avant, en lui criant d'un air furieux :

« Qu'est-ce que vous faites ici, vous? »

Hermine, à la voix de Mme Girague, s'était redressée; elle avait déjà fait un pas pour s'enfuir, lorsque l'apostrophe de Magarido vint la glacer d'épouvante et la clouer sur place. Elle perdit la tête, comme si elle se fût trouvée en présence d'un ogre ou d'une fée malfaisante, et sans réfléchir que Didier n'était pas en situation de la protéger, elle se rejeta vivement contre lui en lui disant d'une voix étouffée : « Défends-moi! »





Mme Girague marchait à quelques pas en arrière.

CHAPITRE XXVII

Séparation. — Didier boude, Hermine pleure. — Où Monsieur Girague prend son café. — Bonsoir ! — Les Mémoires d'Hermine.

Didier jeta un de ses bras autour d'elle, et étendit l'autre vers Magarido comme pour la repousser. Il avait beau l'aimer, Magarido, et lui être reconnaissant des soins qu'elle lui donnait depuis qu'il était au monde, à ce moment-là il l'aurait battue s'il en eût été capable. Venir ainsi lui écraser brutalement sa joie! faire envoler le bel oiseau bleu qui chantait pour lui et charmait sa tristesse! Il était indigné, et il la foudroya d'un seul mot, où il mit toute sa colère et tout son ressentiment : « Méchante! »

Magarido recula. « Ah! méchante! c'est moi qui suis méchante, à présent! c'est moi qui prends votre place! c'est moi qui vous ferai chasser de la maison! Ah! les enfants sont ingrats! et plus bêtes encore qu'ingrats, ma parole! ils ne sont pas seulement capables de distinguer ceux qui leur font du bien de ceux qui leur veulent du mal! »

Didier n'avait pas l'habitude de faire des discours; il était bien

embarrassé pour expliquer à Magarido que cette petite n'était pas méchante du tout, qu'elle lui avait rendu service et qu'il avait du plaisir à la voir. D'ailleurs, il sentait qu'aux premiers mots qu'il dirait, Magarido s'emporterait et crierait plus fort que lui. Il fut fort aise de voir arriver sa mère : avec elle, au moins, on pourrait s'entendre.

Mais Mme Giragne n'était pas mieux disposée que Magarido pour la pauvre Hermine; et elle prit son ton le plus raide et son air le plus froid pour lui dire, absolument comme Magarido : « Que faites-vous ici, mademoiselle? »

Hermine rougit et balbutia quelques paroles incompréhensibles.

« Maman, dit Didier, qui la tenait toujours serrée contre lui, elle m'a ramassé mon livre... et je l'ai priée de rester un peu avec moi pour causer, maman; parce qu'elle était toute seule de son côté, et moi tout seul du mien....

— Laisse cette petite, tu la serres trop, cela te fait faire de faux mouvements.... Qu'est-ce que c'est que cette histoire de livre, mademoiselle? Ne pouvez-vous me répondre vous-même? »

Didier lâcha la petite fille, qui fit un grand effort et répondit d'une voix tremblante :

« J'étais là, derrière l'arbre, madame, et je le regardais... il a laissé tomber son livre; il a essayé de le ramasser, et il n'a pas pu. J'ai vu que sa bonne dormait, alors je lui ai rendu son livre... pour l'empêcher de s'ennuyer... ce n'était pas pour lui faire du mal, au contraire....

— C'est bien, dit Mme Giragne un peu radoucie; mais vous pouvez vous en aller maintenant. Le parc est assez grand, vous avez de la place pour jouer et pour courir : nous n'avons pas besoin de vous ici. »

Et, la congédiant d'un mouvement de tête hautain, Mme Giragne se rassit dans son fauteuil et reprit sa tapisserie. Hermine fit deux ou trois pas lentement; puis tout à coup, sentant que les larmes la gagnaient, elle prit sa course et disparut dans le taillis.

Pour le moment, Mme Giragne était donc débarrassée d'elle.

Mais les choses ne pouvaient pas se passer ainsi avec Didier. Il était un peu enfant gâté, comme il arrive souvent aux malades, et habitué à imposer ses volontés à sa mère et à Magarido. A la vérité, il était patient et résigné, et ne demandait jamais des choses impossibles; mais il fallait qu'on lui en démontrât l'impossibilité. Ici, son désir était si simple, si facile à satisfaire! Une petite fille complaisante lui avait rendu service; elle voulait bien rester près de lui, causer avec lui, et elle causait si gentiment! il y avait longtemps qu'il ne s'était autant amusé.... Et on l'avait chassée! elle ne voudrait plus revenir, et il resterait toujours tout seul! On ne le trouvait donc pas assez malheureux, qu'on lui enlevait tout ce qui pouvait lui faire plaisir! Et on disait qu'on l'aimait, après cela! Jolie manière d'aimer les gens!

A mesure qu'il parlait, il se montait la tête, et il finit par tant en dire, que sa mère se fâcha et imposa silence à ses reproches et à ses récriminations. Alors, voyant qu'il l'avait blessée, il s'attendrit, lui demanda pardon. Est-ce qu'elle ne voudrait pas rappeler Hermine? pourquoi lui défendait-elle d'approcher de lui? Il était raisonnable, elle le savait bien; qu'elle lui donnât une bonne raison, une raison juste, et il se soumettrait....



Une bonne raison! elle n'en avait pas à lui donner. Il le comprit bien vite, et se renferma dans un silence maussade. Pendant qu'Hermine, à l'autre bout du parc, confiait ses chagrins à sa poupée et pleurait sur sa perruque blonde, Didier boudait sa mère et Magarido, ne leur répondant que par monosyllabes, prononcés du ton le plus sec qu'il eût à sa disposition. Il les bouda toute la journée du lendemain, et nul ne peut savoir combien sa bouderie aurait duré, si le bruit public n'eût pas appris à Numa Girague que sa nièce avait passé un certain temps dans le bosquet près du pavillon « avec Magarido, madame et monsieur Didier ».

Ni Julie, ni Magarido, ni Hermine n'avaient pourtant raconté

l'histoire; mais le jardinier en avait vu une partie dont il avait fait part à Madelon. Madelon, jugeant aux yeux rouges de la petite qu'il s'était passé plus de choses qu'on ne lui en disait, avait essayé de la faire parler, et, n'y réussissant point, elle trouva moyen d'en glisser deux mots à monsieur, le dimanche matin. Monsieur trouverait bien moyen de confesser sa nièce; et, s'il en résultait quelque ennui pour cette Magarido qui avait l'air de se croire au-dessus des autres domestiques, ma foi, tant pis pour elle!

Mais Hermine n'était point capable d'entrer dans les combinaisons machiavéliques de Madelon, et elle ne voulut pas se plaindre de Magarido, que Didier aimait. D'ailleurs il lui aurait fallu aussi se plaindre de Mme Giragne, ce qu'elle n'aurait jamais osé faire. Aussi, lorsqu'au déjeuner son oncle lui dit tout à coup : « Eh bien, Hermine, tu as donc vu Didier? » elle répondit simplement, non sans rougir et jeter un regard craintif à Mme Giragne : « Je lui ai ramassé son livre qui était tombé, et je suis restée un peu avec lui, pour voir s'il aurait besoin d'autre chose.

— Il n'avait donc personne pour s'occuper de lui? reprit Numa Giragne. J'espère, ma chère amie, que vous n'allez pas faire de cette petite la garde-malade de votre fils?

— Non sans doute, répondit Julie en regardant Hermine de travers. Je ne sais pas pourquoi elle est venue là : Magarido y était, Didier n'avait qu'à l'appeler. »

Hermine avait grand'peur de Mme Giragne; mais elle comprenait aussi que son oncle était le maître, après tout, et que s'il voulait la rapprocher de Didier, personne ne pourrait s'y opposer. Cette idée lui donna un accès de courage, et elle s'écria en tournant vers M. Giragne sa jolie figure suppliante :

« Oh! mon oncle, j'aimerais tant à être sa garde-malade! Je ne le fatiguerais pas du tout, et je le servirais si bien! J'avais l'habitude de garder papa Baudoin, depuis son accident; je savais le faire boire; je ne le faisais jamais attendre quand il avait besoin de quelque chose, et même je devinais souvent ce qu'il lui fallait....

— Et cela ne t'ennuyait pas?

— Jamais! Et je serais si contente de rester avec ce pauvre Didier.... Il m'a parlé si doucement! il a des yeux si bons! et puis il est si malheureux.... Il m'a dit qu'il ne venait jamais de camarades jouer avec lui : c'est sans doute que les garçons n'aiment qu'à courir. Mais moi, je sais jouer aux dames et aux dominos; je sais aussi plusieurs jeux de cartes, et je pourrais jouer avec lui. »

M. Giragne pliait sa serviette.

« Julie, dit-il, Didier est-il déjà dans le parc?

— Oui, répondit-elle, il a déjeuné avant nous, et Magarido a dû le conduire devant le pavillon.

— Eh bien, allons le rejoindre. Madelon, vous nous y porterez le café. »

On peut imaginer la joie de Didier, lorsqu'il vit arriver Hermine sautillant à côté de M. Girague. Mme Girague marchait à quelques pas en arrière, d'un air un peu soucieux; pourtant elle n'avait pu s'empêcher d'être touchée de la manière dont Hermine avait parlé de son fils. Mais Magarido, qui ne l'avait point entendue, l'accueillit avec sa mine la plus renfrognée. Elle se tint droite comme un piquet, sans s'occuper d'apporter des sièges, comme si les arrivants n'avaient eu rien à faire dans cet endroit-là et ne devaient qu'y passer.

« Bonjour, Didier! comment cela va-t-il aujourd'hui? dit M. Girague à son beau-fils. Magarido, donnez-nous une table et des fauteuils : nous prendrons le café ici. »

Magarido s'empressa d'obéir, tout en grommelant : « Hum! hum! sa santé! il ne s'en inquiète pas une fois dans le mois... et pour une lubie de cette petite intrigante.... Et mon pauvre Didier qui se laisse dindonner... innocent, va! »

Il était bien heureux, Didier; il serrait tendrement les mains d'Hermine qui était tout de suite accourue à lui, et son regard reconnaissant allait de sa mère à son beau-père. Il saisit le moment où celui-ci passa tout près de lui pour lui dire : « Merci, père! »

Cette fois, Numa Girague ne regimba point contre ce titre. Il

s'arrêta et tapota de la main la tête de Didier, en lui disant : « Cela te fait plaisir, mon garçon? Eh bien, tant mieux! » Puis il alla s'installer dans le fauteuil berçant que Magarido venait de lui apporter près du guéridon; et il alluma un cigare et dégusta son café sans paraître s'occuper davantage des enfants.

Mais il les regardait à la dérobée, par-dessus le journal qu'il faisait semblant de lire, et il tendait l'oreille de leur côté pour saisir quelques bribes de leur conversation.

Elle ne fut pas d'abord bien animée, leur conversation. Didier caressait doucement les mains d'Hermine, en lui disant tout bas : « Je suis content! je suis bien heureux, ma chère petite sœur.... » Hermine le regardait, et ne disait rien. Son oncle l'appela tout à coup.

« Hermine! veux-tu un canard? »

Hermine aimait beaucoup le café; elle n'eût pourtant pas quitté Didier pour un canard, si elle n'eût craint de contrarier son oncle par un refus. Elle se rapprocha du guéridon, et trempa délicatement un morceau de sucre dans la cuiller où M. Girague venait de verser du café.

« Et Didier? dit-elle avant d'avaler son canard.

— Didier aussi, s'il en veut. Tiens, va le servir. »

En réalité, M. Girague n'avait nullement pensé à offrir un canard à Didier, mais il aurait eu honte de refuser une demande aussi simple. Didier eut donc son canard, qui valut à Hermine un regard un peu plus humain de Mme Girague, pendant que Magarido, retirée un peu à l'écart, marmottait à part soi : « Intrigante... fameusement intrigante... mais c'est égal, elle aura toujours rapporté ça à mon garçon.... »

On aurait pu croire ce jour-là que les deux enfants ne jouissaient guère de leur réunion : ils avaient beaucoup mieux causé devant Magarido endormie. Pourtant, quand vint l'heure de rentrer Didier, ils dirent tous deux : « Déjà! » avec un accent de sincérité qui partait du cœur. Hermine reconduisit son ami jusqu'au seuil de sa porte. « A demain, Hermine! » dit le jeune garçon. « A demain, Didier! » répondit Hermine, le cœur un peu gros de ce qu'on ne lui offrait pas d'entrer.

Le soir, quand Madelon vint comme de coutume chercher mademoiselle, Hermine eut une surprise qui la remplit de joie, à cause de Didier. A sa petite révérence de pensionnaire Mme Girague répondit par une inclinaison de tête qui n'avait rien de sa sécheresse habituelle. Elle lui dit même : « Bonsoir! » Ce n'était qu'un mot, mais il lui parut plein de promesses.

Une intimité pleine de charmes s'établit bientôt entre les deux enfants. Didier ne mettait pas souvent à contribution l'habileté d'Hermine à différents jeux : en avait-il fait avec sa mère et Magarido, des parties de dames, de dominos et de cartes! il était un peu blasé là-dessus. Mais il n'était pas blasé sur le plaisir de causer, et la conversation d'Hermine lui semblait la plus charmante du monde. Elle était si naïve, si confiante! elle le considérait comme un être très supérieur à elle, très savant, presque autant que Philippe, et capable de lui enseigner une foule de choses qu'elle ne savait pas. Cela flattait Didier.

Et puis l'amitié d'Hermine était quelque chose de tout nouveau pour lui, quelque chose de plus doux que l'amour passionné de sa mère et de Magarido, qui l'adoraient et le servaient en esclaves, mais qui manquaient de calme. Elles ne se consolaient pas du malheur de Didier, et ce regret éternel leur donnait une amertume, une âpreté qui n'étaient pas faites pour les aider à l'en consoler lui-même. Cette tendresse souriante de la petite fille, dont la pitié n'avait rien d'attristant, lui épanouissait le cœur. Elle était paisible et tranquille ; il était sûr qu'elle se plaisait avec lui : ce n'était pas comme ses anciens camarades, qui venaient le voir de loin en loin, et semblaient pressés de retourner à leur vie active.

Il causait donc avec elle; il lui parlait de Marius, de leur enfance, de la vie qu'il menait avant d'être tombé malade tout d'un coup, de tout ce qu'il avait remarqué dans le parc, au temps où il y errait tout seul pendant sa coqueluche. Il voulait qu'elle partageât ses impressions. « As-tu vu (il la tutoyait maintenant) tel oiseau construire son nid? As-tu écouté le chant des cigales? Aimes-tu le bruit de la mer quand elle gronde, ou bien quand elle se plaint tout doucement? N'est-ce pas que c'est amusant

de regarder les fourmis qui s'en vont en longue file sur le sable, et les abeilles qui s'enfoncent tout entières dans les fleurs? » Il se faisait apporter par elle des fleurs sauvages et il lui apprenait leurs noms. Un nid de chardonnerets tombé d'un arbre les occupa plusieurs jours : ils leur donnèrent la becquée, et les soignèrent jusqu'à ce qu'ils fussent assez grands pour s'envoler. Hermine était très contente de voir de près des chardonnerets; elle raconta à Didier l'histoire de la fête de saint Jean, et lui récita sa fable, qui le fit pleurer d'attendrissement.

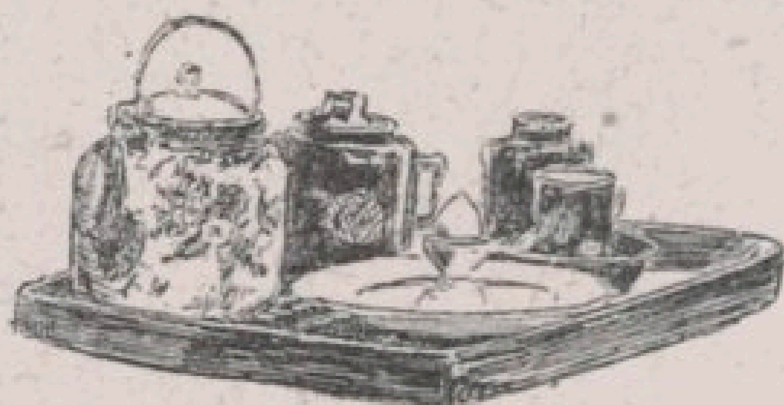
« Quelle chère petite fille tu es! lui dit-il, et comme ils avaient raison de t'aimer! Parle-moi d'eux; dis-moi à quoi tu jouais avec Denise et Frédéric. Qu'est-ce que tu apprenais chez Mlle Leblond? Il faut que tu aies une bien bonne mémoire pour te rappeler encore ta fable, au bout de deux ans! »

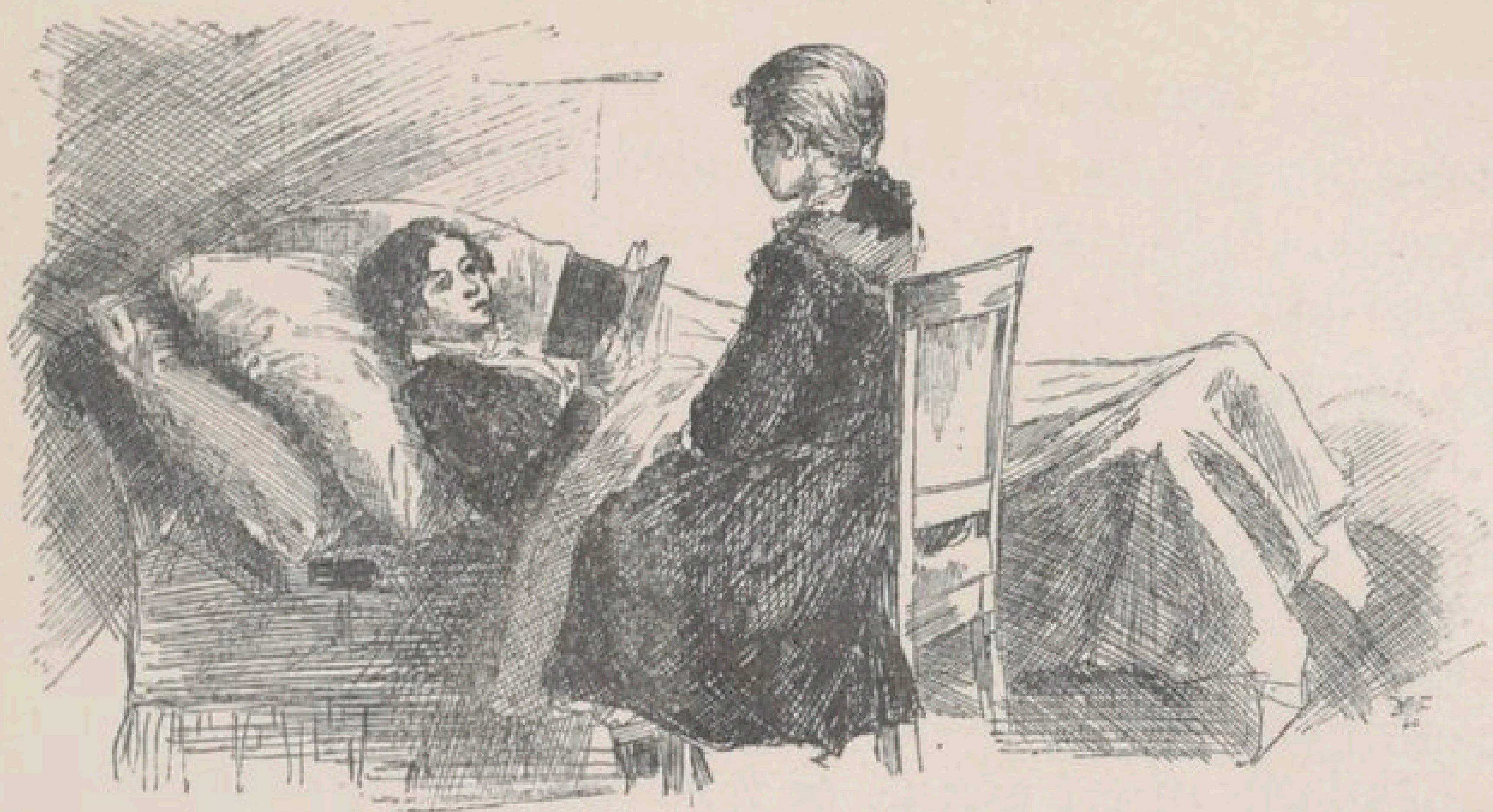
Hermine ne se faisait pas prier pour répondre à ses questions. Rien ne pouvait lui faire plus de plaisir que de parler de ceux qu'elle appelait toujours « papa et maman Baudoin ». Peu à peu, toutes les années de sa jeune vie se déroulaient devant Didier, intéressé et charmé plus qu'il ne l'avait jamais été par aucun livre. Il aimait pourtant bien les contes; mais cette histoire qui était vraie, et qu'il écoutait de la bouche de l'héroïne elle-même!

« Il y a beaucoup de gens qui ont écrit ce qui leur est arrivé; et on appelle cela écrire ses mémoires, dit-il un jour à Hermine : tu devrais écrire tout ce que tu m'as raconté.

— Oh! dit la petite, étonnée, cela n'en vaut pas la peine... et puis je ne saurais pas...

— Si je pouvais seulement être assis et écrire... tu verrais! je les écrirais, moi, tes mémoires!... Raconte-moi quelque chose de Philippe, je voudrais tant le connaître! »





Didier interrogeait gravement Hermine.

CHAPITRE XXVIII

Influence du moral sur le physique. — Journées de mistral. — Monsieur Lesbarrax. Chanson de dessert, et ce qui s'en suivit.

« Je suis très content, dit le médecin qui venait de faire sa visite à Didier, — il avait l'habitude de l'examiner tous les quinze jours — je suis très content : mon petit malade reprend de l'animation, son teint et ses yeux sont plus vifs, ses chairs se raffermissent. Il a l'air plus gai, ce que je considère comme très heureux : le moral a une grande influence sur le physique. S'il continue à progresser comme il a fait cette quinzaine, nous pourrons le débarrasser de l'attirail qui le tient à la gêne beaucoup plus tôt que je ne comptais. Il est évidemment sous une influence favorable : espérons qu'elle se continuera. »

Il salua Mme Girague et partit. Elle resta un moment sur le perron, réfléchissant à ses paroles. Cette influence favorable, c'était celle d'Hermine : la mère ne pouvait en douter. Elle en était jalouse : pourquoi était-ce cette petite étrangère, et non elle, qui faisait du bien à son enfant? Mais plus haut que la

jalousie, la reconnaissance élevait la voix; et quand Hermine, encouragée par sa physionomie plus sereine que de coutume, osa lui dire : « Est-ce qu'il va mieux, madame? » elle lui répondit avec douceur : « Oui, il va mieux; je vous remercie. Voulez-vous aller jouer avec lui dans sa chambre? Le mistral souffle, on ne le sortira pas aujourd'hui ».

Aller jouer avec Didier dans sa chambre! Hermine ne demandait que cela. Elle y entra avec une certaine émotion, dans cette chambre mystérieuse, à petits pas, sans faire de bruit, comme on entre dans un sanctuaire consacré. Mais elle changea bien vite d'allure, au cri joyeux que poussa Didier, dont les joues pâles se colorèrent d'une rougeur de contentement. Elle courut à lui, sans s'inquiéter de la présence de Magarido. Après tout, Magarido n'était que la servante; c'était Mme Giragues qui l'avait invitée à entrer.

Elle s'assit auprès du malade, et regarda autour d'elle. Elle était bien jolie, la chambre de Didier, fraîche et claire, avec des tentes et des rideaux qui atténuaient ce que l'éclat du soleil aurait eu de brutal; les tentures et l'étoffe des meubles étaient d'un bleu-gris très doux, et partout, sur les étagères, sur les tables, sur de petites consoles, il y avait des plantes vertes, des fleurs sans parfum, des statuettes, des bronzes, des objets curieux ou bizarres venus de tous les pays. Sur les murs, de belles gravures; entre les fenêtres, une grande bibliothèque dont le vitrage laissait voir d'opulentes rangées de beaux livres aux reliures dorées, devant lesquels Hermine tomba en extase.

« Oh! comme tu as des livres! dit-elle avec admiration. Je n'en ai jamais tant vu à la fois.

— Ton papa Baudoin n'en avait donc pas?

— Pas beaucoup. Il était presque toujours en voyage, papa Baudoin; quand il revenait à la maison, il nous promenait, il jouait avec nous, il nous faisait causer et il tenait compagnie à maman; il aimait mieux cela que de lire. Quelquefois pourtant il lisait des livres de voyages; alors, quand c'était dans un pays qu'il connaissait, il s'arrêtait à chaque instant pour dire : « Comme c'est bien ça! mais l'écrivain a oublié telle et telle chose »; ou

bien : « Ce n'est pas ça du tout, ce monsieur ne sait pas ce qu'il dit ». Et alors il nous racontait les choses telles qu'elles étaient : il n'avançait pas dans son livre, mais ça nous amusait beaucoup.

— Je crois bien ! C'est moi qui aurais aimé à être là ! Te rappelles-tu ce qu'il disait ?

— Peut-être pas tout, mais beaucoup de choses : j'ai une bonne mémoire, tu sais !... Me montreras-tu tes livres ?

— Oui, mais pas tous : ils ne sont pas tous pour les petites filles.

— Philippe aussi disait cela.... C'est lui qui aimait les livres, Philippe !

— Et Frédéric ?

— Oh ! pas tant : il est trop remuant, Frédéric. Il s'applique bien à faire ses devoirs, surtout depuis qu'il se dépêche d'apprendre pour gagner sa vie ; mais il ne lirait pas pour s'amuser, il aime mieux canoter, ou faire une bonne course. C'est qu'il n'a que douze ans, vois-tu ! Philippe est vieux, lui ; il a dix-sept ans, il est grand comme mon oncle, et il a une petite moustache ; il ne peut pas jouer comme un enfant.

— Je suis vieux moi aussi, dit Didier d'un air rêveur : je suis bien obligé d'être vieux.... J'aimerais à le connaître, Philippe !

— Tu verrais comme il est bon, et complaisant, et doux ! Jamais il ne m'a dit : « tu m'ennuies, laisse-moi tranquille ! » quand je lui demandais de m'expliquer quelque chose. Et je connais des grands frères qui ne se gênent pas pour envoyer promener leur petite sœur !

— Moi, je ne t'enverrai pas promener ; je t'expliquerai tout ce que tu voudras. Seulement je ne suis pas aussi savant que Philippe : je n'ai pas encore quinze ans, moi !

— Mais tu seras toujours plus savant que moi.

— Ah ! oui.... Les filles, d'abord, on ne leur apprend pas le latin. Est-ce que Philippe le savait ?

— Bien sûr ! et le grec aussi, qui s'écrit avec de drôles de lettres. Souvent je lui demandais ce que cela voulait dire, et il me le mettait en français : c'était très beau. Il faisait aussi des ma-

thématiques; ça, ce n'est pas amusant : on n'y comprend rien. Mais Philippe en avait besoin pour entrer au Borda.

— Ah! il veut être officier de marine? »

A cette question, Hermine dut répondre par de longues explications, qui augmentèrent la sympathie de Didier pour Philippe.

Puis, comme Mme Girague rentra, la petite fille cessa de parler de ses amis, et Didier se fit donner un volume du *Tour du Monde* pour le parcourir avec elle. La journée lui parut courte, et quand le soir vint, il avait ajouté à ses connaissances sur le Chili, le Brésil, les Antilles, le Canada et plusieurs autres pays, une foule d'anecdotes, de réflexions et de remarques personnelles au capitaine Baudoin; il était ravi d'en savoir plus long que son livre.

Le lendemain, dès le matin, Hermine, au lieu de jouer avec sa poupée, erra aux environs de la chambre de Didier, épiant le moment où elle s'ouvrirait et espérant que Mme Girague l'y admettrait encore. Mais son attente fut déçue : la porte ne s'ouvrit pas pour elle, et elle y vit introduire un monsieur à cheveux gris qui portait sous son bras un grand portefeuille noir.



Madelon lui expliqua que c'était un professeur qui venait donner des leçons à M. Didier. Il arrivait dans la voiture qui avait conduit Monsieur à son bureau, et qui le remporterait en allant chercher Monsieur pour le déjeuner. Hermine ne l'avait pas encore vu, parce que M. Didier ne se portait pas assez bien pour reprendre ses leçons; mais à présent que le médecin le permettait, le professeur viendrait tous les matins.

A cela, Hermine n'avait rien à dire : c'était trop juste. Mais elle trouva la matinée fort longue : ce professeur devait fatiguer le pauvre Didier.... Elle guetta sa sortie, et le vit monter en voiture.

Il ne devait pas être méchant : sa figure était très douce, et il

avait souri d'une façon très aimable à Mme Girague en la saluant pour prendre congé d'elle.... Non, Didier n'avait pas dû s'ennuyer : c'était elle, Hermine, qui s'était ennuyée toute seule. Et dire que ce serait comme ça tous les matins!

A la fin du déjeuner, Hermine, très perplexe, examinait du coin de l'œil, tantôt Mme Girague, tantôt le jardin où le mistral faisait rage. « Va-t-elle me dire d'aller avec elle? et, si elle ne me le dit pas, est-ce que j'oserai le lui demander? »

Magarido entra, lui jeta un regard farouche, et parla tout bas à sa maîtresse.

« Hermine, dit Mme Girague, Didier fait demander si vous voulez aller un peu le voir : il ne fait pas assez beau pour que nous le portions dehors.

— Oh! je veux bien, madame! » répondit avec empressement Hermine, qui se leva et suivit Magarido sans s'inquiéter de sa mine bourrue. Au fond, Magarido était très contente de sa présence, qui faisait du bien à Didier; seulement elle était un peu jalouse de l'amitié si vite venue de Didier pour la petite intruse. c'est un sentiment qui peut s'excuser.

On eût dit que les deux enfants se revoyaient après une longue séparation, tant ils étaient joyeux de se retrouver ensemble. Il fallut que Didier expliquât à sa petite amie ce que son professeur lui faisait faire : il ne lui donnait guère de devoirs, parce que le pauvre garçon ne pouvait écrire que très peu, et presque toute la leçon se passait en conversation. Hermine n'avait que faire de s'inquiéter; M. Lesbarrax était très aimable et très bon, et il trouvait moyen de rendre intéressant tout ce qu'il disait, sans jamais fatiguer son élève. Didier s'était trouvé bien privé, depuis un mois qu'il ne l'avait vu.

Hermine soupira.

« Tu es bien heureux d'apprendre tant de belles choses! A Nantes, moi, j'allais chez Mlle Leblond, et puis j'avais à la maison Catherine et Philippe.... Mais ici je n'apprends plus rien du tout : je resterai une petite fille ignorante, et je serai si honteuse quand je reverrai Philippe!

— Ne te fais pas de chagrin, ma bonne Hermine! Je t'appren-

drai ce que je sais, moi; je suis plus âgé que toi, de sorte que j'aurai toujours un peu d'avance.... Tiens, cherche dans la bibliothèque, sur le rayon d'en bas : ce sont mes livres de classe d'autrefois. Apporte-les, nous allons voir où tu en es. »

Mme Girague, en rentrant dans la chambre, trouva Didier, une grammaire à la main, qui interrogeait gravement Hermine sur l'accord des participes passés; et Hermine lui répondait comme elle eût fait à monsieur l'examinateur, un jour d'inspection de la pension Leblond.

« Vous jouez à l'école? leur dit-elle, étonnée de cette fantaisie.

— Non, maman, c'est pour de vrai! Hermine n'apprend plus rien depuis qu'elle ne va plus en pension, et elle est ennuyée de rester ignorante; alors, je la fais travailler. »

Quelques semaines plus tôt, Mme Girague aurait puisé là d'excellents arguments pour envoyer la petite fille au couvent : mais cette idée ne fit que traverser son cerveau. Envoyer Hermine au couvent! quand sa présence au logis faisait tant de bien à Didier! Elle répondit à son fils : « C'est bon; mais ne te fatigue pas la tête », et elle chercha une combinaison qui pût satisfaire tout le monde.

Le soir, quand Madelon eut emmené « Mademoiselle », Mme Girague dit à son mari :

« L'éducation de votre nièce ne doit pas être terminée, à son âge; il ne faudrait pas lui laisser prendre l'habitude de ne rien faire. On pourrait prier M. Lesbarrax de s'occuper un peu d'elle, pendant les intervalles où il laisse reposer Didier : elle apprendrait toujours quelque chose.... »

C'était la première fois que Mme Girague parlait d'Hermine à son mari; il la regarda en face, n'en pouvant croire ses oreilles. Mais non, elle n'avait rien de malveillant ni de railleur dans son attitude, ni dans sa physionomie, pas plus que dans le son de sa voix.

« Vous avez raison, répondit-il. Demandez donc à M. Lesbarrax s'il veut se charger de la petite, au moins jusqu'à ce que nous rentrions en ville, et arrangez cela pour le mieux. Il fau-

drait qu'il pût rester un peu plus longtemps, pour que Didier ne perdît rien. »

Il avait dit : « Didier! » Depuis longtemps il ne parlait plus de lui à Julie qu'en disant : « votre fils ». Il y avait dans cet emploi du nom de l'enfant une nuance amicale qui toucha la mère : c'était la réponse à sa sollicitude pour Hermine.

Il y eut une explosion de joie le lendemain dans la chambre de Didier, quand le jeune garçon et Hermine, qu'on avait mandée solennellement, apprirent la décision qui venait d'être prise. Le professeur fit passer un petit examen à Hermine, et déclara qu'elle était fort avancée pour son âge.

Ce jour-là, le mistral avait cessé; on put conduire Didier dans le parc. Hermine s'était chargée de la tapisserie de Mme Girague : manière de tâter le pouls aux sentiments de cette terrible dame à son égard. Si elle la lui laissait, tout allait bien; si elle la lui retirait d'un air fâché....

Mme Girague ne la lui retira point, et Hermine, toute joyeuse, continua d'escorter en sautillant la chaise longue de Didier. A quelques pas du pavillon, elle courut en avant, et on la vit revenir traînant à grand'peine le fauteuil de Mme Girague, qu'elle installa à sa place habituelle; puis elle retourna lui chercher dans le pavillon le petit tabouret qu'elle mettait ordinairement sous ses pieds.

« Pas besoin de vous donner tant de mouvement, marmotta l'incorrigible Magarido : on se passait bien de vous autrefois pour tout ça. »

Elle avait parlé juste assez haut pour qu'on pût à volonté l'entendre ou ne pas l'entendre : mais elle ne dut pas se louer du résultat de sa boutade. Didier, son cher Didier, à qui elle arrangeait à ce moment-là des coussins derrière le dos, la repoussa avec un geste de colère; et Mme Girague dit à Hermine : « Merci, mon enfant ».

Hermine rougit de plaisir d'être remerciée par la mère de Didier; et elle jeta à Magarido un doux regard étonné et plein de tristesse qui disait clairement : « Pourquoi ne voulez-vous pas m'aimer? »

Le soir, à dîner, M. Girague ne fut pas obligé d'arracher à Hermine les paroles une à une. Elle ne demandait qu'à lui raconter leur bonne journée; comment Didier l'avait fait travailler pour que le professeur fût content d'elle le lendemain matin; comment elle avait cueilli dans les taillis un bouquet de toutes sortes de plantes qu'ils ne connaissaient pas, pour les montrer à M. Lesbarrax qui leur en dirait les noms, parce qu'il était très savant en botanique : le jardinier, lui, ne connaissait que les fleurs des jardins. Et puis, quand le grand soleil avait été passé, on avait porté Didier sur la terrasse d'où on voyait la mer : et ils s'étaient tant amusés à regarder les bateaux! Et puis elle avait chanté des chansons bretonnes, pour faire rire Didier....

« Tu sais donc chanter? est-ce que tu apprenais la musique à Nantes?

— Oh! non, mon oncle; cela coûte trop cher, d'apprendre la musique, le piano, et tout! Je sais seulement mes notes, parce qu'on faisait du solfège chez Mlle Leblond; et pour les chansons, ça s'apprend tout seul. Je ne sais pas qui est-ce qui m'a appris les miennes.

— Veux-tu m'en chanter une? Dans l'ancien temps, on chantait toujours au dessert, et nous y sommes. »

Hermine n'avait guère envie de chanter, mais elle n'osa pas refuser à son oncle et chanta de sa petite voix claire :

La belle est dans l' jardin d'amour.

De temps en temps, Numa Girague hochait la tête en souriant, et quand elle eut fini, il l'applaudit comme il eût fait à une grande chanteuse.

« Très bien! tu as une jolie voix, petite! N'est-ce pas?

— Très jolie », répondit Mme Girague, à qui s'adressait cette question.

« Est-ce que tu aimerais à apprendre le piano? » reprit Numa Girague.

Hermine devint écarlate : avait-il lu dans sa pensée? Didier lui avait justement dit ce jour-là, à un moment où ils étaient seuls :



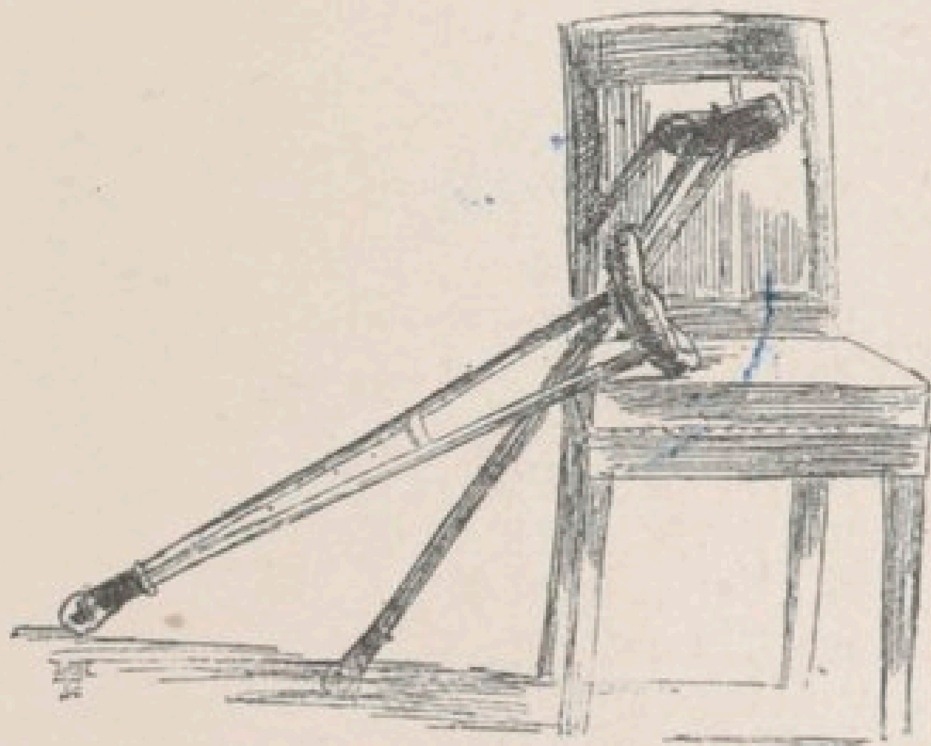
Elle retourna lui chercher le petit tabouret.



« Demande donc à ton oncle de te faire apprendre le piano : tu me joueras des airs, j'aime tant la musique! »

Elle répondit avec élan : « Oh! mon oncle, je l'aimerais tant!

— Eh bien, répondit Numa Girague, tu auras des leçons dès que nous rentrerons à Marseille. »





Madelon, dans un fauteuil, dormait profondément.

CHAPITRE XXIX

Retour à Marseille. — L'appartement d'Hermine. — L'oncle jaloux.
Maladie. — Nouvelle conquête d'Hermine.

Les beaux jours passèrent, et le vent d'automne fit tourbillonner les feuilles jaunies qu'il arrachait aux grands arbres de l'Orangerie : il pleuvait, et si Hermine pouvait encore risquer entre deux averses une course à travers les allées détrempées du parc, Didier restait confiné dans sa chambre. M. Giraguc jugea qu'il était temps de retourner à Marseille.

Cette fois, il partit le premier avec Hermine; Madelon suivait, escortant les bagages; Mme Girague avec son fils et Magarido ne devaient venir que dans l'après-midi.

Hermine regrettait un peu la campagne; mais à présent on la laisserait bien entrer dans la chambre de Didier, et elle ne s'ennuyait jamais avec lui. Il lui avait expliqué comment elle était, sa chambre de la ville; elle était encore plus belle que celle de l'Orangerie, et très claire, de couleurs gaies, avec du rouge et du blanc. La petite fille commençait à avoir des idées sur l'élé-

gance d'un appartement, et elle pensait avec déplaisir aux tentures vert foncé de sa propre chambre : le soir on aurait dit du noir, tant c'était triste. Bah! elle n'y serait que pour dormir, après tout, à présent qu'on voulait bien d'elle auprès de Didier!

La voiture s'arrêta, M. Girague descendit, tendit la main à Hermine. « Te rappelles-tu où est ta chambre, petite? » lui dit-il. Elle le regarda d'un air étonné. « Oh! mon oncle! — Eh bien, allons ensemble voir si tu t'y reconnaîtras. »

Elle lui donna la main : ils montèrent le grand escalier, tournèrent à gauche dans le corridor.... « C'est là! » dit Hermine en montrant une porte. « Eh bien, entre! » Elle entra.

Vraiment, non, elle ne s'y reconnaissait pas. Tout était changé. Elle se trouvait dans un joli petit salon bleu de ciel, salon, ou plutôt salle d'étude, car elle y voyait une petite table à ouvrage, un joli bureau en bois de rose, une bibliothèque à demi garnie de livres, un piano et un casier à musique. Une portière relevée laissait voir au fond la chambre à coucher, tendue d'étoffe gris-de-perle semée de bouquets de roses pompon que reliaient des nœuds de ruban bleu; les meubles étaient laqués blanc à filets d'or. Sur la cheminée de marbre blanc, un groupe d'albâtre représentait l'Ange gardien tenant par la main un petit enfant, et du doigt lui montrant le ciel. Les pieds s'enfonçaient dans un moelleux tapis semé de roses. Hermine était muette d'admiration.

« Quand je disais que tu ne t'y reconnaîtrais pas! dit Numa Girague. C'est pourtant bien ta chambre; seulement je l'ai fait arranger. Nous avons de très bons tapissiers à Marseille : je n'ai eu qu'à donner ton âge en recommandant qu'on me fît quelque chose de joli. Cela te plaît-il? »

La question était superflue : Hermine n'avait jamais rien rêvé de plus joli, même dans les contes de fée. Elle visita tout, fit asseoir son oncle dans tous ses fauteuils, prit connaissance de la chambre de Madelon qui touchait la sienne, et du joli cabinet de toilette revêtu de marbre blanc; et elle finit par ouvrir le piano pour en faire parler les touches avec un doigt.

« Ta tante s'occupera de te faire habiller pour l'hiver, lui dit

Numa Giragne qui riait de sa joie enfantine : elle s'y entend mieux que Madelon. Tu auras des leçons de piano et de différentes autres choses ; je veux que ma nièce me fasse honneur quand elle sera devenue grande. »

Hermine le promit ; mais elle ne se rendait pas bien compte des sentiments de son oncle à son égard. Elle était donc quelque chose pour lui, qu'il désirait qu'elle lui fît honneur? Les premières impressions sont longues à s'effacer : elle avait vécu longtemps avec cette conviction, que son oncle la détestait, qu'il l'avait repoussée, et elle pensait toujours que, s'il avait fini par l'appeler près de lui, ce n'avait pu être que par charité, ou peut-être un peu aussi par orgueil, pour ne pas laisser sa nièce à la charge de gens qui étaient devenus tout à fait pauvres. Depuis qu'elle demeurait chez lui, il s'était montré très généreux, et elle lui en était reconnaissante : mais pourquoi toute cette générosité? Elle commençait à comprendre que M. Girague était très connu à Marseille, comme, par exemple, MM. Vescovit à Nantes. Il n'aurait pas voulu qu'on se montrât sa nièce en la trouvant sotte, ignorante et mal habillée ; c'est pour cela qu'il la faisait instruire et lui recommandait de lui faire honneur ; mais l'aimait-il? Elle avait beau y songer, elle ne pouvait pas se sentir aimée de lui comme de papa et de maman Baudoin ; et elle n'arrivait pas, malgré tous ses efforts, à l'aimer comme elle les aimait.

Eh bien, elle se trompait quant à ce qui était de lui : s'il ne l'aimait pas comme M. et Mme Baudoin, il l'aimait tout autant, à sa manière. A son bureau, au milieu de ses affaires, tout en écrivant ses lettres commerciales, il pensait à elle et au plaisir de la revoir en rentrant au logis. Il la suivait des yeux dans la maison, il prenait des prétextes pour l'emmener avec lui au dehors ; il trouvait charmant tout ce qu'elle faisait ; sa voix lui remuait délicieusement le cœur. Toutes ses anciennes affections revivaient en cette enfant qui avait à des instants fugitifs le regard, le sourire, l'accent des êtres aimés : c'était Marguerite, c'était Georges.... Oh! oui, il l'aimait!

Il l'aimait tant, qu'il en était jaloux. Dans sa maison, où elle

dépendait de lui, où il la comblait de ses dons, où il la faisait servir comme une petite reine, il y avait quelqu'un qu'elle aimait, vers qui elle volait à toute heure du jour, dès que sa porte était ouverte, dont la présence ne la lassait jamais, à qui elle pensait visiblement sans cesse, et ce n'était pas lui : c'était le fils de sa femme, l'enfant infirme qui survivait à son beau Marius! Il ne pouvait rien faire pour elle, pourtant : c'était elle qui se mettait à son service, et avec quelle patience!... Le cœur a ses mystères : l'oncle Girague n'avait pas encore trouvé la clef du cœur d'Hermine.

Elle grandissait cependant, inconsciente de son charme, regrettant toujours ses amis de là-bas, mais ne désirant pas retourner près d'eux : c'était pour leur bien qu'elle les avait quittés. Elle ne souffrait plus de son isolement, depuis qu'elle était tolérée auprès de Didier; elle s'intéressait à ses études, même aux ingrats commencements du piano; et, sans être parfaitement heureuse, elle trouvait la vie assez douce. Ainsi se passa l'hiver.

Un jour de printemps, elle s'éveilla la tête vide et les membres lourds, avec un malaise général. Elle n'était point douillette : elle se leva et se laissa habiller par Madelon, qui lui trouva mauvaise mine et lui demanda si elle n'était point malade. Elle répondit que non : elle ne se croyait pas malade, en effet, puisqu'elle se tenait debout et pouvait agir comme à l'ordinaire. Elle prit sa leçon de piano et fit ses devoirs, mais elle quitta plusieurs fois son joli bureau pour aller se chauffer; en dépit du feu et du gai soleil, elle se sentait transie. A déjeuner, elle mangea à peine; et ce fut Mme Girague qui remarqua qu'elle était bien pâle et lui demanda ce qu'elle avait.

« Je ne sais pas, répondit-elle, j'ai froid depuis ce matin.

— Tu vas venir avec moi voir nos bateaux, dit son oncle, un peu d'exercice te réchauffera mieux que le feu. Va te faire habiller. »

Quand elle redescendit, ses jambes tremblaient, et aux premiers pas qu'elle fit dans la rue, la tête lui tourna : elle s'accrocha à la main de son oncle et ferma les yeux.

« Qu'as-tu? » lui demanda Numa Girague effrayé en se pen-

chant vers elle. Et, comme elle défaillait, il l'enleva dans ses bras et rentra vivement dans la maison.

« Justin, le docteur, vite!... Julie! Madelon!... elle est évanouie! »

Aux appels désespérés de M. Girague, sa femme accourut, bientôt suivie de Madelon.

« Il faut la mettre au lit, dit Mme Girague, et envoyer chercher le médecin. Montez-la, puisque vous la tenez. »

Il obéit, presque aussi tremblant que la nuit où Justin était venu lui annoncer la maladie de Marius. Hermine fut déshabillée et couchée; à force de sels et de vinaigre elle finit par rouvrir les yeux, mais elle ne reconnut personne.



Le médecin, accouru, secoua la tête d'un air soucieux, et déclara que c'était sans doute le début d'une maladie grave.

Il écrivit la formule d'une potion à lui faire prendre toutes les deux heures, et promit de revenir dans la soirée.

Le soir, il la trouva plus mal; il prescrivit un médicament plus énergique et recommanda de le lui donner toutes les heures, sans y manquer. Numa Girague parla d'envoyer chercher une garde.

Mais Madelon se récria. Une garde! ces femmes-là s'endormaient, n'étaient pas soigneuses, ne se souciaient pas des malades, il fallait rester là pour garder la garde.

Elle la soignerait, elle, la pauvre petite chérie : elle ne voulait permettre à personne de prendre sa place. Elle l'aimait tant! Si un malheur arrivait, elle ne s'en consolerait jamais!... Elle était sincère en parlant ainsi : elle n'était pas sûre de rester dans la maison après qu'Hermine n'y serait plus, et elle trouvait la maison fort bonne.

Madelon, sur ses prières et ses promesses, fut donc laissée auprès de la petite malade. Jusqu'à minuit, M. et Mme Girague vinrent à tour de rôle voir ce qui se passait : Hermine était toujours dans le même état, et Madelon veillait.

Ils se retirèrent enfin tous les deux, et Julie, avant de se coucher, alla dire à Didier, qui pleurait et ne voulait pas s'endormir, que la petite ne se trouvait pas plus mal. Il se calma, et le sommeil finit par le prendre.

Mais il y avait une personne qui ne dormait pas, et c'était justement l'ennemie d'Hermine. Magarido était inquiète.

« Cette Madelon, pensait-elle, a la langue bien pendue; mais ça n'est pas une raison pour qu'on puisse compter sur elle.... Si elle s'endormait? si elle laissait passer l'heure sans donner la potion? il n'en faudrait pas plus pour envoyer Mlle Samarsolles dans l'autre monde ... Ce n'est pas que j'y tienne, moi, à Mlle Samarsolles; mais il y a mon Didier à qui ça ferait de la peine... et puis, laisser mourir les gens ou les tuer, c'est à peu près la même chose : ça n'est pas chrétien.... Deux heures moins dix... décidément je n'y tiens plus : il faut que j'aille voir.... »

Magarido sauta à bas de son lit, enfila un jupon et des pantoufles, jeta un châle sur ses épaules, alluma une bougie, et sortit de sa chambre à pas de loup. L'appartement d'Hermine était à l'autre bout de la maison.

En y arrivant, elle vit tout de suite qu'elle ne s'était pas inquiétée à tort : Madelon, étendue dans un fauteuil au pied du lit, dormait profondément, et Hermine, les traits tirés, le nez pincé, avait l'air d'une mourante. Magarido regarda la potion et la pendule.

« C'est le moment... je ne sais pas si elle a donné la dernière cuillerée à une heure, mais quant à celle-ci, si je n'étais pas arrivée.... »

Magarido versa la potion, souleva la tête d'Hermine et la fit boire. L'enfant n'ouvrit pas les yeux. Magarido la reposa doucement sur son oreiller et secoua la tête.

« Ça va mal.... C'est jeune tout de même pour s'en aller... pauvre petite! »

La pitié pénétrait dans le cœur de Magarido. Elle resta un instant à regarder Hermine; puis, prenant une résolution, elle retourna dans sa chambre, et s'y habilla complètement. Elle allait sortir lorsque Didier l'appela.

« Ma bonne! quelle heure est-il? Hermine?...

— Je viens de la voir, mon pitchoun; c'est toujours la même chose; je lui ai donné sa potion. Et même, si cela ne t'ennuie pas, je vais envoyer Madelon ici et prendre sa place : elle dort, et je ne dormirai pas, moi!

— Oh! oui, ma bonne Magarido, vas-y, je t'en prie, et empêche-la de mourir! ma pauvre petite Hermine! »

Magarido revint à la chambre de la malade : Madelon dormait toujours. Elle l'aurait volontiers réveillée par une bonne bourrade accompagnée d'une bordée de reproches; mais elle ne voulait pas faire de bruit. Elle la secoua donc tout doucement, et eut quelque peine à la tirer de son sommeil. Enfin Madelon ouvrit les yeux et faillit s'écrier; mais Magarido lui imposa silence et la conduisit dehors.

« Allez vous mettre dans mon lit, lui dit-elle; si mon Didier a besoin de quelque chose, il sera capable de vous appeler, lui! moi je reste ici. C'était bien la peine de tant faire vos embarras, pour ne pas pouvoir veiller deux heures! Heureusement que je m'en doutais!

— Attendez, que je lui donne sa cuillerée, balbutia Madelon, ahurie et confuse.

— C'est fait. Lui avez-vous seulement donné celle d'une heure? Oui? hum! ça n'est pas sûr : la bouteille n'a guère diminué. Enfin! allez-vous-en dormir, vous n'êtes bonne qu'à ça. »

Madelon partie, Magarido s'installa dans le fauteuil. A la clarté de la veilleuse, elle regardait tantôt l'enfant, tantôt la pendule. L'enfant était bien malade; la pendule marchait toujours. Tic, tac, tic, tac... était-ce les derniers instants de la vie d'Hermine qu'elle mesurait? Trois heures sonnèrent... quatre heures... cinq heures... il semblait à Magarido que les traits de la petite malade se détendaient un peu. A chaque fois qu'elle la soulevait dans ses bras pour la faire boire, elle se sentait prise d'une émotion qui allait grandissant : elle s'animait dans cette lutte contre la mort. A six heures, Hermine ouvrit les yeux : elle reconnut Magarido, et son regard exprima un effroi qui perça comme un remords le cœur de son ancienne ennemie. Magarido se hâta

de lui sourire pour la rassurer, et, adoucissant sa voix autant qu'elle put :

« Là ! ça va mieux, mon cher petit agneau ? C'est ça qui va faire plaisir à Didier ! il n'a fait que pleurer tout hier soir, le pauvre ! Buvez votre potion pour continuer à vous guérir ! »

Hermine but docilement, murmura d'une voix faible : « Merci ! » et reposa sa tête sur le bras de Magarido par un mouvement qui ressemblait à une caresse.

Magarido en fut touchée ; elle la recoucha en disant : « Dormez, mon cher petit cœur », et se rassit au pied du lit, d'où elle contempla longtemps l'enfant qui s'était rendormie. La respiration devenait égale et calme, son teint était moins pâle, elle allait mieux certainement... et Magarido fut étonnée d'en ressentir une grande joie.

Si on le lui eût prédit vingt-quatre heures auparavant, elle ne l'aurait sûrement pas cru ; mais veiller toute une nuit une créature innocente qui s'abandonne sans défense entre vos bras, la disputer par devoir à la mort, et se dire qu'on a vaincu, il y a bien de quoi bouleverser vos idées, surtout quand on n'a que des préjugés, et point de méchanceté. Du même coup, Magarido avait sauvé Hermine, et Hermine avait conquis Magarido.





Il venait tous les jours jouer avec les deux enfants.

CHAPITRE XXX

Convalescence. — Hermine continue ses conquêtes. — Opinion d'Hermine sur le bonheur. — Parties à trois.

Rien n'est plus doux, pour le malade comme pour ceux qui l'entourent, qu'une convalescence qui marche de progrès en progrès, où l'on constate chaque jour avec une joie émue un peu plus de force, un peu plus de vivacité, un peu plus de gaieté!

Hermine avait été bien malade, elle fut longue à remonter la côte; pendant bien des jours le médecin, tout en donnant de plus en plus d'espoir, ne répondit pas de sa vie; et pendant bien des nuits Magarido, qui avait pris possession d'elle, ne voulut laisser à personne le soin de la veiller. On s'attache à qui l'on a fait du bien; la revêche Magarido, depuis qu'elle avait sauvé Hermine en prenant la place de Madelon, s'était prise pour la petite fille d'une pitié mêlée d'orgueil.

C'était sa chose, cette enfant, puisqu'elle lui devait la vie : voilà pour l'orgueil. Et quant à la pitié, comment n'en aurait-

elle pas eu pour cette pauvre petite si faible, si languissante, brûlante de fièvre, qui se laissait aller dans ses bras et s'abandonnait à ses soins sans paraître se rappeler combien Magarido avait été dure pour elle? Et plus tard, quand Hermine avait trouvé la force de la remercier, de l'appeler « ma bonne Magarido », de lui demander des nouvelles de Didier, comment aurait-elle pu reprendre pour elle ses anciens sentiments? Elle les avait bien oubliés, ses anciens sentiments! A mesure qu'Hermine entrait en confiance avec elle, elle lui découvrait de nouvelles qualités; et elle ne pouvait se retenir de faire son éloge à Mme Girague, toute prête à lui livrer bataille si Mme Girague se montrait mécontente.

Mais Mme Girague ne protestait pas. Un an plus tôt, quand son mari avait introduit Hermine dans la maison, elle l'avait maudite de toutes ses forces, et si la maladie l'eût emportée à ce moment-là, elle aurait dit de grand cœur : « Tant mieux! » Mais depuis longtemps elle ne la haïssait plus : Didier avait servi de trait d'union entre elles; et elle s'avouait avec surprise qu'elle aurait pleuré Hermine, si.... Heureusement, il n'y avait personne à pleurer : Hermine mangeait, Hermine souriait, Hermine commençait à se lever, Hermine demandait tous les matins : « Est-ce aujourd'hui que je verrai Didier? » Dans toute la maison les gens s'abordaient avec des figures rayonnantes. « Mademoiselle est guérie! » ces trois mots s'entendaient du sous-sol à l'antichambre; il n'était pas un des domestiques qui n'eût trouvé moyen, sous un prétexte quelconque, de venir jeter un regard par la porte entre-bâillée de la chambre d'Hermine. Jusqu'au cuisinier qui lui avait un jour monté son dîner! comme si c'était son service!

Quant à l'oncle Girague, il ne savait qu'inventer pour distraire la convalescente, et il arrivait tous les jours chargé de joujoux nouveaux et compliqués, de pièces mécaniques qu'il faisait manœuvrer lui-même devant Hermine, pour qu'elle n'eût que le plaisir sans la fatigue. Et puis c'étaient des fleurs rares, des bijoux curieux, des albums et jusqu'à des animaux qu'il jugeait capables de la distraire un instant. Il sortit un jour de sa poche

un ouistiti gros comme le poing; un autre jour il arriva avec un commissionnaire chargé d'une grande cage pleine d'oiseaux exotiques aux brillantes couleurs; il fit monter l'escalier à une gazelle apportée d'Afrique, et à un agneau noir frisé d'Astrakan. De toutes ces bêtes, il ne resta bientôt dans la maison qu'un petit chat angora et une chienne microscopique à longs poils, Topo et Fly, blancs tous les deux et pas plus gros l'un que l'autre; seulement Topo arriva à une belle taille, tandis que Fly restait en chemin.



Le jour où le docteur permit à Hermine d'aller voir Didier, Numa Girague ne fut pas content. Il n'osa pas le dire : la petite se montrait si joyeuse! mais en lui-même il trouva étonnant qu'elle ne se contentât pas de tout ce qu'il lui apportait et qu'elle rêvât d'autres plaisirs. Pourtant il voulut qu'elle s'appuyât sur son bras pendant tout le trajet, et il la soulevait, la portant presque, pour qu'elle ne se fatiguât pas. Hermine rayonnait : « Je marche très bien, mon oncle! voyez comme je suis forte! je ne suis plus malade du tout.... J'ai écrit à maman Baudoin que j'étais tout à fait guérie. J'ai reçu ce matin une lettre d'elle; elle vous remercie bien de lui avoir donné tous les jours de mes nouvelles quand j'étais si malade; et je vous en remercie bien aussi, mon oncle.... Ils m'aiment tant! cela m'attriste, quand j'y pense, qu'ils se soient fait du chagrin à cause de moi.... Ah! je vois Didier! »

En face d'elle, en effet, la porte ouverte laissait voir Didier, pleurant et souriant, qui lui tendait les bras. Elle échappa à son oncle et courut s'y jeter; et ce furent des rires, des caresses, des tendresses à n'en plus finir. Ils parlaient tous les deux à la fois. « Ma pauvre petite chérie! ma chère petite sœur! — Mon bon Didier! comme je suis contente! — Si tu savais comme je m'ennuyais sans toi! — Et moi donc! je demandais tous les jours à venir te voir! — Comme tu es changée! tu as été bien malade, mignonne chérie. — Oui; j'ai cru que j'allais mourir :

cela m'aurait fait bien de la peine de te quitter.... — Et à moi donc! je serais mort aussi, vois-tu!... »

Les sourcils froncés, Numa Giragne les regardait et les écoutait. « Comme elle l'aime! se disait-il; un infirme, cloué sur un lit, qui ne peut pas seulement faire deux pas avec elle, qui n'a rien à lui donner... et pour moi, elle n'a que de la reconnaissance.... Elle aime les Baudoin aussi... il n'y a que moi.... »

Il se leva bruyamment en poussant un grand soupir. Hermine l'entendit et se retourna : comme il avait l'air fâché! si fâché, qu'il lui fit peur; elle n'osa pas lui parler. Il sortit de la chambre sans rien dire et s'éloigna à grands pas.

« Comme mon oncle a l'air sévère, dit Hermine en baissant la voix. Est-ce qu'il n'est pas content? pourquoi?

— Je comprends bien, moi! répondit tristement Didier. Il est fâché, parce que tu m'aimes... il ne m'aime pas du tout, moi!

— Tu crois? reprit la petite. Mais alors, il aurait du chagrin? Pauvre oncle! je ne veux pas qu'il ait de chagrin à cause de moi! Je vais le chercher pour le consoler.... Non, non, je ne vais pas tomber, je me tiens très bien sur mes jambes : laisse-moi m'en aller avant que Magarido ne revienne, elle m'empêcherait peut-être.... »

Un peu chancelante encore, elle partit. Un instinct du cœur lui disait où elle trouverait Numa Giragne : elle alla droit à la chambre de Marius.

Elle n'y était jamais entrée : c'était pour elle comme un sanctuaire mystérieux et défendu, cette chambre où le fils de la maison était mort, et où l'on n'avait rien dérangé depuis : elle lui inspirait un sentiment vague qui ressemblait à de la peur. Le cœur lui battait fort : elle s'arrêta un instant. On remuait dans la chambre. « Il y est », se dit-elle. Tout doucement, sans faire de bruit, elle tourna le bouton et entra.

Il était là, en effet, affaissé dans un fauteuil, tenant à la main un petit portrait de son fils, et il pleurait. Un chagrin avait ravivé l'autre; pris de remords d'avoir cherché à se consoler, il était venu se retremper dans sa douleur de père, au milieu des



Il était là, affaissé dans un fauteuil.

souvenirs de l'enfant qui n'était plus, et il lui demandait pardon d'avoir essayé de le remplacer.

Pour un enfant, un homme qui pleure a toujours quelque chose d'étrange, presque d'effrayant. Déjà une fois Hermine avait vu des larmes sur les joues de son oncle; mais dans ce temps-là elle le connaissait à peine. Maintenant elle n'avait plus peur de lui; saisie de tendresse et de pitié, elle courut à lui et lui jeta ses bras autour du cou en s'écriant : « Oh! mon cher oncle! » et elle fondit en larmes, elle aussi.

Étonné, il essaya d'abord de se dégager; mais l'étreinte lui était douce. Il souleva Hermine et l'assit sur son genou.

« Qu'as-tu, mon enfant? que cherches-tu? qu'es-tu venue faire ici? »

Il parlait doucement et n'avait pas l'air fâché; elle lui répondit :

« Je voudrais vous consoler!

— Chère petite âme! » murmura-t-il en la serrant contre lui. Ils restèrent quelque temps ainsi; puis Hermine, montrant le portrait qu'il tenait :

« C'est mon petit cousin? Comme il est joli!

— Oui... c'était un bel enfant... mon seul enfant....

— Et Didier? » reprit-elle tout bas, timidement. Il fit un geste d'indifférence; elle insista.

« Pauvre Didier! il a pourtant bien besoin qu'on l'aime!... Je l'aime, moi, parce qu'il est malheureux.

— Et moi, crois-tu donc que je ne suis pas malheureux?

— Oh! si! et cela me fait bien du chagrin. Si je pouvais vous rendre votre petit garçon! mais je ne puis rien, moi! je ne suis seulement pas votre petite fille....

— Tu es ma petite nièce, ce serait la même chose si tu voulais : tu n'aurais qu'à m'aimer un peu....

— Oh! beaucoup, mon oncle! beaucoup! Est-ce que cela vous console un peu, que je vous aime? Oui? je suis bien heureuse, alors! Pour que je vous console mieux, vous me parlerez de Marius; vous me direz tout ce qu'il faisait, et je tâcherai de lui ressembler....

— Non, chère enfant ; ressemble-toi, cela suffit.... Mais ne restons pas ici; cette chambre toujours fermée est trop fraîche pour toi. Je vais te reconduire auprès de Didier.

— Et vous resterez avec nous : nous serons deux à vous aimer.... Plus il y a de gens qui vous aiment, plus on est heureux, n'est-ce pas, mon oncle? »

M. Girague ne répondit pas, mais il pensa qu'Hermine avait peut-être trouvé la vraie définition du bonheur.

Il retourna avec elle dans la chambre de Didier; et Mme Girague, en venant s'installer près de son fils, fut tout étonnée de se trouver en présence d'un tableau de famille. Les enfants jouaient aux dames; Numa Girague, assis dans un fauteuil, donnait des conseils tantôt à l'un, tantôt à l'autre; et Magarido, dans l'embrasure de la fenêtre, levait sans cesse les yeux de dessus son ouvrage pour les regarder d'un air statisfait.

Mme Girague s'arrêta sur le seuil. Comme son mari parlait à Didier d'une façon paternelle! A chaque fois qu'il l'appelait : « mon enfant... mon garçon... », les grands yeux noirs d'Hermine le récompensaient par un regard reconnaissant.

« C'est donc elle qui a rapproché mon mari de mon fils », pensa Julie; et dans son cœur elle remercia avec effusion l'enfant qu'elle avait si mal accueillie.

« Voilà maman! Viens voir notre partie, maman. C'est Hermine qui a gagné! » dit Didier.

« Oui, elle a gagné! » murmura Mme Girague, répondant à sa propre pensée plus qu'aux paroles de son fils. Elle vint se placer derrière Hermine, et lui caressant la tête de sa main :

« Il ne faut pas vous fatiguer, ma chère petite, lui dit-elle avec douceur; nous serions tous trop fâchés de vous voir retomber malade. Restez un peu tranquille, vous ferez une autre partie tout à l'heure. »

Hermine leva la tête vers elle avec un sourire radieux : Mme Girague, à la vérité, était devenue, depuis quelques mois, très polie pour elle, mais cette caresse, cet intérêt pour sa santé.... Est-ce qu'elle l'aimerait aussi, celle-là?

L'âme d'Hermine ne connaissait pas la rancune : elle oublia

tout le passé, et son regard et son sourire dirent si éloquemment à Julie : « Ne voulez-vous pas m'aimer? » que la mère de Didier se baissa, et appuya ses lèvres sur son front.

Je serais fort en peine de dire à qui ce baiser fit le plus de plaisir, de Didier, d'Hermine ou de Numa Girague.

Il n'y a rien qui altère plus le jugement que la malveillance : c'est une paire de lunettes troubles, à travers lesquelles on voit en laid toutes les actions de son prochain. Otez-les de devant vos yeux, aussitôt vous verrez les gens sous un aspect tout différent. Ce jour-là Mme Girague, qui depuis longtemps déjà avait commencé à éclaircir ses lunettes, les enleva tout à fait et comprit ce que valait Hermine. Il ne lui fallut pas ensuite grand temps pour l'aimer; la petite, mise en confiance, devint gracieuse et caressante avec elle comme elle l'était avec tous ceux qui ne la rebutaient pas, et Mme Girague fut complètement conquise.

Hermine se rétablit tout doucement. Un matin, M. Girague, en allant lui faire sa visite, — il ne serait pas parti pour ses bureaux sans l'avoir embrassée — la trouva debout. Cela lui fit une joyeuse matinée : puisqu'elle se levait de si bonne heure, elle allait sûrement venir se mettre à table à midi. Il fut très déçu, en entrant dans la salle à manger, de n'y point voir son couvert.

« Et la petite? demanda-t-il.

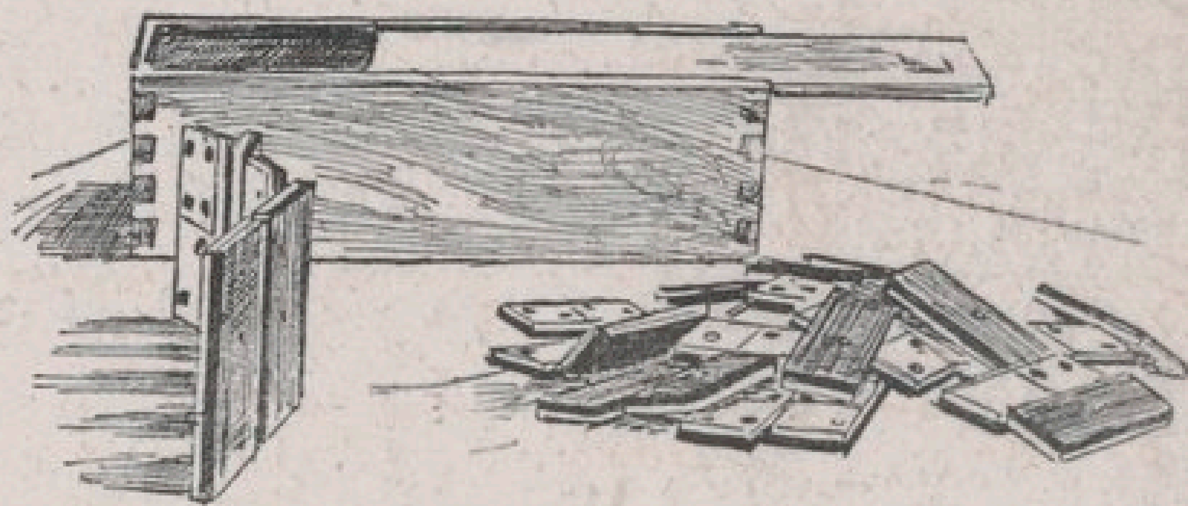
— Elle déjeune avec Didier, cela la fatiguerait trop de descendre », répondit Julie. Et, remarquant l'air contrarié de son mari, elle ajouta :

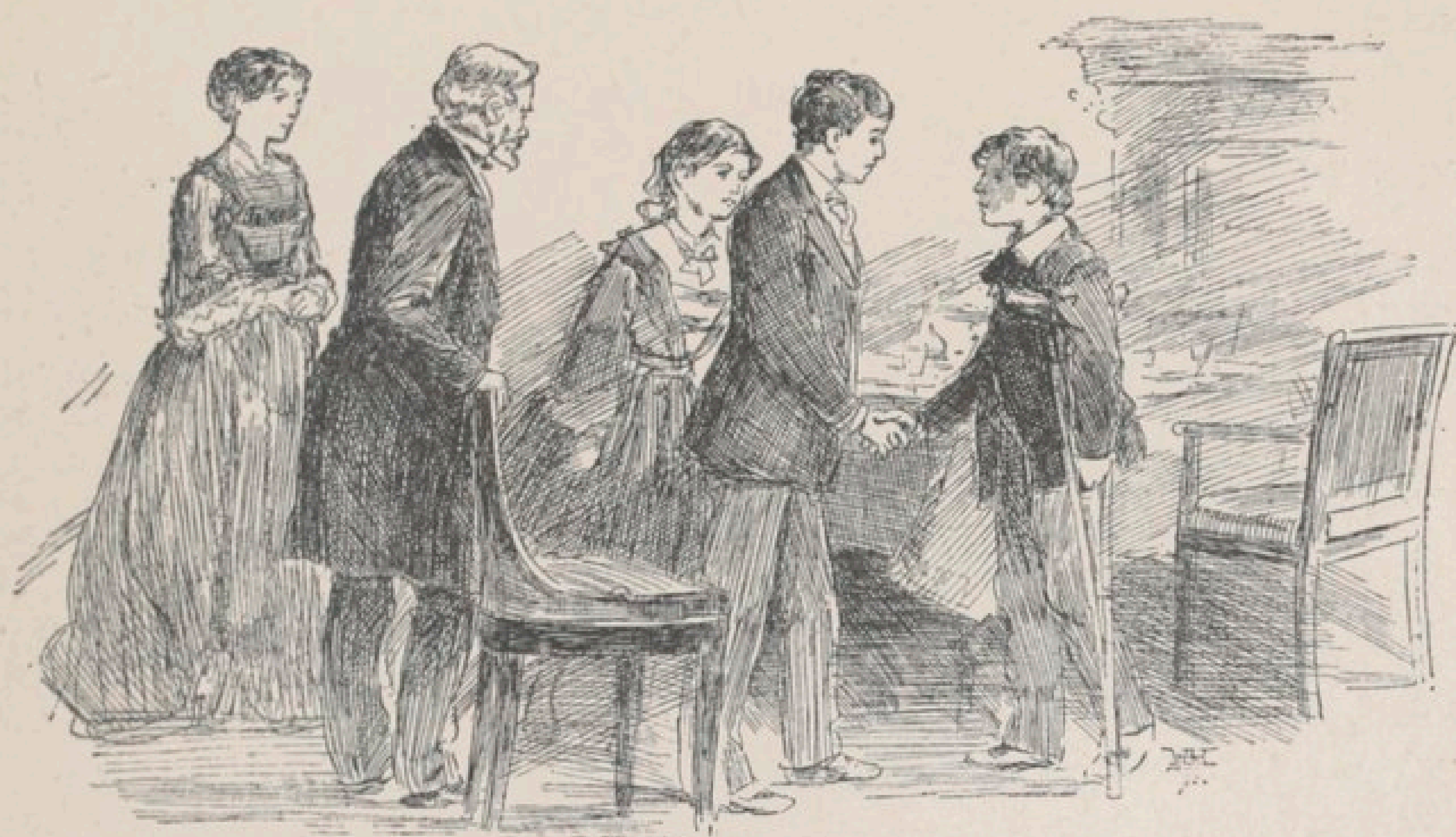
« Si vous vouliez, nous irions prendre le café auprès d'eux, comme à l'Orangerie.

— C'est cela! » dit M. Girague rasséréné; et il déjeuna plus rapidement qu'à l'ordinaire. Les enfants l'accueillirent par des cris de joie qui le touchèrent; il s'attarda auprès d'eux, présida à la partie de dames, et consentit même à jouer une partie de dominos à trois. Décidément la glace était rompue.

Il prit l'habitude de venir là tous les jours, de jouer avec les deux enfants, de causer avec eux; et non seulement il s'attachait de plus en plus à Hermine, mais encore il se rapprochait

de Didier, que la timidité n'étranglait plus, et qui, se sentant encouragé, parlait librement à son beau-père. « C'est étonnant, se disait l'armateur, comme ce garçon a gagné : il est intelligent, sérieux, réfléchi; il sait déjà une quantité de choses.... C'est dommage, cette infirmité : on ne pourra jamais compter sur lui pour un service actif.... Il faudrait qu'il fût bien secondé, et qu'il n'eût à faire qu'un travail de bureau... il y a bien des affaires qu'on peut diriger sans quitter son fauteuil... »





Didier tendit la main à Philippe.

CHAPITRE XXXI

Une devinette. — Conversation de table. — Le carnet de l'armateur.
Dialogue de septembre.

« Hermine! dit M. Girague en entrant dans la salle à manger de l'Orangerie, devine un peu ce que j'ai fait? »

Hermine le regarda avec étonnement, Mme Girague et Didier en firent autant. Depuis que la famille était établie à la campagne, le médecin avait débarrassé Didier de son appareil : il marchait avec des béquilles, et pouvait venir prendre ses repas à table, entre sa mère et son beau-père, avec sa petite amie en face de lui.

« Voyons, devine! répéta l'armateur.

— Mais je ne sais pas, mon oncle... comment voulez-vous que je devine? Vous faites tant de choses!

— J'ai écrit à MM. Vescovit....

— Philippe! s'écria Hermine dont les yeux brillèrent de joie.

— Justement : Philippe. J'ai demandé des renseignements sur

lui : depuis un an que ces messieurs l'emploient, ils doivent savoir ce qu'il vaut.

— Et?... Vous ont-ils déjà répondu, mon oncle?

— Déjà! Il y a plus d'un mois que je leur ai écrit : il y a eu beaucoup de lettres échangées depuis celle-là. D'abord, ils m'ont donné des renseignements : excellents, les renseignements.... Tu ne demandes pas ce que j'en voulais faire?

— Oh! si, mon oncle!

— Eh bien (et Numa Girague mordait sa moustache grise pour cacher qu'il riait), c'est que j'avais besoin d'un employé tout à fait de confiance, d'une honnêteté parfaite, prenant les intérêts de ma maison, jeune et actif : comme c'est moi qui mène tout, je ne lui demandais pas d'expérience, seulement de l'intelligence et de la bonne volonté. Il paraît que je ne pouvais pas mieux faire que de m'adresser au jeune Philippe Baudoin....

— Et vous allez le prendre, mon oncle?

— Un peu de patience. Je lui ai écrit, j'ai écrit à son père. On se défiait un peu de moi dans la famille, et j'avais peur que cela n'allât pas tout droit... mais il paraît que j'ai une petite nièce qui a dit assez de bien de moi dans ses lettres pour effacer les impressions d'autrefois.... Enfin, le capitaine a compris que son fils avait plus d'avenir chez moi que chez les messieurs Vescovit, et il l'a décidé à venir à Marseille. »

Hermine joignit les mains comme pour prier.

« Oh! mon bon oncle! merci! merci!

— Voyez-vous, dit Numa en se tournant vers sa femme, la petite n'est pas sotte, elle devine que c'est pour elle que je fais cela. Mais il paraît que c'est en même temps une bonne affaire pour moi, vu les qualités du jeune homme. Il est donc arrivé ce matin....

— Ce matin! s'écria Hermine.

— Ce matin : nous avons déjà causé ensemble, et je lui ai proposé de l'emmener pour le présenter à ma famille. Il ne voulait pas: il trouvait que c'était trop tôt pour aller voir une dame. Oh! il est très bien élevé. Mais j'ai tenu bon, et... ma chère amie, je vous serais obligé de faire ajouter un couvert.... »

Cette proposition, qui eût fait bondir Mme Girague d'indignation, l'année précédente, la fit seulement sourire. Elle donna l'ordre d'ajouter le couvert demandé, pendant que M. Girague allait lui-même chercher son convive, devancé par Hermine, qui avait couru plus vite que lui et qu'il trouva cramponnée au cou de Philippe.

M. Girague présenta à sa femme le fils du capitaine Baudoin, et Julie l'accueillit comme on accueille quelqu'un dont on a beaucoup entendu parler, et qui est l'ami d'une personne qu'on aime. Hermine amena Philippe tout près du jeune Morial, et lui dit : « C'est Didier ! » Didier, rougissant de plaisir, tendit la main à Philippe qui la prit et la serra : une vraie poignée de main d'homme à homme, qui remplit d'orgueil le cœur du jeune garçon.



Pensaient-ils au passé, pendant qu'ils déjeunaient ensemble autour de cette table? Huit ans auparavant, le capitaine Baudoin et la petite orpheline étaient chassés de la maison de l'armateur comme des intrigants : aujourd'hui Philippe Baudoin était assis à sa table, entre la femme qui avait repoussé son père, et Hermine, acceptée par tous et traitée comme une fille chérie. Et, il y avait une année à peine, quels sentiments s'agitaient dans leurs âmes? le dédain, la défiance, la rancune, la haine injuste et amère! Tout était changé : avec Hermine, la paix du ciel était descendue sur les habitants de cette maison....

Quoi que pensât chacun des convives, il régna un peu d'embarras sur les commencements du déjeuner. Après tout, il valait mieux que ce fût au commencement qu'à la fin : on pouvait mettre le silence des gens sur le compte de leur appétit. Ce n'eût pas été vrai, au moins pour Didier et Hermine : ils ne s'occupaient guère de ce qu'on leur servait. Didier contemplait Philippe, ce Philippe dont sa petite amie lui avait tant parlé, et il l'admirait de tout son cœur, de cette chaude admiration de la jeunesse qui a besoin de s'attacher à un héros. Comme il était

beau! et grand, et robuste! quelle physionomie sérieuse, et par moments quel doux sourire! Il paraissait un peu triste; c'était tout simple, puisqu'il venait de quitter ses parents; mais on voyait aussi qu'il était fier de leur être utile. Était-il heureux, ce Philippe! Lui, Didier, il ne serait jamais bon à rien....

Il tressaillit tout à coup en entendant son nom prononcé par M. Girague, et tourna vivement la tête vers lui.

« Non, mon garçon, je ne te parlais pas, lui dit Numa, je parlais de toi seulement. Comme je vous le disais, monsieur Baudoin, mon beau-fils ne pourra jamais faire un service actif dans la maison. S'il a des dispositions pour le commerce, il aura sa place toute marquée à côté de moi, dans mon bureau; mais il y a bien des choses dont il ne pourra pas se rendre compte par lui-même, et c'est vous que j'en chargerai, quand il me deviendra trop pénible de visiter un bateau de la cale au roufle. Les années marchent, et je commence à me sentir vieux.... »

Philippe protesta poliment.

« Je sais ce que je dis : je vieillis, c'est un fait. Mais j'espère durer encore assez pour que la maison reste en prospérité, même quand je n'y serai plus. Une maison qu'on a fondée, jeune homme, vous ne pouvez pas savoir combien cela vous tient au cœur.... Quand vous serez bien au courant, dans un an ou deux, je vous enverrai à mon établissement de Pondichéry : nous verrons comment vous vous en tirerez. Un voyage ne vous fait pas peur?

— Oh! Monsieur! je ne serais pas le fils d'un capitaine. »

Ils se mirent à rire tous deux. Didier regardait son beau-père avec un étonnement reconnaissant. Comment! il s'occupait de son avenir! il parlait de le prendre dans ses bureaux, à côté de lui.... Il regarda sa mère : elle avait l'air allégé, épanoui, d'une personne qu'on vient de délivrer d'un poids accablant. A quinze ans, réfléchi comme il l'était, Didier avait bien pu se rendre compte des inquiétudes de Mme Girague à son égard. Plus résigné qu'elle, et moins ambitieux, il ne partageait pas ses colères ni son amertume; il était seulement humilié d'être considéré comme inutile, et attristé de l'indifférence de son beau-père. Ce

sentiment n'existait déjà plus, grâce à Hermine : cela suffisait à Didier. Mais ce qui le rendait pleinement heureux, c'était de voir la joie de sa mère.

Cependant la conversation était devenue générale. Hermine demandait à Philippe des nouvelles de ses parents, et il répondait tendrement, mais en peu de mots, ne voulant pas occuper ses hôtes de ce qui concernait lui et les siens. Julie lui sut gré de cette preuve de tact.

« Mademoiselle votre sœur a-t-elle beaucoup d'élèves? lui demanda-t-elle.

— Oui, madame; ma mère est même obligée de lui aider, en faisant lire et réciter les plus petites. Denise travaille tant qu'elle peut, pour passer son premier examen le plus tôt possible, afin de prendre sa place; mais il faudra qu'elle ait seize ans : c'est quatre ans à attendre.

— Vous dites : « prendre sa place ». Où irait-elle donc, mademoiselle Catherine?

— Elle se marierait, madame, avec un capitaine de la marine marchande, qui l'a demandée dès qu'il a su l'accident arrivé à mon père. Mais Catherine était trop nécessaire dans la maison : je gagnais si peu! Il est vrai qu'à présent je pourrai leur venir largement en aide, grâce à la générosité de M. Giraguc....

— Il n'y a pas de générosité, interrompit l'armateur en riant : je compte vous faire travailler pour mon argent.... Dites-moi donc : dans quel état est votre père, maintenant?

— Sa santé générale n'est pas mauvaise, monsieur; mais il ne peut marcher qu'avec deux béquilles : c'est bien fini pour lui de la mer. Il copie des rôles : il a une belle écriture, mais cela ne rapporte pas grand'chose. Cela l'occupe, toujours. Il s'occupe aussi à faire travailler la géographie et l'hydrographie à mon frère, pour l'aider à entrer le plus tôt possible à l'École navale : on espère que ce sera dans trois ans. Il est à la tête de toutes ses classes.

— C'est très bien cela! voilà de bons enfants, qui méritent de réussir. Et... quel homme est-ce, le fiancé de Mlle Catherine?

— Le meilleur homme du monde : bon, loyal, délicat, désinté-

ressé — il l'a bien prouvé en demandant ma sœur. — Il est très habile marin; mon père l'a eu plusieurs fois comme second, et fait le plus grand cas de lui. Seulement, comme il n'a pas de fortune, il ne peut pas prendre d'intérêt sur les bateaux qu'il commande, et beaucoup d'armateurs tiennent à cela; de sorte qu'il gagne sa vie, mais n'a pas encore pu faire beaucoup d'économies.

— Est-ce Kerzoncuff, Philippe? s'écria Hermine.

— C'est Kerzoncuff. Il est au Brésil en ce moment-ci : un voyage assez avantageux. Il reviendra probablement à l'automne; mon père s'occupera d'ici là de lui chercher un bon embarquement.

— Que le capitaine Baudoin cherche de son côté, moi je chercherai du mien, dit Numa Girague : nous verrons lequel de nous deux réussira le mieux....

— Oh! monsieur!

— Non, ne me remerciez pas; je suis en retard de huit ans sur ce que j'aurais dû faire.... Si vous n'êtes pas fatigué, monsieur Philippe, nous retournerons ensemble à Marseille cette après-midi, pour que je vous installe dans mes bureaux : j'ai hâte de vous voir à la besogne. »

Philippe assura qu'il n'était point fatigué; et après une heure de repos pris sous les ombrages du parc, l'armateur et son employé remontèrent en voiture et reprirent le chemin de la ville.

Pendant que Mme Girague servait le café et que Philippe causait avec Hermine — Didier s'était écarté par discrétion, mais Hermine l'avait rappelé, disant qu'elle n'avait pas de secrets pour lui, — Numa Girague tirait son carnet et y inscrivait un certain nombre de notes. Aucune des personnes présentes ne sut ce qu'elles contenaient; mais s'il eût laissé traîner son carnet, voici ce que des yeux indiscrets auraient pu y lire :

« Proviseur de Nantes : Frédéric Baudoin. Proviseur de Marseille, inspecteur, recteur. Écrire à X..., chef de division à l'instruction publique.

« Syndicat de Marseille — id. de Nantes. Prendre informations.

« Kerzoncuff. Chercher commandement fructueux. S'informer près des armateurs qui l'ont employé.

« Inspecteur primaire à Nantes: Mlle Catherine Baudoin, institutrice. »

Ce ne fut qu'au mois de septembre que le résultat de ces notes fut révélé, tout à coup, sans préparation. Ce procédé rentrait assez dans les habitudes de M. Girague.

« Baudoin! » dit-il tout à coup à Philippe, occupé à écrire sur un bureau placé à quelque distance du sien.

Philippe leva la tête et se tourna vers lui.



« Nous touchons à l'automne, reprit l'armateur : avez-vous des nouvelles de votre ami Kerzoncuff?

— J'en ai justement reçu ce matin, monsieur; il vient d'arriver. Mon père lui a trouvé un commandement, mais il n'est pas décidé à le prendre: il aimerait à aller dans des parages où il pourrait faire un peu de commerce pour son compte : il rapporte un peu d'argent, qu'il emploierait à s'acheter une petite pacotille.

— J'ai son affaire, et Hermine, qui a des économies, sera enchantée de les lui offrir pour grossir sa pacotille. Il faut vous dire que j'ai acheté des valeurs à son nom, à cette petite : elle a ses revenus, et comme elle ne peut pas les dépenser, puisqu'elle n'a besoin de rien, elle est bien libre d'en faire ce qu'elle veut, n'est-ce pas? Écrivez donc au capitaine Kerzoncuff de venir à Marseille, quand il se sera reposé et qu'il aura vu sa fiancée : je lui donnerai le commandement de l'*Hermine*, un bon bateau, fin voilier, solide, et qui tient bien la mer. Avec de la verroterie et du calicot rouge, il fera d'excellentes affaires sur la côte ouest de l'Afrique, où je compte l'envoyer.... Autre chose maintenant: votre père, qui est Breton, comprend-il notre langage, à nous autres gens du Midi?

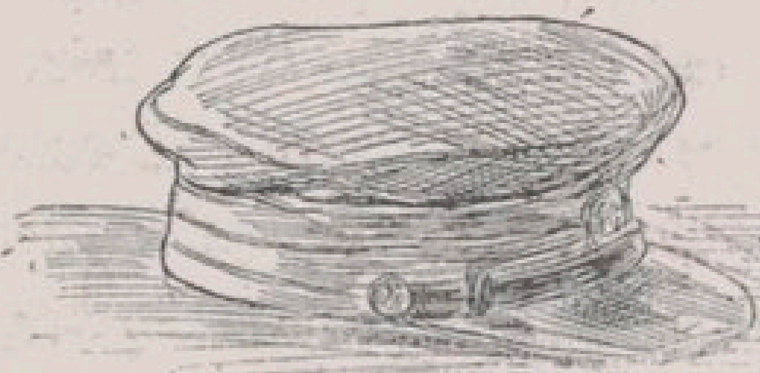
— Oh! très bien, monsieur, il a eu à son bord des matelots de tout le Midi, depuis Port-Vendres jusqu'au golfe Jouan, et il a

fréquenté tous les ports de la Méditerranée : il entend et il parle les dialectes de toute la côte.

— Bon : voici ce que c'est. La place de syndic des gens de mer, à Marseille, est vacante en ce moment et je peux la lui faire avoir.... Attendez un moment, vous verrez que j'ai tout prévu. Il y a votre frère, qui est boursier, et qu'on ne voudrait pas laisser tout seul à Nantes. J'ai des protections dans les bureaux du Ministère, et comme l'élève Frédéric Baudoin est un excellent sujet (j'ai pris mes renseignements), sa bourse pourra si on le désire être transférée au lycée de Marseille. Et comme Mlle Catherine perdra nécessairement ses élèves, je la prierai de se charger de l'éducation de ma nièce, dont la maîtresse se marie. Nous n'aurons pas de difficultés sur les honoraires....

— Monsieur, dit Philippe, les larmes aux yeux, je ne peux plus... je ne sais plus vous remercier... c'est trop !...

— Hermine ne trouvera point cela. Venez déjeuner avec nous : vous verrez la figure qu'elle fera quand je lui raconterai nos petites affaires, et vous me direz si je ne suis pas bien récompensé. Dans la journée nous écrirons à votre famille, et si tout marche comme je le désire, vous n'aurez plus qu'à chercher un gîte dans notre bonne ville de Marseille. »





Les deux vieillards causent ensemble.

CHAPITRE XXXII

Le journal de Didier. — Destinée de nos divers personnages.
Vous rappelez-vous Samboulive ?

Si Didier eût donné suite à son fameux projet d'autrefois d'écrire les Mémoires d'Hermine, qui auraient entraîné ceux de ses deux familles, il aurait noirci beaucoup de papier pour ne pas dire grand'chose d'intéressant : la vie de tous les jours est assez monotone, du moins la vie des gens heureux. Didier n'écrivit point les Mémoires d'Hermine ; mais comme il avait naturellement le goût d'aligner des phrases, il griffonna, une fois en assez bonne santé pour s'asseoir devant un bureau, une sorte de Journal des événements marquants dont il fut le témoin. Nous en détacherons les feuillets qui peuvent nous intéresser.

« 1er octobre 185 . — C'est aujourd'hui que la famille Baudoin vient d'arriver : Hermine est comme folle de joie. Je suis allé ce matin, avec elle et Magarido, voir si tout était prêt dans l'appartement ; et puis, comme l'heure approchait, nous nous sommes mis à une fenêtre pour les voir venir. A chaque voiture qui rou-

lait, nous croyions que c'étaient eux, et Hermine devenait toute pâle. Enfin ils sont arrivés, et nous les avons vus descendre de voiture : cela fait de la peine de voir le pauvre capitaine avec ses béquilles. Il est encore bien plus boiteux que moi. Hermine a crié : « Papa Baudoin ! maman ! et elle a couru les embrasser dans la rue. Ils riaient et ils pleuraient en même temps, et elle aussi ; elle passait de l'un à l'autre, et c'était à qui lui ferait le plus d'amitiés. Mlle Catherine est presque aussi grande que maman, elle a de beaux yeux gris et une physionomie très douce. Denise est blonde avec des yeux bleus qui rient, et une figure blanche et rose comme on n'en voit guère par ici. Frédéric est grand et fort, il a une jolie figure, mais il n'a pas l'air aussi distingué que Philippe. C'est lui qui était heureux, Philippe !... »

« Juin 185 . — Voilà Philippe parti ! nous l'avons tous conduit au bateau ce matin, et de la terrasse de l'Orangerie nous venons de le voir passer en mer : son bateau, pas lui, c'était trop loin, quoique Hermine lui ait fait des signaux avec un mouchoir — elle avait pris pour cela un des grands mouchoirs de son oncle. — Elle prétend qu'elle l'a vu lui répondre : je ne dirai pas le contraire, puisque cela lui fait plaisir de le croire.... Cher Philippe ! quel chagrin de ne plus le voir ! Il était si bon pour moi, il me parlait comme à un ami, malgré la différence de nos âges.... Je tâcherai de lui ressembler, et j'irai souvent parler de lui à Mme Baudoin, qui était si triste de le voir partir. Le capitaine était triste aussi, mais il était fier de la confiance que mon beau-père témoigne à Philippe : cela le consolait.... »

« Août 186 . — Me voilà reçu bachelier, et avec succès, encore ! Mon beau-père — il est devenu tout à fait tendre pour moi et veut à présent que je l'appelle *père* — était aussi fier et aussi joyeux que si j'étais vraiment son fils. Il m'a emmené dans son bureau et m'a demandé si je voulais faire auprès de lui mon apprentissage du commerce. « Si tu y mords, m'a-t-il dit, ce sera une carrière toute « trouvée, et nous n'aurons jamais besoin de nous quitter. Tu « n'es pas propre à aller aux Indes comme Philippe et mon « pauvre Georges, mais on n'a pas besoin de cela pour faire un « bon armateur, et, quand tu seras bien au courant des affaires,

« je t'intéresserai dans la maison. » Je l'ai remercié de tout mon cœur : ma mère n'aura plus d'inquiétude sur mon avenir.... »

« Août 186 . — Il y a un an que je suis entré dans la *Maison Girague* : le patron est très content de moi, et il a voulu donner un dîner d'amis pour célébrer cet anniversaire. Et justement, ce matin, on a appris que Frédéric Baudoin était reçu au *Borda* avec le numéro 10. Toute la famille est dans une joie ! On a bu au dessert à la santé de Frédéric et à ses épaulettes d'amiral. Le capitaine l'a portée de bon cœur; mais il a soupiré en disant : « Mon Philippe devrait être enseigne à l'heure qu'il est, sans ma « maladresse ! » Mais mon père lui a répliqué gaiement: « Allons, « allons, papa Baudoin, consolez-vous : cela n'a pas mal tourné « pour Philippe, et il est en train de se faire une position qui « vaudra bien celle de n'importe quel officier de marine. » « C'est Hermine qui paraissait contente en écoutant cela !... »

« Septembre 186 . — Pour mon jour de naissance (j'ai vingt et un ans), le cadeau de mon cher père a été un intérêt dans la maison. C'est bien de la générosité de sa part, car il pourrait se passer de moi, quoique je lui rende le plus de services que je peux. Philippe, lui, a un intérêt considérable dans la maison de Pondichéry; aussi il peut faire vivre ses parents à l'aise et amasser des dots pour ses sœurs. Le mariage de Mlle Catherine va se faire le mois prochain ; elle continuera à habiter Marseille et à donner des leçons à Hermine, qui ne pourrait jamais retrouver une maîtresse comme elle... »

« Octobre. — Nous avons eu tous une bien bonne surprise pour le mariage de Mlle Catherine : Philippe est arrivé, mandé par mon père, qui n'en avait rien dit à personne. Hermine et Denise étaient demoiselles d'honneur : une brune et une blonde, c'était charmant. Je ne pouvais pas être garçon d'honneur, moi, quoique je marche à présent avec une canne et non plus avec des béquilles ; mais c'est égal, ce n'est pas le rôle d'un pauvre boiteux.... Ce n'est pas que je me plaigne : quand je pense au temps où j'étais si malheureux !... C'est par Hermine que tout mon bonheur m'est venu : chère petite sœur ! Elle était bien jolie dans sa robe rose, avec ses grands yeux noirs, sa figure qui

trouve moyen d'être fraîche et pâle en même temps, sa taille mince et ses petits pieds de Cendrillon. Elle donnait le bras à Philippe, bien entendu; et Denise était conduite par Frédéric qui avait tout à fait bon air dans son brillant uniforme du *Borda*. Comme Hermine fait tout ce qu'elle veut de son oncle, elle avait obtenu de lui de donner un bal; on ne la mène pas encore dans le monde, et elle avait grande envie de danser. Cela se comprend: elle danse si bien! C'était la plus jolie danseuse du bal, et son oncle en était tout joyeux. Il était du reste disposé à voir en beau; car à un moment où il était assis près de moi, il m'a vanté Mlle Catherine, qui n'est ni belle ni laide, en me disant qu'il la trouvait très bien en mariée.

« Bah! lui ai-je répondu, je ne sais pourquoi, Hermine fera « une bien plus jolie mariée. »

« Il s'est mis à rire : « Tu as raison, mon garçon, mais nous « avons le temps d'y penser. Et puis il faudra trouver quelqu'un « qui soit digne d'être son mari....

« — J'en connaîtrais bien un, moi, » ai-je répliqué, en regardant Hermine et Philippe qui passaient devant nous.

« Il a suivi la direction de mes yeux, et s'est mis à rire de plus belle, en répétant : « Nous avons le temps d'y penser! nous « avons bien le temps! Elle n'a guère plus de seize ans, et « Philippe a encore à faire à Pondichéry. Garde ça pour toi, gar- « çon! »

Nous laisserons ici le Journal de Didier, et nous franchirons d'un bond une dizaine d'années. La Maison Girague existe toujours à Marseille; mais elle s'appelle la Maison Girague, Baudoin et Morial : Julie n'aurait rien pu espérer de mieux pour Didier, même du vivant de Marius.

Il y a sept ans qu'Hermine a épousé Philippe, et maman Baudoin a la joie d'être appelée grand'mère par deux amours d'enfants, M. Georges et Mlle Marguerite, qui ont heureusement deux belles et bonnes natures, sans quoi je ne sais pas comment leurs parents feraient pour les empêcher d'être gâtés. Tout le monde s'en mêle, à commencer par « tante Julie », qui a pour les enfants d'Hermine de vrais sentiments de grand'mère. Didier est



Elle donnait le bras à Philippe.

leur ami, leur conseil, leur protecteur préféré; c'est à lui qu'ils vont dans leurs petits méfaits et dans leurs petites peines, et il prétend que leur tendresse et celle de leurs parents le dédommagent amplement de son infirmité.

Hermine avait raison quand elle disait autrefois à son oncle, dans sa naïveté enfantine : « Plus il y a de gens qui vous aime, plus on est heureux, n'est-ce pas? » Didier peut bien être heureux, car il ne rencontre autour de lui que des visages amis. C'est sa mère, aussi tendre et plus sereine que par le passé; c'est son beau-père, qui le considère comme son véritable fils; c'est Hermine, c'est Philippe, c'est la famille de Philippe qui est pour lui comme une seconde famille. Julie voit cela, et elle s'en réjouit. Il fut un temps où quand elle regardait dans le lointain avenir, elle s'attristait à l'idée de laisser son pauvre Didier triste et seul. Elle est rassurée maintenant; quand elle l'aura quitté, au moins il ne sera pas seul....

Magarido, si on la laissait faire, serait aussi exclusive dans sa passion pour les enfants d'Hermine qu'elle l'était autrefois pour Didier. Elle leur raconte comment la pauvre petite Hermine est arrivée dans la maison, où elle a été si mal reçue — « par moi surtout, grande bête que j'étais » — ne manque-t-elle pas d'ajouter, et comment c'était une si chère petite fille qu'elle n'a pas mis longtemps à se faire adorer de tout le monde. Les enfants l'écoutent, les yeux brillants d'attendrissement : rien ne peut leur plaire plus que d'entendre l'éloge de leur douce petite mère.

Et Numa Giragué? Il ne travaille plus beaucoup : il se contente de garder la haute main sur les affaires de la maison. Il n'a pas encore assez de confiance en ses jeunes associés pour leur en abandonner complètement la conduite. Mais il a d'abondants loisirs, qu'il consacre le plus possible à ses arrière-petits neveux. Il aime à les promener sur les quais, et à les initier à tous les détails de la vie maritime. Et quand il passe avec eux devant une porte sur laquelle on lit, au-dessous du flottant drapeau tricolore : « Syndic des Gens de Mer », il ne manque jamais de dire aux deux enfants : « Entrons dire un petit bonjour à grand-papa

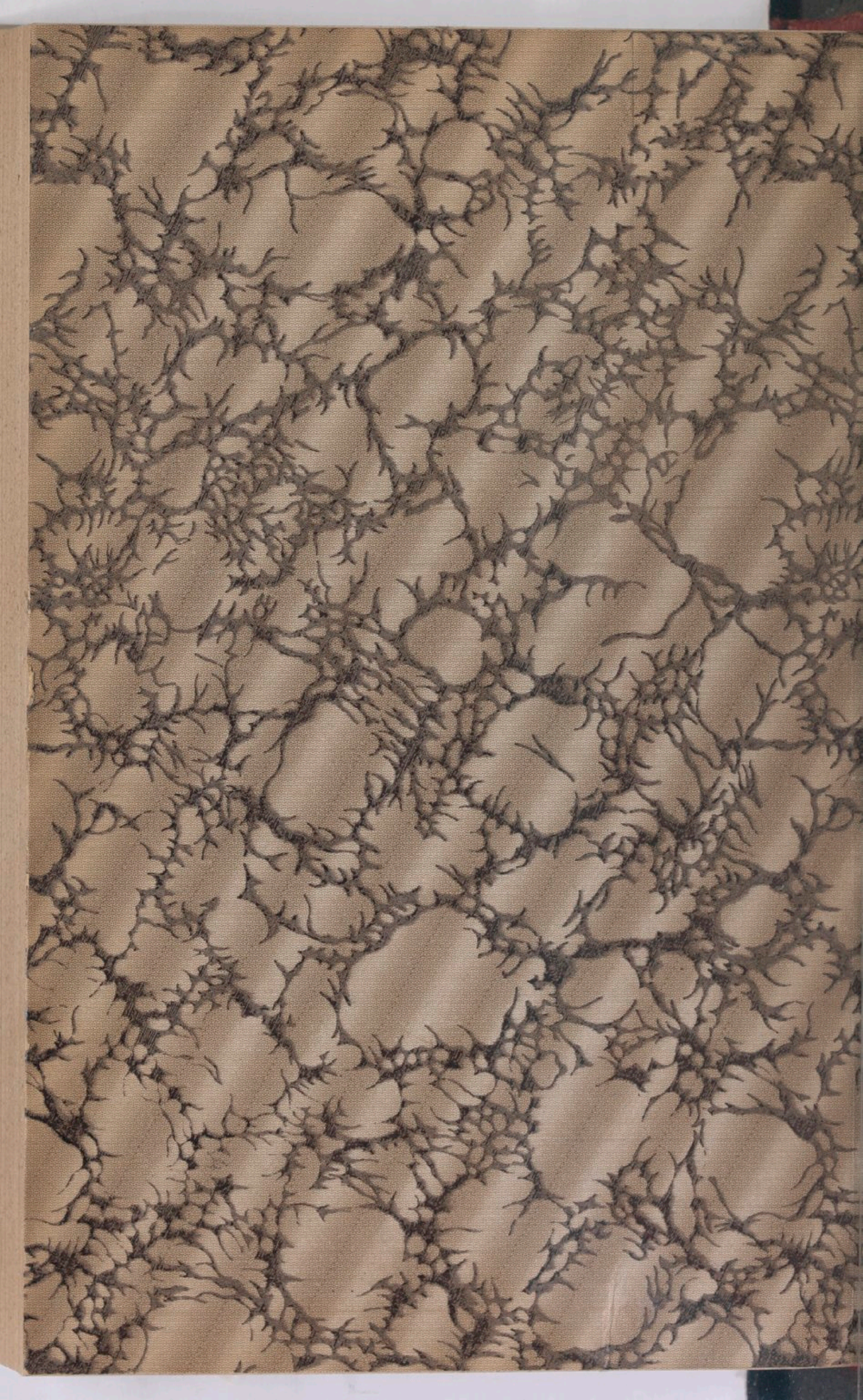
Baudoin » Les petits ne demandent pas mieux : ils adorent le vieux marin qui les caresse si tendrement et qui leur raconte de si belles histoires. Les deux vieillards causent volontiers ensemble : beaucoup de sujets de conversation leur sont communs. Mais, sans qu'on sache comment, ils en arrivent toujours à l'éloge d'Hermine. « Car, dit l'oncle Girague, une chère petite âme comme celle-là, il n'y en a jamais eu : n'est-ce pas, *papa capitaine* ? »

Et Samboulive, l'ancien compagnon de jeu de Marius ? Vous n'y pensiez plus ? Il aimait la richesse, et il n'aimait pas le travail : il s'est jeté dans des affaires louches où il a extorqué de l'argent à un bon nombre de nigauds. Seulement il a voulu aller trop vite : il a été poursuivi, et forcé de se réfugier à l'étranger où il est encore. S'il vous arrive de l'y rencontrer, méfiez-vous de lui.



TABLE DES MATIÈRES

23314. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, Paris.




R
COL
C
ex 1

